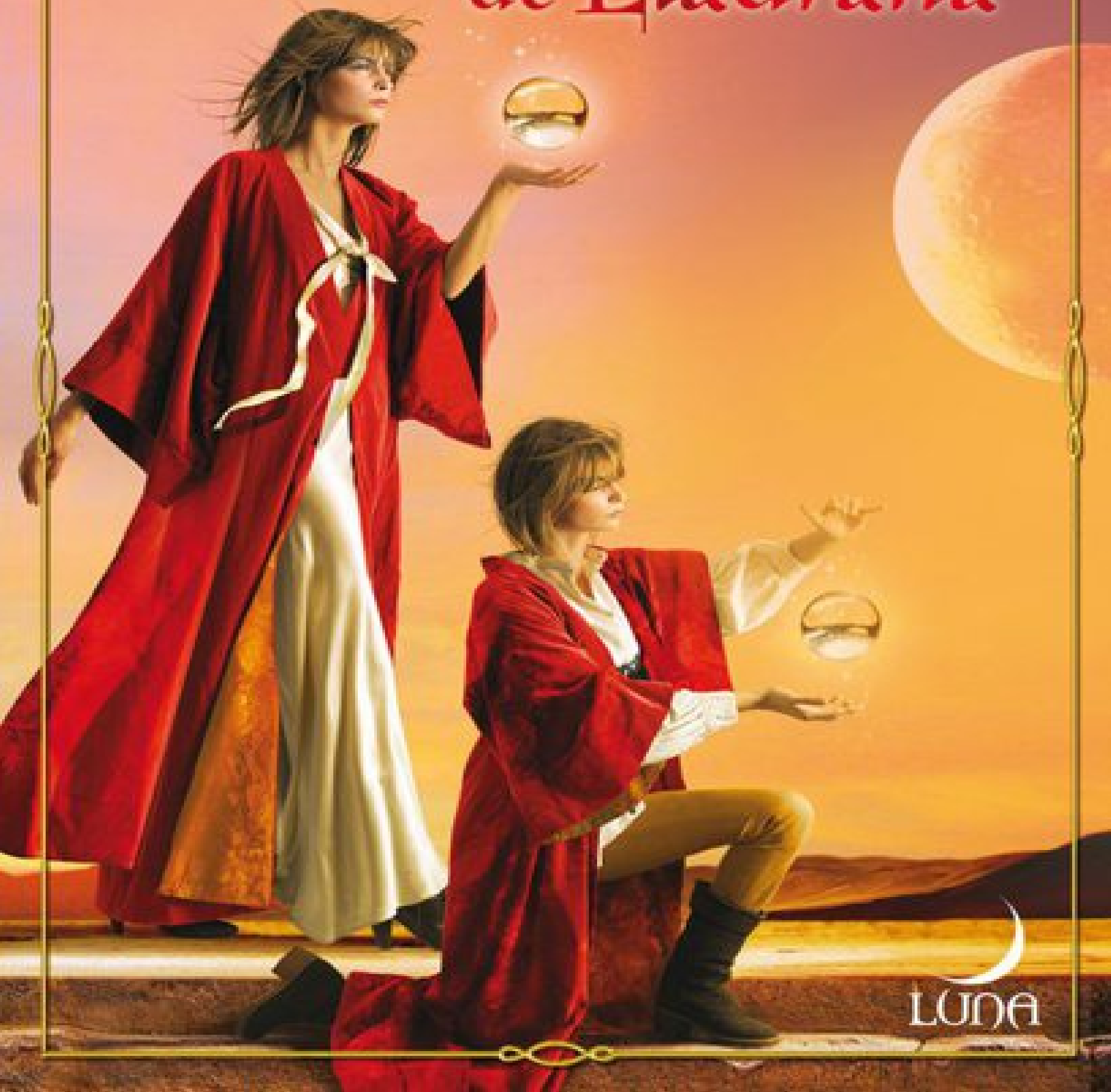


ROBIN D. OWENS

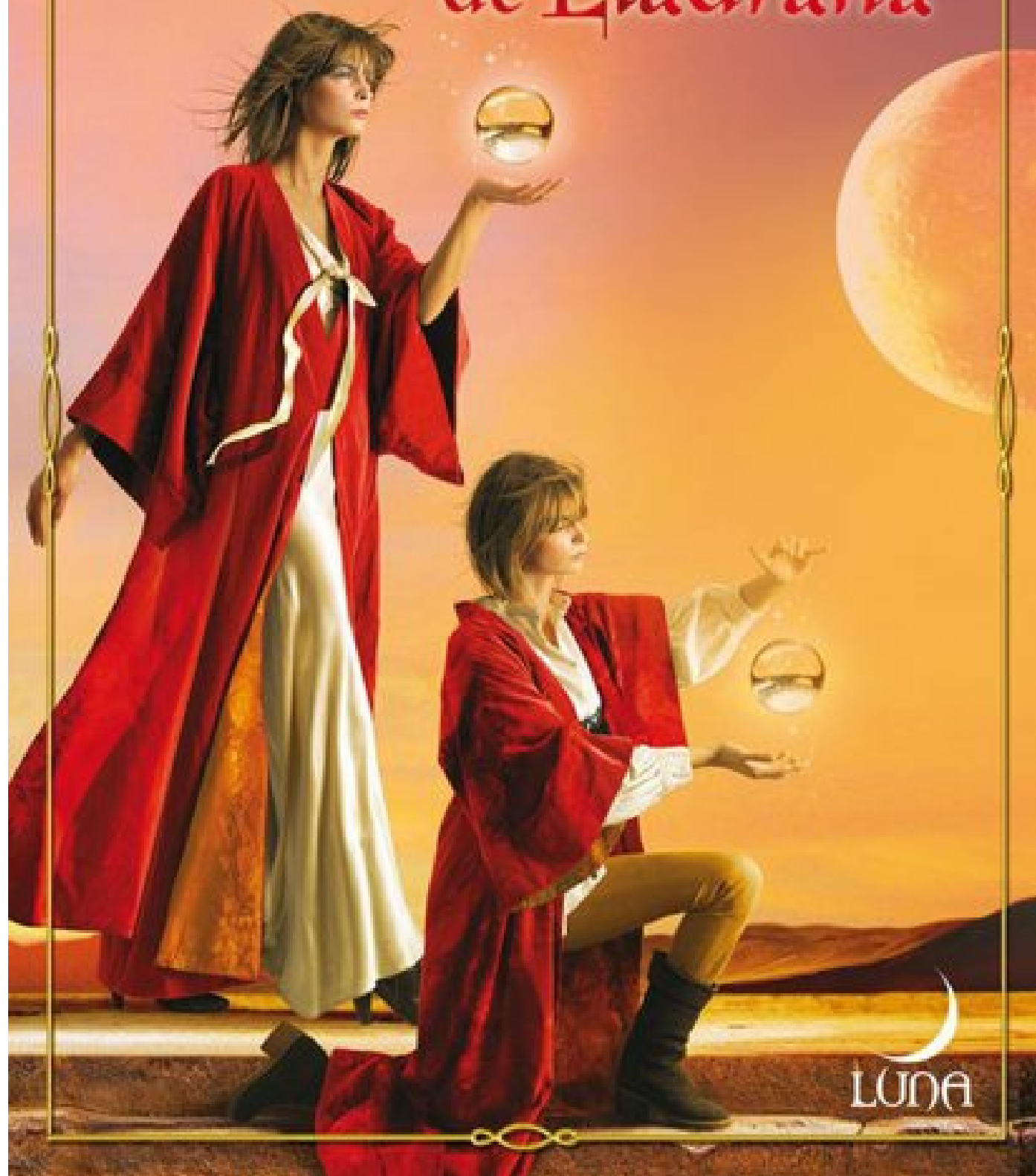
# Les magiciennes de Lladrana



LUNA

ROBIN D. OWENS

# Les magiciennes de Lladrana



LUNA

# Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[1.](#)

[2.](#)

[3.](#)

[4.](#)

[5.](#)

[6.](#)

[7.](#)

[8.](#)

[9.](#)

[10.](#)

[11.](#)

[12.](#)

[13.](#)

[14.](#)

[15.](#)

[16.](#)

[17.](#)

[18.](#)

[19.](#)

[20.](#)

21.

22.

23.

24.

25.

26.

27.

28.

29.

30.

31.

32.

33.

34.

35.

36.

37.

38.

39.

40.

41.

42.

43.

44.

45.

46.

47.

© 2008, Robin D. Owens.

© 2008, Harlequin S.A.

978-2-280-21874-0

*Titre original :*

KEEPERS OF THE FLAME

publié par Luna<sup>®</sup>

*Traduction de l'américain par* SONIA QUEMENER

Luna<sup>®</sup> est une marque déposée par le groupe Harlequin

83/85 boulevard Vincent Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

# 1.

*Denver, début d'après-midi, le dernier jour de mai.*

Ne te mets donc pas martel en tête, il n'en vaut vraiment pas la peine !

Elizabeth Drystan arpentait furieusement l'allée du supermarché en poussant son chariot qui, bien sûr, avait une roue bloquée et tirait à droite.

– Elle n'était quand même pas stupide au point de se laisser briser le cœur comme ça ! Brisé, son cœur ? Arraché plutôt, pour laisser dans sa poitrine une plaie ouverte, une douleur abominable ! Elizabeth était médecin, tout récemment diplômée ; elle devait même prendre son poste le mois prochain à l'hôpital municipal de Denver. Elle savait bien que son cœur, l'organe, battait normalement. Mais son *cœur*, le siège de ses émotions, lui semblait déchiqueté !

Ce crétin de Ca ssidy lui avait annoncé qu'elle l'« étouffait », qu'il « avait besoin d'espace », alors qu'elle rêvait de leur avenir ensemble, de leur mariage. Il avait rompu leurs fiançailles au bout d'un an parce qu'il avait besoin d'*espace*!

Et ces illusions auditives inexplicables, ces chants, ces gongs et carillons qui résonnaient sans arrêt dans sa tête et la mettaient à bout... Elle avait l'impression de devenir folle.

Elle prit un virage à la corde et heurta un autre chariot. Le choc lui fit vibrer les bras. Elle ouvrit la bouche pour pousser un juron bien senti et vit sa sœur, Bri, censée se trouver en Suède – Bri en personne, avec ses mèches mauves ! Elizabeth éclata en sanglots.

Bri fut tout de suite près d'elle et la prit gentiment dans ses bras.

– Je savais que tu n'allais pas bien ! Il fallait que je revienne.

Elizabeth se fichait pour l'instant de savoir d'où sortait sa sœur si indépendante. Elle était trop contente de la voir ! Elle finit par endiguer le flot débordant de ses larmes et prit un mouchoir dans son sac.

Bri lui tapota l'épaule.

– Je sentais que tu étais triste. Un problème avec ton fiancé, c'est ça ? Ce fichu Docteur-Miracle-Prince-Des-Egoïstes...

Elizabeth étreignit à son tour sa sœur.

– Quel bonheur de te voir !

– Et je suis revenue pour de bon.

Très surprenant, ça. Elizabeth avait du mal à croire que Bri ait enfin décidé de se fixer quelque part.

– Ah bon ? demanda-t-elle simplement.

Elle recula d'un pas pour mieux voir le visage de sa sœur sous sa chevelure dressée en pointes brunes et violettes. Il y avait dans son regard noisette un sérieux inhabituel, et... une touche de doute ?

– On dit bien que rien ne vaut son chez soi, non ? dit Bri en haussant les épaules.

– C'est vrai, confirma Elizabeth.



Elle se moucha une dernière fois.

– Tu te sens mieux? lui demanda Bri.

– Toujours, quand tu es là.

Bri détourna un instant le regard, haussa une épaule.

– Tu sais bien pourquoi j’ai dû partir. Il me fallait voir si d’autres endroits accueilleraient mieux...notre talent.

Elizabeth refusait de poursuivre sur ce sujet :

– Les parents seront ravis ! assura-t-elle. On espérait bien te voir pour l’anniversaire de papa.

Ses yeux la piquaient encore un peu.

– Mon Dieu, dire que je me mets à craquer en plein supermarché !

Bri jeta un coup d’œil alentour.

– Tu n’es sûrement pas la première, et tu as bien choisi ton rayon, c’est la parapharmacie !

Elle eut un grand sourire. Elizabeth avait toujours pensé que le sourire de Bri éclipsait tous les autres. Bri répondait qu’Elizabeth avait forcément le même puisqu’elles étaient de vraies jumelles, parfaitement identiques. Mais non, celui de Bri n’appartenait qu’à elle...

– Pardon, intervint une grande femme noire très mince, aux cheveux poivre et sel, en s’approchant d’elles.

Elle avait l’air irrité – enfin, pour autant qu’on puisse voir son visage sur lequel elle était en train d’appliquer un sac de petits pois congelés.

– J’ai besoin de glace instantanée, expliqua-t-elle, et aussi d’un pansement aux plantes pour les sinus.

Bri déplaça son chariot.

– Attendez, je suis massothérapeute et ma sœur est médecin. Qu’est-il arrivé ?

La cliente passa devant Bri avec un petit rictus au coin de la bouche et alla droit sur Elizabeth.

– J’ai eu ça en jouant au volley, déclara-t-elle en retirant le sac de légumes de son œil.

Elizabeth eut une grimace de compassion, vérifia la zone douloureuse, tâta doucement l’os autour.

– Aucune autre blessure à la tête ? demanda-t-elle.

– Non.

– Vous voyez flou ?

– Non plus.

– On dirait un superbe œil au beurre noir.

La femme prit l’air un peu plus agacé.

– Je m’en doutais !

– Tenez, intervint Bri en prenant une compresse de glace instantanée et en la tordant pour l’activer.

Elle la plaça sur le visage de la blessée, et commit alors l'impensable : Elizabeth vit de ses yeux une aura verte jaillir des mains de Bri et baigner pendant d'interminables secondes le visage sous la compresse !

– Finalement, je parie que ce sera moins grave qu'il n'y paraît, conclut Bri.

– Merci, je me sens déjà mieux!

Leur patiente éphémère s'éloigna.

– Mais tu es folle ! chuchota Elizabeth. Qu'est-ce que tu as fait ?

– Tu le sais très bien. Tu n'acceptes pas ce don de guérison que tu possèdes, mais moi je ne rejeterai pas le mien !

– Tu l'as utilisé dans un *supermarché* !

– Et alors, on n'a le droit de soigner les gens qu'aux endroits étudiés pour? répliqua Bri en jetant un regard autour d'elles. Je peux te dire qu'ici, c'est d'une propreté immaculée par rapport à certains de mes « champs d'opération ». Certains...camps de réfugiés, ajouta-t-elle à voix plus basse. Mais tu as remarqué comment cette dame a foncé droit sur toi ? Tu es le médecin. Les gens font confiance aux médecins diplômés, et non à ceux qui possèdent un don ! Décidément tu as eu raison de demeurer dans le cadre de la médecine occidentale dominante.

Elizabeth ne savait pas quoi répondre, et craignait que son embarras ne se lise sur son visage.

Bri lui donna une tape sur l'épaule, l'air impassible.

– Je promets de ne dire à personne que tu as le même don !

Elizabeth fit la grimace et se frotta les tempes. Elle entendait à peine sa sœur à travers la cacophonie qui envahissait une fois de plus son esprit.

– Je n'aurais pas dû te parler comme ça, excuse-moi. Ces carillons vont me rendre folle !

– Quoi, des carillons? Toi aussi? s'écria Bri, les yeux écarquillés. Et entendrais-tu aussi un gong...des chants ?

Elizabeth ouvrit et ferma la bouche comme une carpe suffoquée.

– Alors tu les entends aussi, déduisit Bri.

– Quoi donc? chuchota sa sœur, les mains de nouveau crispées sur la poignée de son chariot.

– Des voix humaines qui chantent, encore plus obstinées que les carillons et ce maudit gong! J'ai cru à un problème de santé et j'ai consulté en Suède. Personne n'a rien vu d'anormal chez moi. Et ça dure depuis combien de temps?

– Un peu plus de trois semaines.

– Pareil pour moi. Tu es allée chez un otorhino ?

– Oui, répondit Elizabeth dans un soupir.

– Je propose qu'on attende encore une semaine pour décider de ce qu'on va faire à ce sujet...

Elizabeth se détourna, mais Bri lui prit le bras pour l'arrêter et riva son regard au sien.

– Il s'agit peut-être d'un signe que nos pouvoirs de guérison passent par une phase particulière. J'ai cru remarquer que le mien devenait plus fiable, un peu plus fort...Serait-ce une des raisons de

ta rupture avec Cassidy? Il t'a surprise en train de faire appel à ton don ?

– Je ne fais appel à aucun don ! Parfois, c'est vrai, j'ai l'impression que quelque chose sort de moi, mais cela n'a pas d'importance. Notre dernière dispute a eu lieu parce qu'il avait remarqué...

Ce souvenir lui faisait mal.

– N'en parlons plus, dit-elle avec un geste définitif.

Elle regarda le contenu de leurs chariots et croisa le regard de sa sœur ; les jumelles contemplèrent chacune le sac de pommes de terre de l'autre et secouèrent la tête en même temps.

– Tu les aimes toujours autant, constata Elizabeth.

– Eh oui ! J'adore la recette la moins diététique, celle où on les coupe en morceaux et où les enfouit sous le fromage fondu et la crème aigre. Les pommes de terre à la Mickey.

Mickey était l'amie de leur mère qui leur avait donné la recette.

– En tant que professionnelles de santé, remarqua Elizabeth avec un sourire, nous ne devrions pas envisager plus qu'une minuscule bouchée de ces bombes au cholestérol. Une bonne pomme de terre à l'eau, voilà tout, avec une noisette de beurre...

Bri sortit deux petits sachets cachés derrière un tas de légumes verts.

– Et un peu de chocolat pour les envies de sucre ? glissa-t-elle. Notre marque préférée...

– Oh, tu as pris un sachet au chocolat noir pour moi!

Elizabeth était vraiment touchée.

– On a tout juste le temps de t'installer et de s'habiller avant d'aller chez les parents, constata-t-elle après un regard à sa montre. Tu vas habiter chez moi, ajouta-t-elle d'un ton ferme. Tu peux dormir dans la chambre d'amis.

Elizabeth se mordit la lèvre pour les empêcher de trembler d'émotion, et s'éclaircit la gorge.

– Je serai contente de vivre avec toi, ça me rappellera quand nous étions petites ! En plus je suis en vacances.

Depuis leur enfance, elle n'avait jamais autant eu envie d'avoir sa sœur auprès d'elle. Bri avait toujours eu la bougeotte, et elle était partie lors des vacances d'été à la fin de leur première année d'université. Elizabeth n'avait jamais voulu s'avouer à quel point elle avait regretté cette séparation.

– D'accord ! accepta Bri.

Elizabeth se détendit un peu et eut un sourire. Tout irait mieux maintenant qu'elles étaient réunies.

Quelques heures plus tard elles quittaient la demeure de leurs parents.

– Papa et maman étaient vraiment ravis de leur cadeau. Nous avons bien fait de leur offrir deux semaines de vacances tous frais payés à Hawaii! s'écria Bri.

Elle avait trouvé la soirée très agréable, mis à part les quelques minutes un peu embarrassées où

la conversation avait approché le « Cassidy Jones », qui d'habitude assistait aux anniversaires de la famille.

Et tous avaient hautement approuvé son idée de s'installer à Denver pour suivre des études d'infirmière.

Elle chercha une position plus commode pour porter l'énorme glacière pleine de nourriture que leur mère leur avait fait emporter.

– On s'en va demain. On ne va pas gâcher toute cette nourriture ! avait-elle grommelé.

Elizabeth pour sa part avait les bras chargés de deux sacs de pommes de terre.

La nuit était tombée, de fins nuages striaient le ciel noir. En ville, on voyait peu d'étoiles. Bri s'accorda un moment d'immobilité pour savourer les bruits urbains, plus loin, sentir les fleurs du parc à proximité et la caresse de l'air nocturne.

– Tu es fatiguée, je vais conduire, dit-elle à sa sœur.

– Tu ne souffres pas du décalage horaire ?

– Si, mais là j'ai l'impression d'avoir trouvé un second souffle.

Dès qu'elle aurait la tête sur l'oreiller elle s'endormirait sûrement, mais pour l'instant elle se sentait au contraire très alerte ! Les jumelles placèrent la glacière et les pommes de terre sur le siège arrière et s'installèrent.

Elizabeth regarda fixement Bri.

– Quoi? demanda celle-ci en mettant le contact.

– Alors tu vas vraiment devenir infirmière ?

– Oui. Je me suis dit finalement que tu avais eu raison, répondit Bri en embrayant. J'ai beaucoup appris, mais j'en ai assez de voyager. Je pourrai employer mon don dans le cadre d'une médecine reconnue. Toi, tu feras un médecin du tonnerre avec ton don en plus ! Je ne me lancerai plus là-dedans maintenant, c'est trop tard pour moi, mais des études d'infirmière...oui, ça je pourrai, je crois.

Le silence se faisait de plus en plus lourd dans l'habitacle.

– Toutes ces années où on ne m'a pas prise au sérieux à cause de mes idées « confuses » ! continua Bri. Toi, tu as toujours été la *bonne* jumelle parce que tu as marché sur les traces de maman, et que tu as suivi tout le cursus.

– Ne serais-tu pas un peu jalouse ? demanda Elizabeth d'une voix égale.

– Si, sans doute. Peut-être. Mais je pense franchement que tu devrais accepter ce don de guérison que tu as. Rappelle-toi que tu as choisi un métier où tu pourras l'employer! Ecoute, c'est important pour moi de te l'entendre dire, juste une fois. Je t'en prie, répète après moi : « J'ai un don de guérison. »

– Rien que ça ! grommela Elizabeth, la voix chargée de larmes.

Bri s'arrêta le long du trottoir et frappa le volant.

– Oh, quelle idiote je fais ! Je suis désolée, tu as déjà tellement de soucis et moi j'en remets une couche ! Pourtant je vois à quel point tu as besoin de te détendre...

La frustration envahissait Bri. Elizabeth avait besoin de son réconfort, mais elle aussi, en ce moment, avait besoin de soutien et de compréhension. Le moment était mal choisi ! Elle avait fait preuve d'impatience. Bri se força à détendre ses mains crispées sur le volant et s'ouvrit à ce qu'elle percevait comme un « fleuve-vie » dont elle laissa la puissance la calmer, pénétrer ses mains et les réchauffer. Elle prit Elizabeth par l'épaule et sentit l'énergie qui émanait de sa sœur, la lutte qu'elle menait à l'instant même contre la colère et la dépression. Bri lui transmit ce flot chaleureux qu'elle sentait en elle.

– Merci, dit Elizabeth au bout d'un moment.

– Eh oui, j'ai un don de guérison.

– C'est vrai, tu le possèdes, admit Elizabeth dans un soupir.

Elle se reposa en arrière sur l'appuie-tête, mais n'ajouta rien sur le don qu'elle possédait, *elle aussi*.

Cela fit un peu mal à Bri qui décrispa consciemment ses épaules. Elle se frotta les mains pour absorber complètement toute l'énergie qui pouvait y rester, puis reprit le volant et réintégra la circulation fluide.

La respiration d'Elizabeth devenait plus calme ; Bri sentait que le regard de sa sœur restait fixé sur elle, mais elle ne dit rien. Finalement Elizabeth prit une grande respiration et la laissa quitter lentement ses poumons.

– Ne me demande pas de prendre une voie pour laquelle je ne suis pas prête, la pria-t-elle. Je ne veux plus qu'on parle de ça.

Bri se rendit compte qu'elle gardait les dents serrées et se força une fois de plus à se détendre. Elle tourna vers l'est et une vague de son la submergea.

– Ces bruits de carillons se font de plus en plus forts!

Elizabeth ne dit rien, mais elle s'était raidie.

– Et il y a ces chants, poursuivit Bri. Oh ! là là, on n'a même pas besoin d'allumer la radio ! J'ai l'impression que ça chante en français...

– Je n'ai jamais trop aimé ces cours de français qu'on avait au lycée, commenta Elizabeth après quelques instants de silence contraint.

Donc elle les entendait, elle aussi ! Des carillons résonnèrent et parurent s'installer en Bri, s'enrouler en elle. Elle pianota machinalement sur le volant.

– Tu as reconnu ça ? demanda-t-elle.

– Quoi?

Elizabeth prononça ce mot comme si on le lui avait arraché de la bouche.

– Ces carillons reprennent les notes associées aux sept chakras : *do, ré, mi, fa, sol, la, si*. Ils montent la gamme !

– Si tu le dis...

Un gong résonna dans la tête de Bri. Au même moment, Elizabeth sursauta à côté d'elle.

– Va plus vite, j'ai hâte d'être rentrée! s'écria-t-elle.

– D'accord.

Le reste du chemin passa très vite : elles n'étaient plus très loin, et vraiment préoccupées par ces sons étranges. De temps en temps, le bruit d'un gong dominait les autres. Le rythme était curieux et Bri ne parvenait pas à y reconnaître une structure, mais il la possédait au point qu'elle en haletait presque !

Elizabeth poussa un gémissement et se frotta les tempes.

– Je n'arrive pas à prévoir quand aura lieu le prochain battement, se plaignit-elle en se tortillant, mais cela fait de l'effet! J'ai des picotements.

– Moi aussi. Nos terminaisons nerveuses sont touchées, tu crois?

– Probablement! répondit Elizabeth dans un souffle. Ecoute, j'ai ma trousse à l'appartement. On va voir ce que c'est !

– Bien sûr, approuva Bri en entrant dans le garage souterrain et en arrêtant la voiture sur l'emplacement réservé.

Elle attrapa la glacière et Elizabeth prit les deux sacs de pommes de terre. Elles se précipitèrent vers l'ascenseur; Bri se rendit compte qu'elle tremblait de tout son corps en même temps que les chants montaient en spirale, devenaient plus forts, plus exigeants! Elle regarda Elizabeth et la vit entourée d'une énorme aura scintillante aux rayures multicolores. Sa sœur évitait soigneusement de la regarder.

– Je commence à avoir peur, murmura Bri.

– Moi aussi, admit Elizabeth en martelant le bouton d'appel. Mais un peu de patience, dans quelques minutes on y verra plus clair!

Bri sentait que les sons avaient une influence sur son rythme cardiaque : les chants l'accéléraient, et ces carillons liés aux chakras tiraillaient ses points d'énergie interne ! L'ascenseur arriva enfin, les jumelles entrèrent. Elizabeth appuya sur le bouton du trente-quatrième étage. La cabine s'éleva.

Elle n'allait pas assez vite ! La vision de Bri s'altérait : le son lui semblait prendre forme, elle voyait des brumes roses, vertes, corail, tourbillonner autour d'elles.

– Plus qu'une ou deux minutes! marmonna Elizabeth en psalmodiant presque.

L'ascenseur montait toujours. Les chants, les carillons, le gong l'emplissaient.

Il y eut un léger ralentissement, puis la cabine continua.

– Nous avons dépassé le trente-quatrième ! cria Elizabeth.

– Mais ce n'était pas le dernier étage ? demanda Bri d'une voix tremblante.

Les murs et le plafond disparurent.

Un vent puissant les cingla. Elles hurlèrent d'une même voix. Bri voulait lâcher ce qu'elle portait et s'accrocher à sa sœur, mais ses doigts restaient crispés sur la glacière. Elizabeth de son côté, le visage blême, tenait de toutes ses forces les sacs de pommes de terre.

Elles traversèrent très vite une étendue ondoyante d'arcs-en-ciel éblouissants au milieu d'un océan de son pénétrant. Il n'y avait plus rien sous les pieds de Bri ! Elle trébucha et se reçut malaisément, comme si elle venait de rater une marche.

Ses cris se mêlaient à ceux de sa sœur. Au moins elles restaient ensemble ! Elles reprirent conscience des chants autour d'elles, avec ces carillons qui résonnaient si fort en Bri, ce gong retentissant qui la fit enfin lâcher la glacière. Elle tremblait de tous ses membres. Les jumelles s'accrochèrent l'une à l'autre.

Les chants cessèrent.

– Eh bien, qu'en dites-vous ? déclara une voix à l'accent bizarre. Deux pour le prix d'une ! Et elles ont des *patates* avec elles ! On a vraiment réussi notre coup, non?

Elizabeth se tenait à Bri et tremblait aussi fort qu'elle. Les carillons poursuivaient leurs montées et descentes de la gamme et la bouleversaient physiquement. Des échos se répondaient dans sa tête, ceux provenant de son cœur affolé – à l'unisson de celui de sa sœur ? – et de sa respiration emballée, proche du gémissement.

A force de cligner des paupières, Elizabeth finit par distinguer le grand cercle de personnes qui les entouraient en se tenant par la main. Il semblait composé de quatre groupes distincts : des personnes de toute évidence en couples, vêtues de tuniques assorties deux à deux sur des cottes de maille, une épée sur chaque hanche, d'autres avec des bandeaux dorés ou argentés sur le front et de longues robes, un troisième groupe pourvu d'épées au fourreau et de vêtements de cuir, un quatrième enfin avec des pantalons et des chemises, ou des robes, vivement colorés. La plupart

semblaient asiatiques : une peau à nuance dorée, des cheveux noirs à reflets variés, des yeux bruns. Beaucoup avaient dans leur chevelure de grandes mèches argentées ou blond doré, sur une tempe ou les deux. Ils avaient de beaux visages. Ils étaient beaux, en fait.

*Tout ça ne me dit rien qui vaille.*

La voix de Bri venait de résonner dans la tête d'Elizabeth ! Elle fixa sa sœur, abasourdie.

*Bri !*

*Quoi ?*

*Je t'entends dans mon esprit...*

*Moi aussi...*

– Soyez les bienvenues à Lladrana, déclara une femme.

Le gong résonna encore et Elizabeth eut l'impression qu'un chirurgien serrait dans sa main son cœur palpitant ! Les deux sœurs crièrent, affolées.

– On dirait qu'elles ont mal. Ce n'est pas censé faire aussi mal, si ? Je ne me rappelle pas. Marian !

Elizabeth se concentra sur cette autre voix, légèrement différente. Elle venait d'une blonde aux yeux bleus vêtue de cuir, qui les regardait d'un air inquiet.

Les carillons montèrent et descendirent la gamme, une fois, deux fois...sept en tout. Les gémissements d'épouvante des jumelles se confondaient. Après la dernière note, elles étaient toujours blotties dans les bras l'une de l'autre, allongées sur la pierre froide.

Bong!

L'impact final sur l'énorme gong d'argent les fit sursauter.

Silence.

Elizabeth écarta ses cheveux de son front moite et considéra de nouveau les gens autour d'elles; ils ne se tenaient plus les mains.

Trois femmes vinrent à côté d'elles, toutes trois avaient la peau blanche ; une grande rousse aux yeux bleus, assez corpulente, semblait avoir du sang slave dans les veines.

– Je m'appelle Marian Harasta Dumont, déclara la femme à l'allure slave.

Elle toucha le bandeau d'or autour de son front, un bandeau où étaient gravés différents dessins : des éclairs, des nuages, des tourbillons qui faisaient penser au vent, des vagues ondulées. Sa chevelure comportait une grande raie d'argent sur la tempe.

– Je suis une Sorcière, poursuivit-elle, une Maîtresse de cinquième niveau. Bienvenue à Lladrana. Vous vous trouvez dans une autre dimension. Nous avons effectué l'Appel sur vous pour le bénéfice des Villes et des Bourgs. Une maladie inconnue et mortelle nous menace et ils ont demandé des guérisseurs – des médecins.

Bri s'assit très droite, jeta à tout le monde un regard furieux et croisa les bras. Elizabeth ne desserra pas les dents.

La plus petite des trois prit la parole; c'était une femme aux cheveux gris argent, qui portait une cote de maille et des fourreaux sur les hanches.



– Je m’appelle Alexa Fitzwalter, arrivée l’année dernière de Denver où j’étais avocate. Ici, à Lladrana, j’ai le rang de Maréchale de l’Epée et l’usage du Bâton Honorable de Jade.

Elle le sortit de son fourreau. Il jetait des lueurs vertes, argent, bronze. Les flammes métalliques sculptées à son extrémité prirent soudain vie.

Très impressionnant!

*Son nom ne te rappelle rien ?* demanda Elizabeth à Bri.

*Non, mais une avocate... peut-être l’oncle Trent nous a-t-il parlé d’elle ?*

*Bon, on les laisse continuer à faire les frais de la conversation ?*

*Je suis d’accord !* approuva Bri.

La blonde adorable s’éclaircit la gorge. Elle portait une tenue de cuir.

– Je m’appelle Calli Torcher Guardpont, je suis l’Exotique aux volarans.

Elle eut un sourire qui illumina tout son visage.

– Les chevaux ailés, si vous préférez.

Elle désigna d’un mouvement de tête ceux qui étaient habillés comme elle, et ajouta :

– Voici leurs cavaliers, les Chevaliers.

– On sait bien que ça paraît dément, mais c’est la vérité, insista Marian. Nous pouvons vous prouver que vous vous trouvez dans un endroit « autre », un endroit où on a désespérément besoin de vous.

Elle sortit de sa poche un bâtonnet de la taille de sa main. Le bout de bois grandit, devint une baguette, puis s’allongea et s’épaissit jusqu’à mériter le nom de bâton.

– Elles ne nous croient pas ! soupira Marian.

– Il faut un moment, grommela Alexa.

– Oui, mais ce devrait être plus *facile* avec le comité d’accueil que nous formons, objecta Marian.

– Aucune des deux ne ressemble à cette femme que nous avons toutes vue plusieurs fois en rêve, remarqua Alexa.

Elle haussa une épaule et regarda les jumelles.

– Combien de temps comptez-vous rester assises comme ça, les provoqua-t-elle, à nous laisser vous dévisager comme des bêtes curieuses sans réagir?

*Si on veut mon avis, pour toujours,* commenta Bri à l’adresse d’Elizabeth. *Les hallucinations finissent bien par prendre fin.*

Elizabeth eut un gloussement.

Les yeux de la blonde qui se prénomrait Calli se plissèrent.

– Vous n’avez pas l’impression qu’elles se parlent par télépathie ?

– Ah oui, des jumelles, remarqua philosophiquement Alexa, la plus petite. Bien sûr, elles sont très puissantes, on *entend* la force de leurs Chants respectifs. Ce doit même être la première chose qu’elles ont remarquée, la télépathie.

*Bien vu, approuva Elizabeth.*

*Elles ont toutes l'air intelligentes. Et maintenant qu'elle en parle... euh, je crois bien que j'entends des mélodies qui viennent de toutes les personnes ici !*

Elizabeth pencha la tête. Elle portait d'abord son attention sur ses propres signes vitaux, son pouls, sa respiration, mais elle se rendait compte qu'elle pouvait également percevoir ces mélodies qui émanaient des autres. Parfois certaines s'entremêlaient : Elizabeth se concentra sur Marian et comprit que son « air » se constituait en fait de deux thèmes musicaux, le sien propre et celui d'un homme aux cheveux noirs et aux yeux bleus derrière elle.

Bri avait suivi la pensée d'Elizabeth.

*Intéressant, commenta-t-elle.*

– Bon, passons au plan B, décréta Alexa.

Elle fit signe à un grand individu charpenté vêtu d'un ensemble chemise-pantalon de soie sauvage grise. Il accorda au groupe une inclinaison brève de la tête ; son visage portait une expression sérieuse, et ses yeux, eux, semblaient hantés. Il sortit.

La main de Bri serrait très fort celle d'Elizabeth.

*Je répète : tout ça ne me dit rien qui vaille!*

*Je suis d'accord.*

– Pour moi ça a été efficace, les enfants, dit doucement Calli.

Elle tendit la main et un homme vint à côté d'elle. Un couple encore, sans aucun doute. Leur Chant commun formait une spirale de regret autour d'Elizabeth ; il était si fort, si empli d'amour et de tendresse qu'elle se refusa à l'entendre parce qu'il lui rappelait tout ce qu'elle avait perdu avec Cassidy.

A cet instant précis la grande porte s'ouvrit et l'homme en gris entra. Il tenait dans ses bras le corps inerte d'un petit garçon d'environ trois ans.

– Oh, non ! s'exclamèrent ensemble les deux sœurs.

Il vint droit à elles et posa délicatement l'enfant sur le sol devant elles. Il avait l'air abattu.

– Mortaille.

Il va mourir!

### 3.

Elizabeth et Bri se placèrent de chaque côté de l'enfant et se penchèrent sur lui. Sa respiration était sifflante, son visage blême, grisâtre, surtout comparé au teint de pêche dorée des adultes en bonne santé. Il ouvrit les yeux; un cri d'horreur vite étouffé échappa à Bri devant le voile laiteux qui les recouvrait.

– Ces symptômes te disent quelque chose? demanda-t-elle à sa sœur.

Elle écarta les cheveux trempés de sueur du front du garçon, lui tourna gentiment la tête pour regarder dans ses oreilles, lui ouvrit la bouche. Une pellicule blanche recouvrait aussi la langue.

– Hum, fit Elizabeth, la main posée sur la poitrine de l'enfant. Les battements de cœur sont erratiques, filants.

– Arrête avec ton vocabulaire savant! Est-ce que tu connais *ça* ?

– Je ne vois pas ce qu'on peut faire, marmonna Elizabeth.

– Enfin, cet endroit regorge d'énergie magique !

– Pure imagination, affirma Elizabeth avec un regard furieux à sa sœur. Il faut l'emmener à l'hôpital!

– Nous avons tout essayé ! intervint Calli, les joues recouvertes de larmes. Tous les jours des gens meurent.

Les trois femmes qui leur avaient parlé restaient à côté d'elles.

– Nous possédons un don de guérison, nous allons l'aider! annonça Bri.

Mais Elizabeth s'écarta du petit garçon.

– J'ai besoin de matériel médical, d'antibiotiques, de médicaments !

Elle croisa les bras, murée dans son refus.

– Tout est trop bizarre ici ! chuchota-t-elle, désespérée. La magie, ça ne marchera pas...

Bri, l'air décidé, jeta un regard à sa sœur, étendit les bras, assouplit les doigts, plaça une main sur le front de l'enfant et l'autre sur son bas-ventre. L'air autour d'elle se mit à luire, un doux chant s'y fit entendre !

Elizabeth restait à l'écart, immobile, et Bri regrettait qu'elle ne vienne pas l'aider. Tant pis, elle irait seule dans les flots du fleuve-vie, comme d'habitude.

Elle se concentra sur l'enfant et alla à la rencontre de cette force salvatrice. Elle devrait s'y jeter tout entière pour sauver la vie du petit garçon !

L'énergie la submergea, la traversa. Il lui sembla entendre Elizabeth pousser un cri. Des flammes vertes illuminèrent les mains de Bri, l'enfant s'arqua, tressauta.

Seigneur, elle l'avait tué !

Elle se rejeta en arrière, les jambes fourmillantes, et se cogna la tête sur le sol dur. Autour d'elle, c'était le vacarme.

D'habitude le fleuve-vie se présentait comme une rivière paresseuse, pas une Amazone

puissante. C'était prodigieux...

Effrayant.

Le cœur de Bri cessa de marteler dans sa poitrine en même temps que s'éclaircissait sa vision – ou peut-être avait-elle simplement enfin pensé à cligner les paupières ! Elle voyait une salle circulaire avec des fenêtres haut placées dans le mur, aux vitres transparentes ou colorées. D'innombrables cristaux opalescents étaient enchâssés dans les poutres grossières : l'énergie s'accumulait en eux comme l'électricité dans des batteries. Elle avait eu à sa disposition une source de puissance phénoménale.

Existait-il quelque part sur Terre un courant d'énergie psychique et magique aussi fort? Elle en doutait beaucoup.

D'ailleurs le flot magique possédait ici une saveur d'*ailleurs*. D'habitude, quand elle puisait au fleuve-vie, il lui en restait des sensations particulières qui pour elle étaient caractéristiques de la Terre-Mère : un courant d'énergie qui venait droit de son noyau, à l'odeur de lave en fusion, au goût d'humus fertile. Mais cela n'avait pas été le cas cette fois.

– Sœurlette ! croassa Bri en reportant le regard sur Elizabeth qui ne lui prêta aucune attention.

Elle s'était levée et placée près de l'homme qui avait apporté l'enfant et le maintenait à présent. Il le fallait, parce que le petit se tortillait avec conviction, apparemment en pleine forme ! Bri en resta bouche bée.

Les yeux du patient, grands ouverts, étaient d'un brun brillant, son teint bien plus sain que celui de la plupart des personnes présentes ! Blême, tremblante, Elizabeth qui jouait de nouveau son rôle de médecin retirait juste sa main du front de l'enfant. Puis elle lui tira la langue et il fit de même, lui montra une petite langue bien rouge !

Bon sang.

*C'est grâce à toi*, fit la voix d'Elizabeth, un peu guindée, dans la tête de Bri. *Tu lui as sauvé la vie !*

Elle leva lentement un regard incrédule et chercha celui de Bri.

*Tu lui as sauvé la vie grâce à... à...*

*Mon don de guérison.*

L'homme qui tenait l'enfant dit quelque chose et Marian, la femme rousse, traduisit son français déformé.

– Il y a d'autres malades dehors, sous les arcades du cloître. Nous avons amené tous ceux de Castleton, il reste quinze personnes. Une est morte juste avant votre arrivée.

Elizabeth chercha une nouvelle fois le regard de Bri ; elle avait les poings serrés. Bri voyait qu'elle ne demandait qu'à aider, mais il lui faudrait d'abord accepter son propre don de guérison qu'elle rejetait depuis leur enfance ! Pourrait-elle surmonter ce refus ?

C'est alors qu'Elizabeth lui tendit la main.

– Sœurlette ? demanda-t-elle.

Bri se leva péniblement. Elle se sentait un peu flageolante, aussi souleva-t-elle un pied, puis l'autre, afin de rétablir son contact avec...eh non, plus la Terre-Mère. Elle fit un premier pas,

aperçut Alexa qui s'approchait en douceur de leurs sacs de pommes de terre ; elle eut une intuition.

– Ces pommes de terre sont à nous, et la glacière aussi !

Elle regarda autour d'elle. A qui pourraient-elles confier leur pauvre « trésor » ? En reportant son attention sur ceux qui les entouraient, elle se rendit compte que des mélodies émanaient d'eux tous. La plupart exprimaient la fascination, beaucoup la gratitude, mais une seule résonnait du ton inimitable de l'honnêteté absolue. Bri fit un signe de tête à l'homme vêtu tout de cuir blanc.

– Pouvez garder nos affaires ? demanda-t-elle dans un français un peu laborieux en désignant leurs possessions, notamment leurs sacs à dos.

Celui de Bri contenait son téléphone portable, son ordinateur de poche, son baladeur, et elle comptait bien sur ces appareils pour l'aider à découvrir si on leur disait la vérité, si Elizabeth et elle se trouvaient désormais complètement *ailleurs*.

L'homme acquiesça et vint se placer près de leurs affaires en prenant bien garde de ne pas les toucher. Il ferma les yeux et eut un frisson, mais garda un visage impassible.

Alexa jeta à Bri un regard avisé.

– C'est son Chant qui t'a fait le choisir, affirma-t-elle.

– Bri ! l'appela Elizabeth depuis la grande porte.

Bri se retourna et examina la salle ronde.

Le gigantesque gong d'argent poli faisait dans les trois mètres de diamètre. Sur l'autel il y avait des pierres gemmes creusées où on avait placé des chandelles à la flamme vacillante, et un petit maillet à côté. Comme les pierres étaient des sept couleurs associées aux sept chakras, Bri en déduisit qu'elles avaient fourni les sons de carillons qu'Elizabeth et elle avaient entendus.

La salle en elle-même ressemblait à un immense cylindre de pierre blanche, où on avait divisé l'espace grâce à de grands écrans de bois joliment sculptés, semblables à ceux qu'elle avait vus en Inde. Bri s'approcha de sa sœur en contournant un grand bassin rectangulaire rempli d'eau aromatisée par diverses plantes : acacia, lavande, et un parfum de résineux.

Des bancs de pierre avaient été directement sculptés dans le mur, sur toute la circonférence; des coussins colorés de toutes tailles adoucissaient leur rigueur géométrique.

Les gens s'étaient rassemblés en petits groupes et les observaient, Elizabeth et elle.

Bri arriva à la porte, près d'Elizabeth et de cet homme très grand, large d'épaules, qui portait le petit garçon; il semblait habitué à effectuer tous les jours de durs travaux, mais n'avait pas cette allure de soldat qu'on remarquait chez Alexa à côté de lui.

– Bon, dit celle-ci en l'évaluant du regard, tu t'appelles donc Bri ? C'est pour Brianna ?

Pour Brigid, en fait. Les deux sœurs échangèrent un regard. Que pouvaient-elles révéler? S'agissait-il d'un endroit où les noms portaient en eux un pouvoir?

Dans le doute, elles se turent; Marian poussa un soupir.

L'homme tendit l'enfant à un autre adulte vêtu d'un pantalon et d'une chemise, puis, la main sur le cœur, s'inclina très bas et se présenta.

– Sevoir Masif, dit-il.

Il leur adressa quelques mots, le regard droit dans les yeux des jumelles. Marian traduisit.

– Merci à vous. Plusieurs étaient déjà morts de cette affreuse maladie, mais personne d’aussi jeune. Merci!

Bri s’inclina brièvement, Elizabeth se contenta de serrer les lèvres. Regrettait-elle de ne pas avoir apporté son aide ?

Marian fit un sourire dont Bri se méfia tout de suite, et leur tendit un petit flacon.

– Avec une seule goutte, pendant une heure vous n’auriez plus à souffrir de cette barrière de la langue...

– Non, dirent ensemble les deux sœurs en regardant le flacon.

Le sourire de Marian s’effaça. Elle désigna la porte d’un mouvement de tête.

– D’autres malades vous attendent dehors, leur rappela-t-elle. Vous les soignerez mieux si vous pouvez nous donner des instructions.

– Nous formons des cercles de guérison, mais nous n’arrivons à rien avec cette maladie, intervint Alexa. Il y a de nouveaux cas chaque jour, des morts.

– Pourquoi faut-il toujours payer les gens pour qu’ils prennent cette potion ? se plaignit Marian, ce qui fit sourire Calli, la blonde vêtue de cuir.

– Parce qu’ils ne sont pas idiots. Pourtant ça marche, affirma-t-elle aux jumelles.

Bri essaya de prendre une expression inflexible et regarda Marian.

– Vous trois parlez anglais, vous pourrez traduire.

Elizabeth et Bri se prirent par la main et entrelacèrent leurs doigts, comme quand elles étaient petites filles. Bri ressentait de l’émerveillement, un désir de guérir...

– De toute manière tout ça ne va pas durer, s’exclama-t-elle. On va bien finir par nous trouver dans cet ascenseur!

– Un ascenseur? s’écria Alexa, l’air fasciné. Vous êtes arrivées ici en *ascenseur* ?

Ils sortirent tous et se retrouvèrent sous un auvent, face à une immense cour encerclée de sombres bâtiments. Cela avait tout l’air d’un château médiéval en parfait état !

*L’air!* s’exclama Elizabeth en esprit.

Beaucoup plus humide qu’à Denver.

Pas de bruit de circulation.

*Les odeurs aussi sont différentes,* fit remarquer Bri.

Sevoir Masif se dirigea sur la droite. Une vague de douleur traversa Bri et atteignit par ricochet Elizabeth qui, surprise, se plia en deux. Bri se pencha et l’enlaça, alla de nouveau puiser dans le fleuve-vie et le sentit se ruer en elle comme si on lui avait ouvert un robinet sur la tête. Le courant balaya ces résonances douloureuses et lui permit de mettre en place une bulle protectrice entre la souffrance des patients et elle ; puis elle aida Elizabeth à installer le même genre de bouclier mental autour d’elle.

Sevoir s’était arrêté et les regardait.

Bri se rendit compte qu'elle entendait un son plaintif: des mélodies fragiles qui exprimaient un désir douloureux d'aller mieux et la touchaient profondément. Elle se débattait encore avec cette idée qu'elle entendait *vraiment* des airs de musique émanés par la simple présence d'autres personnes ! Elizabeth, le pas décidé, s'avança à travers la cour pavée de pierres. Elle se dirigea vers les arcades fermées délimitées par un muret de dentelle de pierre, qui couraient le long d'un...donjon, semblait-il.

Elizabeth considéra le spectacle; ses émotions puissantes se réverbéraient en Bri : compassion, espoir de parvenir à guérir tous ces gens.

– Tu es avec moi ? demanda-t-elle. Tu viens de sauver une vie...

*Et moi je n'ai fait que regarder*, ajouta-t-elle en esprit, proche des larmes.

*Ne te mortifie pas; j'ai l'habitude de prendre le risque de soigner sans matériel !*

Elizabeth poussa un soupir.

*Je suis prête à prendre ce risque avec toi.*

– Crois-tu que nous pourrons en soigner quinze ? ajouta-t-elle à haute voix.

– Nous le saurons seulement en essayant.

Elizabeth hocha la tête. Bri vint tout près d'elle. Elle vit des paillasses disposées sous les arcades.

Elizabeth jeta un regard autoritaire à Marian.

– Nous allons prendre en priorité les cas les plus avancés.

Marian parla à un homme et une femme vêtus de tuniques rouges brodées d'une croix blanche, et ils se dirigèrent tous vers l'autre bout du couloir.

Elizabeth se plaça à côté d'une paillasse, Bri se mit en face d'elle. Le visage de sa sœur exprimait la détermination qu'elle sentait vibrer en elle.

*Détends-toi*, lui transmit-elle en ouvrant la bouche pour relâcher les muscles de son visage.

*Je suis détendue !*

*Ouvre la bouche, abaisse les épaules.*

D'autres avaient suivi leur groupe ; la plupart se tenaient dans la cour, en dehors des arcades. Les trois femmes blanches – Alexa, Marian, Calli – restaient près des jumelles.

Bri reporta son attention sur leur première patiente, une femme âgée dont émanait une mélodie lente et faible, peu élaborée. Elle posa la main gauche sur le front de la malade.

*Oui*, approuva Elizabeth, *tu prends la tête. Je risque de ne pas envoyer la quantité correcte d'énergie !*

Elle plaça sa main droite, doigts écartés, au-dessus du cœur de la femme ; la main droite de Bri – doigts écartés aussi – se posa sur l'abdomen, en contact avec celle d'Elizabeth. La chair était flasque, la respiration laborieuse. Un regard aveugle, voilé de blanc, se posa sur Bri qui avala péniblement sa salive. Elizabeth posa sa main gauche au contact de la main de Bri, sur le bas-ventre de la malade. Elles arrivaient ainsi tout juste à couvrir le tronc de la femme de grande taille, comme tous ceux de ce peuple.

Les deux sœurs se regardèrent.

– Prête? demanda Bri.

Elizabeth acquiesça.

*Je m'en remets à toi*, lui fit-elle savoir.

Bri s'ouvrit à l'énergie, la *puisa*, tout doucement, et la sentit se ruer sur elle comme une eau courante ! Elle ressentit la fraîcheur mordante de la nuit, et une effervescence qui scintillait comme les étoiles dans le ciel, hors des arcades. Elle se sentait entraînée par cette force...

Une femme la saisit aux épaules, l'aida à garder le contrôle ; pourtant elle ne semblait pas en mesure d'utiliser le fleuve-vie. C'était Marian.

Incroyable !

La pensée de la Sorcière parvint dans l'esprit de Bri, ricocha dans celui d'Elizabeth.

*Je n'ai jamais vu un tel Pouvoir.*

Elizabeth, qui savait mieux que Bri garder la tête froide, se chargea de vérifier au fur et à mesure l'état de la patiente et de les...déconnecter du fleuve-vie quand elles eurent terminé.

– Le prochain? demanda-t-elle ensuite d'une voix un peu trop brusque, comme si elle voulait écraser sa peur.

Les deux sœurs passèrent d'un patient à l'autre et établirent peu à peu un partage des tâches pour canaliser l'énergie ; Elizabeth apprit à mieux s'ouvrir au fleuve-vie, Bri à mieux contrôler sa force. Marian se tenait derrière Bri, les mains posées sur ses épaules pour la soutenir, mais ne parvenait pas à se joindre à elles.

Après le sixième malade, Bri se mit à ressentir de plein fouet la fatigue de cette incroyable journée. Elle avançait dans un brouillard, puisait dans le fleuve-vie, le détournait vers des corps souffrants. Elle entendait comme un murmure les pensées d'Elizabeth qui tentait en vain d'établir un diagnostic ; cette maladie ne ressemblait à rien.

Après un laps de temps qui aurait pu tout aussi bien représenter deux heures que l'éternité, elles eurent terminé ; Bri tenait à peine debout. Elizabeth, bien droite comme une femme qui refuse de s'abandonner à l'épuisement, mit son bras sur les épaules de sa sœur et elles se laissèrent mener toutes deux dans la cour illuminée par le clair de lune. En fait, à la réflexion, ces arcades étaient trop sombres pour qu'on puisse vraiment y travailler!

– Les malades ne supportent pas la lumière, expliqua Marian.

Bri se rendit compte qu'après le contact physique qui avait duré si longtemps entre la Sorcière et elle, chacune pouvait encore entendre les pensées de l'autre. Dangereux, ça.

– Non, protesta Marian en s'inclinant profondément, mais le regard toujours levé sur elle pour marquer sa sincérité. Je jure de ne jamais vous faire du mal, à aucune de vous.

– Ah, répondit simplement Bri d'un ton sceptique.

Elle voulut s'appuyer sur le bord d'une ouverture en arche dans le mur et se sentit sombrer. On arrêta sa chute et elle put se redresser. Au cours de ce bref contact, elle sentit un courant différent d'énergie, comme un picotement, la traverser tout entière, lui éclaircir la tête et balayer provisoirement sa fatigue. Elizabeth et elle se sentirent tout de suite mieux.



– Merci...

Bri se tourna vers son bienfaiteur et resta bouche bée. C'était un cheval qui se tenait là, avec d'immenses yeux profonds comme un puits, brillants de...de *magie*? Il hennit et fit un pas en arrière. Il y en avait d'autres dans la cour, dégageant une odeur puissante d'ambre résineux, un véritable parfum en fait.

– Ils sont dévorés de curiosité, annonça Calli en s'approchant du cheval pour lui caresser le museau. Ils disent que vous utilisez un Pouvoir dont ils ont à peine conscience et ne savent comment atteindre. L'un d'eux est parti faire un rapport au couple dominant dans la vallée des volarans.

Calli désigna quelque chose du doigt. Bri vit un cheval blanc. Avec des ailes. Qui survolait les bâtiments de l'autre côté de la cour et s'élançait dans un ciel exagérément rempli d'étoiles.

Impossible.

Elizabeth à côté d'elle se crispa un peu plus.

Impossible !

Un autre hennissement se fit entendre tout près, et Bri regarda le cheval qui l'avait soutenue. Il ouvrit lentement ses ailes, les déploya au maximum; elles étaient immenses, recouvertes de grandes plumes !

– Impossible ! s'exclamèrent les jumelles à l'unisson.

– Eh ou i, vous n'êtes plus dans le Colorado, commenta Alexa.

Elizabeth s'accrochait à son idée du réel comme au bord effrangé d'un tissu élimé. Tout venait trop d'*ailleurs* : les gens, cette atmosphère humide, ce ciel bourré d'étoiles, et maintenant des chevaux ailés !

... Dont un qui restait tout près de Bri ; ils avaient l'air de s'admirer mutuellement.

Sevoir Masif, qui venait de Castleton, la ville la plus proche, était en train d'organiser avec efficacité les soins complémentaires à donner aux malades, avec l'aide de soldats et de serviteurs. Il remarqua un petit groupe de personnes bien habillées, des notables sans doute, et se joignit à eux.

– Nous avons décidé d'un commun accord que si l'Appel d'une guérisseuse aboutissait, elle resterait cette nuit au Château, déclara-t-il. Nos Exotiques sont fatiguées. Pourquoi ne les menez-vous pas à leurs quartiers ?

La traduction arrivait en simultané aux oreilles d'Elizabeth, portée par une voix douce. Elle se retourna et vit Calli, souriante, qui lui adressa un petit geste amusé.

– Ils sont en pleine discussion. Sevoir est quelqu'un de bien, juste un peu obsédé par les frinks.

– Les frinks ? demanda Elizabeth.

– Des vers métalliques qui tombent parfois avec la pluie. Ce sont les Ténèbres qui les envoient.

Elizabeth regretta d'avoir posé la question. Elle désigna sa sœur et la créature ailée.

– Pourquoi ne surveillez-vous pas cela de plus près ? demanda-t-elle à Calli.

– Tu as bien retenu de quoi je m'occupais ! En effet, on m'a appelée pour les volarans et leurs cavaliers. Je peux voir les auras, tu sais, ajouta-t-elle en suivant le geste d'Elizabeth.

– C'est impossible.

Si elle niait tout en bloc, peut-être tout cela disparaîtrait-il.

– Mais si, reprit Calli en persistant à exister. La plupart des gens d'ici se fient à leurs oreilles pour leur accès au Pouvoir, ils entendent les Chants des autres, mais moi je discerne mieux les auras. Tonnerre est un volaran curieux de tout, il s'intéresse à ta sœur et lui transmet un peu de son énergie. A toi aussi, par la même occasion...

Elle regarda Bri et Elizabeth l'une après l'autre et reprit :

– Vous avez toutes les deux des auras du même vert à la base, mais avec des nuances différentes à mesure qu'elles s'éloignent de votre corps. Intéressant. Je note aussi que le lien entre vous s'est beaucoup renforcé depuis que vous êtes arrivées.

Ce discours déplaisait fort à la rationnelle Elizabeth !

Un homme s'approcha, vêtu d'un ensemble de cuir très discret dont la simplicité raffinée dénotait la grande valeur. Il s'inclina et regarda Calli avec l'air d'attendre quelque chose.

– Voici Faucon Creusse, un noble Chevalier, le présenta-t-elle.

Faucon prononça quelques mots que Calli traduisit :

– Les nouvelles Exotiques, comme toutes les autres, ont manifesté beaucoup de Pouvoir !

Elizabeth voulait lui répondre, mais la conversation entre Sevair Masif et les autres responsables sembla s'envenimer soudain.

Une femme plus âgée dit quelque chose d'un ton cassant. Calli traduisit d'une voix neutre :

– Oui, cette nuit les guérisseuses exotiques resteront au Château !

– C'est la Dame Maréchale de l'Epée Théalia Germaine, expliqua Calli. Elle dirige les Maréchaux et à peu près tout ici.

Faucon s'inclina encore une fois devant Elizabeth puis tourna les talons et rejoignit le groupe en grande discussion.

– Il est évident que ces deux sœurs préféreront loger ensemble, reprit-il, tandis que Calli continuait à traduire. J'ai donc demandé à ce qu'on prépare une suite pour elles dans la tour d'Alyeka.

– Moi je voudrais les avoir dans ma propre tour! insista Théalia.

Les parties blondes de sa chevelure, sur les tempes, se rejoignaient presque au sommet de son crâne. Les deux tempes de Faucon arboraient elles aussi des aires d'argent.

A ce moment, une sirène retentit en un hurlement abominable. Elizabeth sursauta.

Le volaran sur lequel s'appuyait Bri fit un bond en avant, et elle trébucha.

La cour était pleine de gens qui maintenant s'agitaient dans tous les sens. Certains se précipitaient dans la même direction, Elizabeth ne voyait pas où ils allaient; les citadins en bonne santé se massaient sous les arcades. Des volarans atterrirent dans la cour et des Chevaliers vêtus de cuir sautèrent sur leurs dos, ainsi que certains des plus jeunes parmi ceux qui avaient un fourreau sur chaque hanche.

Théalia observait toute cette agitation du même air qu'un chef de service hospitalier observe des urgences en pleine affluence, et Elizabeth sentit son ventre se contracter; elle avait l'impression d'une catastrophe en marche !

– Hein, quoi? balbutia-t-elle.

Marian, la Sorcière, arriva près de Calli et d'Elizabeth en même temps que Bri.

– Cela m'étonnait aussi, annonça-t-elle avec un signe de tête expressif à l'adresse de la plus petite des trois, la femme aux cheveux blancs, qui venait de les rejoindre. Après chaque Appel les Ténèbres attaquent. C'est le quatrième !

– Il y a un lien, certainement, confirma Alexa.

Bri avait pris le bras d'Elizabeth, et la sentit vibrer.

Un homme bien charpenté, un peu moins grand que les autres Lladraniens, prit Alexa dans ses bras.

– On y va! s'exclama-t-il.

Alexa regarda Elizabeth dans les yeux, puis Bri.

– On se verra plus tard. Au fait, je vous présente mon mari, Bastien.

Alexa et Bastien s'éloignèrent sur un dernier signe de la main.

– Ils vaincront, comme d’habitude, affirma Marian.

– Oui, confirma Calli.

Mais elles semblaient toutes les deux inquiètes.

– Combien allons-nous en perdre encore ? murmura Calli. Et qui?

Elizabeth avait l’impression qu’elle aurait dû proposer son aide – mais comment?

*Nous ne pouvons absolument rien faire*, dit Bri dans son esprit. *Nous ne savons RIEN de la situation !*

Pourtant elles ressentaient toutes deux comme un fourmillement dans leurs terminaisons nerveuses.

Finalement on pouvait distinguer une certaine organisation dans l’activité frénétique de tous ces gens dans la cour : certains portaient à dos de volaran, d’autres restaient.

Théalia, la responsable, donna quelques ordres brefs puis s’adressa à Calli et Marian.

– Il va y avoir un de ces interminables conseils de guerre dans quelques minutes, soupira Calli.

Bri eut un frémissement, et Elizabeth prit enfin pleinement conscience de ce dont elle avait eu l’intuition depuis le début : ces gens avaient de nombreuses raisons pour les avoir appelées, et l’une d’entre elles était qu’ils se trouvaient en état de guerre.

Rien à voir avec une épidémie ! Elizabeth ne voulait pas se retrouver au milieu d’un conflit armé.

– Ils ne sont pas en guerre contre d’autres êtres humains, déclara Marian comme si elle avait lu dans ses pensées (c’était donc possible?). Ils s’envolent pour combattre des monstres et sauver leur monde. Et nous avons besoin de votre aide pour cela.

De pire en pire !

Bri s’appuya contre une des colonnes sculptées qui flanquaient les ouvertures permettant de passer des arcades à la cour. La pierre dure et froide possédait le concret inimitable de la réalité.

Calli continuait à commenter tout ce qu’elles voyaient et à traduire pour elles les conversations.

L’homme vêtu de cuir blanc apparut dans la cour, chargé de la glacière qu’elles avaient laissée dans la salle ronde et sur laquelle il avait soigneusement disposé les deux sacs de pommes de terre. Il portait aussi en bandoulière les sacs des jumelles.

Calli lui parla, les sourcils froncés.

– Luthan, tu n’es pas parti au combat?

Il hocha la tête, le visage impassible.

– La Prêtresse du Chant m’avait donné pour instructions de rester soit au Château soit en ville pour les deux semaines à venir, près des Exotiques.

Bri l’écoutait, un peu hagarde, écrasée par l’épuisement comme par une chape de plomb.

Malgré toutes les poussées d’adrénaline que les différentes surprises de ce lieu avaient

provoquées, malgré les sources d'énergie diverses et variées qui l'avaient traversée ou fortifiée, le corps avait ses limites ! Et elle avait désespérément besoin de sommeil.

– Où dois-je déposer ce coffre? demanda Luthan, le visage toujours impassible.

– Je peux le prendre, proposa Bri en s'écartant du mur. Mais Faucon s'interposa.

Elle remarqua au passage que c'était un bel homme.

– Je me charge des trésors de ces dames, déclara-t-il en prenant la glacière et les pommes de terre. Marian, Calli, pouvez-vous montrer aux nouvelles guérisseuses exotiques le chemin jusqu'à la suite en dessous de celle d'Alyeka ?

Faucon laissa Marian, Calli et leurs époux passer devant lui, puis prit place entre Elizabeth et Bri qui suivaient. Luthan fermait la marche avec les sacs des deux sœurs.

Ils pénétrèrent dans le donjon et durent gravir péniblement un nombre impressionnant de marches qui suivaient le mur intérieur de la tour. Une fois en haut, ils passèrent une porte et suivirent en file indienne un couloir très étroit – par sécurité peut-être – avant d'entrer dans une chambre en forme de part de tarte où la couleur mauve dominait. Il y avait là un énorme lit, et un autre plus petit, vraisemblablement un lit d'appoint.

– Mon majordome s'est chargé de faire installer le lit et l'armoire supplémentaires, annonça Faucon en parcourant la pièce du regard. Je vais mettre la nourriture dans la salle à manger.

Il disparut et Bri entendit d'autres portes s'ouvrir et se fermer. A son retour, Faucon regarda les deux jumelles et leur fit un clin d'œil.

– Tout est bien à l'abri ! affirma-t-il, rassurant.

– Où voulez-vous que je dépose cela, mesdames? demanda Luthan en tenant leurs sacs à bout de bras.

Elizabeth désigna un coffre de bois situé au pied du grand lit. La pièce était encombrée de meubles : les deux lits, deux armoires massives, une série de chaises, une causeuse, tous placés contre le mur.

Bri tituba un peu ; Elizabeth vint très vite près d'elle et lui passa le bras autour de la taille.

– Merci à tous, déclara-t-elle, congédiant ainsi l'assemblée avec autorité.

– De rien, répondirent Marian et Calli à l'unisson.

– Nous allons vous laisser, mais n'hésitez pas à appeler si vous avez besoin de quelque chose, ajouta Calli.

– Nous vous verrons demain matin, annonça Marian.

Elizabeth et Bri acquiescèrent ensemble.

Faucon s'arrêta devant elles et porta à ses lèvres la main d'Elizabeth dont il embrassa le bout des doigts.

– *Bonne venue* à Lladrana, déclara-t-il avec un accent marqué.

Bri eut l'impression qu'il ne savait pas dire autre chose dans la langue des Exotiques, et qu'il avait attendu le bon moment pour placer sa phrase.

Puis il embrassa sa main à elle, et elle sentit qu'il en retirait une grande satisfaction. Il était ravi

de se mettre ainsi au service des Exotiques. Elle surprit même de sa part une pensée – une émotion plus qu’une idée réellement formulée :

*Laquelle est pour moi ?*

Holà.

Mais l’instant d’après il était parti et avait fermé la porte derrière lui. Bri se retrouva l’œil rivé dessus à se demander si elle n’avait pas rêvé ce qu’elle venait d’entendre. Oh, et puis zut.

Enfin seules ! Dans la suite du moins, car Bri avait l’impression que certains étaient restés dans l’antichambre.

– Bri ? demanda Elizabeth d’une voix lourde d’inquiétude.

– Je suis fourbue. Quelle journée!

Bri s’appuya au mur. C’était ça ou s’effondrer par terre !

(Au contact, le beau revêtement mural se révéla être une tapisserie de soie.)

Elizabeth revenait juste d’un tour d’exploration.

– Un bureau, lui dit-elle en montrant une porte à gauche. Celle de droite donne sur une salle de bains. Après tu as une salle à manger.

Bri regarda le lit. Il était vraiment gigantesque !

Elizabeth, un mouchoir à la main, s’était mise à renifler.

– Elizabeth !

Bri tituba jusqu’à sa sœur. Elles s’étreignirent et se bercèrent, comme elles avaient souvent fait au cours de leur enfance dans les moments difficiles.

– Bri, j’ai si peur!

– Moi aussi.

– C’est toi l’aventurière. Crois-tu que nous sommes vraiment *ailleurs* ?

– Je ne vois pas d’autre explication, à moins que nous n’ayons eu un accident dans l’ascenseur, et qu’il nous ait laissées grièvement blessées, dans le coma, mortes peut-être, avec nos âmes encore attachées à nous !

– C’est bien ce que je me disais, sanglota Elizabeth. Ce que je me dis. Ce que je pense.

– Donc tu existes ! Puisque tu continues à penser... La logique et mon ressenti m’amènent à croire que nous sommes toutes les deux bien vivantes et en bonne santé, déplacées dans un autre, euh... univers, ensemble. Il faut que je m’asseye, ajouta-t-elle.

– Sur le lit ? proposa sa sœur.

– Sûrement pas. Si je touche un matelas, je ne réponds plus de rien, et il faut qu’on parle. Tu n’aurais pas du chocolat dans ton sac ?

Elizabeth alla le chercher sur le coffre.

– Peut-être bien, dit-elle.

– Moi aussi. J’ai l’impression qu’il nous faudra être discrètes là-dessus, sinon les trois autres nous le piqueront ou exigeront qu’on le partage. Faisons l’inventaire.

Bri alla elle aussi au coffre, d'un pas lent, et souleva son sac à dos qui comportait des panneaux solaires.

– Bon sang, quelle bonne idée j'ai eue d'acheter ça!

Elle en éparpilla le contenu : baladeur, organisateur, appareil photo digital, téléphone portable.

Elizabeth fit l'inventaire des poches de son sac, aligna le tout, puis jeta un coup d'œil au tas qu'avait formé Bri.

– Quoi, c'est tout? s'exclama-t-elle. Deux malheureuses barres, c'est ça ta réserve de chocolat?

Elizabeth saisit le sac de Bri et le secoua. Quelque chose y faisait du bruit. Elle leva les yeux au ciel.

– Tu as retourné ton sac sans fouiller les poches !

Ses doigts agiles plongèrent et ramenèrent le sachet de bouchées au chocolat que Bri avait acheté.

– Oh, merci ! s'exclama Bri, les larmes aux yeux. Quelle femme formidable tu fais !

En faisant le bilan, la réserve de douceurs d'Elizabeth représentait le double de celle de sa sœur.

Bri fit aussi le tri dans ses affaires : appareils électroniques, papier et stylos, nourriture, bouteille d'eau, portefeuille, porte-monnaie, clés, café instantané, sachets de thé aux herbes...

Elizabeth, restée oisive un instant, parut soudain perdue. Elle se couvrit le visage de ses mains et se recroquevilla sur la causeuse où elle était assise.

– Oh, ma chérie ! s'exclama Bri en s'asseyant près d'elle. Je sais que tu as peur; moi aussi! Mais au moins nous sommes ensemble.

– Je ne veux pas rester ici, même avec toi !

Bri toucha de son front la tête d'Elizabeth. Elle n'osait pas se laisser aller, de peur de s'endormir en deux secondes.

– Je suis désolée, déclara-t-elle en clignant très fort les paupières pour garder les yeux ouverts.

Elizabeth se raidit, désespérée. Finalement elle se ressaisit.

– Maintenant nous devons parler sérieusement. Qu'est-ce qu'on a comme médicaments ?

Elle rouvrit son sac et en sortit une petite boîte à pilules dorée que Bri lui avait offerte pour son dernier anniversaire. Il y avait dedans quelques analgésiques sans ordonnance.

Bri pêcha pour sa part dans ses affaires et en sortit un gros flacon.

– En Suède je m'en remettais aux remèdes du coin, c'est là-dedans avec l'aspirine.

Elle en sortit des sachets et diverses pilules.

– Des herbes, des vitamines..., annonça-t-elle.

La seule chose qui faisait vaguement penser à de « vrais » médicaments dans cette panoplie, c'était une série de plaquettes de comprimés.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Elizabeth.

– Des antibiotiques pour chat achetés en Suède. Je me suis occupée du chat d'une amie : il était

guéri en une semaine au lieu de deux, j'ai donc eu des médicaments en trop.

Les jumelles échangèrent un regard.

– On les garde en cas d'urgence, décida Bri.

Trop angoissée pour rester assise, Elizabeth se leva et se mit à marcher en long et en large devant les meubles adossés au mur ; elle regarda le paysage nocturne, vers... quelle direction, au fait? Elle n'en savait rien.

Aucune importance. Elle repensa à tous ces malades qu'elles avaient vus.

– Tu crois vraiment que nous parviendrons à combattre cette épidémie ? demanda-t-elle d'un ton incertain, marqué par la crainte de l'échec.

Mais Bri dormait déjà, affalée contre le dossier de la causeuse, penchée du côté qu'avait occupé sa sœur.

Elizabeth avala péniblement sa salive. Elle retourna près de Bri et la regarda. Elle avait vraiment voulu s'établir à Denver. Quelle ironie : c'était au moment où Bri cessait enfin d'avoir la bougeotte qu'elles devaient se retrouver complètement *ailleurs* ! Elizabeth jeta un coup d'œil navré à leur pauvre réserve de « médicaments ». De l'aspirine, des vitamines...

Et leur *don de guérison*. Sa gorge se serra à cette idée. Elle avait si longtemps rejeté le sien!

Elle voulait seulement être un bon médecin.

Cassidy avait découvert son secret, et leur dernière dispute, celle qui avait mené à leur rupture, avait commencé à cause de cela.

Repoussant cette pensée, elle refit le sac de Bri. Puis elle enfila une tenue de nuit qu'elle trouva dans une armoire et persuada sa sœur tout ensommeillée de faire de même et de se mettre au lit.

Peut-être tout cela n'était-il qu'un rêve !



## 5.

Bri s'éveilla et savoura le confort de ses couvertures. Elle se trouvait bien loin du minuscule appartement glacial qu'elle habitait à Stockholm !

Elle bâilla et s'étira. La journée de la veille avait été pénible, elle avait craint de ne pas avoir les bonnes correspondances aériennes pour Denver. Et ces rêves insensés ! Elle sourit pour elle-même. Des chevaux ailés, ben voyons !

Elle ouvrit les yeux et découvrit le ciel de lit décoré d'une grande broderie représentant un cheval ailé. Tout cela était donc vrai, hélas ! Elle fit un mouvement brusque et ses jambes sortirent de sous les couvertures ; il faisait bien chaud dans la pièce.

Elle portait une grande chemise de nuit d'origine inconnue, bizarrement boutonnée sur l'épaule.

Un gémissement attira son attention : Elizabeth se trouvait à côté d'elle dans le lit. Des fenêtres dans le mur laissaient apercevoir un bout de ciel gris.

Des larmes lui montèrent aux yeux. Elle voulait rentrer chez elle !

Elle reporta le regard sur Elizabeth et sa chemise de nuit immaculée, sortit du lit et se dirigea vers une grande armoire à deux portes et deux tiroirs. Du côté gauche elle trouva seulement une chemise de petite taille et une autre plus grande. Était-ce Faucon qui les avait apportées ? L'Appel avait-il fait venir un homme ?

Dans un des tiroirs, elle trouva des mouchoirs en tissu et en prit un.

– Bri ? marmonna Elizabeth.

Elle s'assit dans le lit, regarda autour d'elle, les yeux brillants et sourit à Bri en s'étirant.

– Nous ne sommes plus dans le Colorado ! lança-t-elle.

Bri se dit que peut-être, pour Elizabeth, se retrouver loin du Colorado et de ses problèmes pouvait représenter un soulagement. Elle se moucha plus fort, repéra un panier d'osier avec un sac de lin sans doute destiné au linge sale, y jeta le mouchoir.

– Nous sommes à Lladrana, dit-elle.

Au moins elle se rappelait le nom. Elle se dirigea vers une fenêtre.

– Qu'est-ce que tu vois ? demanda Elizabeth.

– Des champs verdoyants, des collines.

Un mouvement attira son attention et elle pencha la tête pour mieux voir.

– L'enceinte du Château, un jardin, un grand espace de terre battue, poursuivit-elle. Il y a beaucoup d'agitation là-bas : des soldats, des Chevaliers, quelques, euh... volarans. Il y a aussi ce type de la ville d'à côté, Sevoir Masif, tiré à quatre épingles, et qui regarde dans notre direction.

– Et les trois femmes d'hier, tu les vois ?

– Non, répondit Bri.

– Quelle heure peut-il bien être ?

Elizabeth, les sourcils froncés, regardait le ciel par la fenêtre.

– Difficile à dire, remarqua Bri. Il n’y a pas de soleil, mais de toute manière j’ai l’impression que nous donnons sur l’ouest. Il fait gris.

Un bruit de cordes pincées se fit entendre à la porte de l’antichambre, suivi de coups légers frappés sur le bois. Elizabeth sortit du lit.

– Ah, voilà le comité d’accueil sans doute. Je vais faire pipi, annonça-t-elle en sortant de la pièce.

Le bruit de harpe retentit une nouvelle fois.

Bri se rappela qu’à côté de la belle porte de bois de rose qui menait à leur suite, il y avait une harpe miniature, un peu comme celles qu’on voyait devant les maisons de Suède, mais sans les petites boules de bois sculpté et avec de vraies cordes verticales.

Elle se rendit à l’entrée.

– Un peu de patience s’il vous plaît, nous n’avons qu’une salle de bains pour deux, et nous ne voulons pas vous voir dans notre chambre pour l’instant.

Il y eut un dialogue chuchoté de l’autre côté. Bri pouvait discerner et reconnaître plusieurs... *signatures corporelles* au-delà de la porte. Bizarre, cette nouvelle compétence !

– Pouvons-nous entrer? demanda-t-on en anglais.

Les trois femmes de la veille se trouvaient là, sans aucun doute. Peut-être pas seules.

– Qui est là ?

– Bri ? répliqua la voix d’Alexa.

– Qui est là ? répéta-t-elle.

Elle entendit le bruit d’une chasse d’eau et remercia le ciel du fait qu’au moins, apparemment, les Lladraniens disposaient de sanitaires modernes. Un autre bruit caractéristique lui apprit qu’Elizabeth était en train de se laver les mains.

– Marian, Alexa, Calli, et nos maris, répondit Marian.

La voix profonde, un peu rauque, de la grande femme rousse se distinguait des autres.

Bri recula un peu tandis qu’Elizabeth entrait dans l’antichambre, avec ses vêtements de la veille ; elle n’avait pas l’air ravi d’avoir dû les remettre. Elle avait sûrement lavé ses sous-vêtements avant d’aller au lit.

– Ils sont six, chuchota Bri.

– Elles ont amené leurs époux? Pourquoi?

Bri tourna les talons pour se rendre à son tour dans la salle de bains.

– Aucune idée, déclara-t-elle avec un haussement d’épaules. Pour nous vanter les mérites des bons maris qu’on trouve ici, peut-être ?

– Je n’ai vraiment pas besoin d’un homme dans ma vie en ce moment! s’exclama Elizabeth d’un ton ironique. Attends, je vais passer par la salle de bains; après, dans la salle à manger, il y a une porte qui donne aussi sur le couloir extérieur.

Elle passa devant Bri et fit face à l’autre porte. Elle ne se sentait pas bien dans ses sous-vêtements encore humides. Si on avait pensé à leur fournir des chemises de nuit, on aurait pu

prévoir une garde-robe complète ! Elle n'avait vu dans l'armoire que des espèces de caleçons longs qui ne lui disaient vraiment rien.

– Elizabeth ? Nous venons vous voir pour vous informer, annonça Alexa. Maintenant vous devez vous rendre compte que votre séjour risque de durer ! Nous voulons vous aider.

Elizabeth croisa les bras.

– Bri est dans la salle de bains, elle se douche, répondit-elle. Revenez plus tard, avec un petit déjeuner de préférence ! Pour moi ce sera une omelette sans les jaunes, et des biscottes. Bri prendra des œufs brouillés avec du fromage. Si cette terre bénie des dieux connaît le café, apportez-en deux tasses, bien chaud, bien noir.

Elle entendit un gloussement masculin approbateur.

– On dirait qu'elles ne sont pas aussi désemparées que vous le pensiez ! commenta-t-on *en anglais*. Allez chercher la nourriture, nous vous attendons ici.

Ainsi l'un de ces hommes connaissait leur langue ! Bonne ou mauvaise nouvelle ?

– Elles sont deux et peuvent se reconforter mutuellement, rappela Marian. En tout cas, discuter autour d'un repas me paraît une bonne idée. D'accord, Jaquar, j'y vais.

Jaquar, le mari de Marian ?

– Moi je vais rester ici avec les hommes, déclara Alexa. Je prendrai des croissants avec du beurre, et je n'aurais rien contre une omelette moi aussi, avec du fromage. Ah oui, et des champignons ! Bon sang, les galettes de pommes de terre me manquent...

– Je vais avec Marian, intervint Calli.

Elizabeth resta l'œil fixé sur la porte, incertaine. Elle se demandait si, stratégiquement, ce serait intéressant de laisser entrer tout de suite les quatre qui restaient; est-ce qu'ils feraient moins bloc ?

– Possible, lui chuchota Bri à l'oreille, ce qui la fit sursauter.

Elizabeth détailla la tenue de sa sœur : elle avait enfilé le caleçon long et la petite chemise, gardant son soutien-gorge en dessous. Des vêtements lladraniens donc, de soie crème.

Le sourire de Bri se fit soudain très malicieux.

– Tu paries qu'il y en a au moins un à écouter à la porte ? supposa-t-elle.

– Je n'en sais rien, dit Elizabeth en fronçant les sourcils. Il s'agit de guerriers; tu les crois sournois ?

– On va bien voir.

Bri s'avança et ouvrit brusquement la porte.

## 6.

Personne ne perdit l'équilibre ni ne tomba dans la pièce. Alexa, les yeux étincelants, un sourire aussi large que celui de Bri sur le visage, entra tranquillement.

– Bonjour, dit-elle. En général, à Lladrana on dit plutôt : « Salutations ».

Elle montra les trois hommes qui la suivaient.

– Je ne sais pas si vous vous souvenez de nos maris, poursuivit-elle. Bastien, celui avec les cheveux noirs striés de blanc aux tempes et le bâton à la ceinture, est mon époux, Maréchal de l'Épée. Le grand, qui doit certainement ses yeux bleus à des ancêtres exotiques venus ici autrefois, est l'âme sœur de Marian, Jaquar, Maître Sorcier comme le montre son bandeau d'or sur la tête.

Jaquar entra et, comme Bastien, parcourut du regard toute la pièce. Puis il s'inclina devant Bri qui tenait encore la porte, puis devant Elizabeth.

– Salutations, déclara-t-il dans un anglais sans accent.

Le dernier était aussi très grand, avec une démarche souple qui rappela à Elizabeth celle d'un cow-boy. Il portait six livres.

– Faites comme chez vous, déclara Elizabeth avec un geste en direction des sièges.

Alexa se dirigea vers le coin où se trouvait la glacière des jumelles.

Bri s'interposa à la dernière minute.

– Non, ça c'est à nous !

Le troisième homme, celui qui portait les livres, avait fermé la porte. Il s'inclina à son tour.

– Mon nom est Marrec. Je suis avec Calli. Vous verrez dans son livre que je suis allé au Co-lora-do avec elle, dit-il en articulant chaque syllabe.

Ces paroles électrisèrent Elizabeth. Voilà qui ouvrait bien des perspectives!

– Si vous vous êtes rendu au Colorado, s'exclama-t-elle, cela signifie qu'on peut aller sur Terre et même en revenir! Nous pouvons donc rentrer chez nous.

Jaquar, un homme d'aspect très viril malgré ses robes de velours bleu nuit qui lui arrivaient à la cheville, s'assit sur un grand canapé de cuir. Bastien s'appuya sur l'accoudoir, face à Bri et Alexa qui se regardaient en chiens de faïence. Marrec se plaça à l'autre bout du canapé. Elizabeth ressentait très fortement la confiance qui liait ces trois hommes ; leurs épouses, que vraisemblablement ils adoraient, renforçaient encore cette intimité.

– Nous pourrions rentrer chez nous ! s'exclama Bri, abasourdie.

– Ce n'est pas si simple, objecta Marian depuis le seuil.

Calli tenait un plat d'une main, la poignée de porte dans l'autre. Marian était chargée d'un grand plateau.

– Avec toute cette magie autour de vous, je pensais que vous feriez simplement léviter la nourriture, remarqua Bri.

– Ce n'est pas si simple, répéta Marian.

– Mais vous revenez très vite et tout semble bien chaud, donc la magie a eu quelque chose à voir là-dedans, déduisit Elizabeth.

– Exact. La magie qu’ici on appelle *Pouvoir*, car elle correspond davantage à une extension des talents parapsychiques...

– Le Pouvoir peut réchauffer de la nourriture, mais il est beaucoup plus difficile de déplacer des objets, l’interrompt Calli. Surtout plusieurs à la fois. Et cela consomme de l’énergie; il vaut mieux ne pas la gaspiller!

Elle tendit le plat à Elizabeth et conclut :

– Asseyez-vous. Nous allons discuter en déjeunant.

Calli alla chercher une table à abattant placée contre le mur et Marrec l’aida à l’installer. Elle sortit ensuite du tiroir du bas d’une commode un sous-plat de liège pour le plateau, des assiettes, des tasses, des serviettes, des couverts en argent. Marrec disposa enfin huit chaises qui se trouvaient le long du mur. Tout semblait étrangement familier.

– Il y a déjà eu des Exotiques à Lladrana, expliqua Marian.

– Marrec est donc allé au Colorado, insista Elizabeth.

– Au cours du Sursaut, précisa Alexa avec un grand sourire.

Elle et Bri n’avaient pas quitté leur place à côté de la glacière.

– C’est Marian qui peut le mieux vous expliquer le Sursaut, ajouta-t-elle.

– Mangeons, proposa Bastien en lladranien, ce français déformé qu’Elizabeth comprenait très mal.

Jaquar lança un regard désapprobateur à Bastien.

– Tu pourrais faire l’effort de parler la langue exotique, lui reprocha-t-il en anglais.

Bastien grogna, s’assit et fit signe à Alexa de le rejoindre. Visiblement cette dernière ne tenait pas à s’écarter du trésor en PVC des jumelles !

– J’ai déjà mangé, mais il me reste toujours de la place pour ça ! annonça-t-il en lladranien, gentiment traduit par Calli.

Il souleva la serviette qui recouvrait un grand panier et de la vapeur s’éleva d’un tas de croissants croustillants.

Alexa coupa un tiers de son omelette qu’elle posa dans l’assiette de Bastien avant d’attaquer sa part de bon cœur.

*Bon, au moins ils n’ont pas l’air de vouloir nous empoisonner, déclara silencieusement Bri à Elizabeth.*

*Non, dans la mesure où nous avons fait ce qu’il fallait la nuit dernière... Mais ils ont sûrement des plans pour nous.*

Des images des patients qu’elles avaient soignés lui revinrent à l’esprit, confirmées par les souvenirs de Bri. Elles pouvaient se communiquer un flot de sentiments et d’émotions comme jamais auparavant. Evidemment elles avaient déjà eu des « impressions », des sentiments intuitifs sur ce que ressentait l’autre, mais rien de comparable à cette connexion entre elles, cette télépathie

indiscutable !

Elizabeth décida de ne plus y penser pour l'instant, prit sa fourchette pour couper son omelette et goûta. Fabuleux! Des œufs délicatement parfumés d'épices qu'elle ne reconnaissait pas toutes...

– Donc, déclara Alexa entre deux bouchées, bienvenue à Lladrana, pour commencer. Vous êtes d'ores et déjà des célébrités : les guérisseuses exotiques appelées pour le compte des Villes et des Bourgs. Partout la nouvelle a circulé.

– Partout? demanda Bri, étonnée.

– Eh oui. Les Sorciers et Sorcières, qu'on appelle ici les Maîtres, ont afflué de tout Lladrana pour procéder à l'Appel. Certains sont déjà retournés dans leurs îles, et tous disposent de boules de cristal comme moyen de communication.

– Intéressant, commenta Bri.

Marian versa du café pour tout le monde sauf Alexa et jeta à cette dernière un regard significatif pour l'inviter à continuer. La Maréchale de l'Epée termina son omelette puis chercha le regard des jumelles.

– On compte sur moi pour combattre les monstres au moins une fois par semaine, dit-elle avec un sourire légèrement amusé qui ne dura pas. On m'a appelée il y a un an pour aider à défendre Lladrana, ce pays donc, contre les forces du mal qui cherchent à l'envahir. Plusieurs siècles auparavant, des mages-guerriers avaient mis en place une barrière défensive constituée de piliers reliés par un champ de force qui tenaient à l'écart ces abominations. Mais les piliers trop vieux commençaient à tomber un peu partout, et les Maréchaux désespérés ont consulté l'Oracle d'ici, une prophétesse appelée Prêtresse du Chant. Elle a prédit que si les Maréchaux appelaient quelqu'un de la Terre exotique, notre Terre, la personne appelée redécouvrirait le moyen de construire des piliers magiques et de réactiver la barrière.

Elle conclut avec un sourire éclatant :

– A la surprise générale, cette fois ça a marché.

Bastien se pencha sur elle et l'embrassa sur la joue.

– Moi ça ne m'a pas étonné, affirma-t-il.

– Pourtant, il y avait de quoi, objecta Alexa, sérieuse de nouveau. Il n'y avait plus eu d'Appel depuis un siècle ! Je me suis retrouvée toute seule au milieu des Maréchaux qui m'ont immédiatement mise à l'épreuve pour voir si je me montrais à la hauteur. Et aucune d'entre vous n'était là !

Marian poussa un soupir compatissant. Elle se leva de table et se dirigea vers le canapé où Marrec, le mari de Calli, avait posé les livres qu'il portait. Marian en mit trois à côté de l'assiette de Bri, trois autres devant Elizabeth. La couverture des livres posés au sommet de chaque pile était recouverte d'un cuir très sombre d'un grain inconnu d'Elizabeth, avec une baguette verte surmontée de flammes. La tranche annonçait en anglais : « Livre de la Tradition de la Maréchale de l'Epée exotique Alexa Fitzwalter ». Le second livre de la pile avait une tranche mauve foncé décorée d'un éclair stylisé, et s'intitulait : « Livre de la Tradition de la Maîtresse exotique Marian Harasta ».

– Que signifie Maîtresse, déjà? murmura Bri.

Alexa répondit tandis que Marian reprenait sa place et buvait son café (excellent d'ailleurs, comme l'avaient constaté les jumelles).

– La société ici se divise en groupes très nettement séparés. Les Maîtres sont des Sorciers; ils vivent d'ordinaire sur des îles au large des côtes, dans des tours qu'ils ont édifiées eux-mêmes par magie pour leur examen final. Lladrana donne sur la mer par l'ouest uniquement.

Alexa but un peu d'eau et sourit à Marian.

– Mais les Maîtres, en tant que corps constitué, perdaient beaucoup d'énergie en luttes intestines..., poursuivit-elle.

– Disons simplement que nous ne savions pas coopérer avant l'arrivée de Marian, rectifia Jaquar, une expression assez hautaine dans son regard bleu.

– La couleur de vos yeux..., nota Elizabeth.

– Oui, acquiesça-t-il. Il y avait déjà eu des contacts entre nos cultures. De toute évidence j'ai un ancêtre exotique !

– D'accord, intervint Bri, donc la plupart ici sont comme Marrec et Bastien.

– *Ttho !* répondit Bastien d'un air faussement vexé, la tête bien droite. Non. Moi je suis un *noir-et-blanc !*

Alexa prit un morceau de croissant beurré.

– Les noir-et-blanc, comme on dit ici, portent comme vous le voyez une chevelure zébrée au-dessus des tempes. Cela signifie que le Pouvoir (la magie) est irrégulier chez eux, d'ailleurs ils souffrent assez souvent de maladie mentale !

Elle eut un sourire ironique et porta le croissant à sa bouche.

– En fait, Marrec a davantage une allure de Lladranien, ajouta-t-elle.

Les deux jumelles fixèrent Marrec, sa peau dorée, ses cheveux noirs aux tempes argentées, ses yeux marron foncé très légèrement bridés. Il supporta stoïquement l'examen.

– C'est ça, nos patients lui ressemblaient beaucoup, remarqua Elizabeth.

– Bon, je termine cet historique, reprit Alexa. Les Maréchaux ont appelé Marian pour aider les Maîtres à combattre les Ténèbres – l'adversaire féroce des Lladraniens. Les Ténèbres créent des monstres et essaient de les faire pénétrer sur le territoire de Lladrana à la recherche d'un objet précis, nous ne savons pas quoi.

Elle ajouta en souriant aux jumelles :

– En plus de trouver un remède pour la maladie, identifier cet objet fait peut-être partie de votre tâche. C'est ce monde, Amée, qui sait ce que vous devez accomplir. Le Sursaut n'aura pas lieu tant que vous n'aurez pas atteint les buts qu'elle vous aura fixés ; cela prend en général deux mois. Le Sursaut pourra vous ramener sur Terre. Nous savions qu'il faudrait six d'entre nous pour la lutte ultime contre les Ténèbres qui doit se produire à la fin de l'été. Mais nous n'avons jamais pensé que l'Appel amènerait deux sœurs ! Nous envisagions trois autres Appels, pour les Villes et les Bourgs, les Patrons Pêcheurs, enfin la Prêtresse du Chant. Avec nous trois, conclut-elle en désignant Calli et Marian, cela correspond aux six éléments fondamentaux de la société lladranienne.

– Je ne suis pas sûre d’avoir bien suivi, remarqua Bri. Mais en tout cas nous n’allons pas rester ici aussi longtemps. Nos parents seraient malades d’inquiétude !

Le silence tomba sur la tablee.

– Vous partez du principe que le temps s’écoule sur Amée au même rythme que sur Terre, déclara enfin Marian.

– Non! s’écria Elizabeth avec effroi. Ne me dites pas que cela représente déjà des années chez nous!

Elle se sentit brusquement au bord de la nausée.

– Enfin, Marian ! reprocha Calli.

Elle était assise à côté d’Elizabeth et lui passa le bras autour des épaules.

– Le temps passe au même rythme, ne t’en fais pas ! affirma-t-elle.

Elizabeth était encore sous le choc. Bri se leva brusquement, faisant tomber sa chaise, alla derrière sa sœur d’un pas mal assuré et la serra dans ses bras. Elizabeth tourna la tête et s’agrippa à Bri.

– C’était de la pure méchanceté ! fit celle-ci d’une voix chargée de larmes. Sortez tous d’ici!

– Mais je ne voulais pas..., commença Marian.

– Parfois on se demande à quoi pense ce super-cerveau que tu possèdes ! la morigéna Alexa.

Une autre chaise se renversa. Elizabeth sentit des mains menues passer dans ses cheveux en même temps que des « ondes » de calme lui parvenaient de Calli et Alexa à la fois.

– Pardon, pardon ! dit alors Marian d’un ton proche du sanglot.

Elizabeth se rendit compte qu’elle non plus n’était pas loin, submergée par l’émotion.

– Nous qui venons de la Terre avons une règle d’or, annonça Alexa d’une voix douce mais inflexible. Nous ne nous faisons jamais de mal entre nous ! Ce qui signifie qu’aucune de nous n’essaye de manipuler les autres, et que nous nous soutenons. *Nous sommes solidaires*. Il y a assez de problèmes ici sans que nous en rajoutions!

– Je ne voulais pas la bouleverser, chuchota Marian.

– Je sais, intervint Calli. Tu voulais simplement dire que, quand on se retrouve dans une autre dimension, les lois physiques élémentaires ne s’appliquent pas forcément. Une remarque purement abstraite mais très malvenue dans ces circonstances !

– J’ai compris, répondit Marian, penaude.

– Tu as une dette envers elles pour leur avoir fait aussi peur, conclut Alexa comme un juge qui rend son verdict. Une dette d’importance !

Elizabeth était en train de retrouver son calme, après cette poussée d’adrénaline.

Alexa cessa de caresser les cheveux d’Elizabeth qui aussitôt regretta ce contact apaisant. D’autres bruits se firent entendre, sans doute les chaises qu’on remettait en place. La crise était passée.

Alexa s’éclaircit ostensiblement la gorge et reporta son regard une fois de plus sur la glacière.



– Vous avez peut-être des denrées périssables, là-dedans ?

Les deux sœurs échangèrent un regard.

*La salade de fruits*, rappela Bri. *C'est toi qui en parles, tu as toujours su marchander mieux que moi.*

– Oui, de la salade de fruits, annonça donc Elizabeth. Qui reste du dîner d'anniversaire de notre père. Melon, papaye, raisin, kiwi, ananas...

Bri se dirigea vers la glacière et en sortit un grand saladier recouvert de film alimentaire.

– Ne laissons pas les fruits se gâter, dit-elle en servant tout le monde.

Alexa prit une bouchée et eut un murmure de plaisir. Tout le monde se concentra sur cette nourriture spéciale.

Dès sa dernière bouchée avalée, Alexa se lécha les lèvres.

– C'est une très grande glacière, insista-t-elle, il n'y a rien d'autre dedans ?

Bri s'essuya les mains sur une serviette et retourna près de leur réserve de nourriture. Elle en sortit un récipient transparent recouvert lui aussi de film alimentaire.

– Attendez, je ne rêve pas ! dit une Alexa sous le choc. C'est bien ce que j'imagine, des pommes de terre à la crème ?

– A la crème aigre, avec des oignons et plein de fromage, répondit Bri d'une voix suave.

Le gémissement d'Alexa semblait presque sexuel. Les yeux de Bastien s'illuminèrent.

– Je connais bien mon épouse et ses goûts, affirma-t-il. Je ne sais pas à quoi vous faites allusion, mais ça doit être fantastique !

– Elles pourraient se gâter très vite elles aussi. Ce serait idéal pour un autre petit déjeuner ! remarqua Alexa.

– Pas faux, approuva Elizabeth. Peut-on conserver des choses au frais, ici ?

– Il existe une petite mélodie magique qui permet de garder au froid, et nous avons de la glace aussi, l'informa Marrec.

– Nous garderons votre nourriture au frais sans vous faire payer, promit Jaquar.

– Dans ce cas nous ne manquerons pas de vous inviter plus tard à partager avec nous ces pommes de terre, dit aimablement Bri en les rangeant.

Elle exhiba alors le grand plat recouvert d'une cloche, et, un sourcil dramatiquement levé à l'adresse d'Elizabeth, annonça comme un majordome introduit l'invité d'honneur :

– Fondant au chocolat et son glaçage vanille !

Ces mots continuèrent à résonner dans le silence qui suivit. Toutes les femmes avaient l'œil rivé sur le plat, et les trois Exotiques-naturalisées-Lladraniennes frémissaient de désir.

– Je connais ce choc-lat, déclara Marrec en faisant fondre le mot sur sa langue. Très bon.

– Je ne vous le fais pas dire ! confirma Bri. Un gâteau d'anniversaire fait maison. Maintenant parlons de notre retour à Denver !

Elizabeth observa les réactions. Marian poussa un soupir et échangea un regard avec les deux autres « anciennes » Exotiques. Alexa se tapota les lèvres de sa serviette, la plia et se leva.

– On en passe chaque fois par là. Vous voyez, moi je n’avais pas grand-chose qui me retenait sur Terre; après le choc initial, je me suis bien adaptée ici, dit-elle, la tête fièrement levée. Ma vie à Lladrana me plaît beaucoup!

Elizabeth sentit que ses yeux s’écaraillaient. Bri, pour sa part, restait bouche bée. Cette femme portait sur la joue une grande cicatrice! Elle avait prétendu combattre des monstres au moins une fois par semaine !

Bastien se plaça derrière Alexa et l’entoura de ses bras. Il avait un regard plein de défi.

– On l’apprécie beaucoup ici. Elle possède un grand domaine, et elle n’a jamais eu autant d’argent sur la Terre exotique ! Elle est, comme vous toutes, ajouta-t-il avec un regard à l’adresse de Marian et Calli, *la crème de la crème*.

– Oui, nous avons trouvé notre rôle dans la vie, confirma Calli en venant se placer à côté d’Alexa et en lui prenant la main. Moi non plus je n’ai jamais eu l’intention de retourner sur Terre au moment du Sursaut, pas après avoir épousé Marrec, et certainement pas après l’adoption de nos enfants !

Elle adressa un doux sourire à son mari. Il vint derrière elle, l’enlaça comme Bastien enlaçait Alexa.

– Marian, elle, ne cessait de dire qu’elle devrait retourner sur Terre, ajouta Alexa.

– Oui, à cause de mon frère Andrew qui souffrait de sclérose en plaques. Et j’y suis retournée.

– Pourtant tu es là, remarqua Bri.

– Je l’ai ramené ici avec moi, et il vit toujours là. D’une certaine manière.

Elizabeth sentit l’appréhension l’envahir. Elle répéta d’une voix forcée :

– D’une certaine manière ?

Alexa eut un grand sourire.

– Ah, en tant que médecins cela va vous intéresser! Son esprit, son...âme, déclara-t-elle après s’être assurée d’un regard que Marian ne s’opposait pas à cette révélation, a été transférée dans le corps d’un Lladranien.

Les pensées des deux sœurs résonnèrent en même temps.

*Wouah !* (Bri.)

*Incroyable !* (Elizabeth.)

Marian, elle aussi, alla près d’Alexa et, le regard posé sur les jumelles, lui tendit la main. Alexa la prit. Jaquar vint derrière Marian et plaça ses mains sur la taille de sa femme.

– Allez, fermez le cercle, les défia Alexa avec un petit sourire, nous vous attendons !

Elle ajouta l’air très sérieux :

– Ce qui importe, c’est que nous avons grand besoin de vous. Les Ténèbres nous ont envoyé un mal pour lequel vous devez trouver un remède.

Elizabeth secoua la tête.

– Ce n’est pas si simple !

– Nous le savons, intervint Marrec dans son anglais laborieux. Pour aucune Exotique ce n’était simple, mais elles ont réussi.

– Nous sommes navrées que vous ayez de tels problèmes, mais nous ne pouvons nous permettre de laisser nos parents qui nous adorent dans l’angoisse. Ils sauront d’ici deux semaines que nous avons disparu! répondit Bri en replaçant le gâteau dans la glacière.

Au même moment, les cordes de la harpe d’entrée se mirent à résonner longuement.

– Sevoir Masif, annonça la voix profonde de l’homme de Castleton.

Alexa alla tout de suite répondre.

– Il a fait preuve de beaucoup de patience, déclara-t-elle, mais il s’attend à vous voir toutes les deux. Ce sont les Villes et les Bourgs qui ont payé pour votre Appel!

Marian et Jaquar chantèrent une petite mélodie qui eut pour effet de nettoyer la vaisselle et de la ranger au bout de la table, sous le regard éberlué des jumelles.

– Bri, enfin, vous ne pouvez pas vous montrer comme ça ! s’écria Jaquar, choqué.

Toutes les femmes le regardèrent.

– Eh bien, remarqua Marian, je ne t’aurais jamais cru aussi prude !

– Avant de revenir à Denver j’ai vécu en Suède, dit Bri, et avant en Espagne. Tous ces voyages auraient dû m’apprendre les différences qui existaient entre les cultures !

Elle adressa un sourire aigre aux trois femmes et demanda :

– Pouvez-vous effectuer un nettoyage instantané des vêtements que je portais hier? Mon chemisier est de soie. A moins que vous n’ayez des vêtements pour nous?

– En effet, répondit Marian en s’approchant.

– En effet quoi?

La Sorcière sortit un bâtonnet long comme le doigt de sa poche et, d’un petit coup de poignet, le transforma en une longue baguette qu’elle pointa sur Elizabeth. Une brise chaude souffla sur elle, secoua un peu les vêtements qu’elle portait et les abandonna en laissant sur eux une bonne odeur de propre.

– Je peux nettoyer vos vêtements pendant que vous les portez, dit Marian et nous en avons également prévu d’autres pour vous deux.

Elle alla chercher dans la chambre deux tuniques rouge sombre décorées de croix blanches : des tenues de guérisseur, une qui s’arrêtait au genou et l’autre à mi-mollet. La plus courte avait des manches longues boutonnées serré au poignet pour bien dégager les mains, la plus longue des manches larges qui s’arrêtaient au coude.

Un autre son de cordes pincées se fit entendre, nettement plus insistant. La poignée de porte tourna et Sevoir Masif entra. Une personne porteuse d’une tunique de guérisseur courte le suivait

d'un pas plus hésitant.

– Qu'est-ce qui vous retient?

Il s'arrêta d'un coup en voyant Bri, cligna les paupières et avala sa salive, embarrassé. Il rougit un peu. Bri lui adressa un grand sourire, puis enfila la tunique la plus courte ; elle lui arrivait nettement au-dessous du genou et la faisait plus ou moins ressembler à la guérisseuse entrée sur les talons de Masif. Au lieu d'essayer de boutonner les manches au poignet par-dessus celles de sa chemise de soie, elle les roula et laissa le blanc apparaître, adoptant ainsi une allure qui lui convenait très bien : décontractée, audacieuse même...mais élégante. Elizabeth se dit que sa sœur s'arrangerait toujours pour détourner le plus sage des uniformes d'infirmière.

Pour sa part, elle n'avait pas l'intention d'en rajouter. Elle jeta un coup d'œil à l'autre tunique, celle avec les manches courtes.

– En fait vous n'aviez pas prévu une tenue pour chacune de nous, il s'agit de deux uniformes différents.

– Il y en a bien une par personne, répondit Marian sans se laisser démonter, pour chacun des styles qu'adoptent les guérisseurs. On porte plutôt celle-ci pour les déplacements.

Bri s'en saisit et la fit passer sur la tête d'Elizabeth par-dessus ses vêtements terriens sans lui laisser le temps de protester. La tunique tombait bien malgré sa longueur, la taille haute dégageait les côtés et rendait les mouvements aisés.

– C'est très bien, approuva Bri d'une voix chan-tante.

– Vous êtes parfaites, affirma Alexa.

– Introduis-moi, intervint alors Sevoir.

– Voici Sevoir Masif, un responsable des Villes et des Bourgs, maître maçon et architecte renommé de Castleton, le présenta Marian.

L'homme s'inclina.

– Appelez-moi Sevoir, commença-t-il.

Cela Elizabeth le comprit, mais la suite du long discours en lladranién qu'il fit ensuite lui fut à peu près opaque, si ce n'est qu'il voulait séparer les deux sœurs ! Une pour les guérisseurs au Château et une pour la Ville ?

La guérisseuse qui accompagnait Sevoir prit ensuite la parole avec force gestes, sans laisser le temps à Elizabeth de demander une traduction exacte de la déclaration précédente. Elle faisait montre de passion, se frappait la poitrine, semblait embrasser du geste l'ensemble du Château. Elizabeth crut comprendre qu'elle parlait de choses concrètes, infrastructures et formation, tandis que l'homme avait évoqué la nécessité et le devoir.

Quand la guérisseuse s'arrêta pour reprendre son souffle, Marian vint au secours des jumelles :

– Vous ne comprenez pas grand-chose, ou je me trompe ?

Bri, après un regard aux deux nouveaux venus, se lança :

– *Je ne comprends pas*, avoua-t-elle en français.

La guérisseuse soupira et jeta un coup d'œil à Marian.

– Allons, insista Jaquar d’un ton mielleux, juste une petite goutte de notre potion de langues.

Il sortit d’une de ses poches un minuscule flacon étincelant.

– Une seule goutte vous permettra de tout saisir pendant deux heures, ajouta-t-il avec un sourire un peu trop éclatant, et vous pourrez aussi parler Lladranien.

Elizabeth décida de laisser Bri décider et n’ouvrit pas la bouche.

– Combien y a-t-il de guérisseurs ici? demanda sa sœur.

– Cinq au Château même, l’informa Alexa, les meilleurs de tout le pays. Les Maréchaux peuvent également former un cercle de guérison, mais nous avons été incapables de guérir ces malades dont vous vous êtes occupées hier, avoua-t-elle, l’air abattu.

– Normal, il s’agit des guérisseuses exotiques ! intervint Calli. Elles vont nous apporter des talents nouveaux, comme moi qui sais parler avec les volarans ou toi qui peux manipuler ton bâton.

Jaquar, entre-temps, s’était approché de Bri et avait ôté le petit bouchon du flacon. Bri se rendit compte qu’il y avait de menues étincelles dans le liquide bleu pâle à l’intérieur, et même dans la légère brume qui s’en échappait. Très bizarre !

Jaquar lui fit passer le flacon sous le nez. L’odeur en était proprement merveilleuse, florale, évocatrice des bourgeons fleuris d’un arbre au printemps.

– Dites quelque chose, Sevair, ordonna Jaquar.

Sevair prit alors la parole en Lladranien, pourtant cela parut parfaitement clair à Bri.

– Nous sommes venus discuter, annonça-t-il en désignant la guérisseuse derrière lui. Comme nous avons finalement deux guérisseuses exotiques, il est logique que l’une reste au Château tandis que l’autre viendra avec moi à Castleton.

Visiblement pourtant, ce compromis ne lui convenait pas vraiment.

– Vous voulez nous séparer! s’écria Bri.

Elle se rendit compte alors qu’elle venait de parler dans cette langue étonnante.

Elizabeth semblait abasourdie.

– Qu’est-ce que tu viens de dire, Bri ? demanda-t-elle.

– Ils veulent nous séparer, faire partir l’une de nous!

– Holà, oui ! intervint Alexa, les yeux levés au ciel. L’exiler à Castleton, à trois kilomètres en bas de la colline...

Bri se sentit rougir.

Jaquar lui mit de nouveau le flacon sous le nez. Quelle odeur agréable !

– Combien devrai-je en boire pour comprendre cette langue toute une journée? se décida-t-elle.

Marian et Jaquar échangèrent un regard. La Sorcière s’éclaircit la gorge.

– Hum, à propos de la langue, sachez que, si vous faites l’amour avec un Lladranien, lui et vous aurez automatiquement et définitivement connaissance de la langue de l’autre. Votre partenaire saura donc parler anglais, également, bien qu’il ait peu d’occasions de le pratiquer par la suite.

Bri se plaça juste à côté de sa sœur.

– Vous trouvez que nous avons l’air de femmes faciles?

Marrec secoua la tête.

– Aucune Exotique n’est facile !

Jaquar revint à la question de Bri.

– Si vous en prenez deux gouttes maintenant, cela devrait faire effet jusqu’à demain midi, à peu près.

La guérisseuse s’avança un peu plus dans la pièce et déclara quelque chose que Bri ne comprit pas.

– Traduisez, s’il vous plaît, demanda Elizabeth.

Les trois autres Exotiques se regardèrent, se regroupèrent et chuchotèrent un moment entre elles, puis Marian revint aux jumelles.

– Elle a employé des mots que nous ne connaissons pas très bien, pourtant nous avons déjà pratiqué la guérison par le Chant. Nous pensons qu’elle veut vous consulter à propos des « cycles rythmiques de chaque point-pulsation d’énergie »...

Marian semblait contrariée de ne pas comprendre mieux que cela.

Bri se tourna vers Elizabeth.

– Si je me concentre, j’entends chaque chakra comme une note séparée. Tu y arrives?

Elizabeth lui jeta un regard de biais.

– Pas vraiment; moi je « vois » des couleurs différentes d’énergie tourbillonnante. Des auras, sans conteste, et je les perçois plus clairement que je n’ai jamais fait sur Terre.

Les auras des chakras...

Sans doute.

Elizabeth tendit la main et Bri s’en saisit. Elles regardèrent toutes deux Marian. En faisant fusionner leurs deux perceptions, elles se rendirent compte qu’à chaque chakra s’associait une série harmonique et une couleur qui s’entremêlaient de différentes manières, selon différents rythmes.

– Avec ton aide, j’arrive à entendre les notes, remarqua Elizabeth. Ce doit être ce dont la guérisseuse parlait.

– Sûrement! Et grâce au lien entre nous j’arrive à voir les chakras mieux que jamais sur Terre.

Bri vit qu’Elizabeth regardait la guérisseuse dans la pièce.

– Nous avons des choses à apprendre d’eux, et d’autres à leur apprendre ! affirma sa sœur.

– Ah, tu as hérité le gène professoral de nos parents, la taquina Bri. Bon, moi je risque le coup avec cette potion.

– Toujours ton côté aventurière.

Bri lâcha la main d’Elizabeth et alla près de Jacquar. Elle percevait de nouveau mieux les sons des chakras que leurs auras. Elle alla *puiser* le Pouvoir dans l’air autour d’elle pour améliorer sa vision. Oui, facile finalement de voir ces auras !

– Deux gouttes, pas plus, avertit-elle en tirant la langue.

Ploc, ploc. Curieusement, le goût parut très décevant à Bri comparé à l'odeur. Elle se tourna ensuite vers la guérisseuse.

– Pouvez-vous répéter?

– Nous pensons que les Ténèbres ont envoyé cette maladie, mais nous ne voyons pas comment. Les symptômes diffèrent d'un patient à l'autre : le mal altère le rythme, le Chant des pulsations énergétiques des malades – leurs carillons – mais le carillon atteint varie d'une personne à l'autre !

– Tu as compris à travers moi ? demanda Bri à Elizabeth. Pour eux un chakra s'appelle un « carillon » ; assez logique dans une culture comme celle-ci où l'ouïe a tant d'importance.

Elizabeth regardait tour à tour la guérisseuse et Jaquar. Bri avait presque l'impression de voir des vagues de curiosité émaner d'elle ! Jaquar approcha le flacon du nez d'Elizabeth, et elle le sentit.

– Deux gouttes, pas plus ! dit-elle.

Jaquar acquiesça et versa soigneusement les deux gouttes sur sa langue.

*J'aime bien le goût*, annonça Elizabeth à Bri.

*Puisqu'on parle de goût, qu'est-ce qu'on fait des patates ?*

Bri alla prendre trois pommes de terre dans chacun des sacs qu'elles avaient apportés.

– Avez-vous des botanistes qui pourraient étudier ces plantes ? demanda-t-elle à Sevoir. Elles constituent une excellente nourriture, nous appelons ces racines des « pommes de terre ».

– Un aliment vraiment délicieux ! précisa Marian à Sevoir.

Celui-ci avait sorti un sac de sa poche. Il le déplia et l'ouvrit.

Ainsi il s'était préparé à cette éventualité ! Décidément cet homme était étonnant.

Bri transporta avec le sourire les tubercules entassés dans ses mains et les fit tomber dans le sac, puis elle en ressortit un et le lui montra.

– Chaque œil peut donner un germe, expliqua-t-elle. Celles-ci, ajouta-t-elle en désignant les trois pommes de terre blanches, sont meilleures cuites au four, les roses bouillies.

– Et toutes sont excellentes quand on les fait frire dans la graisse ! ajouta Alexa.

Sevoir haussa un sourcil, prit la pomme de terre des mains de Bri, la soupesa, jeta un coup d'œil à Calli.

– Qu'en pensez-vous ?

Calli lui sourit.

– Ce que vous tenez là vaut mille fois les frites de navet!

Il eut l'air étonné, puis ravi. Il hocha la tête à l'adresse d'Elizabeth puis de Bri.

– Vous avez quelque chose d'intéressant pour le commerce, les informa-t-il. Cela dit, je peux vous garantir que les Villes et les Bourgs honoreront la tradition : vous pourrez toutes deux choisir des propriétés dans n'importe quelle cité, et vous aurez suffisamment d'argent pour le reste de vos

jours! Vous toucherez également quelque chose pour chaque plant de ces « pommes de terre ».

Il s'inclina devant les deux sœurs.

– Je vous remercie d'avoir bien voulu prendre la potion de langues. Cela facilitera les choses.

Alexa ne quittait pas du regard la glacière et les sacs posés dessus.

– Où se trouve celui qui a gardé nos affaires hier soir? demanda Bri.

– Il s'agit de mon frère, Luthan, répondit Bastien. Nous n'avons pas encore parlé de lui, je crois.

– Ni de Faucon d'ailleurs, ajouta Marian.

*Voilà autre chose*, déclara Elizabeth mentalement à l'adresse de Bri en allant se placer en rempart devant la glacière.

L'expression affamée d'Alexa se mua en une moue boudeuse. Elle jeta à Bri un regard découragé.

– Luthan Vauxveau est un Chevalier, expliqua-t-elle, il monte les volarans et combat les monstres. Noble et riche, il possède des terres et tient aussi le rôle de délégué de la Prêtresse du Chant, *la* prophétesse de Lladrana qui vit au sud dans son Abbaye mais ne se gêne pas pour se mêler de tout.

Alexa s'éclaircit la gorge; elle avait autre chose à leur dire.

– Certaines personnes éprouvent des réactions instinctives face aux Exotiques. Une répulsion ou une attraction viscérale !

– J'ai déjà souffert de rejet irrationnel au cours de mes voyages, dit Bri. Jusqu'où peut aller cette répulsion?

– Jusqu'à vous faire tuer, intervint Bastien.

Son expression, habituellement ouverte, était devenue très sombre; il avait maintenant l'allure du guerrier qu'il était!

– Alexa a dû se battre pour sa vie, ajouta-t-il.



– J’ai vu ce Luthan frissonner en nous regardant, hier, rappela Elizabeth à Bri.

– Maintenant que tu le dis...

– Luthan souffre de cette répulsion viscérale, confirma Alexa d’un ton extrêmement sérieux. Il en éprouve une honte profonde, il préférerait mourir que de blesser l’une d’entre nous.

*Ça doit être difficile d’avoir un beau-frère que tu dégoûtes*, dit en silence Bri à Elizabeth.

– Vii, répondit Alexa qui avait dû percevoir l’idée dans le langage corporel de Bri, ou ses pulsations énergétiques, ou directement dans son esprit peut-être. *Vii*, c’est *oui*, et *ttho* veut dire *non*. Pour Luthan, il a depuis longtemps surmonté la répugnance qu’il avait vis-à-vis de moi, comme d’ailleurs vis-à-vis de Marian et Calli. C’est seulement quand il a affaire à une nouvelle Exotique que ce problème refait surface.

– Mais vous devez comprendre que d’autres risquent de réagir de même, intervint Marrec. S’ils n’ont jamais rencontré d’Exotique auparavant, ils peuvent ne pas comprendre que le problème vient d’eux et suivre leur instinct sans prendre en compte l’importance que vous avez pour Lladrana !

– Nous avons compris, affirma Elizabeth.

– Bon, donc il y a cette réaction viscérale, Luthan l’éprouve et la combat, résuma Bri. Cela dit, j’ai clairement senti qu’il était le plus honnête de vous tous. (Elle éprouvait un plaisir assez mauvais à le leur rappeler.) Pourra-t-il surveiller nos affaires ?

Marian eut un reniflement agacé et sortit de nouveau sa baguette longue comme le doigt.

– Je vais jeter un sort à la glacière pour qu’elle reste plus longtemps froide, et Jaquar excelle dans les enchantements de verrouillage. Il peut en placer sur les portes et les fenêtres.

– Et pour Faucon, qu’y a-t-il à savoir? ajouta Elizabeth. Si Luthan possède la répulsion, je suppose que lui éprouve l’attraction...

– Vii ! confirma gaiement Alexa. Un bel et bon Chevalier, noble, quelqu’un de bien. Il a beaucoup de *zhiv*, comme on dit ici : il est riche. Il voudra sûrement devenir « l’âme sœur » de l’une d’entre vous. Je vous suggère de prendre au sérieux ses propositions...

– Nous ne resterons pas ici ! s’exclamèrent ensemble les deux sœurs.

– Nos parents..., poursuivit Bri.

Elle se sentait malade rien qu’à l’idée de leur chagrin quand ils découvriraient la disparition de leurs filles.

– Ce n’est pas simple, compatit Marian d’une voix douce, très émue. Moi-même je ne pouvais pas laisser mon frère, Andrew. Il m’a suivie ici mais c’est ce qui l’a conduit à l’article de la mort. Nous avons transféré son esprit dans le corps d’un Lladranien mourant, Koz. Et à présent Andrew est Koz.

Les jumelles trouvaient tout de même cela bizarre.

Jaquar regarda Elizabeth.

– Vous avez sûrement toutes deux beaucoup de Pouvoir ici, sinon le Chant, le gong, les carillons n’auraient pas trouvé de résonance en vous.

Bri sursauta.

– Comment savez-vous cela?

– C’est ainsi qu’on procède pour appeler les Exotiques, expliqua Jaquar en désignant de la tête les livres posés sur la table. Les expériences des autres peuvent vous en apprendre beaucoup.

– Cela peut attendre, remarqua Alexa en se dirigeant vers la porte avec un regard de défi adressé aux jumelles. Vous n’allez pas rester cachées là toute la journée !

Bri parcourut une dernière fois la pièce du regard avant de sortir. Elle observa avec attention Jaquar qui plaçait un sort de verrouillage à l’entrée.

Tandis qu’ils descendaient l’escalier, la guérisseuse du Château, Jolie, entreprit de poser des questions à Elizabeth. Elles ne tardèrent pas à se retrouver plongées dans une conversation technique. Bri, pour sa part, appréhendait de commencer une nouvelle journée dans un endroit aussi étrange.

Quand la porte s’ouvrit sur la grande cour du Château, il y eut un moment de flottement.

– L’une des jumelles devrait venir avec moi à Castleton, dit enfin Sevoir. Nous avons préparé une maison. L’Appel a été fait au bénéfice des Villes et des Bourgs.

– On dirait qu’il va falloir voyager, commenta Elizabeth d’une voix tendue.

Les deux sœurs échangèrent un regard.

*Je ne veux pas quitter le Château!* s’écria en esprit Elizabeth qui semblait vraiment mal.

Bri ne pouvait résister au ton désesparé de sa sœur. Elle se plaqua un sourire crâne sur le visage.

*Bon, on dirait que je vais m’y coller. Tu crois que la télépathie a une portée de trois kilomètres ?*

– J’irai, dit-elle à haute voix. Pour l’instant en tout cas. Nous ne sommes pas des pions qu’on déplace à volonté !

– Nous allons souvent à Castleton, précisa Alexa, en général au Nom de Nom.

– Un endroit réputé, confirma Sevoir, mais quelque chose dans le ton de sa voix fit douter Bri de sa sincérité.

– Plutôt un repaire de Chevaliers ! remarqua Bastien en riant.

– Votre bien-être en matière de nourriture, de logement et d’habillement constitue une priorité pour nous, reprit Sevoir. Nous tenons à choyer nos Exotiques !

Il montrait de sa grande main couturée de cicatrices Elizabeth et Bri.

– Merci, dit Elizabeth. C’est réconfortant de penser que nous avons un point de chute, aussi bien ici qu’à Castleton.

– Pas seulement, intervint Marian. Si vous préférez les Tours des Maîtres vous pouvez venir vivre chez moi ou chez Bossgond.

– Marrec et moi avons aussi une grande maison à votre disposition, renchérit Calli.

– Les Exotiques sont très appréciées, conclut Sevoir, mais surtout chez les Villes et les Bourgs, vous verrez!

Deux femmes se joignirent au groupe. L'une d'elles était la dirigeante des Maréchaux, l'autre portait une tenue du cuir le plus fin. Bri se rappelait vaguement les avoir vues la nuit précédente.

La Maréchale s'inclina assez sèchement devant elles ; elle portait un air d'autorité sur elle comme un chirurgien sa tenue de salle d'opération.

– Je suis Théalia Germaine, Dame Maréchale de l'Épée.

Bon, l'équivalent, en quelque sorte, de l'autorité suprême à la tête de l'état-major.

Théalia désigna de la tête la femme avec elle.

– Dame Hallard, responsable des Chevaliers.

Bri eut l'impression que ces deux personnes devaient être les deux plus hautes instances militaires dans ce monde. Elizabeth les salua de la tête.

– Mesdames...

Au cours de sa formation, elle avait passé pas mal de temps aux urgences et dans les services de soins intensifs. Elle avait dû voir nombre de blessures dues à la violence humaine.

– Mesdames les guérisseuses exotiques, salua à son tour Dame Hallard.

– Nous allons commencer le récapitulatif du combat de la nuit dernière, reprit Théalia. Les monstres nous ont fait tenir un message, ou, pour être plus exacte, c'est le nouveau Maître des monstres et Serviteur des Ténèbres qui nous l'a adressé.

Ces titres suffisaient à faire se rétracter Bri davantage, sous l'aile protectrice de Sevoir. Il lui posa une main réconfortante sur l'épaule, puis prit la parole d'une voix emplie de fureur réprimée :

– Vous parlez de mon ex-assistant.

Théalia lui adressa un regard impatient qui semblait dire : « Laissez donc le passé derrière vous ! »

– Nous avons tous été trahis l'an dernier! précisa-t-elle en désignant Hallard d'un mouvement sec de la tête.

– Certes, reconnut Sevoir d'une voix à présent apaisante. Je ne suis pas seul dans ma colère et mon chagrin.

– La réunion va commencer, coupa Théalia.

– Que disait le message ? demanda Marian. Cela ne paraît pas de bon augure.

– Je préfère en parler entre nous.

Bastien s'adressa à un soldat vêtu aux couleurs du Château, qui traînait près du groupe :

– Hé, Jean, que disait le message des Ténèbres?

– « Notre peste ténébreuse vous emportera tous. »

Les regards assassins de la Dame Maréchale de l'Épée et de Dame Hallard expédièrent le soldat dans les ombres qui s'attardaient sous les arcades en ce matin gris.

– Les Maîtres doivent être informés au plus vite, déclara Marian.

– Transmettez-leur le message par boule de cristal, suggéra Théalia d'un ton impatient. Je veux que vous, les Maîtres au Château, assistiez au conseil.

– Bien sûr, approuva Jaquar en prenant Marian par la taille. Nous vous rejoignons tout de suite. Ils s'éloignèrent.

– Très bien, dit ensuite Alexa en tendant la main à Bastien.

Il sembla contrarié mais la prit et s'accorda à son pas prodigieusement rapide.

Théalia se tourna vers Sevoir.

– Je vous attends aussi, Maître de la Ville, avec les guérisseuses exotiques.

– Je vous remercie, mais ce ne sera pas possible, protesta Sevoir.

Quelques secondes de silence stupéfait s'ensuivirent. La Dame Maréchale de l'Epée n'avait pas l'habitude qu'on lui résiste, c'était clair.

– Castleton s'est préparée à accueillir et à remercier sa guérisseuse exotique. Il est très important que la ville garde un bon moral, nous avons bien davantage souffert de ce mal que vous, au Château. Je fais passer en priorité ceux qui se trouvent sous ma responsabilité.

– Oui, bien sûr, approuva Théalia à contrecœur.

La guérisseuse du Château, Jolie, s'avança.

– A mon avis, la guérisseuse exotique attachée au Château devrait visiter nos installations et se familiariser avec nos méthodes, tandis que nous discuterons avec elle du Pouvoir auquel elle a fait appel la nuit dernière. Il est important que nous nous comprenions le plus tôt possible.

Intimidée d'avoir osé tenir ce discours, Jolie avala sa salive.

Alors comme ça Elizabeth était la guérisseuse exotique attachée au Château? Donc elle, Bri, devait être...

Les doigts de Sevoir pressèrent gentiment son épaule puis la lâchèrent.

– Les deux guérisseuses ont été appelées au nom des Villes et des Bourgs, rappela-t-il. J'ai accepté à contrecœur que l'une d'elles reste au Château pour sa formation, mais elles sont toutes deux là pour le compte des Villes et des Bourgs !

– J'ai l'habitude de me former à un endroit et de travailler ailleurs, intervint Elizabeth avec un sourire, et Bri, de son côté, a abondamment fait appel à son don au cours de ses nombreux voyages.

Elle souhaitait de toute évidence rester au Château. Mais Bri continuait à traîner les pieds ; elle n'avait aucune envie de partir non plus ! Ce Château, c'était déjà mieux qu'un nouvel endroit totalement inconnu...

Sevoir se plaça face à Bri et s'inclina très courtoisement devant elle.

– Nous, des Villes et des Bourgs, sommes très honorés de vous avoir avec nous, Exotique Drystan.

Elle plongea le regard dans ses yeux bruns emplis de gravité et laissa échapper un soupir.

– Merci, répondit-elle simplement à Sevoir. C'est bien ici que les...guerriers...les Maîtres et Chevaliers reviennent après les combats? demanda-t-elle à Jolie. Elizabeth saura mieux se débrouiller que moi avec les blessures.

– Exact, confirma sa sœur avec un froncement de sourcils. Y a-t-il eu des blessés la nuit dernière?

La guérisseuse la regarda.

– Deux. Nous aimerions beaucoup avoir votre opinion à leur sujet; voilà de quoi vous mettre dans le bain !

Elle semblait cordiale.

Elizabeth et la guérisseuse se retrouvèrent en pleine conversation et s'éloignèrent en direction du grand temple rond où d'autres guérisseurs en tenue les attendaient.

Bri se sentit abandonnée.

– La matinée est déjà bien avancée, remarqua Théalia en se tournant vers Calli.

– Marrec et moi restons à l'écart de la guerre jusqu'à la lutte ultime, répondit Calli, apparemment sur la défensive.

Théalia grogna, l'air contrarié, tourna les talons et s'en fut. Ses pas résonnèrent dans la cour tandis qu'elle se dirigeait vers le donjon.

– Ils vont se réunir dans la Salle du Conseil des Maréchaux, précisa Calli.

– Je l'aurais parié, commenta Bri.

Calli la considérait attentivement, sa tête blonde penchée.

– Tu sais, le sort de destruction nécessitera six Exotiques, et vous êtes venues à deux... Peut-être n'aurons-nous besoin que d'un Appel supplémentaire avant la lutte ultime.

– Nous ne resterons pas, répéta Bri.

Elle avait l'impression que cette phrase allait devenir leur mantra dans les jours à venir.

*Clop, clop, cataclop.* Un grand volaran brun s'approcha d'eux, le pas dansant, hennit, baissa la tête. Une série d'images vinrent à l'esprit de Bri : Sevoir et elle montaient sur le cheval ailé et s'envolaient jusqu'à une ville aux toits pointus. Ces images s'accompagnaient d'un sentiment d'attente, de plaisir. Ce... Pégase... s'adressait à elle!

Bri fit un sourire incertain au volaran et lui caressa le cou.

– Vous avez ressenti la même chose ? demanda-t-elle à Sevoir.

– Si j'ai entendu le volaran ? Pas très bien.

Bri eut l'impression qu'il n'aimait guère avouer ce qui, pour lui, représentait une faille.

Calli, à côté d'eux, souriait, et ses yeux bleus étincelaient.

– Boue dit qu'elle aimerait beaucoup vous emmener tous les deux à Castleton. Je ne la monte pas souvent et elle aime les Exotiques parce qu'elles sentent très bon.

– Boue?

Bri trouvait hideux ce nom pour une si magnifique créature !

Le sourire de Calli s'élargit.

– En fait elle s'appelle : « Terre riche, chaude et douce pour y jouer après la pluie d'été ».

– Ah oui, Boue, approuva Bri en rendant son sourire à Calli.

– Castleton n'est pas loin, remarqua Sevoir, il s'agit d'un trajet très court pour un volaran.

Boue le regarda en battant des paupières et hennit encore.

– Vous ne volez jamais? demanda Calli.

– Cela m'arrive, mais je n'ai pas de volaran attiré, répondit Sevoir.

– Vous pouvez avoir Boue, et j'en appellerai d'autres pour vous, suggéra Calli.

Sevoir s'inclina assez rapidement devant elle. Boue, elle, frottait le sol de son sabot.

– En tant que Maître de la Ville, vous devez voyager, reprit Calli.

– J'ai un carrosse, précisa Sevoir.

Calli considéra le trait de blanc qu'il avait dans sa chevelure.

– Vous possédez le Pouvoir d'appeler des volarans sauvages. J'ai le sentiment que vous vous accorderiez très bien avec eux !

L'expression de Sevoir se figea en un masque impassible.

– Ma sœur adorait les volarans. Elle comptait en appeler un.

– Je vois, dit Calli. Votre tâche se trouverait allégée si vous faisiez équipe avec l'un d'eux. Avec leur Distance Magique, vos trajets se retrouveraient considérablement raccourcis ! Boue apprécierait beaucoup une association avec vous, j'en suis certaine.

– Je n'ai pas d'espace près de chez moi pour y installer des volarans, objecta Sevoir d'une voix égale.

– Par contre l'esprit de contradiction, vous l'avez, observa Bri.

Sevoir fronça les sourcils avant de reprendre la parole.

– Nous allons voler jusqu'à Castleton. Boue, aimerais-tu devenir ma monture? Habiter Castleton ?

Boue piaffa.

– En plus des terres et de l'argent, les Exotiques apprécient souvent de s'attacher des volarans, remarqua Calli.

Bri vit qu'Elizabeth les observait. Grâce à son lien privilégié avec sa jumelle, elle avait dû entendre leur conversation. Bri serait la première d'entre elles à monter un cheval ailé ! Elizabeth resterait peut-être à l'abri au Château, mais Bri, elle, allait voler!

– Je vais chercher mon sac, annonça Bri après une dernière caresse à la crinière emplumée de Boue.

Calli hocha la tête et Bri s'éloigna d'un bon pas. Elle frémissait d'impatience. Monter un cheval ailé, voilà qui valait le voyage !

Elle retourna dans la suite. C'était le logement le plus luxueux qu'elle ait connu depuis qu'elle avait quitté la maison de ses parents pour aller à la fac. Elle fourra ses vêtements dans son sac avec la pile de livres qu'on lui avait offerts, puis hésita un instant. Finalement elle alla pêcher son appareil photo numérique et en vérifia la mémoire. Il en restait beaucoup, elle avait mis une carte neuve pour le dîner d'anniversaire de son père.

Une fois de retour dans la cour, Bri vit que les nuages avaient fait place à un grand soleil qui faisait briller la chaude couleur du pelage de Boue, allumait un soupçon de rouge dans la chevelure de Sevoir Masif et faisait ressortir l'harmonie parfaite des cheveux blonds de Calli avec ses yeux bleus et ses joues roses. Elle prit quelques clichés des trois personnages, d'autres en plan général du Château : le donjon, le temple.

Calli regarda de près le sac de Bri et toucha son grillage argenté.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Des panneaux solaires qui me permettent de recharger tous mes appareils électroniques.

Bri mit en marche le baladeur et en approcha un écouteur de l'oreille de Calli.

– Super! dit celle-ci.

– Qu'est-ce que vous avez? intervint Sevoir, l'air perplexe.

Bri avait l'impression qu'il n'apprécierait guère la musique bruyante qu'elle-même adorait. Elle lui adressa un sourire désarmant.

– Oh, ce sont juste des jouets, éluda-t-elle en rangeant le baladeur. A propos !

Elle sortit son téléphone portable de son étui. Il était suffisamment chargé mais il n'y avait pas de réseau. Elle composa le numéro de l'appartement d'Elizabeth. Totalement inutile !

– Ça valait le coup d'essayer, remarqua Calli d'une voix douce.

– Oui...

*Allons voler!* émit Boue, impatiente.

– Oui, Castleton nous attend, approuva Sevoir avec un regard sur le cadran solaire accroché à un mur en hauteur. Nous ne sommes pas trop en retard.

Il avait dû arriver très tôt, prévoyant sans doute qu'il faudrait du temps aux deux sœurs pour se préparer. Quel homme avisé !

– Une arrivée en volaran fera beaucoup d'effet! nota Calli.

On avait placé sur Boue une grande selle prévue pour deux personnes. Sevoir enfourcha aisément le volaran. Bri confia un instant son sac à Calli et monta elle aussi, sa robe de guérisseuse remontant bien au-dessus des genoux.

– C’est votre sœur qui porte la tenue prévue pour les déplacements, indiqua Sevoir.

Il prit le sac des mains de Calli et l’examina.

– Curieux tissu.

– Oui, confirma Bri.

– Ce sont les machines de la Terre exotique qui ont fabriqué cet objet? Il semble d’excellente qualité.

Bri tapota les panneaux solaires.

– C’est, euh... magique. Je peux capturer l’énergie du soleil et la transférer à mes jouets.

– Extraordinaire !

Sevoir fixa le sac sur Boue. Le volaran tourna la tête pour le renifler. Des sons et quelques images floues passèrent par la tête de Bri. Calli gloussa.

– Boue dit que ton sac est un bouquet d’odeurs intéressantes.

– Ravie qu’elle l’apprécie !

Calli posa une main réconfortante sur Bri.

– Nous ne serons qu’à trois kilomètres...Tiens, prends cette boule de cristal. Penses-y comme à un portable programmé pour appeler les autres Exotiques, précisa-t-elle avec un petit sourire. Nous en avons toutes une.

– Merci.

Bri prit la sphère de deux centimètres de diamètre environ, tiède dans sa main. Elle se rappela, en voulant l’empocher, qu’elle ne portait pas son jean de la veille.

Sevoir intervint.

– Attendez.

Sa grande main calleuse passa sur la cuisse de Bri, ce qui la picota un peu. (Tiens, il sentait bon lui aussi.) Il tira sur le tissu de la tunique et Bri vit apparaître une grande poche.

– Merci, répéta-t-elle.

Il fit claquer sa langue et le volaran trotta jusqu’au centre de la cour. Sevoir ramena les rênes.

De grandes ailes s’ouvrirent, les soulevèrent et ils se retrouvèrent dans l’air, montant toujours plus haut.

Ils volaient!

La jubilation qu’on ressentait à filer ainsi ressemblait à un fabuleux rêve fantasmagorique.

Après ce premier assaut de joie pure, Bri se rendit compte qu’elle était plongée dans un Chant. De Boue émanaient de forts battements chevalins (*clop, clop, cataclop*), mais aussi des sons faisant penser à des chocs sur du laiton, avec parfois une note plus mate qui évoquait pour Bri des bruits de pas sur la terre mouillée.

Et puis il y avait le Chant de l’homme derrière elle. Avec pour seul son « réel » le bruit du vent de leur course, elle l’entendait nettement, pensait même distinguer le battement régulier de son cœur, un peu rapide comme le sien à elle devait l’être, robuste. Bri fut surprise par le Chant de



Sevoir, une mélodie élaborée, un long thème fluide qui lui plaisait bien. Curieux, vraiment : un air robuste, fiable, mais comportant aussi des entrelacements étonnamment complexes de notes qui se répétaient à intervalles bien nets.

Boue volait lentement; s'ingéniait-elle à prolonger ce moment de gloire? Le trajet du mur d'enceinte du Château aux remparts massifs de Castleton descendait en pente raide, pourtant le volaran avait à peine changé d'altitude. Il entreprit de faire des cercles au-dessus de la cité.

– Un circuit depuis les hauteurs, remarqua Sevoir dans un souffle chaud à l'oreille de Bri. Merveilleux!

La fierté parcourait tout son Chant, comme une note argentée étincelante. Son dévouement à la cité se manifestait chez lui par un thème répété sur une cadence qui, pour Bri, prenait un rythme profond, solide comme la pierre ; un peu comme si des fondations chantaient. Quelle idée délirante ! Mais où mieux se permettre des idées délirantes qu'à dos de cheval ailé?

– Descends, s'il te plaît! demanda Sevoir à haute voix.

Bri aperçut des toits de tuiles rouges, d'autres d'ardoise grise ou bleue. Certains bâtiments comportaient trois étages, d'autres, plus rares, quatre, un seul cinq.

C'est ce dernier que le Maître de la Ville désigna.

– L'Hôtel des Guildes.

La note argentée dans son Chant résonna plus fort.

Tandis qu'ils descendaient en spirale, Bri vit que la partie de la cité la plus proche du Château, la plus ancienne sans doute, se composait d'un amas de maisons entassées de chaque côté d'une porte fortifiée très impressionnante. Les remparts étaient surmontés de larges chemins de garde et comportaient des tours à intervalles irréguliers. Vers le centre, les bâtiments s'ordonnaient mieux, on voyait des maisons disposées autour d'espaces verts carrés ou circulaires. Des quartiers commerçants encerclaient des cours de pierre avec en leur centre des pompes ou des fontaines. Une petite rivière traversait la ville. Les remparts paraissaient plus neufs et plus robustes encore autour du tiers de la cité le plus éloigné du Château. Bri crut apercevoir la trace d'un ancien mur d'enceinte.

Boue poussa un soupir que Bri perçut à la fois mentalement et par la vibration du corps du cheval sous elle : le volaran regrettait que le vol prenne déjà fin! Même Sevoir derrière elle, si attaché à son devoir, semblait partager ce regret.

Des images vinrent à l'esprit de Bri : un autre volaran, puis deux, près de Sevoir ; Boue projetait des idées.

Sevoir répondit par l'image de grandes stalles et d'une auge bien pleine de paille et de grain.

Bri se rendit compte avec amusement et intérêt qu'elle était en train d'assister à des négociations.

Boue revêtit en esprit Sevoir d'une tenue de Chevalier en cuir, et le représenta brandissant une épée. Lui et elle volaient en pleine bataille! Des êtres jaunes, noirs ou gris, que Bri ne put voir très clairement mais qui la firent tout de même frissonner des pieds à la tête, combattaient des humains et des volarans.

Ttho!

La réaction négative de Sevoir avait dû porter loin ! Il effaça l'idée de Boue par une image de lui-même, vêtu d'une tenue de notable, pantalon et tunique blasonnée, volant vers d'autres Villes et Bourgs.

Boue hennit de satisfaction et descendit vers une cour. Elle adressa à son interlocuteur une dernière vision, celle de notes s'échappant d'elle vers d'autres chevaux ailés.

Bri avait tout compris : Boue ferait savoir aux autres que Sevoir accueillerait volontiers des volarans, leur fournirait un gîte et un couvert confortables et ne combattrait pas. Il volerait uniquement vers des endroits paisibles et fascinants. Boue transmettrait aussi une image de Bri comme cerise sur le gâteau !

La jeune femme éclata de rire.

Ils atterrirent sur ce qui avait tout l'air d'un parvis d'hôtel de Ville, un grand rectangle pavé. Il y avait des gens de tous les côtés, l'œil rivé sur Bri.

Sevoir descendit de sa monture et s'inclina, puis prit Bri par la taille et lui fit toucher terre comme si elle ne pesait rien. Leurs regards se croisèrent, il avait repris sa sempiternelle expression sérieuse.

Il lui saisit la main et la souleva en un geste de triomphe.

– Voici Bri Drystan qui a sauvé le petit garçon de la veuve Marchand la nuit dernière avec tous les autres souffrant du mal des Ténèbres, clama-t-il. Notre guérisseuse exotique !

Une ovation monta de la foule. Bri ne voyait que des visages ravis. Elle sentit les larmes lui monter aux yeux; on lui avait déjà manifesté de la gratitude, mais d'habitude cela provenait d'une personne à la fois! C'était prodigieux.

Elle savoura ce moment de gloire, le temps de remarquer que Sevoir avait entamé une conversation animée avec d'autres notables et l'observait du coin de l'œil, lançant des regards d'appréciation vers ses mèches mauves et sa façon toute personnelle de porter la tenue de guérisseuse. Si elle avait su que tant de personnes allaient la détailler ainsi, elle se serait abstenue de cette fantaisie !

– Nous allons nous réunir à l'intérieur, lui annonça Sevoir.

Il lui offrit son bras et saisit les rênes de Boue, puis les mena toutes deux vers l'Hôtel des Guildes. La foule se dispersa. Il laissa Bri à l'entrée avec un regard qui signifiait : « Attendez-moi », et dirigea Boue, ravie, vers un jardin planté d'une pelouse bien fournie.

Ensuite il revint et présenta les autres Maîtres de la Ville dont la moitié environ étaient des femmes. Bri s'efforça en vain de retenir leurs noms.

Une fois dans la salle de conférences de l'Hôtel des Guildes, la réunion se révéla d'un ennui mortel. Ils discutèrent du fait que Ténèbres avaient revendiqué la propagation de la maladie, puis de la possibilité de financer une équipe de Chevaliers combattants, ou des études des Maîtres Sorciers. Bri passa un peu de temps à regarder les intervenants, puis la pièce elle-même, ornée de panneaux de bois sculpté symbolisant les ouvrages des guildes et encadrés de motifs complexes de fruits et de fleurs. Il y avait des fenêtres aussi, certaines teintées qui faisaient penser à du verre à vitraux, situées haut dans le mur et n'offrant donc pas de vue sur l'extérieur.

Ils l'avaient installée à l'extrémité de la salle sur un siège très décoré et très neuf, de toute évidence cérémoniel. Le dossier montrait l'image d'une femme les bras levés, la tête en arrière et la bouche ouverte, qui chantait. La chaise devait être réservée à la Prêtresse du Chant. Bri se demanda si elle lui avait jamais servi !

Elle avait du mal à dissimuler son impatience mais faisait de son mieux. Sevoir chercha son regard et elle entendit une petite mélodie émaner de lui : lui non plus n'appréciait guère ce temps perdu. Pourtant il n'en montrait rien, persistait à exposer son point de vue aussi posément la centième fois que la première.

Bri s'apprêtait à se lever pour aller examiner les sculptures sur bois tout autour de la pièce, quand soudain la porte s'ouvrit toute grande, livrant passage à une femme qui titubait sous le poids d'un enfant malade.

L'adrénaline envahit Bri et lui picota les mains.

La matinée n'était pas finie que la tête d'Elizabeth lui tournait déjà...non, cet affreux cliché sonnait faux : son esprit se retrouvait si saturé d'idées et d'expériences nouvelles qu'il lui faisait penser à une éponge gorgée d'eau.

On lui avait montré les salles de soin, et elle avait assisté à la tournée des guérisseurs, inspectant les blessures récoltées au cours du combat de la nuit précédente. Les profondes griffures ou plaies par pénétration qu'elle avait pu voir sur des corps déjà recouverts de cicatrices l'avaient horrifiée ; elles constituaient la preuve tangible que ces gens luttaienent contre des êtres qui s'efforçaient avec conviction de les tuer! On lui avait redit que les Maréchaux formaient un cercle de guérison après la bataille et s'occupaient de l'essentiel des blessures reçues. Elle comprit en écoutant les conversations que l'« intrusion » avait été importante mais que deux personnes seulement avaient péri. Alexa et Bastien avaient assuré la victoire.

Elle sentit tout son corps se crispier aux images qu'évoquaient ces informations, mais ne posa aucune question. Ensuite une femme Chevalier entra en boitant, les muscles raidis, le bras cassé parce qu'elle s'était entraînée sans précaution. Elizabeth aida à la soigner. C'était... curieux. Différent du lien qu'elle avait eu avec Bri la nuit dernière, mais elle n'aurait su dire pourquoi.

On avait demandé une somme d'argent importante au Chevalier et à sa partenaire d'entraînement. En effet ils avaient fait preuve d'imprudence en un temps de guerre où les guérisseurs avaient besoin de toutes leurs forces pour soigner les plaies que les Maréchaux de leurs cercles de guérison n'avaient pu traiter sur place. Des sentinelles, seules ou par deux, patrouillaient au nord et combattaient en permanence ; des blessés pouvaient arriver à tout moment.

Puis ils s'étaient rendus en troupe à l'espace d'entraînement situé dans la basse cour du Château et avaient rappelé aux Chevaliers qu'une blessure hors du champ de bataille leur coûterait beaucoup d'argent.

Enfin Alexa Fitzwalter vint au secours d'Elizabeth. Elle écarta les guérisseurs autour d'elle avec les gestes qu'elle aurait employés pour une volée d'oiseaux importuns.

– Laissez-la respirer! On va te débarrasser du lit et de l'armoire supplémentaires dans ta suite, lui annonça-t-elle. Tu n'as rien contre le fait de vivre dans ma tour, n'est-ce pas ?

Elle entreprit de traverser la partie centrale de la cour et Elizabeth lui emboîta le pas dans l'herbe.

– Ai-je mon mot à dire, de toute manière ? s'enquit-elle.

Alexa sourit.

– Bien sûr. Tu peux choisir où habiter.

– Dans ce cas, je préfère Denver.

Le sourire d'Alexa disparut.

– J'ai bien compris.

– Cette guerre n'est pas la nôtre. Et nos parents...

– Je suis désolée, l'interrompit Alexa. Nous savons que ce n'est pas facile. Mais si, à une

certaine époque, nous avons assoupli la règle pour Marian, ce n'est malheureusement plus possible à présent, car la guerre contre les Ténèbres est devenue plus difficile ! Elles veulent quelque chose qui se trouve ici, à Lladrana, et n'hésiteront pas à raser le pays pour l'avoir.

– Ne pourriez-vous leur céder..., commença Elizabeth, mais Alexa secouait déjà la tête.

– A mon avis, quand une entité maléfique a envie de quelque chose au point de créer des monstres et de tuer tout ce qui se trouve sur son chemin pour l'obtenir, il est précisément important de ne *pas* le lui céder. Un peu comme Hitler avec la bombe atomique. Ici, à Lladrana, nous assistons à un génocide, mais ce n'est que le début : si les Ténèbres envahissent le pays, à terme toute l'espèce humaine sera menacée d'éradication. Sans compter que nous entendons tous la planète, Amée. Elle souffre, elle pleure. Elle est plus faible que la Terre, possède moins d'énergie, de force dans son Chant.

Elizabeth passa le seuil courbe de la lourde porte menant à la tour.

– Je n'ai jamais été très partisan du sacrifice des individus au bien commun, insista-t-elle, surtout quand les individus en question ne souhaitent pas être sacrifiés.

Elles parcouraient à présent les couloirs du donjon.

– Au fait, reprit Elizabeth à brûle-pourpoint, notre parrain est juge à Denver.

– Laisse-moi deviner...S'agirait-il de l'Honorable Trenton Philbert, troisième du nom ? demanda Alexa, la main sur le fourreau de son bâton.

– Ah, tu le connais.

– Oui. Ouvre.

Elizabeth posa la main sur la poignée, entendit et ressentit tout à la fois un petit « pop ». Elles pénétrèrent dans l'étroit passage de sécurité jusqu'à la salle à manger dont Elizabeth poussa la porte.

Alexa alla jusqu'à la table et posa la main sur la pile de trois livres.

– Nous connaissons toutes le juge.

– Quoi !

Elle souriait d'un air moqueur.

– Pourtant Calli s'occupait d'un ranch, objecta celle-ci.

– Vii, juste à côté de la maison de campagne de « Bert »... En fait, ça faisait trois générations que les Philbert côtoyaient la famille de Calli.

– Une coïncidence, tu crois? supposa Elizabeth.

Mais les deux femmes secouèrent la tête en même temps.

– Ce serait surprenant, affirma Alexa en haussant les épaules. On verra bien si la prochaine Exotique le connaît elle aussi. Celle de la Prêtresse du Chant. Ce sera sans doute une chanteuse... Le juge s'intéresse aux arts ?

– Bien sûr !

– Lisez ces livres, Bri et toi. Nous avons peut-être d'autres points communs; nous devons savoir.

– D'accord.

Elizabeth mit son sac à l'épaule. Elle se rendit dans la chambre et s'arrêta net en voyant un chat persan blanc qui jouait avec un emballage de bonbon au chocolat.

– Comment est-il entré ici? demanda-t-elle.

Le chat s'assit et drapa sa queue fournie autour de ses pattes.

*C'est ELLE pour moi.*

Elizabeth s'écroula sur le lit. Un chat télépathe. Cette fois elle perdait vraiment la tête ! Des chevaux volants, des chats qui parlaient...

– C'est ma copine, intervint Alexa, un être capable de changer de forme à volonté. Elle est venue nous aider à défaire les Ténèbres.

– Mais voyons, bien sûr, approuva Elizabeth avec lassitude.

Ce qui ne l'empêcha pas de sursauter l'instant d'après à la vue du lévrier miniature qu'Alexa tenait dans ses bras. Elle chercha bêtement le chat du regard.

*Je suis un chien maintenant*, lui signala gentiment la multiforme.

– Je vois ça, admit Elizabeth, vaincue.

Le lévrier lui tendit une patte très raffinée.

Elle alla la serrer en soupirant; le Pouvoir passa en un éclair dans son corps et en évacua la fatigue. Elizabeth lâcha les petits coussinets et les griffes énergisante, et recula d'un pas.

– Je devrais cesser de m'étonner, remarqua-t-elle.

– Bien sûr que non, la contra Alexa. Tu te retrouves dans une autre dimension ! Je peux te dire par expérience que les informations surprenantes ne cessent de te bondir dessus au début – parfois très littéralement. J'en suis arrivée maintenant à deux sujets de stupéfaction par mois, ajouta-t-elle en souriant, mais pour Marian c'est plus proche d'un tous les deux jours; une chercheuse comme elle, il faut dire, va toujours à la rencontre des surprises.

Elle ramassa l'emballage et prit une expression sévère, presque accusatrice.

– Du chocolat! En plus du gâteau au chocolat, vous aviez des *bonbons*, et vous en avez mangé la nuit dernière !

Elizabeth seulement en fait, après avoir mis Bri au lit. Elle serra fermement le sac à son flanc.

– Oui, j'ai pris un chocolat après avoir soigné quinze personnes !

– D'accord, difficile de t'en faire le reproche..., reconnut Alexa dans un soupir. Y a-t-il quelque chose dans l'armoire supplémentaire qui pourrait être utile à Elizabeth ? demanda-t-elle au chien dans ses bras.

*Des chemises de Faucon*, répondit malicieusement la... l'animal. Elizabeth observa de plus près cette créature bizarre ; elle avait une aura ! Elizabeth commençait à s'habituer à voir de la lumière autour des gens, du vert notamment pour les guérisseurs. Là, il s'agissait d'un arc-en-ciel étincelant parsemé d'aires dorées qui palpaient à intervalles de quelques secondes.

Le lévrier sauta des bras d'Alexa à ceux d'Elizabeth. Il était léger, ressemblant plus à un être d'esprit que de matière ! La chienne au pelage soyeux leva sur Elizabeth des yeux brun profond qui

l'absorbèrent, l'étourdirent, la firent égarer un instant son sens de la réalité.

*Nous avons besoin de vous ici. C'est à deux que vous trouverez les réponses ! Reste avec nous. Je suis Sinafin, un Multiforme. Appelle-moi si tu as besoin de moi, mais ne révèle pas mon nom. Seules les Exotiques et leurs conjoints nous connaissent par notre nom.*

– Nous ? demanda faiblement Elizabeth.

Il y eut un bref aboiement et tout d'un coup un autre lévrier se trouva sur le lit, langue pendante et queue battante.

*Mon mâle*, présenta Sinafin.

D'accord, un mâle, un peu plus grand que Sinafin, brun tacheté et non pas gris. Lui aussi tendit la patte.

Elizabeth la prit avec une fascination prudente. Une autre montée d'énergie la traversa, mais il y avait quelque chose de « familier » dans celle-ci.

*Je m'appelle Tuckerin. J'étais un hamster autrefois. Marian m'a amené ici depuis la Terre, je suis son copain.*

– Euh... Salutations.

Elizabeth s'écarta un peu de la créature magique. Un Multiforme, autrefois hamster. Pas de problème.

*Bonjour à toi. C'est encombré ici, le lit et l'armoire sont de trop.*

– Je m'en occupe, annonça Alexa.

Le chien renifla le sac d'Elizabeth.

*Tu as des fruits ?*

– Non.

*Oh si ! Des fruits, des fruits !* Il fit tomber le sac d'Elizabeth sur le lit, le malmena un peu de sa patte et en fit sortir le téléphone portable.

– Non ! s'exclama Alexa en plongeant sur le lit.

Mais il était trop large. Avant qu'elle ait pu l'en empêcher, Tuckerin avait ouvert l'appareil de ses pattes agiles et sa langue avait fait disparaître la batterie et les puces à mémoire.

– Non ! cria Elizabeth à son tour en laissant tomber Sinafin.

Trop tard. Elizabeth restait éberluée par ce à quoi elle venait d'assister : un chien qui dévorait des éléments électroniques !

Tuckerin eut un petit renvoi et lui lança un sourire canin.

*D'autres fruits ?*

– Non, c'est Bri qui en a le plus...

Elle s'arrêta net.

*Br-ii ?* Un petit sursaut joyeux dans la tête d'Elizabeth, qui venait du Multiforme. Il fit passer une grande langue sur son museau.

*Des fruits. Bri. Encore.*

– Aïe, commenta Alexa.

– C'est pas vrai !

Elizabeth essaya futilement de rassembler les morceaux de son téléphone. Inutile, elle le savait bien ! Des larmes jaillirent de ses yeux, la colère et la frustration la submergèrent.

– Dehors, tous! Allez-vous-en! C'était un téléphone-appareil photo. Il y avait des *souvenirs* dessus ! Sortez tout de suite. Je ne veux plus vous voir !

Tuckerin se redressa. Il n'avait plus l'air aussi ravi.

*Je peux les montrer. Je peux répéter les messages !* Il ouvrit la bouche.

– Salut, chérie, prononça la voix profonde de Cassidy. Tu n'imagines pas à quel point j'ai envie de te voir! J'ai hâte qu'on ait fini notre service. A plus tard.

Elizabeth gémit et se recroquevilla sur le lit. Alexa fut tout de suite près d'elle.

– Je suis désolée. Pardon ! Tu n'avais pas dit que tu avais aussi laissé...quelqu'un sur Terre.

– Ce... ce... sale... type... a... rompu... nos... fian... çailles... il y a... deux...deux... semaines, parvint à expliquer Elizabeth au milieu de sanglots déchirants.

– Oh, malheur!

Alexa s'approcha et le matelas se creusa sous le poids des deux femmes. Elle s'assit près d'Elizabeth et lui caressa les cheveux.

– Je suis désolée pour toi.

– Je l'aime. Je l'aimais !

Elizabeth pleurait sans discontinuer. Bon sang, elle n'en finirait jamais de pleurer sur lui?

– Il... a vu. Il m'a vue...essayer de me... servir... du don.

Ç'avait été abominable ! Elle se rappelait le désespoir qu'elle avait éprouvé devant cette jeune fille en train de mourir, son désir fou de faire un miracle ! Et son échec.

– Il était...épouvanté. Lui, un...médecin...si rationnel...

Il ne l'avait pas suffisamment aimée.

Deux petites formes s'installèrent de part et d'autre d'Elizabeth, et elle sentit un ronronnement tout contre son ventre. Elle plongea les doigts dans de la fourrure douce et fournie. Sinafin, revenue à une forme féline. Un long museau la caressa derrière les genoux.

*J'ai fait pleurer Elizabeth*, dit Tuckerin dans son esprit. Je demande pardon. *Je me rachèterai ! Je n'ai pas su résister aux fruits. Un petit va venir, il nous faut du Pouvoir pour lui, du Chant !*

Elizabeth n'y comprenait rien.

– Tu garderas bien les photos d'Elizabeth, ordonna Alexa. Tu n'en perdras pas une seule ! On verra plus tard comment en faire, euh... une copie.

C'était si absurde, tout ça ! (Quoi, copier des photos depuis un estomac ?) Les larmes d'Elizabeth redoublèrent.



L'enfant malade était une petite fille de sept ou huit ans.

Sevair repoussa soigneusement les piles de papier sur la table de conférence, puis prit la petite et l'y installa.

– Sevair, ce n'est pas l'endroit où..., commença un homme solidement charpenté en reculant dans un coin.

Bri avait l'impression qu'il aurait bien aimé filer hors de la pièce, loin de la malade, mais Sevair et la mère, qui se tordait les mains dans son tablier de paysanne, lui bloquaient l'accès à la porte.

– C'est précisément l'endroit où, répliqua Sevair d'un ton brusque. Notre priorité, *précisément*, et notre devoir.

Il déposa avec douceur l'enfant sur la table, ôta son propre manteau et cala la tête de la malade grâce au riche vêtement.

– Guérisseuse ? dit-il à Bri avec un regard impérieux.

Bri se rendit compte qu'elle se frottait les mains pour les préparer à leur tâche. Elle s'arrêta, prit une grande respiration et s'approcha de la patiente. En lui ouvrant la bouche, Bri remarqua une haleine douceâtre, une respiration laborieuse. Pas de voile blanc sur la langue. Elle souleva les paupières. Sur les yeux non plus.

Il lui faudrait faire une nouvelle fois confiance au fleuve-vie, à la magie, au Pouvoir de ce monde. Se dire que tout irait bien et que ses mains suffiraient à la tâche. Elle fit passer ses doigts sur tout le corps de la petite : une chaleur étonnante émanait de sa gorge et de son ventre.

Bri se rappela les paroles de la guérisseuse au Château et se concentra pour *entendre* les chakras, ce qu'ils appelaient les carillons. Une cacophonie envahit ses oreilles et son esprit ; elle recula un peu et secoua la tête pour se débarrasser de ces sons affreux qui lui faisaient penser à un accident de voiture !

Une autre grande respiration. La faire sortir lentement et *plonger*. Le Pouvoir l'envahit encore. Elle sentit son corps qui tressautait. Des mains solides la prirent par les épaules, l'énergie en trop s'échappa par ce lien.

*Soignez-la*, demanda Sevair dans son esprit.

Bri essaya de voir les chakras sans réussir à démêler l'enchevêtrement de couleurs qu'ils formaient. Alors elle ferma les yeux. Retrouva le Chant. Le Chant de l'enfant et le sien propre ! Le Chant palpitant du Pouvoir qui la submergeait.

Mais il lui fallait le contrôler, le diriger, le transmettre aux bons organes dans l'ordre, pour que les systèmes les plus importants soient soignés en premier et aident ensuite. Le Pouvoir l'envahissait tout entière.

Les Chants noyaient toute autre pensée. Elle toucha de la chair juvénile, la soigna sans plan préétabli, sans ordre, sans réfléchir.

Ensuite elle sentit qu'elle frissonnait, qu'on la soulevait et qu'on l'installait sur une chaise, enveloppée dans la tunique de Sevair. Sa vision s'éclaircit et elle put distinguer une foule de gens près de la table : les Maîtres de la Ville, la femme qui, le visage ruisselant de larmes, berçait sa

filles dans ses bras, un homme robuste vêtu d'habits de paysan.

Elle avait réussi! Le Pouvoir, ici aussi, possédait une telle force qu'il lui permettait de guérir en une seule séance une maladie inconnue et ravageuse.

Divers Chants traversaient Bri ou palpitaient autour d'elle. Des notes encore emplies de crainte provenant des parents, la douce mélodie de l'enfant, les airs complexes, entremêlés, des Maîtres de la Ville.

Sevair tapotait une carte de son index, le regard fixé sur le père.

– Vous habitez là ? demanda-t-il.

– Vii.

Sevair acquiesça et plaça un point rouge sur la carte.

– Encore une ferme isolée, remarqua une femme.

– Exact, confirma Sevair.

– Je ne vois aucune structure dans l'étendue de cette maladie ! se plaignit un homme plus âgé en croisant les bras. Difficile de combattre un fléau quand on ne sait pas où il risque de frapper la prochaine fois.

– Ni même ce qui le provoque, intervint la femme.

– Qui avez-vous vu aujourd'hui ? demanda une autre femme à la paysanne.

– Elle s'est évanouie sur la place du marché à Amande, répondit la mère en s'essuyant la figure avec un mouchoir en loque.

– Nous devons envoyer du monde à la ferme et au marché, déclara Sevair. Je vais faire raccompagner ces gens par un aide.

Bri s'étira, essaya en vain de se mettre debout. Elle se sentait très vieille. Elle se lécha les lèvres et força des paroles à sortir de sa gorge parcheminée.

– Amenez-moi l'enfant.

L'homme à l'allure de paysan porta sa fille jusqu'à Bri et la déposa tendrement sur ses genoux.

Tout semblait aller bien, la petite avait le teint clair. Bri lui tâta le front, il n'y avait pas de fièvre. La langue et les yeux paraissaient normaux.

Elle passa la main par l'échancrure de la chemise de l'enfant. La peau était tiède, le cœur battait régulièrement, la respiration semblait aisée. Bri s'ouvrit ensuite au son des chakras. Ils murmuraient un Chant qu'elle commençait à reconnaître comme celui de la bonne santé.

Incroyable.

– Tout va bien, annonça-t-elle à l'homme qui gardait l'œil rivé sur elles.

Il sourit, découvrant de belles dents bien blanches et reprit sa fille.

– Oui, guérisseuse, elle va bien ! C'est une bonne petite, nous l'aimons. Elle nous aurait beaucoup manqué !

Son Chant appuyait ses mots simples, et Bri entendit pour la première fois les mélodies formées par une famille unie : le père et la mère, deux filles et deux garçons. Tous se réjouissaient de la

guérison d'Ella, et faisaient part à Bri de leur immense gratitude.

C'en était trop, Bri ressentit le besoin d'alléger un peu tout cela. Elle s'éclaircit la gorge.

– Dites-moi, monsieur, cultivez-vous des légumes ?

Il parut stupéfait qu'on s'adresse à lui comme à un « monsieur », puis son sourire revint, avec cette fois une pointe de fierté.

– Les meilleurs *chouys* de Lladrana !

Bri échangea un regard avec Sevoir.

– Ne pas oublier cette adresse, d'accord ?

– Comme vous voudrez, Exotique, approuva Sevoir en s'inclinant.

– Je vous remercie, et ma femme de même, annonça officiellement le fermier à Bri et aux Maîtres de la Ville.

La paysanne s'approcha de Bri et la regarda.

– Merci, dit-elle simplement en lui tendant la main.

Puis elle suivit son mari jusqu'à la porte et déclara à la cantonade :

– C'est bien que vous ayez fait appel à une guérisseuse pour nous autres.

Sevoir vint aider Bri à se lever.

– Je peux marcher ! protesta-t-elle.

– Vous êtes sûre ?

– Oui.

Il la laissa debout, mais avec un bras passé autour de sa taille pour la soutenir. Bri se sentait un peu flageolante. Elle fit un pas. Un autre. Tout le monde la regardait. Les femmes souriaient, mais l'homme âgé de tout à l'heure fronçait les sourcils.

– Si soigner une enfant demande autant de Pouvoir, nous avons de graves problèmes ! déclara-t-il.

– Exact, répondit brièvement Sevoir.

– Elles en ont soigné seize hier, rappela quelqu'un.

– Cette pièce convient bien aux soins, remarqua Bri.

Une femme acquiesça.

– Nous allons chercher d'autres endroits où le Pouvoir affleure, qui seront propices à la guérison si nous devons faire face à une épidémie, assura-t-elle.

– J'ai bien peur qu'il ne s'agisse pas que d'une hypothèse, rectifia Sevoir.

Bri s'arrangea pour accélérer le pas en direction de la porte. Elle n'avait pas envie que la discussion reprenne en sa présence. Une fois hors de la pièce, elle se dégagea du bras de Sevoir, tituba un peu et dut s'appuyer au mur.

Sevoir acheva de fermer la porte derrière eux et lui tendit son bras avec une galanterie toute chevaleresque. Bri le prit avec un faible sourire, et ils avancèrent très lentement le long du couloir. Elle s'appuyait en toute confiance sur Sevoir Masif : c'était vraiment quelqu'un sur qui on pouvait

compter.

Une fois parvenus à l'extérieur, il lui montra un carrosse attelé d'une quantité de chevaux, juste après le portail.

– La voiture de la Ville va vous conduire à votre nouvelle demeure, annonça-t-il.

Mais ils n'avaient pas fait un pas que Boue s'annonçait par un bruit de sabots et d'ailes déployées, et un grand hennissement de protestation.

*Moi !*

Elle n'avait pas l'air ouverte à la discussion.

– La maison est tout près ! voulut raisonner Sevoir.

Boue lui lança un regard furieux de ses gros yeux équin.

Sevoir poussa un soupir.

– Très bien. D'ailleurs la couturière va bientôt arriver et nous sommes, évidemment, en retard.

Il installa Bri et monta derrière elle. Il projeta en esprit l'image d'une jolie place pleine de grands arbres et de plates-bandes fleuries, entourée de maisons de trois étages serrées les unes contre les autres, puis désigna plus précisément l'une d'elles, avec des colonnes devant et un grand jardin à l'arrière.

Boue décolla aussi aisément qu'une plume prise dans une brise de printemps. Elle s'éleva au-dessus de la place et une ovation monta des gens en bas. Bri ressentit leurs sentiments en même temps que leur Chant allègre. Fabuleux !

Elle se laissa aller contre Sevoir, si solide derrière elle, et profita du paysage en dessous.

Leur destination ne se trouvait guère qu'à deux rues de distance, dans un quartier confortable, vert et calme. Il semblait y avoir beaucoup de gens dans le parc, qui la regardaient arriver. Tout le monde, à coup sûr, savait où elle allait habiter.

Elle commençait à se rendre compte qu'ici elle était célèbre ! Bizarre, vraiment.

Boue atterrit en douceur dans le jardin superbement planté. Sevoir fit descendre Bri. C'était ici sa nouvelle demeure ? Elle se sentait complètement désorientée : elle n'avait jamais jusqu'à présent envisagé d'acheter une maison, et sûrement pas une aussi... *imposante* ! Il s'agissait d'un grand bâtiment de trois étages en pierre claire. Bri vit que les maisons alentour étaient de styles variés qui formaient un ensemble harmonieux. Elles devaient toutes appartenir à des notables, des gens importants.

Tout cela la dépassait !

– C'est... ravissant, se força-t-elle à prononcer.

L'expression inquiète de Sevoir disparut.

– Tous les artisans de Castleton ont fait de leur mieux pour vous.

On attendait décidément beaucoup d'elle !

– Formidable...

– Je vais vous faire visiter. Boue, pour toi...

Sevoir fit comprendre à Boue, en parlant lentement et en accompagnant ses mots de gestes et d'images mentales, qu'elle pouvait retourner au Château, ou au contraire s'établir ailleurs en ville avec d'autres volarans.

Bri caressa le cheval ailé.

– Merci. Je serai ravie de t'avoir en ville !

Elle lui tapota le cou puis s'écarta. Boue s'envola tout de suite. Bri la regarda partir, bouleversée. Ce spectacle était vraiment peu ordinaire !

Sevoir s'éclaircit la gorge et offrit son bras. Elle hésita, puis plaça sa main au creux du coude qu'il lui présentait. La dureté du muscle rappela à Bri la pierre que cet homme travaillait !

Ils arrivèrent à une porte de derrière qui n'aurait pas déparé comme portail principal. Sevoir posa sa main sur la poignée et fredonna un petit air de déverrouillage qu'il apprit sur-le-champ à Bri. La même mélodie servait à verrouiller.

Ils entrèrent dans une cuisine impressionnante, toute carrelée, mais Sevoir la lui fit traverser rapidement sans lui laisser le temps de l'examiner.

– Nous avons tout organisé pour qu'on vous livre vos repas, expliqua-t-il. Vous aurez juste à dire tous les jours ce que vous voulez. Nous tenons à ce que vous puissiez vous concentrer sur votre don de guérison.

Le papier peint de l'entrée présentait, sur un fond lavande pâle, des motifs discrets, plus sombres, de feuilles seules ou sur tige. Le regard de Sevoir s'attarda sur les mèches mauves de Bri, des mèches qu'elle commençait à regretter!

– Le mauve est la couleur traditionnellement associée aux Exotiques, déclara-t-il.

– Ah.

– Mais ni Alyeka, ni Marian, ni Calli n'ont beaucoup fait appel à cette couleur dans leurs ameublements. Alors nous n'en avons pas abusé non plus.

Il eut une petite toux gênée et précisa :

– Sauf pour une chambre, au cas où vous auriez préféré...

Ils visitèrent toute la maison. Ce grand espace luxueux intimidait Bri parce qu'il lui rappelait avec insistance tout ce que les Maîtres de la Cité attendaient d'elle, et l'espoir qu'ils avaient de la retenir à Lladrana. Le moindre panneau de bois, le plus petit meuble, avait été fabriqué avec le plus grand soin dans les plus nobles matériaux. On aurait dit une maison-témoin ! Elle n'était pas sûre de pouvoir s'installer dans une maison-témoin, mais il ne semblait pas davantage possible de la refuser, d'humilier ces gens qui avaient travaillé de tout leur cœur pour elle.

La chambre principale se trouvait au deuxième étage, avec un balcon qui donnait sur la place et, au nord, une grande fenêtre avec vue sur le Château. La maison disposait d'une situation privilégiée, sur un coin de la place. La chambre d'amis consistait en une explosion de mauve. Cela saturait vite l'œil malgré le soin apporté à la décoration qui variait les tons et les textures !

Sevoir ne quittait pas Bri du regard.

– ... Intéressant! commenta-t-elle.

Il eut un petit rire soulagé.

– Bon, alors nous avons eu raison d'adopter quelque chose de plus discret pour la chambre de maître ?

– Vii, confirma Bri.

Elle entendit un son de harpe venu de la porte, et cligna les yeux, étonnée.

– La harpe d'entrée est enchantée pour que vous puissiez l'entendre partout dans la maison, précisa Sevoir.

Il prit sur la table de chevet un objet qui ressemblait furieusement à une corne, et parla dedans.

– Qui va là ?

Bri entendit la réponse :

– Geraint.

– Mon assistant, expliqua Sevoir. Vii ? reprit-il dans la corne.

– Les autres Maîtres de la Ville vous demandent de raccompagner le fermier chez lui.

Sevoir eut l'air contrarié.

– Entrez, l'invita-t-il.

Il fredonna l'air de déverrouillage pour la porte de devant.

– Nous, les Maîtres de la Ville, comptons donner un banquet en votre honneur ce soir, mais, après cette guérison fatigante, nous avons pensé que vous préféreriez vous reposer. Pourrez-vous rester toute seule ici jusqu'à demain?

– Vii, répondit Bri.

Elle avait l'habitude de rester seule dans des endroits inconnus !

Un jeune homme vêtu de gris les rejoignit et s'inclina.

– Voici mon assistant, Geraint. N'hésitez pas à faire appel à lui.

– Salutations, lui dit Bri.

Sevoir parla à Geraint de la nécessité de montrer aux campagnards que la Ville ne les oubliait pas. Bri retourna à la chambre principale avec ses murs crème. Elle était gaie, ensoleillée, même en ce jour gris. Bri l'aimait bien mais en trouvait la décoration un peu chargée.

Elle avait laissé un peu plus tôt son sac sur le bureau. Il jurait ici : des matériaux composites de haute technologie au milieu de satins, de brocarts et de dentelles, une allure androgyne dans une pièce ultraféminine...

Les cordes de harpe résonnèrent de nouveau. Bri repéra une « corne » sur la table de nuit, en forme de coquillage cette fois. Elle la porta à ses lèvres.

– Qui va là ? demanda-t-elle en reprenant l'expression de Sevoir.

– La couturière, madame, répondit une voix de femme.

– La porte est ouverte, entrez donc. Je vous retrouve dans le boudoir.

Car il y avait, en effet, un boudoir.

Elle se retourna. Sevoir se trouvait sur le seuil de la chambre, Geraint dans son ombre.

– Sauf si vous préférez que je reste, je vais vous laisser, annonça-t-il d'un ton neutre démenti par son regard chaleureux, teinté de curiosité. La Maîtresse de la Ville Nè va s'occuper de vous, ajouta-t-il avec un sourire. En excellente couturière, elle a déjà prévu toute une garde-robe.

– Alors tous mes besoins vont être pris en charge par les Maîtres de la Ville ? s'interrogea Bri.

– Vii, confirma Sevoir, le regard sur elle. Tout ce que vous pouvez souhaiter vous sera fourni.

– Euh... Un déjeuner?

Bri repensa au plat de pommes de terre au Château.

– Naturellement. En principe il devrait déjà être arrivé et placé dans la cuisine. Nous disposons de récipients chauds et froids pour maintenir la nourriture à la température désirée. Ce sont les autres Exotiques qui ont décidé toutes les trois de votre menu...

Il eut un petit sourire.

– A l'issue d'une discussion assez animée, ajouta-t-il avant de conclure

– Bon, la couturière est là...

Bri retint un soupir. Cette dame avait sans doute beaucoup à faire et elle accaparait son temps précieux.

– Vous avez raison, approuva-t-elle, elle d'abord. Et puis je suis assez fatiguée. Ensuite je me reposerai...

– Ça va mieux? demanda Alexa.

Elizabeth parcourut la pièce du regard. Le lit et l'armoire supplémentaires avaient été évacués, le mobilier remis en place. Le parfum de Bri, et même son Chant, flottaient encore dans les lieux et la touchaient au cœur.

Elizabeth, en retournant dans le salon-salle à manger, vérifia les sacs de pommes de terre et la glacière. Elle sentit sa gorge se serrer à la vue du récipient qui avait contenu la salade de fruits : la porcelaine du service de sa mère !

Qu'allaient penser leurs parents en se rendant compte à leur retour que leurs deux filles avaient disparu ? La voiture d'Elizabeth bien garée à son emplacement, devant chez elle, mais...Elle préféra couper court à ces réflexions. Elle n'y pouvait rien pour l'instant, y penser ne ferait que l'embrouiller, alors justement qu'elle avait besoin de se concentrer sur leur situation.

Elle se rappela ce qu'Alexa avait dit auparavant.

– A-t-on une idée de...ce que veulent les Ténèbres, finalement? l'interrogea-t-elle. S'agit-il d'un objet physique ?

– Nous ne savons pas ce que c'est, mais il s'agit effectivement de quelque chose de tangible. Nous pensons qu'à l'origine les Ténèbres sont parvenues sur cette planète par le couloir transdimensionnel, et qu'elles ont quitté Lladrana pour s'installer sur une île volcanique où elles se sentaient mieux. Mais en partant elles ont oublié cet objet; peut-être ne savaient-elles pas à ce moment qu'elles en auraient besoin. Le résultat est que maintenant elles veulent cette...chose, et qu'elles ont envoyé la maladie dans le but d'exterminer les Lladraniens ! Les monstres ont essayé en vain d'envahir le pays par la frontière nord. Nous éliminer avec cette épidémie semble constituer le « plan B » des Ténèbres.

Elle fixa Elizabeth et conclut :

– Telle sera votre tâche, à toi et à ta sœur, trouver un remède à ce fléau.

– Rien de tel qu'un peu de pression pour se sentir motivée, remarqua Elizabeth.



– Une situation typique de cet endroit, répliqua Alexa en haussant les épaules.

– Si la plupart des Exotiques accomplissent leur tâche en deux mois avant de connaître le Sursaut, Bri et moi y arriverons.

En fait Elizabeth se sentait nettement dépassée, mais elle n'avouerait cela à personne d'autre qu'à Bri !

– Comment cela, « accomplissent leur tâche en deux mois » ? demanda Alexa, surprise.

– Vous nous avez dit que le Sursaut survenait en général au bout de deux mois, et il ne se produit que quand la mission est terminée...

– Excellente déduction, remarqua Faucon, l'élégant Chevalier, depuis le seuil où il se tenait. Tout semble parfait, ajouta-t-il avec un regard sur l'ensemble de la pièce.

– Tu as accompli ta tâche en deux mois ? s'enquit Elizabeth.

– Un peu plus, reconnut Alexa en rougissant un peu.

– Il a fallu un mois à Marian, annonça Faucon. Et pour Calli...

– Elle avait décidé très vite qu'elle resterait à Lladrana, l'interrompit Alexa.

– Bri et moi n'allons pas nous répandre en lamentations, assura Elizabeth, mais nous tenons à rentrer chez nous. Nous devons penser à nos parents ; ils vont se faire du souci. Imagine ce que tu ressentirais si tes proches disparaissaient !

– Nous comprenons bien ! répondit Alexa, l'air contrarié.

Faucon ne voulait pas qu'on l'oublie.

– Je peux faire en sorte qu'un récipient froid soit installé dans votre salle à manger, proposa-t-il poliment.

– Merci, cela me plairait bien, accepta Elizabeth.

– Je te laisse t'installer, conclut Alexa. En dépit de tous ses dangers, il peut faire très bon vivre à Lladrana, tu sais...

– Je n'en doute pas, murmura Elizabeth.

Alexa sortit une petite boule de cristal de sa poche.

– Ah, j'ai failli oublier : c'est pour toi. Tu peux nous joindre toutes grâce à ça. Mais il se peut aussi qu'un lien télépathique se développe entre nous à mesure que nous nous connaissons. Nous disposons aussi d'un système de communication à l'intérieur du Château, expliqua Alexa en prenant une corne. Il fonctionne à la magie – au Pouvoir. N'hésite pas à t'en servir, cela ne consomme pas beaucoup d'énergie.

Elle se dirigea vers la porte.

– Merci, dit Elizabeth, la bouche soudain sèche.

Elle allait se retrouver seule dans un instant ! Oui, au cours de son internat elle avait savouré les rares moments où elle pouvait se retrouver seule. Mais ici, elle n'était pas chez elle...

– Tu viens ? demanda Alexa à Faucon.

– Tout à l'heure.

Alexa eut un reniflement railleur et sortit.

Elizabeth croisa le regard chaleureux des yeux chocolat noir de Faucon.

– Je vous fais tenir dans l’heure le récipient froid, annonça-t-il.

Il hésita puis, s’approchant d’elle, lui prit la main. Elizabeth se rendit compte à son contact qu’elle avait les extrémités glacées, alors qu’il faisait très bon dans la pièce.

Faucon serra la main d’Elizabeth dans la sienne.

– Je vous en prie, n’hésitez pas à me joindre pour tout autre souhait que vous pourriez avoir! Je veux être votre ami.

Elizabeth entendit la pointe de sensualité émanée en même temps que son Chant et comprit qu’il en voudrait davantage encore ! Elle considéra son beau visage et sentit avec surprise que son pouls s’accélérait.

Sans la quitter du regard, il lui fit un baisemain puis la lâcha.

– A plus tard.

– A tout à l’heure, chuchota Elizabeth.

Faucon sortit et ferma la porte derrière lui.

Elizabeth parcourut du regard cette pièce étrange, élégamment meublée, puis vit au-delà de la fenêtre le ciel gris et les collines vertes au loin.

Et, à l’intérieur, une glacière devant elle qui venait d’un autre monde, le sien!

Voilà qu’elle se retrouvait face à une partie très différente de sa vie, incroyablement différente.

Face à un homme différent?

Elizabeth consacra son après-midi à des études très sérieuses en compagnie des guérisseurs, concernant notamment les soins sans intervention matérielle sur les muscles et les os. C'était prévu – ou du moins redouté – un Chevalier et sa partenaire de combat arrivèrent dans un triste état au Château.

Calli et les Maréchaux prirent en charge les blessures des volarans tandis que les guérisseurs s'occupaient des humains et montraient leurs techniques de soin à Elizabeth.

Le cercle de guérison des Maréchaux consistait essentiellement en une prière, en l'invocation d'une bénédiction. Il n'y avait pas de travail anatomique précis faisant appel aux chakras – bon sang, maintenant elle voyait vraiment les chakras comme une part de l'anatomie ! – ou à d'autres systèmes corporels. Les guérisseurs aussi pouvaient pratiquer ainsi, et il leur arrivait de participer aux cercles des Maréchaux ; ils bénéficiaient ainsi de leur Pouvoir et de leur excellent travail d'équipe. Mais ils avaient plutôt l'habitude d'opérer seuls ou par groupes de deux ou trois : ils puisaient dans la force que Bri dénommait le fleuve-vie, et accomplissaient grâce à leur force spirituelle et à la magie ce que des chirurgiens auraient fait avec leurs mains et des outils de précision.

Elizabeth eut connaissance d'autres aspects de la société lladranienne ; les Chevaliers qu'elle vit à cette occasion (deux femmes) constituaient un équipage indépendant, c'est-à-dire qu'elles étaient pauvres et ne volaient pas sous une bannière particulière, comme faisaient les troupes de Faucon. Penser à cet homme lui fit rater une partie des explications qu'on lui donnait; elle dut faire répéter. Les guérisseurs lui signalèrent aussi qu'ils avaient diminué leur tarif pour cette fois parce qu'il s'agissait d'une séance d'enseignement à son profit.

Les Chevaliers opéraient en couples mariés. Il n'y avait aucun ostracisme à l'égard des homosexuels à Lladrana, et cela plut beaucoup à Elizabeth.

Quant aux blessures qu'elle vit ce jour-là, elles étaient abominables !

Elle n'avait jamais rien connu de tel et dut se concentrer pour garder une respiration calme, rester détachée de ses émotions et l'esprit clair.

Les guérisseurs lui apprirent à reconnaître les blessures infligées par les différents monstres. Il semblait que ces Chevaliers avaient eu la malchance de tomber sur les trois espèces principales !

Les profondes et longues coupures fines comme des coups de rasoir provenaient des « cisailleurs », c'étaient les plus faciles à soigner en utilisant le Pouvoir. Les « pourfendeurs » possédaient des griffes moins acérées, mais empoisonnées. Elizabeth aida les guérisseurs à évacuer le poison du corps des blessées ; il s'agissait de le faire sortir par les pores de la peau, ce qui était plutôt dégoûtant et la ramena à la surprise de ses premiers jours d'étudiante en médecine. De petites ecchymoses provenant des « suceurs d'âme » formaient des cercles où la peau paraissait nécrosée : la force vitale avait été aspirée localement du corps.

Elizabeth apprit avec stupéfaction que parfois les Chevaliers ne demandaient pas à se faire soigner s'ils considéraient leurs blessures comme peu graves ! Le peuple lladraniens se révélait dur au mal, sans conteste.

Il connaissait la guerre depuis très longtemps...

Bri s'éveilla de sa sieste avec la bougeotte. Elle tenta d'établir un contact télépathique avec Elizabeth et eut le soulagement de sentir tout de suite l'esprit endormi de sa jumelle. Elles pourraient donc sans problème entrer en communication mentale. Elle passa d'une pièce de sa grande maison à l'autre, avec un profond sentiment d'imposture. Ce luxe ne lui correspondait pas du tout; d'habitude elle partageait de petites pièces avec d'autres femmes désargentées comme elle ! Voyons, que faisait-elle quand elle se trouvait sur Terre dans un endroit inconnu? Eh bien, elle sortait. Même quand elle ne parlait pas très bien la langue du pays, elle défaisait ses bagages puis allait tout de suite se promener; il se passait toujours quelque chose dehors, et elle ne voulait pas le rater.

Elle comprendrait sûrement mieux la culture de Lladrana si elle partait visiter. En plein milieu d'après-midi, le soleil s'était décidé à faire s'évaporer la brume et les rues étincelaient à la lumière. Oui, il lui fallait sortir.

Qu'allait-elle prendre avec elle ? Elle n'avait pas d'argent – de zhiv, comme on disait ici –, et inutile de garder son portable. Elle possédait un sac-banane où mettre l'essentiel : des mouchoirs en papier, un peu de chocolat, son couteau suisse.

Elle revint dans sa chambre. Un énorme...*truc*, une espèce de hamster, se prélassait au milieu de son lit ! Pire encore, le téléphone portable de Bri, son organisateur, son baladeur et son appareil photo numérique se trouvaient tout autour de lui, apparemment en petits morceaux.

Bri hurla et plongea pour sauver ses appareils électroniques. Les boîtiers du portable et de l'organisateur avaient été ouverts, des morceaux de métal et de plastique s'épandirent partout sur le lit. Le baladeur et l'appareil photo semblaient intacts. Elle les ramassa avec l'organisateur dépouillé de sa batterie de secours et de sa carte mémoire supplémentaire, et les serra contre sa poitrine. Bri regarda la créature, effarée. Et maintenant?

Horriifiée, elle vit l'animal mettre la patte sur le chargeur de son téléphone, introduire l'objet dans sa gueule et entreprendre de le *mâcher*.

*Salutations Brigid-appellez-moi-Bri. Ton odeur embellit encore cette pièce.*

Bri tituba jusqu'au mur où elle s'appuya en essayant d'évaluer la distance qui la séparait de la porte : quelques pas. Elle pourrait courir au besoin, et certainement plus vite qu'une...bête de cette espèce. Oui, mais *ça* parlait (mentalement), ce n'était donc pas un simple animal.

– Tu connais mon nom ? parvint-elle à dire.

*J'ai rencontré ta sœur Elizabeth-ne-m'appellez-pas-Beth et elle avait dans la tête vos deux noms.*

Bri ouvrit la bouche mais rien n'en sortit. Le...l'*être* farfouilla dans le tas de plastique et de pièces détachées autour de lui et récupéra une puce électronique. Bri poussa un gémissement pitoyable, mais la créature arbora quatre dents solides et mordit avec conviction l'élément qui disparut dans sa panse de hamster surdéveloppé.

– Qu'es-tu au juste ?

*Plutôt qui. Je suis un Multiforme magique. Autrefois j'étais un hamster, amené ici par Marian, ma copine.*

Bri se sentait complètement perdue ; il y avait des limites à ce qu'elle pouvait assimiler! Des étapes manquaient dans les explications.

– Hein? prononça-t-elle faiblement.

*Marian m'a amené ici et m'a fait manger quelque chose.*

– Continue, l'encouragea Bri en mettant ses possessions à l'abri dans ses poches.

Heureusement qu'elle n'avait pas acheté un de ces appareils tout-en-un ! Ses données auraient été perdues d'un coup...

*Non*, intervint l'être.

– Non quoi? demanda-t-elle.

*Je suis excellent pour la communication télépathique avec les Exotiques.*

La... chose commença à faire sa toilette et à se lisser les moustaches, puis se mit plus à l'aise pour frotter avec délectation son ventre bien rebondi ; Bri remarqua qu'il s'agissait d'un mâle.

*Tu n'as perdu aucune donnée, tout est en moi.*

Il ouvrit sa bouche en cul-de-poule.

– Coucou sœurette, juste un mot pour te dire que tout marche comme sur des roulettes. Les réservations sont faites pour le voyage des parents à Hawaii et tout est payé. Comme cadeau d'anniversaire supplémentaire pour papa, j'ai aussi acheté un portefeuille en cuir.

La voix d'Elizabeth sortait du Multiforme ! Une Elizabeth toute joyeuse, il y avait plusieurs semaines de cela, avant que l'autre idiot rompe avec elle.

Bri fondit en larmes.

Le hamster parut tout déconfit.

Oh non, pas ça encore !

Bri revint au lit en trébuchant et attrapa le sac que l'animal avait pillé. Elle trouva un mouchoir; les sanglots lui déchiraient encore la gorge. Elle s'écroula sur le lit, s'essuya les yeux et se moucha.

Tout d'un coup ses genoux furent couverts d'une quantité appréciable de pelage ronronnant! Elle cligna les paupières et baissa le regard sur un magnifique persan blanc à la fourrure parfaitement peignée. De grands yeux bleus pleins de gentillesse se posèrent sur elle.

*Je m'appelle Tuckerin, c'est le nom que me donne ma femelle, une Multiforme née ici, sur Amée. Elle s'appelle Sinafin, et sa copine c'est Alexa.*

Personne ne leur avait parlé de ça, à Elizabeth et elle!

*Il y a tant à dire et à expliquer et à discuter quand une nouvelle Exotique arrive*, déclara Tuckerin d'un ton assez hautain, très félin.

Bri ne pleurait plus ; elle prit un nouveau mouchoir et se refit une figure.

*Je suis venu saluer l'autre guérisseuse exotique, Bri-Brigid. Salutations !*

Il eut un grand sourire vainqueur et passa à une vitesse de ronronnement supérieure.

– Salutations, Tuckerin, prononça Bri d'une voix encore bouleversée.

*Nous ne révélons nos noms qu'aux Exotiques et à leurs conjoints. Tu peux faire appel à nous à tout moment. Sinafin aime davantage que moi changer de forme.*

Il donna un petit coup de museau sur la main de Bri et elle le gratta derrière l'oreille.

– Alors comme ça tu es venu me dire bonjour? demanda-t-elle.

*Elizabeth se faisait du souci pour toi. Elle se disait que tu allais peut-être sortir toute seule dans la rue.*

– Elle ne m'a rien dit là-dessus.

Tuckerin eut un petit sourire félin; une étincelle malicieuse luisait au fond de ses yeux.

*Je connais aussi bien l'anglais que le lladranien et les Exotiques que les Lladraniens, et j'aime bien explorer. Je peux t'accompagner.*

Cela n'avait pas l'air d'une si mauvaise idée.

Tuckerin eut un renvoi et lança un regard nostalgique sur le téléphone éventré de Bri qui eut un éclair de compréhension.

– C'est Elizabeth qui t'a appris que j'avais davantage de bonnes choses à manger qu'elle !

Bri se leva d'un coup et le chat tomba de ses genoux. Il grogna un peu, s'assit, et leva une patte arrière pour entamer une toilette dédaigneuse.

– Mais oui, c'est ça qui t'a attiré ici. Tu as une dette envers moi !

Elle se retourna vers le lit. Tous les restes électroniques avaient disparu et un lévrier miniature la regardait.

Bri sentit ses jambes l'abandonner. Elle agrippa la chaise du bureau et s'y effondra. Elle se frotta les yeux.

– Oh ! là là...

*C'est vrai, je suis un Multiforme, un être magique, et j'ai une dette envers toi.*

Il sortit une langue toute rose et se lécha le museau.

*Tes fruits avaient un goût formidable. Avec des Chants fantastiques !*

Tuckerin fit résonner quelques notes : le thème de la *Chevauchée des Walkyries*, ceux des films de James Bond et d'Harry Potter.

– Oh... Seigneur...

*On dit plutôt : « Par le Grand Chant », ici. J'ai une dette envers vous deux, Elizabeth et toi. Elle a pleuré quand Cassidy a parlé dans ma bouche.*

Bri comprit qu'Elizabeth devait avoir gardé dans son portable un message de Cassidy.

Le petit lévrier se trouvait maintenant à ses pieds et tendait la patte pour lui toucher le genou.

– Je veux rentrer chez moi, dit-elle avec fermeté.

Tuckerin retira sa patte.

*Impossible. Pas avant le Sursaut.*

– Nous devons accomplir la tâche pour laquelle on nous a appelées, c'est ça ?

*Soigner la maladie. Aider les Villes et les Bourgs à mieux s'intégrer dans la société Ildranienne. Je réfléchis pour rembourser ma dette, mais en attendant nous allons sortir tous les deux, d'accord ?*

Bri reporta son attention sur les murs de la chambre. Les rayons obliques du soleil entraient par les grandes vitres. Il y avait des gens à voir, des choses à apprendre !

Elle regarda froidement Tuckerin.

– Je te demande ta parole magique d'honneur...

Bon sang, quel délire quand même..., songea-t-elle, quand le chien leva la patte comme pour prêter serment.

– ... Ta parole que tu ne toucheras *aucun* de mes autres fruits, enfin, mes appareils électroniques, mon baladeur et mon appareil photo. D'aucune manière !

Tuckerin cligna les paupières.

*Mais ils vont mourir!*

– Non, tu te trompes.

Bri désigna son sac.

– J'ai des cellules solaires ici, elles capturent et stockent...

*Je connais les « cellules solaires ».*

– Tu n'y touches pas non plus !

Tuckerin jeta à Bri un regard de biais, nostalgique.

*Elles seraient bonnes à manger aussi.*

Bri ne savait pas du tout combien de temps les batteries pourraient durer, rechargées par les cellules solaires : des mois, des années? Elle les avait bien remplies au cours de l'après-midi qu'elle avait passé chez Elizabeth, et elle ne devait avoir pris qu'une vingtaine de photos au cours du dîner d'anniversaire chez leurs parents.

Mais combien de temps dureraient les cellules solaires qui lui servaient à charger les batteries ?

Le chien ouvrit la gueule, fit un sourire tout canin.

*On y va, alors ?*

– Tu n'as pas encore fait ta promesse. Je tiens énormément à mes appareils électroniques, surtout mon appareil photo. Je t'interdis d'y toucher.

Il soupira.

*Je n'y toucherai pas.*

Soudain ses oreilles se redressèrent joyeusement.

*Mais peut-être voudras-tu me les confier avant qu'ils meurent pour que je puisse enregistrer l'information ! Je te rendrai volontiers ce service de les manger.*

Bri eut malgré elle un petit rire.

– Guère de chances !

Le lévrier s'ébroua.

*Qui sait ?*

Son « ton » télépathique paraissait sournois à Bri, et il évitait son regard. Elle se rappela d'un coup, et cela lui coupa le souffle, que dans ce monde, semblait-il, les prophéties se réalisaient!

*On y va maintenant ? Je t'emmène au Nom de Nom, un bon début.*

– On y va, mais tu promets d'abord, espèce de petit coquin rusé.

Tuckerin aboya un rire léger, s'assit et leva ses deux pattes avant dans une attitude curieuse, mélange de postures typiques de chien et de hamster.

*Je promets que je ne toucherai aucun de tes jouets, ni les cellules solaires ni les fruits savoureux.*

Il jeta encore un regard de convoitise aux poches de Bri qui se demanda de nouveau si elle devait prendre avec elle son baladeur et son appareil photo, ou non.

Pas le baladeur, elle voulait se familiariser avec une nouvelle culture. Y avait-il un coffre-fort dans cette maison ?

*Oui*, la renseigna Tuckerin qui suivait ses pensées.

Il montra de la patte une tapisserie colorée d'un mètre de côté.

– Va m'attendre dans l'entrée, s'il te plaît.

Le chien sortit de la pièce en protestant – émettant davantage un grommèlement humain qu'un grognement canin. Bri n'eut pas de problème pour utiliser le coffre. A un moment elle eut le sentiment qu'elle devait indiquer un mot de passe musical, et choisit de fredonner « Auprès de ma blonde » en espérant de toutes ses forces que le Multiforme n'était pas en train de l'écouter en pensée et qu'il ne connaissait pas l'air.

Quelques minutes plus tard elle sortait en compagnie du lévrier. Elle récolta beaucoup de regards intéressés, des sourires, des signes de la main.

Les gens regardaient le chien miniature avec respect. Les bouffées d'énergie et de mélodies qu'elle commençait à bien déchiffrer lui apprirent que le Multiforme était en effet une créature magique, puissante, dont la compagnie ne pouvait que rehausser son statut. Personne, en fait, n'en savait beaucoup sur les Multiformes ni sur les Exotiques, et on traitait les uns comme les autres avec respect.

Tuckerin avançait d'un bon pas, mais assez modéré pour que Bri ait le temps de regarder les maisons qui les entouraient et les espaces verts où ils passaient, foisonnant de plantes en cette saison estivale : lavande, roses, et une mousse gris-vert à l'odeur douce où s'épanouissaient de petites fleurs blanches en cloche.

La ville comportait un mur d'enceinte que des tours rondes ou carrées coupaient à intervalles irréguliers; chaque tour avait sa contrepartie en symétrie sur le mur opposé. Certaines comprenaient à leur sommet des belvédères ou des coupoles. Plus loin, vers le sud, Bri voyait que le mur était plus récent, il avait suivi la croissance de la cité. Mauvais signe : sur Terre, on ne se donnait plus la peine de reconstruire les remparts quand les bâtiments les débordaient, parce qu'ils



ne servaient plus à rien !

Tuckerin s'arrêta devant une grande construction étroite et mal entretenue où pendait une enseigne grinçante dont les lettres passaient sans trêve du noir sur fond blanc au blanc sur fond noir : « Le Nom de Nom ».

Le chien s'assit et remua la queue en sortant la langue.

*L'endroit que je préfère à Castleton.*

La porte s'ouvrit et de riches odeurs de cuisine se mirent à rôder dans la rue.

Bri entra dans la bâtisse. Le Nom de Nom ressemblait à beaucoup de tavernes sur Terre ! Il y avait sur la droite un grand bar et un barman. Sur la gauche elle voyait des box de bois avec des sièges rouges.

Tuckerin poussa un glapissement joyeux et remua la queue quand un chœur le salua aux cris de : « Multiforme ! » Pourtant Bri eut le sentiment que la plupart ne savaient pas duquel il s'agissait. Beaucoup d'hommes et de femmes se tenaient au bar.

La plupart des box étaient pleins ; les occupants du dernier prenaient leurs consommations et se déplaçaient, ils semblaient se diriger vers l'un des emplacements libres.

*Voilà NOTRE box*, indiqua Tuckerin, tout fier, la tête bien droite. *Celui qu'Alexa préfère et qu'on lui laisse toujours.*

Il y alla tout droit en conseillant à Bri :

*Ne regarde pas en haut.*

Ce qui l'amena à le faire, bien sûr. Des trophées de monstres pendaient du plafond. La respiration de Bri se bloqua dans sa gorge et du gris envahit les bords de son champ de vision.

Tuckerin aboya.

Elle sentit un bras solide la soutenir.

– Allons, allons. On dirait que personne ne t'avait avertie, pour les trophées.

Bri ne se sentait pas la force de répondre.

– Laissez passer la guérisseuse exotique ! ordonna l'homme qui l'avait prise en charge.

Elle cligna très vite les paupières pour éclaircir sa vision et mieux voir son sauveur. Encore un de ces beaux Lladraniens : une tête large, une peau au bronzage doré, des traits bien dessinés. Elle s'accrochait de ses deux mains à son bras robuste.

– Qui ?... balbutia-t-elle.

– Je suis Koz, le frère de Marian. Précédemment connu sous le nom d'Andrew...

Eh bien, apparemment elle n'échapperait pas à l'entourage de Marian ce soir. Elle s'agaçait un peu elle-même : après sa sieste elle aurait dû avoir assez d'énergie pour supporter la vision de ces créatures maléfiques !

Koz la souleva à moitié et l'installa sur un banc du dernier box où il lui fit mettre la tête entre les genoux.

– Tout le monde est impressionné au début. Rien à voir avec des têtes d'élans ou de cerfs !

– C'est vrai, se força-t-elle à dire entre deux inspirations réconfortantes.

De sacrés monstres, oui. Des têtes, des pattes, des ailes, des tentacules. La grande bête noire couverte de piquants à la gueule grimaçante possédait de longues griffes incurvées qui semblaient capables de tuer d'un seul coup ; le torse et les pattes se rattachaient à des plaques osseuses. La jaune, tout aussi répugnante, avait de petits yeux de verre rouge, méchants, et une fourrure plus

courte parsemée là aussi de piquants sans doute empoisonnés (tant qu'à faire). Le spécimen de la troisième espèce de monstres, moins gros, semblait plus sinueux, comme un serpent; de sa peau nue grise sortaient deux tentacules à chaque épaule, abondamment pourvus de ventouses, et à la place du museau on voyait un trou. Enfin le trophée pour la quatrième espèce montrait un crâne pourvu d'un bec et d'une quantité de dents, rattaché à un squelette évocateur d'un dinosaure volant.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Bri qui recouvrait ses esprits.

Koz lui mit doucement un récipient glacé dans la main. Elle releva la tête en évitant pour l'instant de regarder de nouveau ces horreurs.

– Le noir est un cisailleur, le jaune un pourfendeur et le gris un suceur d'âme. En fait il n'aspire pas vraiment l'âme de sa proie, plutôt son énergie vitale. Le squelette est celui d'un écorcheur.

– Ah.

Bri croisa le regard calme de Koz. Il savait sûrement de quoi il parlait, dans sa tenue de Chevalier. D'ailleurs, sauf erreur, il avait une cicatrice de suceur d'âme sur le dos de la main gauche !

– J'imagine que tu n'as pas lu les Livres de la Tradition des Exotiques avant de venir ici.

Bri prit une longue gorgée, ravie de sentir l'eau fraîche la pénétrer.

– C'est mon premier jour ! A quoi as-tu consacré ta première journée sur Lladrana ?

– A mourir.

Oh, bon sang. Bri se cacha la tête dans les mains.

Elle entendit Tuckerin grogner à sa gauche, il devait s'être perché sur la table.

Koz prit les mains de Bri dans les siennes.

– Pas très gentil de ma part, déclara-t-il calmement, mais je n'ai pas pu résister à cette réplique !

Ils échangèrent un long regard tandis que Tuckerin s'installait confortablement, la tête sur les pattes arrière, et fermait les yeux.

La serveuse leur apporta des boissons, jeta un coup d'œil au visage de Bri (ses mèches mauves), puis s'éloigna. Bri eut le plaisir de sentir l'odeur du thé ; elle sourit.

– Je me suis dit que du thé te ferait du bien. Une boisson idéale pour les dames bouleversées !

Bri prit une gorgée. Du thé bien chaud, fort, excellent.

– Alors comme ça je suis une petite dame fragile ? s'enquit-elle, l'air faussement furieux.

– Oh que oui ! répondit Koz avec un regard malicieux.

Bri eut un gloussement.

– Les femmes d'ici ne comprennent pas mon humour, se plaignit Koz avec conviction.

– J'ai du mal à croire que tu restes solitaire pour autant !

Il éclata de rire. Bri, inconsciemment, avait adopté un ton de joute verbale avec Koz pour apaiser la tension qu'elle ressentait ici. Après tout, les gens autour d'elle pouvaient voir leur vie brutalement interrompue lors du prochain combat...et tous en avaient conscience.

Elle tapota le bord de sa tasse.

– Hum... du thé ?

Tout le monde buvait de la bière ou des boissons plus fortes.

– Ils en gardent toujours pour Alexa. Elle ne boit pas d'alcool.

– Et Alexa obtient tout ce qu'elle veut, si j'ai bien compris ?

– En gros, oui. Elle était la première arrivée. Pour les gens d'ici, elle reste la plus imprévisible; et puis elle possède le plus haut grade possible, celui d'une Maréchale de l'Épée.

– Alors Koz, demanda Bri, curieuse, qu'est-ce que ça fait d'avoir son essence spirituelle, son âme, dans un nouveau corps?

Le temps que Sevoir arrive à Amande dans le carrosse de la Ville, les produits de la ferme de la petite malade avaient tous été vendus au marché.

Sevoir installa la mère et la fille dans son carrosse et se plaça à côté du père de famille qui avait pris les rênes du chariot familial. Il ferma les yeux en se rappelant l'arrivée fracassante de la mère avec sa fille. La petite lui rappelait la sœur qu'il avait perdue, enfant, parce qu'elle avait pris froid. Les adultes restaient si démunis dans ces cas-là ! Sauf Bri.

Il remerciait le Grand Chant pour la présence des guérisseuses exotiques. Elles lui rendaient l'espoir d'une éradication de la maladie avant qu'elle devienne une épidémie et ravage Lladrana.

Sevoir se promit d'étudier avec les autres Maîtres de la Ville la possibilité d'investir sérieusement dans l'achat de boules de cristal à donner à tous les maires pour qu'ils puissent transmettre rapidement les nouvelles. Les Villes et les Bourgs, jusqu'à maintenant, avaient beaucoup tenu à leur autonomie, mais, avec ce fléau qui les concernait tous, il devenait impératif de resserrer les liens...

Castleton possédait un fonds d'urgence pour les dépenses de santé, et c'était peut-être le cas également d'autres villes importantes, Troque et Krache par exemple. Cela devrait permettre de régler la facture pour les bourgs moins riches.

– Vous semblez plongé dans vos pensées, Maître, grommela le fermier à côté de lui – il s'appelait Cley.

– Cette maladie donne beaucoup à penser...

– Vii, et comment.

La voix de Cley trembla un peu, ses mains se crispèrent sur les rênes.

– Nous faisons tout notre possible pour la supprimer, reprit Sevoir.

– Vii, approuva Cley. On le sait bien, dans les campagnes. Je vous remercie encore d'avoir fait appeler les guérisseuses exotiques.

– Oui, mais les conserver avec nous ne sera peut-être pas facile.

Une autre bataille à prévoir! Sevoir et les autres maîtres des Villes et des Bourgs avaient discuté sans fin de ce problème; et si l'Exotique qu'ils faisaient appeler se trouvait justement celle qui partirait ensuite ? Lladrana avait eu de la chance jusque-là, ses Exotiques étaient restées. Mais la chance ne durait pas toujours...

Le fermier regarda Sevoir ; un petit sourire incurvait ses lèvres et allumait une lueur particulière dans ses yeux.

– Vii, je connais assez bien les gens; cette guérisseuse exotique qui a soigné Ella me paraît du genre à avoir la bougeotte !

Sevoir fit la grimace.

Koz sourit à Bri, et une étincelle s'alluma dans ses yeux. Il se carra dans son siège de cuir rouge et prit une gorgée de bière.

– Tu es la première, annonça-t-il enfin, à m'avoir jamais demandé ce que ça faisait d'avoir son âme dans un nouveau corps.

– Ah bon ? demanda Bri, étonnée.

– Mais oui. Marian n'aime pas parler de ça. Comme cela contrarie Marian, personne ne s'y risque ! C'était une journée atroce, pas de doute, reconnut-il avec une grimace. Marian m'appelle Koz, mais pour elle je suis toujours Andrew.

– Et tu n'es pas Andrew ?

– Si, pour l'essentiel, mais dans le corps d'un Lladranien, de Koz, affirma-t-il en se frappant la poitrine. Il me reste des souvenirs fantômes de lui. Il aimait énormément son Bouclier, celle à qui il était lié...

– Et donc, qu'est-ce que ça fait ? insista Bri.

Un feu exultant apparut dans le regard de Koz.

– C'est bien. Génial ! Mieux : c'est *formidable* ! Je souffrais de sclérose en plaques, mon corps se délitait sans remède.

– Et maintenant ?

Koz s'étira voluptueusement, comme s'il savourait l'extension du plus petit muscle ou du moindre tendon.

– Koz avait une santé de fer, dit-il. Un peu plus âgé que moi, mais ça n'a vraiment pas d'importance. Il menait une vie très athlétique sous la bannière d'Alexa. Andrew, lui, avait contracté très jeune sa maladie, il n'avait jamais pu connaître une existence normale.

Koz inspira profondément en développant au maximum sa cage thoracique, expira lentement pour illustrer son propos.

– Il y a plein de place là-dedans ! De ce côté-là, ajouta-t-il en se tapant le crâne, il n'y avait pas eu autant d'entretien. Au début, j'avais l'impression de *ressentir* les nouvelles connexions qui s'établissaient.

– Tu disposais de la mémoire psychomotrice, non ?

– En effet, et j'ai dû apprendre à maîtriser cela : me mettre à marcher comme un Lladranien en bonne santé alors que je m'étais toujours traîné entre deux béquilles. J'ai fait énormément d'exercice les premiers mois, je suis allé à mes limites physiques, simplement pour les déterminer !

Il se frappa une nouvelle fois la poitrine en souriant et conclut :

– A présent j'ai bien intégré tous les circuits.

Bri termina sa tasse. Il n'y avait pas de théière à portée.

– Bon, qu'est-ce que tu me conseilles ?

– J'aime bien la bière ; Marian préfère l'hydromel. Encore un peu de thé ?

– Non merci.

Pas encore. Elle voulait regarder de plus près les monstres avant de partir, et avait l'intention de

s'enivrer un peu avant de les affronter de nouveau.

– Et pour manger? demanda-t-elle.

Des hamburgers furent immédiatement placés devant eux, comme s'ils avaient attendu son signal. En accompagnement, Bri avait sur son assiette des légumes variés cuits à la vapeur, dont certains inconnus à première vue. Elle embrocha un grand truc qui n'était pas tout à fait un haricot vert ni un pois gourmand. Le goûta. Excellent.

Elle pointa sa fourchette en direction de Koz.

– Raconte-moi des histoires, exigea-t-elle.

Il désigna une porte de l'autre côté de la salle, à l'autre bout du bar.

– Il y a une pleine salle de bannières et de souvenirs de tous ceux qui sont tombés en combattant les monstres au cours de ces trois dernières années.

– Je préfère de joyeuses histoires pour commencer.

Elle regarda la foule autour du bar et surprit de nombreux Chevaliers l'œil fixé sur elle.

– Allez, racontez-moi tous des histoires de Lladrana ! s'écria-t-elle en agitant sa fourchette dans leur direction.

Sevoir n'avait pas trop l'habitude du travail à la ferme, mais son cocher et lui aidèrent la famille à terminer leurs corvées du soir. Ensuite ils s'assirent tous autour de la table pour chanter le Chant de grâces et déguster le repas qu'une autre fille restée à la maison avait préparé. On dîna tôt à la campagne, et il faisait encore jour quand Sevoir sortit dans l'air du soir pendant que le cocher et les chevaux se reposaient un peu avant le voyage de retour à Castleton.

A l'ouest, la cité apparaissait au loin, on ne voyait que des pointes et des tours. Les pointes étaient celles du toit de la grande église que Sevoir restaurait en ce moment, les tours celles du vieux mur d'enceinte qu'il avait réparé auparavant, ou bien du nouveau qu'il avait aidé à bâtir au sud quand la ville s'était étendue. Sevoir sentit son cœur se serrer; il aimait tant cette cité! Ses parents avaient péri tous les deux quand il terminait son apprentissage, à seize ans, et il avait reporté son affection sur elle qui, contrairement à sa famille, ne l'abandonnerait jamais.

Un éclair douloureux le traversa à la pensée du jeune homme dont les Ténèbres avaient fait leur maître obscur. Il n'avait pas été capable de percevoir la faiblesse cachée de son assistant, la fêlure qui rend une pierre impossible à travailler. Il s'était vu trahi pour le pire maléfice de l'univers.

Et maintenant, pour d'autres raisons sans doute, il se sentait fasciné par cette guérisseuse exotique, Bri. Le fermier avait raison, elle supportait mal les entraves et se voulait libre comme le vent, mais Sevoir avait entendu dire que les deux jumelles clamaient leur désir de revenir chez elles à cause de leurs parents... Voilà qui dénotait de l'amour, de la loyauté.

Sevoir admirait le soleil dont les rayons obliques illuminaient le travail qu'il avait réalisé pour la ville; cette vision lui rendait la sérénité. Il se dit qu'il avait fait de son mieux pour Jumme, comme pour toute responsabilité dont il s'était jamais chargé.

La ville devenait floue dans le crépuscule, et maintenant c'était le Château, cette congrégation

d'énormes blocs de pierre, qui s'allumait d'or. Puis le soleil s'inclina encore davantage et l'ombre envahit le Château comme la cité. C'était comme un symbole de menace qui fit se détourner Sevoir.

En revenant au corps de ferme, il remarqua quelques plaques de cette mousse fine, cette plante gris-vert qui avait fait son apparition dans tous les espaces verts des villes le printemps dernier. Elle fleurissait en petites clochettes blanches. Sevoir s'arrêta. C'était une nouveauté, comme ces « pommes de terre » apportées par les Exotiques.

Cette mousse venait-elle elle aussi de la Terre exotique ? Sevoir l'avait souvent vue. Une plante d'origine exotique, ou plus sinistre peut-être ? Et si c'étaient les Ténèbres qui l'avaient créée, comme les monstres, les sangvils ? Les frinks...

Les frinks qui tombaient avec la pluie, ces petits vers métalliques qui mouraient presque tous en touchant le sol. *Presque*. Sevoir s'était toujours énormément méfié des frinks.

Il ramassa un grand bâton et toucha doucement les tiges de la plante.

Une bouffée de spores s'en échappa et luisit dans la lumière du soir. Les plantes pouvaient apporter des maladies, non ? Sevoir continua à manier son bâton pour écarter la couche supérieure des feuilles. En dessous rien ne poussait, il n'y avait que la terre nue. Et un éclat métallique qui renvoyait la lumière du soleil presque disparu.

Sevoir utilisa son bâton pour dégager le fragment : c'était l'anneau minuscule d'un frink.

Il sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine, puis se calmer. Mais la peur parcourait désormais ses veines.

En principe les animaux ne se transformaient pas en plantes !

Pourtant les frinks n'étaient pas vraiment des animaux, mais des horreurs issues des Ténèbres, comme les monstres. Qui connaissait toute l'étendue des pouvoirs des Ténèbres ? Certainement pas un Maître de la Ville. Et si les frinks transportaient en eux une semence, une graine ?

Il lui fallait en parler aux autres, et tout de suite. Il devait informer au plus vite le Château pour que tout Lladrana entreprenne de détruire cette création démoniaque. Ils devraient trouver un moyen d'éliminer *au plus vite* ce maléfice !

Il avait l'impression maintenant de voir pousser la plante à vue d'œil. Par le Grand Chant ! A quel point avait-elle déjà envahi Lladrana ?

Sevoir héla son cocher qui arriva en courant et s'arrêta, l'air inquiet.

– Je dois rentrer immédiatement à Castleton, annonça Sevoir, je ne peux pas t'attendre. Tu viendras plus tard, quand les chevaux seront dispos. Dis bien au fermier et à sa famille de ne pas s'approcher de cette plante, prévint-il en désignant la mousse à l'aspect si anodin. Elle vient des frinks !

A ces mots, le cocher s'arracha à sa contemplation perplexe du sol et fit un pas en arrière.

– Et comment allez-vous..., voulut-il demander.

Mais Sevoir connaissait déjà la réponse à cette question.

*Boue!* s'écria-t-il en esprit.

Il ressentit un peu d'hésitation chez le volaran, puis une joyeuse exclamation.



*Oui, Maître de la Ville ?*

*J'ai besoin de toi tout de suite! Peux-tu me retrouver grâce à mon Chant?*

*Vii ! Un vol de nuit ! J'arrive !*

Bri apprécia beaucoup son repas. En la voyant disposée à discuter, beaucoup de Chevaliers vinrent passer un moment avec Koz et elle. Des globes magiques s'allumèrent un peu partout dans la pièce, et elle se rendit compte que le temps passait. Koz finit par s'en aller parce qu'il était de service si une alarme résonnait.

L'un des Chevaliers déclara d'un air de défi :

– Ici, ce n'est pas la seule taverne de Lladrana !

Elle lui rendit son regard. Il voulait de toute évidence mettre à l'épreuve sa résistance. On l'invitait à une tournée des grands-ducs? Elle n'était pas novice en la matière ! Bri repoussa son gobelet.

– Très bien !

Elle se leva, le Chevalier aussi, un homme beaucoup plus grand qu'elle.

– Montre-moi juste le chemin!

En sortant, elle s'arrêta et leva le regard. La lumière lui permit de bien étudier les monstres, de considérer leur taille – chacun étant plus grand qu'un homme – et le danger qu'ils présentaient, un danger mortel.

Ensuite elle se laissa entraîner. Le temps passait – des heures ? – et les étoiles tremblotaient dans le ciel de velours, derrière la brume qui les voilait.

La plupart des Chevaliers disponibles qui l'avaient accompagnée les suivirent dans quatre autres débits de boissons. Tuckerin tint plus longtemps le coup.

Quand Bri et l'ancien hamster sortirent seuls de la dernière auberge, elle gloussait, triomphante et ivre. Elle cligna les paupières et se rendit compte qu'elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait.

Elle n'eut pas le temps de poser la question à Tuckerin : un grand faucon se percha sur une barrière proche et sembla agresser verbalement le compagnon de Bri.

*Ma femelle*, annonça Tuckerin.

*Je m'appelle Sinafin*, indiqua l'oiseau.

Bri le considéra, étonnée. Ses plumes luisaient d'un éclat bleu profond qu'elle n'avait jamais vu auparavant.

L'animal fit claquer son bec et fixa Bri d'un œil tout rond.

*Tuckerin aurait dû être rentré depuis une heure !*

– Pas mon problème, déclara Bri d'une voix pâteuse. J'étais pas au courant, si? Ben non.

Elle secoua la tête.

Le faucon et elle se mesurèrent du regard. Ensuite le monde bascula un tantinet et Bri s'appuya de la main contre le mur de pierre froid de la taverne. Elle entendit un bruit d'ailes et vit un autre faucon se poser à côté de Sinafin. Celui-là avait un éclat rouge sombre magique dans les plumes. Tuckerin.

Ils semblaient émettre tous deux une lueur bizarre, obscure en fait, un peu comme s'ils rassemblaient en eux la lumière des étoiles, l'absorbaient, et laissaient flotter autour d'eux une *absence* consécutive de lumière.

*J'ai passé une bonne soirée*, assura Tuckerin.

Le souffle coupé, Bri admira les deux Multiformes qui s'élevaient en spirale dans le ciel nocturne. Cet éclat sombre qui les entourait marquait leur qualité magique ; ils étaient très beaux. Comme le ciel d'ailleurs, avec son arc brillant d'étoiles qui représentaient forcément une partie infime d'un bras galactique. Des points de lumière scintillante s'étalaient sur la nuit profonde comme des fragments de diamant illuminant une écharpe de gaze. Bri resta à contempler le ciel longtemps après avoir perdu les oiseaux de vue.

La solitude l'envahit. Elle voulait se retrouver chez elle, dans l'air sec et sous les étoiles à peine visibles d'une grande ville. Elle se mordit la lèvre. Elle avait déjà ressenti le mal du pays auparavant, mais ça n'avait rien à voir : elle ne s'était encore jamais trouvée dans une situation où elle ne pouvait pas retourner chez elle ! *S'enfuir* chez elle, chuchotait dans sa tête une petite voix qu'elle ne voulait pas entendre. Pourtant Bri commençait à comprendre que là se trouvait sa plus grande faiblesse : quand les choses devenaient compliquées, oui, elle s'enfuyait.

Deux bras robustes l'agrippèrent, un autour de la taille, l'autre autour du cou, qui l'étouffait! Bri se débattit en vain.

Parfois on ne pouvait vraiment pas fuir.

Boue fut là très vite, mais Sevoir ne put partir avant un bon moment parce que le fermier avait voulu convoquer ses voisins et amis.

Ils rentrèrent en volant dans la nuit et Sevoir s'entraîna à discuter avec le volaran, à lui parler en utilisant quelques mots et images équins. Tout comme la première fois, le matin même, où il l'avait montée – où ils avaient volé *ensemble* –, il avait l'impression en lui parlant de sentir son Pouvoir croître et ses cheveux tourner à l'argent.

La peur lui étreignait les entrailles. Ce n'était pas souvent qu'il avait l'intuition d'un désastre, mais là il ressentait une profonde anxiété à propos des frinks. Bon sang, il avait *su* qu'ils représentaient un danger!

Les Maréchaux et les Chevaliers seraient sûrement encore bien réveillés à cette heure de la nuit. Il leur parlerait, oui, mais d'abord il lui fallait faire sonner l'alarme à l'Hôtel des Guildes. Il devait d'abord avertir les siens. Les frinks ne tombaient pas là où vivaient les Exotiques, on le savait. Il n'y avait donc pas de ces maudites plantes autour du Château, mais elles se multipliaient à Castleton !

Ils atterrirent sur la place de l'Hôtel des Guildes. Sevoir se précipita sur le cordon de la cloche d'alarme et le tira fermement trois fois. Trois longues notes basses se répandirent par toute la ville et alertèrent les Maîtres de la Ville et des Guildes en entrant en résonance avec eux.

Sevoir salua de la tête les premiers arrivants, ceux qui habitaient tout près, puis chanta l'air de déverrouillage des portes du bâtiment et de la petite salle du conseil à l'intérieur.

Tous arrivèrent en quelques minutes et prirent place : les Maîtres de la Ville et de toutes les Guildes.

– Je pense avoir découvert l'origine de la maladie, annonça Sevoir.

La porte s'ouvrit et Maître Jaquar entra. Sevoir ne fut pas le seul à se raidir sur son siège.

Jaquar referma la porte derrière lui et s'inclina. Il portait de grandes robes de velours, son bandeau était bien en place sur son front. Sevoir se sentait négligé en comparaison de cet homme, et d'autres que lui sans doute !

– Si vous le permettez, j'aimerais assister à cette réunion, déclara Jaquar. J'ai entendu sonner la cloche d'alarme et j'ai compris que quelque chose d'important se passait. Dans des temps comme ceux que nous connaissons, toute information doit être partagée.

Sevoir se sentit rougir. Dans le passé, il avait accusé le Maître de ne pas se préoccuper des Villes, et manifestement Jaquar ne voulait plus prêter le flanc à cette critique.

– Vous êtes le bienvenu, l'accueillit-il. Prenez place.

– Je vous remercie, répondit Jaquar en s'asseyant.

Sevoir s'éclaircit la gorge et reprit la parole.

– Je disais donc que je pensais avoir découvert la source de la maladie.

Et il expliqua ce qu'il avait vu à la ferme.

Ils étaient en pleine discussion des événements quand les cordes de la harpe d'entrée résonnèrent à l'extérieur et que l'assistante de la Maîtresse des Auberges et Tavernes entra, l'air préoccupé. Elle fit une révérence à l'assemblée, puis s'adressa à sa Maîtresse.

– Ainsi que vous me l'avez demandé, je suis allée chez la guérisseuse exotique pour lui demander de venir. Elle n'est pas chez elle, poursuivit-elle après avoir pris une longue inspiration. Un voisin m'a dit qu'elle était sortie en fin d'après-midi, mais je n'ai pas pu la retrouver.

Des exclamations et commentaires inquiets résonnèrent ; certains se levèrent brutalement.

Sevair avait la migraine. Il ferma les yeux et se frotta les paupières.

Quand il rouvrit les yeux il vit que Jaquar souriait. Sevair le fusilla du regard.

– Pouvez-vous la trouver? lui demanda-t-il à travers le brouhaha.

Jaquar eut l'air surpris. Il pencha la tête, à la recherche du Chant de Bri, puis poussa un soupir.

– Non. Je ne l'ai pas vue assez longtemps pour être en mesure de reconnaître son Chant.

– Merci quand même, répondit Sevair.

Jaquar haussa les épaules.

– Ah, les Exotiques ! commenta-t-il. Impossible de savoir ce qu'elles vont faire... Vous croyez qu'elle sera difficile à repérer, avec son teint si pâle et ses cheveux mauves ?

*Quelle soirée!* pensa Sevair, écœuré.

– Je ne vais pas te faire de mal. Je veux juste te parler. Ecoute-moi !

Le ravisseur de Bri était un gros homme, pourvu d'un ample ventre comprimé par une chemise de lin grossier et un pantalon de velours côtelé en coton. Il empestait l'alcool.

Ils se trouvaient dans la toute petite arrière-salle du bar le plus minable que Bri ait jamais vu, meublée d'une table branlante et de deux tabourets. Il avait refermé la massive porte de bois et l'avait magiquement verrouillée.

– Je ne vais pas te faire de mal, répéta-t-il.

Bri avait essayé en vain de sortir. Elle avait frappé la porte à grands coups, mais le bruit dans la taverne avait étouffé ses cris. Elle voyait bien une fenêtre crasseuse, mais trop petite pour qu'elle puisse y passer. Même Alexa n'aurait pu s'y faufiler!

Elle avait aussi voulu alerter sa sœur, mais l'ivrogne semblait en mesure d'étouffer ses émissions mentales. Il avait poussé un glapissement quand elle avait essayé de contacter Elizabeth. Il avait pris son sac, aussi, et empoché en grommelant la boule de cristal qu'il contenait. Sinon il ne l'avait pas touchée.

Le Chant chaotique de cet homme résonnait d'obsession, mais Bri ne ressentait aucune menace physique de sa part. Elle restait quand même sur ses gardes ; au pire elle pourrait toujours le repousser et lui briser un des tabourets sur la tête ! Il ne semblait pas très solide sur ses pieds : ils avaient trébuché ensemble à plusieurs reprises en venant ici. Il s'était alors agrippé à elle d'une manière désespérée, paniquée, sans convoitise sexuelle aucune.

– Ecoute-moi, guérisseuse exotique, déclara-t-il d'un ton entièrement différent.

Toute son attitude avait changé. Il se tenait bien droit et la scrutait de ses yeux ambre perçants comme des lasers. Elle remarqua ses cheveux sales qui lui arrivaient aux épaules : ils étaient presque entièrement dorés ! Les aires qui marquaient sa possession de Pouvoir magique possédaient une telle étendue qu'il restait juste un peu de noir au sommet de son crâne. Leur couleur dorée confirmait ce que Bri savait déjà : il s'agissait d'un vieil homme. Ses rides profondes l'indiquaient également, et son regard qui parlait d'années de souffrance.

Il avait l'air toujours robuste, plein de vitalité. Quelqu'un d'important autrefois, Bri l'aurait parié. Son ton, son regard montraient qu'il avait exercé une certaine autorité.

Elle s'assit sur le tabouret branlant près de la table et fixa son regard sur le poivrot.

– Merci, dit-il en lladranien, soulagé.

Une idée déplaisante traversa l'esprit de Bri.

– Je risque de perdre bientôt la maîtrise de votre langue.

– Ecoute-moi, c'est tout, grogna l'homme.

Bri se tut et se rendit compte que tous ses muscles restaient crispés. Elle entreprit de les détendre un à un, sans changer d'expression. Le vieil homme alla prendre une bouteille sur une étagère, la déboucha et y prit une grande goulée. Une odeur de bière mousseuse s'ajouta dans l'atmosphère aux diverses strates d'odeurs. Ensuite il avança d'un pas lourd, s'assit sur le tabouret en face de Bri, posa brutalement la bouteille sur la table et pointa un doigt crasseux.

– Tu es la guérisseuse exotique, appelée pour nous aider à combattre la pire crise sanitaire que ce pays ait jamais connu. Nous souffrons déjà de l'intrusion par le nord de monstres qui taillent les gens en pièces, donc seule une crise sanitaire très sérieuse peut attirer notre attention !

Il eut un renvoi et se passa le dos de la main sur les lèvres.

– Pardon.

Il n'avait pas l'air très à l'aise sur son tabouret et Bri eut l'impression que pour lui, en plus d'être branlant, le siège s'avérait trop petit pour son postérieur. Elle se retint de sourire.

L'homme écarta sa bouteille et se pencha vers Bri ; elle remarqua les poils dorés, gris ou noirs qui recouvraient son menton mal rasé.

– Les guérisseurs en ville ou au Château n'ont rien compris à la manière de guérir cette maladie. Si l'épidémie s'aggrave nous allons au-devant de graves problèmes! Ils ont l'habitude d'écouter les carillons du patient et de le soigner note par note, une énergie après l'autre, expliqua-t-il, le doigt toujours pointé sur Bri, agité. Ça ne marche pas ici ! Les guérisseurs n'effectuent pas une approche globale qui consisterait à soigner tous les carillons ensemble, en prenant le temps de faire un travail solide ! Et ils ne prennent pas assez garde au carillon du sommet du crâne.

Il se donna une tape sur la tête.

– Le carillon spirituel, précisa-t-il. Celui même, je pense, que les Ténèbres attaquent d'abord et affaiblissent pour que le mal envahisse ensuite le corps à partir de ce point plus faible. Tout comme les monstres qui attaquent au nord.

Bri ne le lâchait pas du regard.

– Si c’est le cas, pourquoi ne l’avez-vous pas dit aux autres? demanda-t-elle.

– Mais je l’ai fait! rugit-il en se levant d’un bloc et en renversant son tabouret.

Il se mit à gesticuler en tous sens et répéta d’une voix rauque et amère :

– Je l’ai fait! Mais il n’allaient pas m’écouter *moi*, n’est-ce pas? Zérès l’ivrogne, l’imbécile, la honte de la profession !

Ces mots rappelèrent à Bri qu’elle-même n’avait pas été reconnue sur Terre. Elle ne connaissait que trop l’angoisse et la frustration que devait éprouver Zérès, et les mots sortirent d’elle tout seuls :

– Ne dites pas ça !

Elle se leva à son tour et prit la main charnue de l’homme dans la sienne. Cela la bouleversa!

Des notes claires et fortes de Pouvoir résonnèrent partout en elle. C’étaient les plus pures émanations de force magique qu’elle ait jamais ressenties chez quelqu’un.

– Tu vois..., soupira-t-il.

Avec une rapidité dont elle ne l’aurait pas cru capable, il agrippa les deux mains de Bri, les plaqua paume à paume contre les siennes et mêla leurs doigts.

Il n’était pas possible à Bri de rompre le contact. Elle se sentit emportée comme un fêtu dans une grande obscurité où d’étonnantes traînées lumineuses étincelaient. Elle tourbillonnait, tournoyait, virevoltait! Elle ne trouvait pas les mots exacts pour cette sensation, pas exactement de chute, mais d’*aspiration*.

Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine, l’obscurité menaçait d’engloutir sa vision. Mais son ouïe, au contraire, s’affina au point qu’elle avait l’impression de pouvoir entendre en même temps les notes discordantes de tous les sons qui avaient jamais existé. Le résultat cacophonique la faisait chanceler.

Elle se retrouva assise, un tabouret inconfortable sous les fesses, en train de regarder avec stupéfaction ce vieil homme qui buvait goulûment et laissait de la bière couler sur sa chemise où elle rejoignait d’autres taches. Bri secoua la tête pour se l’éclaircir, ne plus entendre les reliquats de ce Chant absolu qui lui manquait pourtant déjà! Mais l’expérience avait dégagé une telle puissance qu’elle ne savait pas si elle pourrait la supporter encore – Bri avait cru se retrouver en contact direct avec l’essence de l’univers. Pendant un moment elle eut envie, elle aussi, d’une bonne gorgée d’alcool.

Zérès reposa sa bouteille vide sur la table ; elle se renversa. Il s’essuya la bouche du bras avant de se rasseoir. Son regard ambre croisa de nouveau celui de Bri.

– Toi et moi sommes en connexion, remarqua-t-il en reniflant. Je comprends maintenant pourquoi le Grand Chant n’a pas voulu mettre fin plus tôt à ma pauvre existence.

– Tu es un guérisseur.

– Etais, précisa-t-il en reniflant encore.

– Tu ne mènes pas une « pauvre existence ».

Zérès se tapota les deux tempes de ses index.

– Ce n’est pas avec mes yeux que tu la vois, ni coincée dans ce corps enflé de graisse !

Il posa les mains sur la table, se pencha vers Bri, l’air très sérieux, et tapa du poing sur la table.

– Ecoute-moi !

Bri posa à son tour les mains sur la table, comme une bonne élève.

– Oui, Maître.

Il eut un sourire qui révéla de belles dents et mit en évidence ce qu’il restait de son charme.

– Très bien, petite. Tous ces guérisseurs veulent te former et ils vont en fait t’égarer. Je sens que tu sais soigner d’instinct cette maladie. Je t’aiderai à découvrir comment font les Ténèbres pour nous l’infliger, comment l’empêcher d’envahir les humains, de tuer ceux qu’elle a déjà touchés ; nous pourrions peut-être utiliser ce Chant si fort, conclut-il avec un soupir.

– Tu as dit que les guérisseurs ne savaient pas d’où venait cette maladie et qu’ils ne pouvaient la soigner avec leurs méthodes.

– Exact.

– Qu’en est-il des Maréchaux? voulut savoir Bri.

– Ils soignent quand ils y sont obligés, quand ils considèrent qu’il s’agit d’une priorité pour eux ou leurs proches. Les Maîtres font d’ailleurs de même ; ils ont appris la technique des cercles de guérison grâce aux Maréchaux et à la Maîtresse exotique Marian. Mais ce genre de soins relève davantage de la foi dans le Chant. Si tu demandes à un Maréchal ou à un Maître comment ils s’y prennent pour soigner, ils te diront qu’ils n’en savent rien ou te donneront une réponse erronée.

– J’ai été appelée avec ma sœur jumelle, remarqua Bri.

Zérès hocha la tête.

– Un coup de chance ! Si les guérisseurs du Château la gardent sous la main ils te laisseront peut-être tranquilles. Il nous restera à affronter ceux de la ville, ces arrogants. Mais tu réussiras à les vaincre...

Il considéra Bri et pencha la tête de côté, comme s’il prenait la mesure de son Chant. Ensuite ses paupières se fermèrent, il commença à ronfler. Son corps se détendit et il glissa de son tabouret jusque sous la table.

Bri se leva, l’esprit en déroute, les jambes flageolantes. Elle était davantage épuisée qu’elle n’avait cru. Les vapeurs d’alcool l’avaient sans doute intoxiquée, ainsi que cette longue journée, soigner la petite, et pour finir cette fabuleuse connexion avec l’univers, en liaison avec Zérès.

Maintenant qu’elle ne se tenait plus sur ses gardes, tout lui tombait dessus d’un coup. Son corps exigeait un peu de repos, elle n’était plus en état de penser!

Bri frissonna. Il se faisait très tard...ou très tôt. En tout cas l’obscurité dominait. Zérès restait recroquevillé sur le côté, la bouche ouverte, complètement parti. Il ne ronflait pas. La porte ne voulait toujours pas s’ouvrir. Bri s’assit, posa la tête sur ses bras repliés et se laissa aller à un rire proche des larmes. Même ici il avait fallu qu’elle tombe sur une école de médecine alternative comptant un seul membre dans ses rangs. C’était incroyable !

Elle s’endormit.

Sevoir détestait venir au Château, il s’y sentait regardé de haut par tout le monde. Et il détestait devoir attendre dans une petite antichambre qu’Elizabeth se réveille ! Evidemment la rumeur avait couru pendant cette longue nuit de recherches infructueuses : la Ville avait égaré son Exotique ! Un des Chevaliers interrogés avait dû manger le morceau.

Les Maréchaux considéraient Sevoir d’un air de dédain amusé. Les autres Exotiques avaient refusé de réveiller Elizabeth : elle avait besoin de repos, avaient-elles dit, et son lien mental avec sa jumelle la réveillerait si Bri se trouvait en danger.

Et donc il se retrouvait vêtu de sa tenue de cérémonie la plus élégante, en train d’attendre le réveil d’Elizabeth.

On n’avait toujours pas retrouvé Bri. Ils avaient remonté sa piste ; le Multiforme mâle et elle avaient quitté la maison et s’étaient rendus au Nom de Nom, puis à d’autres tavernes.

Les deux Multiformes avaient disparu, eux aussi.

Sevoir grinça des dents. Bon sang, pourquoi Bri n’était-elle pas restée chez elle ?

Parce que cette femme avait la bougeotte. Les Maîtres de la Ville n’avaient d’ailleurs pas prévu de la laisser seule le premier soir ! Sevoir comptait lui tenir compagnie jusqu’à ce qu’elle aille se coucher, être là pour répondre à toutes les questions qu’elle pourrait se poser et prendre soin d’elle.

Mais les événements du jour avaient bouleversé tous ces plans et personne n’avait pris sa place auprès de Bri. Maintenant chacun s’en voulait de ne pas y avoir pensé. Les Maîtres de la Ville avaient entrepris une fouille systématique, maison par maison, tandis que Sevoir devait aller voir Elizabeth. Il eut une grimace ; tous ses pairs s’étaient empressés de rappeler qu’elle le connaissait et que c’était donc à lui de lui apprendre la nouvelle. Il n’avait jamais vu une telle unanimité chez eux depuis trois ans qu’il était Maître de la Ville.

Enfin, au moins il se trouvait seul à l’attendre. Tous les autres tenaient conseil et discutaient de la découverte de la frinkose, la mousse issue des frinks. Sevoir imaginait que les Maréchaux se rendraient très vite sur leurs domaines pour évaluer l’étendue des territoires envahis par la plante. On allait embaucher des Chevaliers indépendants pour explorer le nord à la recherche de la frinkose, notamment près des brèches qui subsistaient dans la ligne de défense.

La porte devant Sevoir s’ouvrit et il vit Elizabeth sur le seuil, sa chevelure miel tombant bien droit sur ses épaules, vêtue d’une tenue de guérisseuse. Le soleil luisait ce matin-là, il avait déjà fait se lever la brume et chauffait le sol. L’humeur de Sevoir seule restait grise et austère !

– Maître de la Ville Masif, le salua-t-elle de manière très formelle.

Sevoir se leva et la salua de la tête.

– Je vous en prie, appelez-moi Sevoir. Puis-je vous parler un instant ?

– Bien sûr, répondit-elle, surprise.

Elle rentra dans sa suite et le guida jusqu’au salon-salle à manger où le mauve dominait et brillait à la lumière du matin. Elizabeth s’assit.



– Bon, que puis-je pour vous? demanda-t-elle.

Sevair prit une longue inspiration avant de faire sa révélation.

– Nous avons égaré Bri.

Elizabeth éclata de rire.

– Oh, ça c'est fort!

Elle se calma puis secoua la tête, un grand sourire sur les lèvres.

– Nos parents *passaient leur temps* à égarer Bri !

Sevair se sentit un peu mieux. Elizabeth pencha la tête un moment, comme pour écouter.

– Elle va bien, annonça-t-elle enfin.

Le Maître de la Ville s'éclaircit la gorge.

– Pouvez-vous me dire où elle est?

Elizabeth ferma les yeux et appuya les doigts sur ses tempes un moment.

– Elle ne me répond pas sur notre lien télépathique, finit-elle par déclarer. Je crois qu'elle dort.

Et, oui, elle se trouve sans aucun doute à Castleton.

Elizabeth ouvrit les yeux et sourit, se leva.

– Bri va bien. Je crois que j'aimerais prendre mon petit déjeuner à Castleton. Nous pourrions l'y attendre, ou peut-être arriverai-je à la localiser... En attendant, je meurs de faim.

Elle n'avait pas du tout l'air inquiet, et cela rassura Sevair.

– Je suis venu par volaran, et je serais très honoré de pouvoir vous faire visiter votre demeure à Castleton.

Elizabeth eut un regard méfiant. Elle ouvrit la bouche. Sevair leva la main et prit la parole en hâte.

– Je sais, je sais. Ni vous ni votre sœur n'avez l'intention de rester ici comme ont fait les autres Exotiques...

Elle poussa un petit soupir et opina.

Sevair l'accompagna dans la cour, heureux que les Maîtres de la Ville aient prévu ce matin-là un petit déjeuner de présentation de la guérisseuse eExotique aux guérisseurs de la cité : il y aurait beaucoup de nourriture. Tout le monde avait entendu parler de la disparition de Bri, mais personne ne voudrait manquer ce rendez-vous.

Boue salua Elizabeth d'un gentil hennissement. Le vol rapide jusqu'à Castleton se fit en silence.

Elizabeth murmura doucement son approbation en voyant la maison prévue pour la guérisseuse exotique, et son Chant fit entendre un petit air ravi.

– C'est vraiment adorable, remarqua-t-elle.

– Merci, répondit Sevair.

Il s'arrêta un instant dans la cuisine pour dire à une des deux servantes de faire cesser les recherches pour Bri. Sa sœur la retrouverait après le petit déjeuner.

L'odeur de la nourriture – œufs et pain frais – imprégnait toute la maison, et de nombreuses voix se faisaient entendre. En entrant dans la salle à manger, Elizabeth et Sevair virent les six

guérisseurs de Castleton au complet, ainsi que quatre Maîtres de la Ville.

Tout le monde se leva et s'inclina devant Elizabeth qui en rougit.

– Merci, dit-elle en souriant. Je vois que nous arrivons à temps pour le repas.

Elle alla s'asseoir à la place d'honneur, en tête de table. Les deux chaises de part et d'autre restaient vides. Sevair prit celle de droite.

Une servante s'affaira autour des convives, souleva les couvercles au-dessus de plats fumants, alla y pêcher des œufs pochés, fit circuler le pain autour de la table.

Les guérisseurs proches d'Elizabeth commencèrent à l'accabler de questions sur sa journée de la veille, la formation qu'elle suivait au Château.

On entendit la porte s'ouvrir et se refermer en claquant. Un instant plus tard Bri fit son apparition dans la pièce, les mains sur les hanches. Une forte odeur d'alcool émanait d'elle. Elle avait l'air fatigué. Ses vêtements étaient froissés et tachés.

– Ravie de voir que vous vous régalez tous. Vous avez l'air bien reposé. Pour ma part, on m'a enlevée !

Sevair, d'abord soulagé, se crispa de fureur contenue. Il en lâcha ses couverts. L'indignation et la colère se faisaient entendre dans tous les Chants des Lladraniens autour de lui.

Elizabeth, elle, gardait son calme. Elle désigna la chaise à sa gauche.

– Enlevée peut-être, mais tu t'en es manifestement bien sortie.

Bri eut un reniflement contrarié, jeta un regard mauvais à sa sœur et s'approcha d'un pas raide de la table. Elle souleva un couvercle et sentit une bonne odeur d'œufs brouillés.

– Ton inquiétude me touche beaucoup, annonça-t-elle à Elizabeth.

– Je savais que tu allais parfaitement bien, et, malgré ton irritation, je vois que tu es tout excitée !

Sevair se leva et vint vérifier que Bri n'avait pas de mal.

– Enlevée ! s'exclama-t-il.

– Je vais très bien, déclara-t-elle, en sentant les courbatures consécutives à une nuit passée sur un sol froid de pierre.

Zérès dormait toujours à son réveil, et le verrou magique sur la porte avait disparu. Une fois parvenue dans une rue plus importante, Bri avait vu au loin l'Hôtel des Guildes et le Château sur la colline. A partir de là elle avait pu se repérer pour retrouver son « logement de fonction ». En s'approchant elle avait senti la présence d'Elizabeth, ce qui l'avait soulagée.

– Ses carillons sonnent clair et fort. Elle a toujours autant de Pouvoir! affirma un guérisseur.

Les mains bien chaudes de Sevair se posèrent sur les épaules de Bri, parcoururent ses bras et finirent par reconforter ses mains de leur grande étreinte calleuse. *Le tailleur de pierres serait-il en train d'éprouver la valeur de la matière ?* pensa Bri.

– C'est l'ami inquiet qui agit, rectifia Sevair. Le sculpteur ému par la perfection des lignes chez une femme.

Ah, voilà qu'il lisait directement dans ses pensées à présent. Elle le regarda, étonnée.

– J’ai entendu que vous aviez passé l’essentiel de la soirée d’hier avec Koz et d’autres Chevaliers, au Nom de Nom, poursuivit-il.

Il lâcha une main de Bri et la tira vers la table. Elle s’installa et remplit son assiette. Les deux sœurs se sourirent. Chaque membre de la famille Drystan chérissait le moment du petit déjeuner!

Une Maîtresse de la Ville souleva un autre couvercle et révéla d’épaisses tranches de bacon.

– Les plats sont...enchantés pour garder la nourriture au chaud, remarqua Elizabeth d’un ton un peu éberlué.

*Pauvre sœurette*, pensa Bri, *ta vision du monde se retrouve sérieusement ébranlée !* Elle adressa à sa jumelle une bouffée d’affection et reçut la même en retour.

– Alors vous étiez bien au Nom de Nom ? voulut savoir Sevoir.

– Vii, confirma Bri avec un sourire. Et au Chevalier Vert, et à Stella Luna, La Cruche de Bière, Le Chien qui Rit... Je ne connais pas le nom du dernier débit de boissons, conclut-elle en essayant d’épousseter ses vêtements, mais je n’en ai guère vu que l’arrière-salle.

Elle avait transmis plusieurs images fugitives tout en parlant; le visage de Koz au Nom de Nom, bien sûr, mais aussi les trophées pendus là-bas. Elle posa un regard inquiet sur Elizabeth ; avait-elle déjà vu ces monstres?

Elizabeth ressentit la tension de sa sœur.

– Tu es en sécurité ici, voulut-elle la rassurer. Mange donc.

Bri mit de côté sa fatigue, son irritation.

– Tu as raison.

Sevoir, l’air martial, prit la parole.

– Faites-moi savoir qui a osé lever la main sur vous et je ferai en sorte qu’il ou elle le regrette à chaque instant de sa vie !

Bri le considéra et se rendit compte qu’il était vêtu de manière très formelle, ainsi que le reste de la tablée, Maîtres de la Ville et guérisseurs.

– Ce n’est pas la peine, répondit-elle.

– Nous nous sommes inquiétés pour vous ! insista Sevoir, l’air agacé.

– Ah oui, j’ai vu ça.

Bri porta un regard acéré sur les convives en plein repas.

– Elle est toujours grognon le matin, déclara Elizabeth d’un ton léger, avant d’ajouter à l’adresse de sa sœur :

– C’est moi qui leur ai dit que tu allais bien. Et d’ailleurs, qu’est-ce que tu entends par « enlevée » ?

– Eh bien, on dirait que quelqu’un ici s’est mis à dos les médecins classiques, expliqua Bri en désignant les guérisseurs. Il pense qu’ils s’y prennent mal pour soigner cette maladie et que lui a de meilleures idées.

Elizabeth ferma les yeux et secoua juste un peu la tête.

– Bri, ce genre de choses n’arrive qu’à toi !

– C'est ce que je me suis dit.

– Et quel individu remet ainsi nos méthodes en question ? demanda l’un des guérisseurs d’un air guindé.

Après avoir avalé une bouchée de ces œufs fabuleux, Bri répondit.

– Il s’appelle Zérès. Il va sans doute arriver.

Sans doute, s’il avait vraiment l’intention de les aider, s’il croyait sincèrement à ce qu’il lui avait affirmé la nuit précédente.

Les Lladraniens avaient tous l’air indigné.

– Comment ose-t-il vous enlever et éructer ses idioties à vos oreilles ! s’écria un guérisseur.

Sa main tremblait si fort que sa fourchette tintait contre son assiette.

– Je me doutais que vous alliez réagir ainsi, dit Bri après quelques bouchées. Veuillez nous excuser un instant.

Elle s’adressa à Elizabeth en anglais :

– J’ai tendance à le croire.

– Ben voyons, c’est normal ! Tu penses par principe que toute pratique médicale généralement acceptée est le résultat d’une pensée bornée...

Bri termina son pain.

– Tu inverses les choses, déclara-t-elle tranquillement. C'est bien la médecine occidentale standard qui rejette sans l’examiner mon don de guérison. Si j’avais pu l’utiliser dans un cadre officiel, j’aurais suivi les mêmes études que toi !

– Mais ici ils pratiquent comme tu l’as toujours fait! objecta Elizabeth. Tu n’aurais pas l’esprit de contradiction, par hasard?

Bri se fit une nouvelle tartine d’œufs brouillés sur un pain excellent, parsemé de grains d’une céréale inconnue, avant de répondre :

– L’important est que ce réprouvé a *raison*, insista-t-elle. Les guérisseurs autour de nous n’ont pas été capables de soigner le mal, ils ont dû nous appeler d’une autre dimension pour qu’on les aide !

Elle passa à la communication télépathique et émotionnelle pour mieux convaincre sa sœur.

*J’ai ressenti cette connexion prodigieuse avec lui, j’ai entendu ce Chant extraordinaire. Personne ne s’en approche, parmi les gens que nous avons vus !*

Elizabeth restait le regard fixé sur Bri, sa propre tartine oubliée à mi-chemin de sa bouche.

Ne me dis pas que tu as « rencontré quelqu’un » !

*Je ne te parle pas d’un lien amoureux ! Bri fronça les sourcils, en quête du mot juste. C’était un sentiment presque... familial, comme celui que j’aurais éprouvé pour un mentor.*

Elle essaya de transmettre directement à Elizabeth les sensations qu’elle avait eues en présence de Zérès, ce Chant si fort qui émanait de lui, cette...aspiration dans l’espace. Ses souvenirs lui

paraissaient bien flous.

– Oh, fit tout de même sa sœur.

Elles entendirent quelqu'un tousser et reportèrent leur attention sur les guérisseurs qui les scrutaient avidement. Celui qui avait parlé plus tôt, un homme voûté au visage sévère, avec des étendues dorées assez impressionnantes dans sa chevelure, croisa le regard de Bri.

– C'est bien qu'on vous ait présentées à la Ville hier. Cela a remonté le moral du peuple qui était fort bas, alourdi de crainte. Mais maintenant nous devons penser à votre formation.

Son regard passa d'Elizabeth, bien nette, soignée et propre, qui dégageait une bonne odeur d'herbes médicinales fraîches, à Bri dont la tenue froissée ne faisait certes pas honneur à l'état de guérisseur. Et voilà que même ici il fallait qu'on compare les deux sœurs ! C'était bien pour cela que Bri avait suivi ses formations en massothérapie et autres médecines alternatives ailleurs qu'à Denver, là où Elizabeth brillait dans ses études de médecine.

L'homme transperça Bri de son œil sévère et lui fit un sourire assez peu aimable.

– Nous allons poursuivre au parloir, décida-t-il.

– On dirait qu'ils ont décidé de me modeler à leur guise aujourd'hui, marmonna Bri à l'adresse de sa sœur.

– Vous avez *tant* à apprendre ! pépia une guérisseuse en faisant de grands gestes.

On voyait bien qu'ils auraient préféré avoir Elizabeth en ville plutôt que sa jumelle !

Les œufs que mangeait Bri perdirent soudain leur goût délicieux. Elle se tint assise bien droite, comme faisait sa sœur, et posa un regard impérieux sur les guérisseurs installés autour de la table. Ils lui faisaient l'impression d'une volée d'oiseaux rouges qui l'encerclaient en battant des ailes et criaillaient sans trêve :

– Ta formation. Ta sœur. Fais-ci, fais-ça !

Elle posa ses couverts dans son assiette, s'essuya les lèvres de sa riche serviette damassée, but un peu d'eau et prit la parole.

– Contrairement à Elizabeth, je ne suis pas une guérisseuse d'élite qui a suivi une formation très pointue de la médecine telle qu'on la pratique chez nous. Peut-être avez-vous déjà compris que la partie du monde d'où nous venons n'a pas la même vision que vous de cet art, poursuivit-elle avec un autre regard circulaire sur les convives. Elizabeth n'a pas l'habitude de soigner en utilisant ses mains et leur Pouvoir de guérison. Moi si !

Bri souleva lesdites mains et les considéra sous tous les angles.

– J'ai employé mes mains et leur don toute ma vie, et j'ai suivi une formation en médecines « alternatives » sur Terre. J'ai guéri une patiente de ce mal mystérieux hier. Et vous ? Elizabeth, de son côté, a soigné de graves blessures de Chevaliers. Et vous ?

Les guérisseurs semblaient immensément contrariés ; une même expression de refus borné marquait leurs visages.

– Je suis prête à travailler avec vous, à apprendre vos techniques, et aussi à découvrir avec Elizabeth et vous tous comment soigner la maladie. On parle ici d'un *échange* de techniques et d'information.

Sevair intervint avant que le silence s'alourdisse davantage et débouche sur un conflit ouvert.

– Nous avons du neuf. Nous pensons savoir d'où vient le mal : des frinks, d'une plante que nous avons baptisée la frinkose. Je l'ai trouvée la nuit dernière près d'une ferme. Une espèce de mousse avec de petites fleurs blanches en cloche. Nous allons informer tout le monde le plus vite possible !

– Cela risque d'être moins rapide que la croissance de cette maudite plante, déclara un guérisseur.

– Nous faisons de notre mieux, répliqua Sevair, le visage déterminé.

– Comme vous avez toujours fait, dit une femme plus âgée d'une voix apaisante.

– J'ai en tout cas informé Maître Jaquar. Il a pris des échantillons la nuit dernière. Il m'a dit ne pas reconnaître cette mousse, il n'en a jamais vu sur l'île Alpha.

– Cela fait plus d'un an que Maîtresse Marian vit là-bas, remarqua quelqu'un.

– Les frinks cessent de tomber avec la pluie partout où vit une Exotique, confirma Sevair en regardant tour à tour Bri et Elizabeth. Encore un bien apporté par votre simple présence.

Bri cligna les paupières, saisie par la gentillesse de ces quelques mots. Elle leva sa tasse de thé, en apprécia l'odeur bien plus agréable que celle des vapeurs d'alcool qui tapissaient sa langue et ses narines, et la savoura jusqu'à la dernière goutte tandis que les serveuses venaient débarrasser. Elle s'essuya encore les lèvres et se leva.

– Je vais prendre un bain rapide et me changer. Je vous rejoins tout de suite. Y a-t-il eu d'autres cas de frinkose ?

– Pas à notre connaissance, lui apprit une guérisseuse d'un ton guindé.

Bri poussa un soupir soulagé.

– Peut-être avons-nous pris de l'avance alors, pour une fois !

Elle sentait que sa chemise lui collait dans le dos. C'était soit de la sueur, soit de la bière. Le sol de la taverne où elle avait dormi en était imprégné.

Elizabeth avait sursauté.

– Tu as une baignoire ici? demanda-t-elle.

– Pas toi ?

– Il n'y a que des douches dans la tour, les bains *publics* se trouvent au sous-sol du donjon, des sources chaudes les alimentent.

Bri eut une grimace assez snob.

– Eh bien moi j'ai au rez-de-chaussée une baignoire, de l'eau chaude à volonté et une salle de bains carrelée avec des fenêtres de verre opaque... Tu veux en profiter?

– Je me suis déjà lavée ce matin.

– Je vais demander à une des servantes de vous apporter des vêtements, intervint Sevair d'un ton très officiel.

Bri comprit qu'elle l'avait déçu. Elle avait horreur de ça ! Ses parents la grondaient rarement, il leur suffisait de lui jeter un regard déçu pour lui briser le cœur.

Elle ne pouvait pas, comme avec eux, présenter des excuses à Sevair – en famille, cela suffisait toujours – parce qu’ils se trouvaient au milieu d’une petite foule. Contrairement à la plupart des personnes présentes, il avait l’air épuisé. Bri voyait la tension contenue dans son regard et qui creusait ses rides. Il n’avait sans doute pas dormi, il avait passé la nuit à discuter de cette frinkose et à la chercher, elle ! Son Chant même l’indiquait à Bri, il semblait hésitant et son rythme en était plus lent.

Elle lui prit le bras et entendit sa mélodie plus intime, solide, égale...gentille. Pas d’une gentillesse efféminée, douce plutôt, courtoise. Bri ne se sentait pas au mieux de sa forme elle non plus ce matin, elle avait du mal à définir ses sensations. Elle alla puiser un peu au fleuve-vie, le laissa la traverser comme une vague puissante qui, en se retirant, emporta avec elle son épuisement et au contraire lui versa une mesure d’énergie toute fraîche. Elle en transmit un peu à Sevair qui se crispa, mais ne résista pas à la montée du Pouvoir.

Bri croyait presque voir la force bienfaisante s’enfouir dans les muscles, les tendons, les os, sans que rien n’en soit perdu ! Sevair et elle échangèrent un regard ; les yeux de l’homme semblaient moins sombres à présent qu’elle l’avait un peu soulagé de sa fatigue. Il s’inclina.

– Je vous remercie, déclara-t-il.

Le reste de l’assemblée les observait. Elizabeth rayonnait.

– Pas mal, hein? commenta-t-elle.

– Elle dispose si facilement du Pouvoir! remarqua l’un des guérisseurs.

– Il me semblait que Sevair avait passé une nuit blanche, expliqua-t-elle, et la mienne n’a pas été des plus confortables non plus.

Le visage de Sevair reprit une expression de colère butée.

– Je vais retrouver ce Zérès ! Où... ?

Mais Bri sortait déjà de la pièce, en direction de la bonne chaleur réconfortante qu’allait lui apporter son bain.

Elle s’autorisa une longue trempette, jusqu’au moment où elle entendit claquer la porte d’entrée et retentir la voix impérieuse de Zérès :

– Je veux voir mon élève !

D’autres voix peu aimables entreprirent de lui répondre !



Le temps que Bri se sèche, s'habille et se rende au parloir, les guérisseurs et Zérès semblaient sur le point d'en venir aux mains.

Les Maîtres de la Ville étaient partis, sauf Sevoir qui avait l'air résolu à punir le ravisseur d'Exotique.

Elizabeth fronçait les sourcils. Un regard lui avait suffi pour juger Zérès.

Tout comme les guérisseurs avaient jugé Bri d'après l'état de ses vêtements et leur odeur! Ils l'avaient vue comme une brebis égarée, une fêtarde, et non la victime d'un enlèvement. La réaction de ses « confrères » agaçait Bri au plus haut point.

Les guérisseurs et Zérès se tenaient face à face dans l'entrée, chacun jouant à qui crierait le plus fort. Zérès essayait de parler des soins à apporter à la frinkose, et les guérisseurs lui rappelaient tous ses échecs passés. Bri s'identifiait au réprouvé de la profession!

Une longue note haute résonna par toute la maison et chacun se tourna vers la porte. La harpe d'entrée se faisait entendre. L'urgence de ce son aurait correspondu sur Terre à un martèlement désespéré.

Sevoir ouvrit et tous virent ce qu'ils craignaient le plus : trois nouveaux cas de frinkose. Il y avait là un vieil homme qui s'appuyait sur une canne, un jeune adolescent émacié, au teint grisâtre, soutenu par une adulte, enfin un garçon d'une dizaine d'années inconscient dans les bras de sa mère.

– Entrez tous, invita Sevoir.

La discussion « animée » avait pris fin d'un seul coup.

Le vieil homme avança d'un pas mal assuré. Sevoir sembla vouloir l'aider, puis il se ravisa et s'inclina bien bas.

– Maître Mathias, le salua-t-il.

– Je suis venu dès que j'ai commencé à me sentir mal, déclara l'homme d'une voix agréable.

– Très bien, commenta le guérisseur âgé qui semblait à la tête du corps médical de la ville.

Ils entrèrent tous dans une grande pièce au rez-de-chaussée. Elle avait été spécialement équipée pour servir de salle de consultation et d'opération.

On allongea les trois patients sur des lits qui rappelaient à Bri les tables de massage dont elle avait l'habitude, recouverts de draps propres et de couvertures légères et douces.

Quelqu'un ferma la porte, puis un son frémissant parcourut toute la pièce, laissant dans son sillage une odeur de sauge et de lavande; un air magique d'assainissement, sans aucun doute.

Pendant un moment, les guérisseurs, les jumelles et Zérès se regardèrent en chiens de faïence, puis Zérès prit l'initiative.

– Allez-y, soignez-les ! lança-t-il, défiant ainsi tout le corps médical avec un grand geste de sa main douteuse.

Les guérisseurs s'agitèrent un peu ; leurs robes firent un bruit de feuilles soumises à un vent

contraire.

– Nous n’y arrivons pas, grommela leur chef. Allez-y donc, vous !

– Très bien, répondit Zérès après avoir acquiescé pensivement.

Il se rendit près d’une cuvette pleine d’eau et se lava le visage et les mains, en chantant lui aussi un petit air d’assainissement. Sa voix saisit de nouveau Bri : il y avait quelque chose chez lui qu’on ne trouvait chez personne d’autre !

*Je comprends ce que tu voulais me dire, lui transmit mentalement Elizabeth. Il ne ressemble à personne.*

*Je te l’avais bien dit.*

*Si nous arrivons à comprendre ce qu’il y a de différent chez lui et à l’apprendre aux autres guérisseurs...*

Elizabeth considéra sa sœur.

*Ton Chant à toi aussi présente cette particularité, comme celui de Zérès !*

*Ah bon ?* demanda Bri en haussant une épaule.

*Oui; et moi je ne l’ai pas.*

*Peut-être s’agit-il d’un aspect du fleuve-vie...*

Les jumelles n’eurent pas l’occasion d’explorer plus avant cette piste : Zérès s’était approché du vieil homme d’une démarche solennelle de grand médecin.

– Mathias, me permettez-vous de vous soigner?

Les yeux du vieil homme s’étrécirent. Il renifla sans se cacher.

– Vous ne vous êtes pas lavé; vous n’avez pas l’air très frais, vous n’êtes pas ivre, au moins.

Bri se dirigea vers eux, mais Zérès l’arrêta d’un regard peu amène.

– Je n’ai pas besoin de toi, annonça-t-il.

Bri revint auprès d’Elizabeth. Elle avait compris que Zérès devait faire ses preuves ! Il posa ses mains sur le patient qui ne le quittait pas de son regard sagace.

– Ne vous en faites pas, vieil homme, quand j’en aurai fini avec vous je parie que vous aurez rajeuni de dix ans !

Mathias eut un petit rire et se détendit. Il ferma les yeux.

Les guérisseurs murmuraient entre eux et émettaient une rumeur narquoise.

Zérès les ignora. Il prit la tête de Mathias dans ses mains, de la manière dont aurait procédé Bri au début d’un massage du cou.

Puis il se mit à Chanter, et c’était magnifique : une basse noble au *vibrato* puissant ! Plus personne ne bougeait dans la pièce. Elizabeth vit de vives couleurs envelopper le patient. Sa peau paraissait soudain plus saine, plus fine, ses lèvres plus rouges !

– Terminé ! s’écria Zérès avant de s’effondrer sur le sol où il resta tout frissonnant.

Mathias s’assit, considéra le guérisseur par terre, puis descendit aisément du lit.

Le corps médical éberlué considérait Mathias en pleine forme, Zérès écroulé. Bri fit la grimace.

– Il peut accéder au fleuve-vie, commenta-t-elle, mais il n'arrive à le maîtriser que par son Chant. Il ne sait pas en estimer la force ou la profondeur, ni rompre le contact avec lui sans s'évanouir.

Sevoir souleva Zérès et l'installa dans un fauteuil bien rembourré dans un coin de la pièce.

Mathias alla vers le fauteuil de Zérès et se percha sur l'accoudoir.

– Passionnant; rien d'aussi intéressant ne m'était arrivé depuis bien longtemps ! Je vais rester pour observer la suite.

La mère du petit garçon prit la parole.

– Il ne mange rien! s'écria-t-elle en caressant anxieusement la tête de son fils. Sa langue est toute blanche.

Bri et Elizabeth échangèrent un regard.

– Bon, on dirait que c'est à nous, déclara Bri.

– Oui, approuva Elizabeth. J'ai beaucoup appris hier.

– Moi j'en sais déjà beaucoup, affirma Bri. Nous allons faire des merveilles, sœur, comme toujours quand on agit ensemble !

Elizabeth eut un sourire qui illumina tout son visage.

L'air très professionnel, elle se plaça près du lit à côté duquel la mère, minée d'inquiétude, se tordait les mains.

Bri se mit face à sa sœur.

– Je vois très clairement son aura avec ses chakras, indiqua Elizabeth en posant ses mains sur l'enfant.

– Moi j'entends plutôt, lui rappela Bri en souriant. Je vois vaguement les chakras.

Leurs doigts écartés se touchèrent.

– Ah, dit Elizabeth avec un petit sourire satisfait. Maintenant j'entends les notes, les fameux « carillons ».

– Voyons ce que tu as appris hier, reprit Bri.

Les jumelles mirent en contact leurs énergies.

– Premier carillon, murmura Elizabeth, concentrée.

– Un *do*.

– Rouge.

– Le chakra de base, commenta Bri.

Le Pouvoir de diagnostic d'Elizabeth remonta le long de la poitrine du patient.

– Ah, je vois, annonça-t-elle. Le troisième carillon, le jaune, est voilé, comme boueux.

– Le chakra du plexus solaire, un *mi*.

Elizabeth entreprit de nettoyer les souillures grisâtres du mal.

– Attends, qu'est-ce que tu fais? demanda Bri.

– Mon travail, je le soigne, répondit Elizabeth sans quitter des yeux le malade.

– Tu n’explores pas plus loin? Depuis quand n’examines-tu pas *complètement* tes patients avant de les soigner?

Le flot énergétique d’Elizabeth se mit soudain à perdre de sa régularité. Elle jeta un regard apeuré à Bri qui « lissa » la quantité de Pouvoir qu’elles émettaient à elles deux.

*Utilisons notre don !* transmit Bri à Elizabeth par télépathie.

Elle prit son temps pour parcourir et observer tout le corps de l’enfant. Il y avait d’autres minuscules traces de souillures noires et grises, des volutes malsaines. Elizabeth les vit aussi.

... Et, au sommet de la tête, une fine toile d’araignée grise voilait délicatement l’ensemble du cerveau!

*Seigneur! s’écria Elizabeth.*

*Zérès avait raison, remarqua Bri. Ils traitent une partie du corps après l’autre sans avoir de vue d’ensemble !*

Elizabeth aida Bri à accomplir la tâche complexe de destruction du réseau maléfique : il s’agissait de le défaire fil à fil, d’utiliser le fleuve-vie pour le faire disparaître. Cette maison elle aussi possédait beaucoup de Pouvoir; des cristaux magiques avaient été incrustés tout autour du plafond. Bri disposait d’un courant puissant du fleuve-vie qu’elle pouvait manier aussi finement qu’un laser!

Après une demi-heure d’intense concentration, elles avaient fini. Bri se mordait la lèvre.

*Sœurette? transmit-elle. Je n’avais pas suivi de méthode jusqu’ici, j’avais seulement laissé le fleuve-vie me submerger. Crois-tu que nous devrions revoir tous ceux que nous avons soignés jusqu’ici pour nous assurer qu’ils vont bien ?*

Elizabeth réfléchit, les sourcils froncés, et quand elle lui répondit en esprit ce fut sur un ton calme et logique qui rappela à Bri leurs parents.

*Le mot important ici est « submerger », expliqua-t-elle. Je crois que c’est ce que Zérès a fait avec Mathias.*

Bri écouta les mélodies des chakras du vieil homme et son Chant global, celui de son état général. Tout allait bien à part le ralentissement normal dû à son âge avancé.

*Son aura est bien nette, annonça de son côté Elizabeth. Je pense que se laisser « submerger » par le fleuve-vie produit des soins excellents, mais... constitue une méthode gaspilleuse d’énergie !*

*Je suis d’accord,* confirma Bri.

Les deux sœurs s’approchèrent ensuite de l’adolescent qui avait fermé les yeux et transpirait. Il semblait beaucoup souffrir.

Bri et Elizabeth placèrent leurs mains sur le patient et repérèrent la toile grise qui voilait son cerveau et empoisonnait tout son corps. Elle avait installé une « tête de pont » supplémentaire au niveau de l’appareil génital. Bri s’ouvrit au fleuve-vie. Elle sentit au cours de l’opération qu’Elizabeth faiblissait.

*Tu utilises trop ta propre énergie quand tu vas chercher le Pouvoir dans les cristaux,*

*l'avertit-elle. Tu dois puiser dans le fleuve-vie !*

Elizabeth ne réagit pas, aussi Bri haussa-t-elle les épaules avant de détourner vers sa sœur un peu du flot de Pouvoir.

Quand elles eurent fini, le jeune garçon se leva et s'étira avec le sourire, en pleine forme. Bri ne vit rien venir : il la prit dans ses bras et lui plaqua un gros baiser sur la joue avant de faire de même avec Elizabeth. Il s'inclina ensuite bien bas.

– Merci! s'écria-t-il en lladranien.

Il offrit le bras à sa mère ; elle s'empressa de s'y appuyer en adressant aux jumelles un sourire encore plein de larmes et une profonde révérence.

Ils sortirent.

– Une démonstration étonnante ! commenta Mathias. Cela dit, je n'ai pas à me mêler de vos affaires, je m'en vais. Bonne journée à tous. Sevair, tu m'avertiras s'il y a du nouveau.

– Bien sûr, Maître.

Zérès renifla bruyamment; il s'éveilla, essuya ses lèvres et se frotta le ventre.

– J'ai faim! lança-t-il à l'assemblée.

Bri lui tapa sur l'épaule.

– Nous avons eu un excellent petit déjeuner, dit-elle. Il reste certainement de quoi te régaler!

Zérès se souleva de son fauteuil et se dirigea vers la porte, l'air assuré, en jetant un regard serein aux représentants du corps médical.

– Vous voyez bien que vous allez devoir m'écouter! Et elle, c'est mon élève, ajouta-t-il en désignant Bri.

Il se dirigea fièrement vers la sortie et conclut :

– Pour le reste, vous faites comme vous voulez.

Les guérisseurs s'étaient rassemblés en un bloc de désapprobation.

– Il va nous falloir réfléchir, annonça leur chef.

Il salua les deux sœurs et Sevair de la tête puis quitta la pièce à son tour. Les autres s'inclinèrent ou firent la révérence, et tous le suivirent.

Bri, Elizabeth et Sevair, restés seuls, gardèrent un moment le silence. Le Maître de la Ville paraissait plongé dans de profondes réflexions. Bri pour sa part se moquait des problèmes de politique interne à Castleton ! Elle se frotta les mains.

– Nous avons bien travaillé ce matin ! s'exclama-t-elle. Tu veux essayer cette fameuse baignoire, maintenant?

– D'accord, avant de retourner au Château, approuva Elizabeth. Mais d'abord que dirais-tu d'un peu de pain avec du fromage? J'ai faim moi aussi, comme Zérès.

Bri eut un petit rire.

– Je ne dis pas non !

Une heure plus tard Elizabeth avait visité toute la maison et félicité Bri. Boue vint la ramener au

Château pour informer les guérisseurs là-bas des derniers développements. Bri et Elizabeth avaient décidé qu'à partir du lendemain elles recevraient les patients chaque après-midi dans leur demeure de fonction.

Zérès et Sevoir restaient là ; ils discutaient de la frinkose. Bri se rendit à la salle de consultation pour la nettoyer. Les guérisseurs, avant de partir, avaient ré-énergisé par un Chant rituel les cristaux de Pouvoir, et Zérès avait de son côté participé avec un air d'assainissement, mais Bri tenait à purifier la salle à sa manière à elle. Elle y fit un ménage selon les méthodes terriennes et en outre Chanta doucement un petit sort modeste qu'elle avait inventé, puis alla retrouver les deux hommes dans l'entrée.

Sevoir reprit sa posture de Maître de la Ville.

– Je tiens à vous parler de vos agissements de la nuit dernière, Zérès, déclara-t-il d'un ton grave qui fit se hérissier les cheveux sur la nuque de Bri.

L'homme plus âgé se tourna lentement, méfiant, vers son interlocuteur, et s'inclina.

– Maître de la Ville Masif, annonça-t-il cérémonieusement de sa voix éraillée d'ivrogne, je présente ici mes excuses. Je ne pensais pas avoir d'autre moyen d'entrer en contact avec la guérisseuse exotique, expliqua-t-il en désignant d'un grand geste l'environnement luxueux où ils se trouvaient. Et je devais *absolument* lui parler, conclut-il en se dressant de toute sa hauteur assez impressionnante. Mes théories ne sont pas classiques sans doute, mais j'ai raison!

Il rayonnait d'une fierté mal dissimulée. Il était attirant et arrogant à la fois, comme beaucoup de médecins qu'avait connus Bri, et il lui rappela un peu à ce moment l'ex-fiancé d'Elizabeth, le fameux Cassidy Jones.

Sevoir croisa les bras.

– Oui, continua le guérisseur d'un ton moins arrogant mais plus sérieux, j'ai fait ce que j'ai cru devoir faire pour le bien de notre ville et de notre pays, pour combattre les Ténèbres ! Vous, un Maître de la Ville, devez savoir ce que c'est de faire des choix difficiles, termina-t-il avec conviction.

– En effet, répondit fraîchement Sevoir. Voilà pourquoi je dirai à mes pairs de ne pas vous châtier tant que cette crise durera!

Il fixa Zérès qui réagit en opinant sobrement.

– Vous êtes autorisé à former Bri – pardon, à *échanger des techniques et des informations* avec elle – et vous travaillerez de concert avec les guérisseurs de la ville.

Zérès eut une petite toux de protestation, mais Sevoir le gratifia d'un sourire plein de dents.

– Pour le bien de notre ville et de notre pays, pour combattre les Ténèbres, nous devons tous œuvrer ensemble, reprit Sevoir, renvoyant ainsi à Zérès ses propres paroles. Nous vous acceptons donc comme mentor de Bri. Elle, de son côté, sera tenue pour responsable de votre comportement. Je suppose que vous pourrez loger ici, dans la demeure de la guérisseuse exotique.

Il eut un hochement de tête et conclut :

– Bonne journée à vous deux.

Il alla jusqu'à la porte, posa la main sur la poignée et se retourna vers eux avec cette fois un vrai

sourire.

– Cela devrait vous faire le plus grand bien d’être chacun responsable de l’autre ! Je vous verrai plus tard.

Il viendrait vérifier qu’ils ne faisaient pas trop de bêtises, quoi. Il ouvrit enfin la porte.

– Si vous avez trop envie de sortir, au moins restez ensemble...et, Bri, gardez sur vous la boule de cristal!

Zérès resta un moment l’œil fixé sur la porte, puis il poussa un soupir, sourit, et fit un clin d’œil à Bri.

– Bon, je vais chercher mes affaires, alors.

Il leva le regard vers le haut de l’escalier.

– Il y a une chambre pour toi, lui déclara Bri avec un sourire. Très jolie, toute mauve!

Bri lut un peu du Livre de la Tradition d’Alexa, assise au bureau de sa chambre, jusqu’à ce que les aventures pourtant passionnantes qu’il contenait ne puissent plus vaincre efficacement son manque de sommeil. Elle tituba jusqu’au lit et s’y écroula.

... Pour se réveiller une heure plus tard, couverte d’une sueur glacée, tremblante. Elle avait fait d’affreux cauchemars : des monstres attaquaient leurs parents, des écorcheurs qui crachaient du feu sur l’avion où ils se trouvaient!

Le souci qu’elle se faisait pour ses parents et qu’elle avait voulu réprimer resurgissait à présent en un cyclone paniqué. Elle se sentait paralysée, avait l’impression que la chambre tourbillonnait autour d’elle, que les murs se refermaient et l’oppressaient. Elle n’était pas chez elle, même pas sur Terre !

Elle transmit un grand cri par le lien mental avec sa jumelle.

*Elizabeth ! Nos parents !*

Le visage d'Elizabeth apparut tout de suite à l'esprit de Bri.

*Tout va bien, sœur !* la rassura-t-elle.

*Un cauchemar*, expliqua Bri en s'asseyant.

Elle se frotta le visage pour en chasser le sommeil. Il était tout humide de sueur et de larmes. Bri ne pouvait pas parler de son rêve pour l'instant, mettre des mots sur ces images abominables !

*J'aimerais bien jeter un coup d'œil à ce fameux Temple où on nous a appelées*, dit-elle plutôt.

*Je m'y suis rendue seule, la salle était vide*, déclara Elizabeth. Bri sentit une hésitation chez sa jumelle.

*Continue*, l'encouragea-t-elle.

Mais elle avait ressenti l'essentiel : l'émerveillement d'Elizabeth devant le bâtiment et l'écho des Chants qui y traînait encore, ceux notamment qu'on avait utilisés pour guérir; les images, aussi, qui avaient traversé comme un éclair l'esprit de sa sœur en ce lieu. La piscine carrée qui l'avait attirée, d'où émanaient en auras blêmes, translucides, qu'elle avait pourtant très bien vues, des ondes de guérison. L'ambiance puissante et étrange de ce grand espace.

*Wouah !* transmit Bri, l'effroi apporté par son cauchemar déjà presque oublié.

*N'est-ce pas ? Et il ne s'agit que de vagues impressions laissées par cet endroit. Tu devrais vraiment y faire un tour, toi aussi. Bien sûr, il faut qu'on y aille ensemble, mais tu devrais aussi le voir seule, ne serait-ce que pour ressentir ce que ce lieu peut t'apporter à toi.*

Bri s'appuya contre la tête du lit. Cette dernière phrase constituait un commentaire vraiment très inhabituel de la part d'Elizabeth la rationnelle !

*D'accord*, répondit-elle.

*Quoi qu'il en soit, j'ai bien examiné l'endroit, reprit Elizabeth, et je ne crois pas que nous pourrions nous renvoyer toutes seules à la maison. Il y a une grande quantité d'énergie là-bas, mais je ne vois pas comment nous pourrions y accéder et l'utiliser pour rentrer chez nous. Je ne sais pas du tout comment élaborer un... euh...*

*Un sort magique ?* suggéra Bri, amusée, tout en imaginant la grimace d'Elizabeth à ces mots.

*C'est ça*, admit sa sœur. *A moins que tu n'aies entrepris des études spirituelles au cours de ta formation en médecines alternatives ?*

Et pour une fois elle faisait allusion aux années d'apprentissage de Bri sans aucune raillerie, avec même une note d'espoir.

*J'ai assisté à quelques cérémonies panthéistes*, indiqua Bri, mais seulement en observatrice.

*Domage !* commenta Elizabeth.

*Tu crois que les autres Exotiques nous aideraient ?*

*Non, pas tant que nous n'aurons pas trouvé un remède à la frinkose.*

Deux semaines avant que leurs parents rentrent chez eux pour découvrir que leurs deux filles avaient disparu ! Ils avaient sûrement déjà appelé pour dire qu'ils étaient bien arrivés... Bri se



remit à paniquer : et s'ils n'étaient *pas* bien arrivés, justement?

*Bri, calme-toi !*

Elizabeth lui transmit son propre sentiment de calme, comme à une patiente hystérique. Mais Bri se rendait compte que, bien enfouie dans la tête de sa sœur, la même crainte voulait hurler elle aussi!

*Allons, combien de fois avons-nous déjà entendu parler d'un accident d'avion sur un vol en direction d'Hawaii ?* reprit Elizabeth d'un ton raisonnable.

Fort peu, elle avait raison. L'oppression que Bri ressentait se relâcha un peu.

*Avons-nous au moins un moyen de savoir s'ils vont bien ?* transmit-elle.

*Je ne sais pas, mais je sais à qui le demander,* répondit Elizabeth d'un ton déterminé.

*Marian !*

*Exactement. J'y vais sur-le-champ.*

La communication télépathique s'interrompit soudain, mais Bri savait que, si elle se concentrait, elle pouvait savoir à tout moment ce que faisait Elizabeth : sortir en courant de la suite, descendre précipitamment l'escalier de la tour.

Maintenant Bri n'avait plus qu'à attendre.

Ce qu'elle allait évidemment se garder de faire. Il lui fallait s'occuper l'esprit. Elle alla dans la chambre de Zérès et le trouva en pleine sieste.

Elizabeth se rendit au plus vite à la suite des Maîtres, dans le donjon. Elle ne doutait pas d'y trouver Marian. Sa maîtrise du Pouvoir se développait rapidement, et elle pouvait savoir désormais à tout moment, si elle voulait, où se trouvaient les autres Exotiques dans les limites du Château.

Elle leva la main pour faire résonner les cordes de la harpe d'entrée et son cœur se serra à la vue du vernis rose pâle sur ses ongles : un petit plaisir tout simple qu'elle s'était accordé pour fêter la fin de ses études et les quelques semaines de vacances qui l'attendaient avant de prendre son poste à l'hôpital municipal de Denver!

Ce souvenir suffit à ramener à son esprit l'image de Cassidy, ses yeux bleus brillants vibrants d'une intelligence effrayante, ses cheveux noirs, ses traits bien dessinés, et cela raviva sa douleur. Il était irlandais d'origine, mais orphelin ; il avait dû passer son enfance au sein d'une série d'institutions sociales qui, déclarait-il, ne « l'avaient pas rendu trop malheureux ». Pourtant il ne parlait jamais de son enfance, il insistait sur l'importance du présent pour préparer l'avenir. Elizabeth le soupçonnait de vouloir devenir aussi « normal » qu'elle. Elle avait cru qu'il l'aimait, mais peut-être en fait avait-il seulement voulu se rapprocher d'une famille aimante !

Rester plantée devant le logis de Marian n'allait rien résoudre. Elizabeth sonna et se prépara à une discussion difficile avec les deux Maîtres.

La porte s'ouvrit sur Jaquar, encore un homme aux yeux bleus et aux cheveux noirs !

– Salutations, Elizabeth, l'accueillit-il de sa belle voix profonde qui à elle seule semblait déjà un puissant outil magique.

Elle lui répondit d'un sourire qu'elle savait contraint. Elle ne pouvait pas faire mieux pour l'instant.

– Salutations, Jaquar.

Elle fit la révérence. Un excès de politesse ne pouvait pas faire de mal.

Jaquar s'effaça pour la laisser entrer, referma la porte et s'inclina.

– Salutations, Marian.

– Bonjour, Elizabeth, lui répondit Marian en se levant. Que peut-on faire pour toi ?

– Bri et moi nous inquiétons. Nos parents ont pris un vol pour Hawaii hier matin et nous ne savons pas s'ils sont bien arrivés. Est-il possible que des messages d'eux soient arrivés sur nos téléphones portables ?

– Non, désolée. On sait avec certitude que les portables ne savent pas atteindre une autre dimension ! Koz et moi en avons un également et les Maîtres les ont soumis à toutes sortes d'expériences...

– A-t-on un moyen de savoir ce qu'il se passe sur Terre ?

Elle prononça cette phrase sur un ton presque suppliant.

Marian hésita. Elizabeth sentit qu'elle s'apprêtait à lui mentir.

Elle se redressa de toute sa taille, ce qui n'était pas grand-chose devant Marian et moins encore devant Jaquar !

– Bri et moi risquons de ne pas nous sentir tranquilles tant que nous ne serons pas assurées du sort de nos parents, annonça-t-elle. Des guérisseuses inquiètes risquent de perdre une partie de leur concentration...

Elizabeth sentit qu'un échange télépathique avait lieu entre Marian et son époux. Elle se demanda si c'était aussi agaçant pour les autres quand elle pratiquait de la sorte avec sa jumelle.

Elle essaya en vain de faire un sourire charmeur à Jaquar.

– Nous n'avons pas l'habitude que nos Exotiques aient laissé des proches sur leur Terre d'origine, indiqua-t-il.

– J'ai pourtant compris que tel avait été le cas pour Marian, contra Elizabeth d'un ton calme malgré toute la tension qu'elle ressentait. Tu as dû te faire beaucoup de souci pour ton frère, insista-t-elle, le regard rivé aux yeux bleus de Marian.

– Il séjournait à ce moment dans une maison de repos.

– Tu le savais donc en sécurité.

Elizabeth sortit la petite boule de cristal qui n'avait pas quitté sa poche de la journée et la posa sur sa paume.

– Bri ? appela-t-elle.

Le visage de Bri apparut au sein du cristal.

– Alors, peut-elle nous donner l’information?

Elizabeth plaça la sphère entre son pouce et son index afin que sa sœur puisse voir tout le monde. Bri regarda directement Marian.

– Peux-tu nous aider?

– Le « Livre de la Tradition de la Maîtresse exotique Marian Harasta », prononça Jaquar tout doucement.

– Pardon? Je n’ai pas bien entendu, fit Bri. J’arrive tout de suite !

Une légère volute de brume apparut dans la boule de cristal et s’effaça très vite. Elizabeth replaça l’objet dans sa poche. Elle se sentait soulagée : avec Bri, elles seraient deux à faire pression sur ces magiciens !

Marian la regarda sévèrement.

– Si tu avais lu mon livre, tu saurais que mon mentor dispose d’un télescope transdimensionnel, expliqua-t-elle.

– Parce que tu crois que j’en ai eu le temps ? répliqua Elizabeth.

Mais elle comprit alors ce qu’impliquaient les paroles de Marian.

– Oh, un télescope transdimensionnel ? Alors ton mentor...

– Bossgond, intervint Jaquar.

– ... Bossgond peut voir la Terre ?

– Oui, confirma Marian. Enfin, s’il sait où regarder. Ce n’est pas facile de repérer deux personnes sur tout l’archipel des Hawaii !

– Ils passeront les trois premiers jours à O’ahu, se rappela Elizabeth. J’ai leur itinéraire avec moi. Je reviens !

Quand Elizabeth, de retour de sa suite, approcha de celle des deux Maîtres, elle sentit s’arrêter brusquement un dialogue télépathique intense entre les deux époux. Ils avaient dû se rendre compte qu’elle arrivait et maintenant ils se préparaient à la recevoir. Elle ne céderait pas : Bri et elle devaient s’assurer du sort de leurs parents. C’était la première priorité ! Elizabeth eut un sourire déterminé. Bri était en route. A deux elles gagnaient toujours !

Elle ne se donna pas la peine de faire résonner la harpe d’entrée mais frappa directement à la porte, en tourna la poignée et entra.

Marian était toute rouge et ne cachait pas son agacement. Jaquar avait l’air franchement crispé.

Elizabeth ferma la porte derrière elle et leva le menton d’un air de défi.

– Je suppose que vous avez pris des dispositions pour qu’on recherche nos parents? demanda-t-elle d’un ton poli et impérieux à la fois.

– Vii, répondit Jaquar.

Elizabeth se sentit submergée par le soulagement. Jaquar se plaça entre Marian et elle.

– Bossgond est avant tout préoccupé de ses recherches, et cela en fait quelqu’un de curieux de tout, comme beaucoup d’entre nous. Si vous pouvez indiquer un lieu où il aurait une chance de les trouver, Marian l’aidera à chercher.

– A mon avis, le conseil de guerre qui a lieu tôt demain matin est plus important..., commença Marian.

Ah, cela expliquait la tension entre eux.

Jaquar interrompit Marian sans agressivité.

– Rien ne nous empêche de partir tout de suite et d’arriver à l’île Alpha avant la nuit, remarqua-t-il. Peut-être même pourrions-nous trouver vos parents ce soir, ou demain matin au besoin.

Marian leur jeta un regard contrarié.

– D’accord, je vais faire les bagages, annonça-t-elle avant de sortir de la pièce.

– Tant que j’y pense, dit Jaquar en allant chercher deux fioles sur une petite paillasse de laboratoire à l’autre bout de la pièce.

Elles contenaient des liquides similaires d’aspect, un qui tirait sur le jaune, l’autre plutôt sur l’orange.

– Ce sont des potions de langues pour Bri et vous, expliqua-t-il. Il y en a pour une semaine. J’ai remarqué que votre maîtrise du lladranien commençait déjà à s’estomper.

Elizabeth se méfiait toujours de ce produit, mais accepta les fioles. Après tout, jusque-là la potion ne semblait leur avoir fait aucun mal.

Marian revint chargée de deux paires de sacoches qui devaient trouver leur place sur la croupe d’un cheval (ou d’un volaran). Elle portait une longue jupe-culotte.

– Sais-tu où on pourra trouver vos parents ? demanda-t-elle.

– Oui, affirma Elizabeth.

Elle se dirigea vers la grande table près des fenêtres et y posa son agenda avant de l’ouvrir à la partie qu’elle y avait réservée au voyage de leurs parents. Marian la rejoignit.

Elizabeth déplia les feuilles colorées imprimées depuis son ordinateur. La feuille sur le dessus donnait des informations générales et comportait différentes photographies : l’hôtel, la plage, l’intérieur d’une chambre.

– Voilà où ils vont loger, expliqua-t-elle.

Jaquar posa les mains sur les épaules de sa femme et étudia la feuille avec le plus grand intérêt.

– Quel grand bâtiment! observa-t-il. C’est fascinant. Je n’ai jamais vu d’arbres comme ça, ni une telle plage !

Elizabeth donna la feuille du dessus à Marian.

– Merci. J’en prendrai grand soin.

– Quand comptez-vous les chercher avec cet... appareil? demanda Elizabeth.

– Si nous partons dans les minutes qui viennent, en tenant compte du Pouvoir dont disposent nos volarans et de la quantité de Distance Magique qu’ils peuvent employer, je dirais deux heures et demie environ.

– Hawaii a trois heures de retard sur Denver, précisa Elizabeth en parcourant des yeux la liste qu’elle avait établie. Si j’en crois les réservations que j’ai prises pour eux, ils seront en train de visiter le Temple Byodo-In à O’ahu quand vous les chercherez. Papa est doyen du département

d'anthropologie à l'université de Denver. J'ai prévu un parcours personnalisé pour eux... Ils devraient passer pas mal de temps à cet endroit.

Elizabeth repéra les feuillets consacrés au temple.

Le grand index élégant de Jaquar tapota la photographie floue de la grande salle.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il avec vivacité.

– Oh ! C'est une énorme cloche, comme un gong, remarqua Marian.

– Un gong ? s'étonna Elizabeth.

Puis elle fit le rapprochement et sentit un frisson la parcourir tout entière.

– Oui, une cloche géante, confirma-t-elle.

– Le son émis par une cloche de cette dimension doit être très proche de celui d'un gong, commenta Jaquar. Cela devrait aider Bossgond à repérer l'endroit. Croyez-vous que votre père voudra la faire sonner ?

– J'en suis certaine, assura Elizabeth en fermant les yeux. On y encourage les visiteurs. Il ne se contentera pas d'un seul coup, et il demandera à maman de la frapper aussi !

– Certains sons passent à travers les dimensions, affirma Jaquar, et vos parents sont justement là aujourd'hui... On dirait que le destin parle !

*Allons donc!* couina une petite voix. Elizabeth mit quelques secondes à comprendre que les mots avaient résonné dans son esprit, émis par le faucon magiquement apparu au bord de la table.

– Tuckerin..., le salua-t-elle fraîchement.

Elle ne lui avait pas encore pardonné la perte de son portable. Elle fixa d'un air mécontent l'ancien hamster.

– J'avais des photos de la soirée d'anniversaire de mon père sur mon téléphone, lui rappela-t-elle. Montre-les à Marian et Jaquar, pour qu'ils puissent chercher nos parents sur le télescope transdimensionnel.

Les yeux de l'oiseau s'écarquillèrent. Il sembla réfléchir un instant, puis projeta deux têtes souriantes côte à côte.

Elizabeth gémit. Ses parents n'avaient jamais eu l'air si heureux, solides, pleins d'affection – l'un pour l'autre, et aussi pour leurs deux filles qu'ils regardaient à ce moment-là !

Une autre photo de leurs parents apparut, toujours chez eux, dans le bureau avec ses panneaux muraux de bois. Leur père avait la main posée sur la taille de leur mère, tenait de l'autre le portefeuille qui contenait leurs billets et toutes les informations sur le voyage qu'ils allaient faire, le cadeau des jumelles. Leur mère aussi tenait leur père par la taille, elle s'appuyait sur lui. Ils rayonnaient de bonheur!

Elizabeth restait l'œil rivé à ces images.

– Bri en aura davantage, finit-elle par prononcer d'une voix basse, en luttant contre les larmes. Elle avait apporté son appareil photo numérique.

– Ces deux-là sont parfaites, assura Jaquar. Tuckerin ?

Le faucon sautilla jusqu'à une feuille de papier, ferma les yeux, tituba un peu. Elizabeth, stupéfaite, vit des images vivement colorées apparaître sous l'animal. Elles étaient plus grandes que des photos standard, et la résolution valait celle des meilleurs studios ; cela n'avait rien à voir avec les portraits à moitié flous qu'elle aurait obtenus en imprimant ces photos chez elle ! Tuckerin s'écarta, l'air épuisé.

*J'ai utilisé du Pouvoir. Je rembourse un peu pour avoir mangé tes fruits...*

Marian s'éclaircit la gorge.

– Je te présente encore mes excuses pour la peur que nous t'avons faite hier. Considère ce voyage que nous allons faire pour vous comme un moyen de régler ma dette. Je te répète ce que je t'ai déjà dit : nous, les Exotiques, nous soutenons mutuellement. Je n'ai jamais voulu te faire du mal ; maintenant nous n'aurons plus à parler de dette ou de faveurs...

– Très bien, répondit Elizabeth. Je pourrai les garder quand vous aurez fini ? demanda-t-elle en désignant les photographies.

– Bien sûr. Et Tuckerin va en sortir un jeu pour Bri.

– Bri, elle est drôle, pépia le faucon.

Juste à cet instant, ils entendirent un son étranglé derrière eux et virent Bri sur le seuil, les mains sur la bouche, le regard fixé sur les photos. Elle avait les cheveux emmêlés et fleurait l'odeur d'ambre résineuse des volarans.

– Ils vont nous aider? voulut-elle savoir.

– Ils pensent pouvoir vérifier que papa et maman vont bien.

Le Maître de la Ville signala sa présence d'un toussotement.

– Sevoir m'a très gentiment accompagnée, expliqua Bri.

– En fait, j'ai profité de son volaran, rectifia Sevoir. J'aimerais savoir comment s'y prennent les Maîtres pour observer la Terre exotique. Nous avons toujours cru cela impossible !

Jaquar arborait à présent un sourire aussi rayonnant que celui du Maître de la Ville un peu plus tôt.

– Bossgond en est capable ; nous partons chez lui tout de suite. Vous pouvez nous accompagner si vous voulez.

– Pas ce soir, déclina Sevoir, mais vous pouvez dire au grand Maître Bossgond que j'aurai le plaisir d'accepter votre aimable invitation une autre fois.

– Nous devons partir, déclara Marian en allant droit sur la porte d'entrée.

Elle ne l'ouvrit pas assez vite pour le faucon qui passa tout simplement à travers. Puis Jaquar et elle sortirent de manière plus orthodoxe. Bri se frotta les yeux.

– J'ai cru voir..., commença-t-elle.

– Tu as bien vu, confirma Elizabeth.

– Je suggère que nous sortions nous aussi, intervint Sevoir. Je ne tiens pas à me trouver dans les quartiers des Maîtres en leur absence.

– Holà, ttho ! confirma Bri. Qui sait ce qu'il pourrait se produire si nous touchions ce qu'il ne faut pas?

Elizabeth lui tendit la bouteille jaune.

– La potion de langues, précisa-t-elle.

– On a intérêt à la prendre, je crois, reconnut Bri.

Dès qu'ils eurent quitté la suite et eurent refermé la porte derrière eux, Bri déboucha la bouteille et en but le contenu.

Elizabeth avala d'un coup la sienne et se lécha les lèvres. C'était très bon.

Ils se dirigèrent tous vers la suite d'Elizabeth.

– On va essayer de se renseigner sur ce télescope transdimensionnel, annonça celle-ci. Il devrait y en avoir une représentation dans le fameux « Livre de la Tradition de la Maîtresse exotique Marian Harasta ».

Et en effet : un hologramme animé jaillit de la page devant eux. Le télescope était installé devant une nuée de miroirs. Ensuite l'image pivota, ils virent tourner des réglages et se retrouvèrent en train d'observer à travers l'objectif un petit appartement surchargé de livres !

– Vraiment extraordinaire, chuchota Sevoir, très impressionné.

Elizabeth restait sans voix. C'est à ce moment qu'elle commença à se rendre compte de tout ce qu'elle avait vécu en deux jours. Elle sentit sa bouche s'assécher d'un coup. Elle comprenait enfin, viscéralement, qu'elle ne rêvait pas.

Elle se retrouvait piégée dans une autre dimension !

Bri ne tenait plus le coup. Elle s'effondra de fatigue après l'exaltation du retour à dos de volaran depuis le Château jusqu'à son logement. Sevoir lui tint le bras et elle s'appuya sur lui.

– Vous êtes épuisée, remarqua-t-il.

– Pas tant que ça, j'ai dormi un peu tout à l'heure.

Mais son sommeil avait consisté en une série de cauchemars...

– Tiens donc ! déclara-t-il en la menant droit à sa chambre et en l'installant gentiment sur son lit.

Une simple poussée et elle s'y étala de tout son long. Elle sentit que Sevoir lui retirait ses chaussures.

– Peut-être vais-je fermer les yeux un moment, pour les reposer, concéda-t-elle.

– Mais oui, reposez vos yeux.

Sevoir semblait amusé par l'expression ; on ne devait pas l'utiliser sur Lladrana... Bri avait déjà les paupières closes, mais elle se rendait tout de même compte qu'il souriait. Très bien, cet homme ne souriait pas assez d'habitude!

Ce fut sa dernière pensée avant qu'un tintement la réveille. La clepsydre. Elle l'avait réglée pour sonner à intervalles de douze heures, le plus grand possible. Elle la considéra d'un œil éteint. 6 heures du soir. Elle s'assit sur le lit, bien réveillée maintenant, en colère contre elle-même.

Elle n'aimait pas les siestes. Elles représentaient pour elle une perte de temps ! Et cela faisait deux jours de suite qu'elle s'endormait l'après-midi (deux fois aujourd'hui). La veille, on pouvait le comprendre, au lendemain d'une journée particulièrement éprouvante, mais là elle n'avait pas d'excuses...

Elle quitta sa tenue froissée pour en mettre une toute propre, et laissa choir ses vêtements défraîchis dans un conduit relié à la buanderie. En même temps, elle s'employait à chercher des explications : elle était encore déboussolée par l'accumulation de décalages horaires, Suède-Colorado-Lladrana, elle avait besoin de repos après toute cette énergie dépensée à soigner les patients, elle devait gérer une situation entièrement inédite et émotionnellement épuisante, elle n'avait plus le contact avec la Terre-Mère... Elle sentit ses yeux se remplir bêtement de larmes.

Un bruit d'effondrement se fit entendre en bas. Bri essaya d'entendre le Chant de l'intrus.

Zérès bouleversait la cuisine. Il devait être en train de dévorer ses provisions à elle qui mourait de faim! Elle enfila en hâte ses chaussures et descendit.

Il était dans la salle à manger, en pleine dégustation d'un sandwich accompagné d'une salade de légumes; Bri s'arrêta pour le considérer. Ses cheveux étaient en désordre mais semblaient moins



sales que la veille. Vraisemblablement, il avait fait un sérieux brin de toilette.

La lumière qui se déversait des fenêtres tombait en plein sur le vieil homme bougon au ventre rebondi et sur la table impeccable, brillante de propreté, sur la vaisselle de porcelaine délicate. Il n'avait décidément pas l'air à sa place en cet endroit.

– Fais comme chez toi ! l'interpella Bri, les mains sur les hanches.

– Merci beaucoup, je n'y manquerai pas.

Il semblait s'amuser de la voir contrariée.

– Je suis ton mentor. Tu m'as accueilli et tu as envoyé au diable tous ces fiers guérisseurs en rouge. Tu as accompli de belles choses, ma petite, déclara-t-il en pointant son doigt sur elle, et tu sais bien parler, mais tu n'en as pas moins besoin d'un mentor!

Il avait hélas raison. Bri le regarda attentivement avant d'examiner la pièce richement décorée. Puis elle repensa à la jolie chambre très féminine qu'on lui avait allouée, à l'autre, la mauve flamboyante, où elle avait invité Zérès à séjourner, à tout ce mobilier raffiné, luxueux.

– Tu détonnes sérieusement ici.

Il la fusilla du regard, mais se retint de lui lancer une réplique parce qu'il avait de nouveau la bouche pleine. Bri se sentait mal à l'aise, et elle se rendit compte qu'elle non plus n'avait pas sa place dans cette belle maison pleine de choses qui l'intimidaient. Et si elle brisait la porcelaine ou abîmait le dessus bien lisse de la table ? Tout lui appartenait, d'accord, à elle et à Elizabeth, mais cette responsabilité la rendait nerveuse. Et puis cette demeure ne correspondait pas à son style : trop traditionnelle, chargée de toute l'élégance du passé.

En outre, Bri ressentait comme un tiraillement, la vague intuition qu'il y avait quelque part à Castleton un autre endroit qui *l'attendait*. Elle avait déjà eu ce genre d'impression et parcouru des villes à pied jusqu'à y trouver *le* quartier, puis l'immeuble où elle se sentirait le mieux. Bri se demanda quelle partie de la ville pouvait avoir cet effet sur elle. Pourquoi ne pas partir à sa recherche après dîner?

Elle se prépara donc rapidement à manger. Zérès semblait prendre le moment du repas très au sérieux et ne dit mot. Quand ils eurent tous deux fini, Bri repoussa son assiette et posa ses coudes sur la table.

– On ne va pas rester ici, annonça-t-elle.

– Hein! Pourquoi? répondit-il en levant son beau gobelet de céramique émaillée bleu, empli de cidre. Moi j'ai envie de rester.

Bri se carra dans sa chaise et sentit dans son dos le relief du bois sculpté.

– Cet endroit ne me convient pas, ce n'est pas mon style, expliqua-t-elle.

Même la salle de consultation lui paraissait trop luxueuse.

– Reconnais que nous ne sommes pas à notre place ici ! poursuivit-elle avec un grand geste englobant toute la pièce. Cela irait peut-être pour ma sœur Elizabeth, mais pas nous.

– On nous fournit de la bonne nourriture dans cette maison, objecta Zérès avec un regard en direction de la cuisine.

– La Ville assurera mon couvert partout où je m'installerai.

– Vii, tu as raison ! admit-il, soulagé. Ils veulent que tu te concentres sur l'épidémie de frinkose. J'ai toujours pensé que ces trucs nous créeraient des ennuis.

– Sevair Masif avait la même intuition.

– C'est quelqu'un de bien. Un peu rigide peut-être, mais un bon Maître de la Ville. Quel dommage que son assistant l'ait trahi pour se retrouver serviteur des Ténèbres, Maître des monstres !

Bri prit son couvert et alla le mettre dans l'évier. Elle ne vit ni détergent ni éponge pour le nettoyer, aussi se contenta-t-elle de le rincer. Zérès vint lui aussi déposer son couvert dans l'évier et s'en alla. Bri le rinça en soupirant.

– Encore un petit moment et on sort chercher l'endroit qui nous attend, le prévint-elle.

Elizabeth fit de son mieux pour s'occuper en suivant d'autres cours ; les Maîtres ne l'appelèrent pas sur la boule de cristal et elle se sentit franchement inquiète.

Finalement elle retourna dans sa suite et entreprit de lire le Livre de la Tradition de Marian. Elle découvrit que Marian avait construit le meilleur globe de la Terre exotique dont disposaient les Lladraniens, et se demanda si elle y avait correctement dessiné l'archipel des Hawaii. Elle avait eu l'air de penser que trouver leurs parents ne poserait aucun problème, pourtant son Livre de la Tradition ne donnait pas l'impression que l'opération fût si aisée !

Elizabeth s'endormit sur cette pensée décourageante et s'éveilla à la tombée de la nuit, un peu courbaturée d'avoir dormi assise à son bureau. Mais elle avait pris l'habitude de voler des instants de repos quand et où elle pouvait; elle avait connu des positions bien plus inconfortables! Dès son réveil elle vérifia l'état de la boule de cristal à côté d'elle. Pas d'appel.

Elle n'avait envie de voir personne, mais ressentait une faim suffisante pour faire l'effort de quitter ses quartiers et descendre l'escalier de la tour.

Sa douleur lui revint au souvenir de leur dernière rencontre avec les deux Maîtres. Oui, elle apprenait beaucoup de choses ici, et appréciait que la petite flamme de son don sur Terre soit devenue d'un coup un brasier flamboyant... mais elle n'était pas à sa place dans cette dimension.

Un homme s'approcha soudain d'elle, surgi des ombres au bas de l'escalier. Elizabeth porta nerveusement la main à sa gorge.

– Toutes mes excuses, déclara Faucon Creusse, cet homme si beau qui ressentait une attraction viscérale pour les Terriennes.

Il s'inclina.

Elizabeth se surprit à lui répondre d'une révérence.

Faucon s'approcha d'elle.

– Je ne voulais pas vous effrayer.

– Que faites-vous ici ?

Il eut un sourire un peu railleur.

– Je crois que j’ai ressenti votre désarroi. Personne ne pourrait empêcher un Chevalier de voler au secours d’une Exotique !

Il lui tendit la main.

Elizabeth hésita un peu, puis la prit. Elle eut conscience aussitôt de l’aura étincelante de Faucon, ainsi que de son Chant qui venait à la rencontre du sien, le bousculait, s’y mêlait étroitement.

– Vii, murmura-t-il en portant la main d’Elizabeth à ses lèvres. C’est bien, le Chant nous bénit…

Elle fit un pas en arrière. Elle avait apprécié le petit frisson de plaisir qui l’avait parcourue en sentant les lèvres de Faucon sur le dos de sa main, mais elle s’en méfiait aussi.

– Me ferez-vous l’honneur de dîner avec moi dans ma suite ? demanda le Chevalier.

– Je ne crois pas que…

– Je peux vous assurer que la nourriture est bien meilleure chez moi que tout ce que vous pourrez déguster dans le Château, même au réfectoire des Maréchaux!

– Je vous remercie de votre invitation… Une autre fois peut-être.

– M’autoriserez-vous dans ce cas à vous accompagner jusqu’au réfectoire des Maréchaux?

– Vous y êtes donc admis? s’étonna-t-elle.

Faucon eut un sourire qui fit palpiter le cœur d’Elizabeth.

– Mais oui. Sachez que je suis plus riche et d’une plus haute position sociale, avec des terres plus étendues, que beaucoup de Maréchaux. Ils ne tiennent pas à me contrarier…

– Pour tout vous dire, je comptais discuter avec les autres Exotiques.

– Calli dîne chez elle, en famille. Alexa et Bastien ont déjà mangé. Marian et Jaquar sont partis chez Bossgond, comme vous savez. Mais j’ai pour ma part passé beaucoup de temps avec chacune d’elles et je serai ravi de répondre à vos questions ou de vous raconter des anecdotes !

Faucon prit la main d’Elizabeth, la posa sur son bras offert, la recouvrit de sa propre main et entreprit de mener la marche.

Elizabeth ne dit rien d’autre au cours du trajet, mais elle observa l’aura de Faucon du coin de l’œil et tendit l’oreille à son Chant discret. Elle était très consciente de la proximité physique de cet homme, de leurs mains l’une sur l’autre, de tout son corps musclé, pourtant gracieux. Il lui faisait de l’effet, pas de doute, elle sentait son sang battre plus fort dans ses veines !

Elle s’écarta de lui devant la porte du réfectoire.

– En fait, vous êtes venu à cause de l’attraction que vous ressentez pour les Exotiques, remarqua-t-elle.

– C’est indéniable, admit-il en écartant les bras dans un geste d’excuse. Voyez le pauvre papillon fasciné par la flamme…

Cela la fit sourire. Il était beau, charmant, attirant!

– Très bien, reprit-elle. Vous êtes donc au Château avec moi parce que c'est plus pratique pour vous que d'aller courtiser Bri à Castleton...

Elle se mordit la lèvre en réfléchissant à la profondeur des sentiments qu'il pouvait éprouver pour elle. Elle ne se donna pas la peine de dissimuler son scepticisme : Faucon semblait pratiquer la sincérité avec elle, et de son côté elle ne ressentait pas le besoin de tricher avec lui. Elle pouvait être elle-même en sa présence, ne rien cacher, et elle se demanda à quand remontait la dernière fois où elle avait pu le faire. Ce n'était qu'avec ses proches qu'elle se permettait cela, ses parents, Bri, Cassidy...

Faucon ne ressemblait en rien à Cassidy – il donnait dans le charme plutôt que dans l'âpreté, l'intensité.

Le Chevalier gloussa, prit la main d'Elizabeth et la serra dans la sienne.

– Votre sœur m'attire aussi, évidemment, mais je crois que je préfère la moins...échevelée des deux.

Il ouvrit la porte, se pencha sur elle et lui parla à l'oreille :

– J'ai étudié de près les Exotiques, mais n'ai jamais poursuivi très loin mes explorations...pour l'instant.

L'érotisme transparaissant dans la voix de Faucon fit frissonner Elizabeth. Elle le considéra, les yeux mi-clos.

Soudain l'alarme de combat résonna. Faucon protégea Elizabeth de son corps et garda la porte bien ouverte pour faciliter la ruée des Maréchaux hors du réfectoire. Puis il la mena en bas de l'escalier. Elle tenait à assister à cette mobilisation générale qui lui mettait le cœur dans la gorge !

Faucon alla dans la cour plutôt qu'au terrain d'atterrissage, siffla sur une longue note aiguë qui fit grimacer sa compagne. Il s'inclina brièvement devant elle, son esprit se projetait déjà sans aucun doute dans le combat qui l'attendait. Elizabeth se sentait les nerfs à vif.

– Je suis de service, expliqua-t-il.

Son grand volaran atterrit près d'eux, le pelage luisant, et soudain un homme et une femme en uniformes de Chevaliers rejoignirent Faucon. L'un d'eux l'aida à endosser son armure et plaça l'épée à sa ceinture, l'autre vérifia l'équipement sur le volaran. Un groupe de huit Chevaliers aux couleurs de Faucon, rouge et orange, très vite équipés, se tenaient dans les parages. Il les regarda l'un après l'autre et opina, satisfait.

– Vous tous ! les héla-t-il. Rendez-vous au terrain d'atterrissage, enfourchez vos volarans et suivez-moi. Vous pourrez garder tout le bénéfice de vos trophées !

Il bondit sur sa monture et baissa le regard sur Elizabeth, l'expression adoucie.

– Me ferez-vous l'honneur de prendre le petit déjeuner avec moi demain matin?

Elizabeth savait que les combats nocturnes étaient rares, mais elle n'avait aucune idée du temps que prenait une bataille, ni même si en l'occurrence il s'agissait d'une petite intrusion des monstres ou de quelque chose de plus sérieux. Elle n'avait pas l'intention de dormir : elle attendrait le retour des guerriers en lisant les Livres de la Tradition.

Elle garda son regard fixé sur celui de Faucon.

– Que diriez-vous plutôt d'un dîner très tardif?

Un sourire à faire fondre tous les cœurs féminins illumina le visage de l'homme.

– Entendu ! Prévenez mon majordome, demanda-t-il à la femme Chevalier près de lui. Lui et vous êtes hors service ce soir.

– Bien, Altesse.

Il se pencha et passa délicatement son pouce sur la joue d'Elizabeth.

– A plus tard, donc.

Il parvint à rendre ce geste intime malgré la foule d'hommes et de femmes autour d'eux qui s'apprêtaient à prendre leur envol pour le combat! Puis Faucon ajusta son heaume et enfila des gants fins qu'il avait à la ceinture. Elizabeth ne les avait pas remarqués jusque-là.

– C'est du cuir d'écorcheur, très robuste, indiqua-t-il. Bonne soirée, Elizabeth.

Elle avala sa salive, la gorge serrée, et répondit par les mots dont elle entendait l'écho un peu partout autour d'eux :

– Bonne chasse !

Il acquiesça, puis, d'un mot chuchoté, fit prendre son essor à son volaran. Elizabeth les vit s'envoler tous deux vers le nord.

\*\*\*

Bri avait eu l'intention de parcourir les rues de Castleton pour découvrir cette petite ville et trouver l'endroit qui, sentait-elle, l'attendait. Mais Zérès avait d'autres plans.

Quand il la traîna jusqu'à la taverne la plus proche de son logement, aussi immaculée que tout ce quartier archisoigné, elle se rendit compte qu'il n'avait pas trouvé de boisson assez forte à son goût dans la maison. Le mentor de Bri était un véritable alcoolique. Elle le vit engloutir une pinte de bière puis faire remplir son outre en demandant au serveur de « mettre ça sur l'ardoise de la guérisseuse exotique », et se demanda si elle saurait le guérir de sa maladie.

Zérès se dirigea en grande hâte vers la porte du bar.

– Qu'est-ce que tu regardes comme ça, petite ? demanda-t-il avec une pointe d'agressivité.

– Appelle-moi Bri, je préfère, répondit-elle en sortant dans les dernières lueurs du jour, juste avant que le soleil disparaisse derrière le rempart ouest de la ville. Sais-tu que l'alcool altère ton cerveau, qu'il y tue des cellules ?

Zérès grogna. Bri passa devant lui et fronça le nez.

– Je pourrais sans doute te guérir de cette maladie.

– C'est un choix, pas une maladie, rétorqua rudement Zérès.

– Dans mon monde, on considère qu'il s'agit à la fois d'un choix et d'une maladie. Mais je ne peux rien pour toi si tu ne veux pas changer...

Le regard âpre de Zérès la transperçait.

– J’ai mes raisons de boire. Si tu ne peux rien faire au sujet de cette nuit absolue, de cet éclat de mort que je ressens chaque fois que je soigne quelqu’un...

Bri ne le lâcha pas du regard.

– Si, j’y peux quelque chose et je t’aiderai. Tu as fait une démonstration éblouissante aux guérisseurs ce matin, mais rappelle-toi qu’Elizabeth et moi savons également soigner la frinkose ! Je peux t’aider à découvrir à quoi correspondent cette nuit, cet éclat – ce qui, en fait, te permet de soigner ! Quand nous le saurons, tu les supporteras sans doute mieux.

Bri prit un autre virage et vit que la rue était maintenant constituée de pavés plus petits, plus anciens. Zérès ne répondait pas, aussi insista-t-elle :

– Pour ma part, j’entre en contact avec ce que j’appelle le fleuve-vie. C’est quelque chose d’impressionnant, de très fort ici, beaucoup plus que sur...la Terre exotique, comme vous dites, mais il ne m’effraie pas. Je peux sans doute t’aider à l’apprivoiser.

Bri regarda par-dessus son épaule et vit que Zérès avait l’air on ne peut plus sceptique. Il porta l’outre à ses lèvres.

– Et t’aider aussi pour la boisson, reprit-elle.

L’expression de Zérès se durcit.

– Je voudrais retrouver ma vie d’avant. J’étais un guérisseur des plus respectés !

– Nous te la retrouverons, l’assura Bri avec un sourire. Tu seras le héros de ton époque !

– Toi et ta sœur serez les héroïnes.

Bri cessa de sourire.

– Ah, tu ne veux vraiment pas rester ici, c’est ça ? commenta Zérès.

– Non, Elizabeth non plus, confirma Bri en secouant la tête.

– Pourtant il y a un endroit qui t’attend dans cette ville ! remarqua Zérès tandis que Bri lui tournait de nouveau le dos.

– J’ai ressenti cela plus d’une fois...Ces endroits ne sont pas « chez moi » pour autant.

La sirène du Château résonna; tout le monde dans la rue s’arrêta et leva le regard sur le sommet de la colline. Bri eut un frisson.

– Oh non, ce n’est pas chez moi ici!

Elizabeth revint au réfectoire des Maréchaux et prit une assiette de pain avec un choix de fromages pour tromper sa faim en attendant le retour de Faucon.

Elle lut les aventures d’Alexa, et la vision en trois dimensions des monstres illustrés dans l’ouvrage l’empêcha de finir le plateau qu’elle s’était préparé. Elle avait bien entendu parler des trophées qu’on pouvait trouver au Nom de Nom, et du Bureau d’Evaluation du Château où on versait aux Chevaliers indépendants les primes dues pour chaque bête abattue, et où un taxidermiste préparait les trophées. Mais elle ne les avait jamais vraiment *vus* jusqu’alors...

Le Livre de la Tradition d’Alexa ne laissait ignorer aucun détail horrible de ces êtres

atrocement dangereux. Elizabeth ressentit un besoin de compagnie ; elle se dirigea vers la Salle de l'Atlas où elle pourrait constater l'évolution de la bataille.

La plupart des personnes dans la pièce étaient des Maréchaux chargés d'ans. La carte montrait la ligne bleue de la frontière, avec ses brèches béantes.

– Une intrusion pas trop grave, prononça une voix bien timbrée, celle de l'époux de la Dame Maréchale de l'Epée, Théalia.

Il y eut une exclamation soudaine :

– Trois Chevaliers morts !

Elizabeth retint le cri qui lui montait aux lèvres et se força à demander des précisions.

– Et pour Faucon Creusse ?

– Non, ce n'étaient pas des nobles et il n'y a pas de paire Chevalier-Bouclier : trois indépendants, les malheureux, assura le mari de Théalia.

Elizabeth parcourut la carte du regard.

– Où est Calli ? demanda-t-elle.

Il y avait au sommet de la représentation de petites icônes en forme de boucliers : une rouge et orange pour Faucon, deux bleu-vert pour Alexa et Bastien. Mais elle ne connaissait pas les couleurs de Calli !

La main réconfortante du Maréchal se posa sur l'épaule d'Elizabeth.

– Calli et Marrec ont des enfants, précisa-t-il. Ils ne combattront plus d'ici la lutte ultime. Elle préfère rester sur ses terres, près de ses enfants qui s'inquiètent quand l'alarme résonne.

Il y eut un vivat.

– Quatre nouveaux poteaux en place sur la barrière !

– D'autres monstres par l'est, la ligne de front se déplace, fit remarquer quelqu'un.

– La nuit risque d'être longue, conclut le Maréchal.

A la nuit noire, Bri et Zérès marchaient toujours.

Pour tout dire ils titubaient. Zérès n'avait pas cessé d'engloutir le contenu de son outre, et Bri ne voulait pas l'abandonner; elle se disait que ce ne serait pas une bonne idée de se promener seule la nuit, et Zérès, même ivre, restait très impressionnant, dissuasif.

Elle pensait en outre que les Maîtres de la Ville n'aimeraient pas la savoir seule. Ils avaient croisé Sevoir Masif et d'autres dirigeants des guildes après que l'alarme avait résonné : ils voulaient s'assurer que tout allait bien pour elle. L'un des hommes du groupe, après force courbettes embarrassées, avait même offert une dague à Bri, dans un beau fourreau de cuir attaché à une ceinture. Il aurait été impoli de refuser. Le Maître de la guilde des forgerons et celui des maroquiniers avaient pris une expression rayonnante quand Bri avait accepté leur présent; cela faisait au moins deux personnes de satisfaites !

Sevoir et elle avaient discuté poliment un instant, et il avait pris congé avec un petit baisemain

formel.

Donc à présent elle ployait sous le poids de Zérès qu'elle soutenait, et avançait à tâtons dans une brume qui rendait mystérieuse la cité enfouie sous ses volutes. Bri n'aurait pas eu la force de supporter bien longtemps sa charge ; elle avait donc fait appel à un petit air magique, et se sentait abasourdie d'avoir trouvé tout naturellement cette solution, d'utiliser la *magie* pour quelque chose d'aussi prosaïque !

Elle avait pris soin de garder un contact télépathique en veille avec sa sœur, avait su toute la soirée ce qu'Elizabeth ressentait : elle suivait attentivement l'évolution du combat. Bri se réjouissait de se trouver en ville. Bien sûr elle se rendrait au Château quand les blessés arriveraient, et elle espérait qu'il lui resterait suffisamment d'énergie ensuite pour soigner les malades de la frinkose !

Le contact fonctionnait dans les deux sens. Elizabeth avait eu la surprise d'éprouver indirectement la... bougeotte de Bri qui, comme toujours, se fiait à son instinct.

Les rues se faisaient moins animées à cause de la brume qui avait chassé les gens chez eux ou dans les auberges. Zérès avait le hoquet et ronflait à deux doigts de l'oreille de Bri. Elle se demanda si elle ne pourrait pas le faire marcher...Un coup d'œil lui apprit que les pieds de l'ancien guérisseur ne touchaient même pas terre !

Le choc fit perdre à Bri la...croyance, l'énergie qui lui avait permis de soutenir l'ivrogne jusqu'à présent. Il glissa en un tas pas du tout net à ses pieds et reprit de plus belle son ronflement.

Voilà qu'elle se retrouvait dans une petite impasse plein nord, dans la partie la plus ancienne de la ville. Bri se rendit compte que le mur à sa gauche n'était pas constitué de briques mais d'énormes blocs de pierres. Il s'agissait en fait du mur d'enceinte ouest. Bien qu'antique, il ne s'effritait pas, loin de là.

Juste devant elle une tour incluse dans le mur avançait son contrefort. Une autre petite tour octogonale accolée à droite devait abriter un escalier. Bri apercevait tout juste le sommet crénelé qui se fondait dans le mur.

L'idée de vivre dans une tour partie intégrante du mur d'enceinte de la ville lui plaisait énormément. Ce ne serait pas formidable d'avoir une vue sur...l'extérieur? Des champs verdoyants sans doute !

La brume sembla se décider à se concrétiser en pluie. Les ronflements de Zérès cessèrent. Il avala sa salive puis cligna des yeux.

– Quoi, tu me laisses couché sous la pluie ? On ne trouve plus de bons élèves de nos jours...

Il finit par se soulever péniblement et tituba en direction de la porte de la tour sur laquelle il s'appuya de l'épaule. L'huis céda et s'écroula.

Zérès poussa un glapissement, tomba à terre lui aussi. L'obscurité semblait déborder de la tour dans la rue.

– Quoi encore ?

Un grognement cette fois, de surprise ou de douleur! Bri accourut, glissa la main sous le manteau du vieil homme inconscient pour vérifier son cœur. Des battements forts, réguliers.



Elle se releva et porta la main à sa toute nouvelle dague qu'elle dégaina de son fourreau. Aucune lueur ne se refléta sur la lame. Le faible éclairage dispensé par le globe situé plus loin dans la rue ne suffisait pas, loin de là, à donner une idée des dimensions de la pièce à l'intérieur. La pluie tombait avec force dehors.

Il y avait...une odeur. Bri renifla. Une sécheresse poudreuse qui envahissait ses narines, avec une touche souterraine de...plumes humides ? De senteur de volaran ou assimilé ? Bri affûta tous ses sens pour percevoir son environnement. En tout cas, il n'y avait pas de maléfice comparable à celui qu'elle avait ressenti, atténué mais toujours là, autour des trophées pendus au Nom de Nom.

Elle rengaina lentement son arme. Etira une fois de plus ses muscles. Avança davantage dans la pièce, cligna plusieurs fois les paupières, se mut pas à pas jusqu'à se sentir au centre de l'espace. Et là elle sut qu'elle se trouvait à sa place, elle était pile à l'endroit qui l'avait attendue ! Elle ferma les yeux. Elle avait le sentiment que l'atmosphère autour d'elle formait un flux nourrissant. Elle aurait dit qu'ici l'air était plus dense, contenait davantage d'oxygène, peut-être...Elle avait grandi à Denver, une ville située en altitude, mais en avait connu beaucoup d'autres depuis, plus ou moins élevées. Ou bien...y avait-il davantage de *magie* ici? Oui, c'était ça !

Comme dans le grand temple rond, au Château, elle percevait davantage de magie ici. La charpente devait comprendre de ces cristaux accumulateurs de Pouvoir. La salle de consultation qu'on lui avait installée dans sa maison en ville en comportait aussi, mais pas aussi anciens que ceux-ci, pas aussi saturés de puissance.

Bri jeta un regard à Zérès. Pas étonnant qu'il se soit évanoui! Il était tellement sensible au Chant qu'il avait dû prendre de plein fouet cette énorme réserve d'énergie.

La curiosité tourmentait Bri ; elle se demandait où se trouvait la source du Pouvoir. Elle frappa du pied par terre mais ne sentit pas sonner le creux bien qu'il y ait sûrement un sous-sol. Elle ferma une fois de plus les yeux et essaya de faire fonctionner ses « antennes ».

Il lui fallait monter.

Ses yeux s'étaient un peu habitués à l'obscurité, elle pouvait discerner sur sa gauche un rectangle de noirceur qui devait correspondre à une porte, ou une simple ouverture, donnant sur l'escalier de la tour.

– Lumière ! dit-elle en injectant dans le mot, comme on lui avait appris, un peu de Pouvoir.

Rien ne se passa. Il n'y avait pas ici de torches ou de cristaux prévus pour éclairer sur demande.

Bri essaya de percer l'obscurité du regard. Un éclair argenta les nappes de pluie à l'extérieur, puis s'éteignit, laissant la nuit d'autant plus noire. Bri ne pouvait pas voir le bout de l'impasse. Elle frissonna; on ne se serait pas cru en été.

Zérès grogna dans son sommeil. La pluie crépitait toujours. Bri n'allait pas quitter cette tour avant un moment! Elle eut un autre frisson. Il ferait sans doute plus chaud dans les étages...

Les bras serrés autour d'elle pour se réchauffer, elle se dirigea à tâtons vers l'escalier jusqu'à toucher du pied du bois qui semblait massif: des panneaux muraux sans doute. En se déplaçant de côté, elle sentit des reliefs ; une porte de bois sculpté. Rien ne s'effritait, tout avait l'air bien solide. Bri l'ouvrit; le noir devant elle ne l'angoissait pas trop. Un courant d'air lui parvint d'au-dessus, avec une faible lueur.

Elle monta à pas prudents le robuste escalier de pierre. Elle parvint au premier palier où donnait une porte au sommet arrondi, à demi fermée, qui semblait donner sur une pièce un peu moins obscure.

Il faisait plus chaud à cet endroit. Bri poussa la porte qui s'ouvrit dans un craquement digne d'un film d'horreur, et pénétra dans le corps de la tour. Sur trois des murs, de grandes fenêtres laissaient entrer un peu de lumière qui révélait une pièce nue. Le tonnerre gronda. Bri eut envie de poursuivre son ascension. L'étage suivant, pensait-elle, serait le dernier avant le chemin de ronde au sommet du mur d'enceinte.

Elle retrouva au palier supérieur une autre porte à demi fermée, qui donnait sur une autre pièce avec d'autres fenêtres. Elle entra.

Un courant d'air franchement chaud lui arracha la porte des mains et la fit claquer derrière elle.

*Qu'y a-t-il ? Oh, une de ces petites humaines. Quel goût ?*

Elizabeth avait retrouvé un état qui lui rappelait ses jours d'internat : une espèce de somnolence vigilante où elle guettait vaguement un appel d'urgence qui ferait circuler un flot d'adrénaline dans son corps. Elle laissait flotter son attention, notait les allées et venues des Maréchaux et des Chevaliers dans la salle de l'Atlas. La Dame Maréchale de l'Epée Théalia Germaine était venue étudier la grande carte, avait hoché la tête d'un air satisfait et avait traîné vers leurs quartiers son époux rebondi, plus petit qu'elle.

Des échauffourées avaient encore lieu aux brèches de la frontière, toujours plus à l'est; les Maréchaux sur la ligne de front élevaient au fur et à mesure des poteaux dorés et rétablissaient la barrière magique représentée en bleu, dont l'énergie provenait de la mort des monstres et des humains en train de combattre près d'elle !

Calli et Marrec, vêtus de noir et d'argent, avaient laissé leurs enfants endormis à la garde des Multiformes pour venir suivre les progrès de la bataille. Calli jeta un regard bizarre à Elizabeth.

– J'ai rêvé d'une femme, mais ce n'était pas toi... Je ne la connais pas, lui murmura-t-elle, l'air troublé. Nous avons toutes rêvé d'elle. Dans mes rêves, poursuivit-elle en cherchant ses mots, il y avait des odeurs marines, des Chants rappelant ceux de la mer... Non, il ne s'agissait ni de Bri ni de toi, conclut-elle en secouant la tête.

Elizabeth se sentait assez fatiguée, l'esprit suffisamment flou, pour demander :

– A quoi ressemble mon Chant?

Calli eut un gloussement.

– Comme je t'ai dit, je vois surtout les auras. Toi et ton Chant me faites penser au lever de soleil sur les Rocheuses.

– Merci, dit Elizabeth.

Elle suivait attentivement les boucliers orange et rouge, ceux de Faucon et de ses forces.

Calli et Marrec l'embrassèrent sur la joue avant de partir.

– Ah ! s'exclama d'une voix étouffée un énorme Maréchal de l'Epée juste à côté d'elle.

Il se haussa pour montrer le haut de la carte sur le mur.

– Nous avons des lieues et des lieues de barrière magique. Quel dommage que nous devons attendre les attaques des monstres pour en combler les brèches ! Il ne reste plus que deux endroits où le territoire ne soit pas complètement protégé. Ensuite nous pourrons vraiment pourchasser ces horreurs ! poursuivit-il en se frottant les mains, son visage tanné par le soleil fendu d'un sourire féroce. Nous porterons la guerre jusqu'à l'antre des Ténèbres et les détruirons.

Il avait parlé d'une voix forte, jubilante, qui parut résonner dans tout le Château. Il poursuivit d'un ton plus modéré, désignant de la tête la pluie sonore à l'extérieur :

– Les intrusions ont pris fin pour cette nuit. Allez vous coucher maintenant, guérisseuse exotique. Les guerriers vont revenir ici l'un après l'autre, selon leur fatigue, le Pouvoir qu'ils possèdent et la Distance Magique que peuvent invoquer leurs volarans. C'est demain qu'on aura besoin de vous.

Elizabeth jeta un dernier coup d'œil sur la carte. Le plus grand écusson rouge et orange filait

vers le sud. Faucon venait dîner avec elle au milieu de la nuit ! Aucun problème, son estomac avait pris l'habitude des repas les plus incongrus aux heures les plus insolites.

Dehors, la fraîcheur de l'air nocturne réveilla Elizabeth. Dans l'expectative, elle sentait ses nerfs frémir. Faucon Creusse volait vers elle...

Depuis la cour du temple, elle vit que plusieurs fenêtres de la suite du noble Chevalier étaient illuminées en attendant son retour. Les premiers combattants commençaient à rentrer. Elizabeth entendit le grommellement d'Alexa :

– Tu es aussi fatigué que moi. Tu ne devrais pas me porter !

Un bruit de claque. Sur un postérieur bien ferme ?

– Je ne me sens pas vraiment fatigué. Pas encore... répondit Bastien.

– Tu seras donc toujours un fichu noir-et-blanc ! grogna Alexa, jetée sur l'épaule de son mari comme un butin.

La pluie tombait de plus belle, pourtant le couple semblait à peine humide. Bastien, toujours au trot, pénétra dans le donjon.

D'autres voix venaient du terrain d'atterrissage ; Elizabeth réfléchit au meilleur itinéraire : passer par le Bureau d'Evaluation rempli de dépouilles de monstres (brrr), traverser le donjon et pénétrer dans le labyrinthe végétal dégouttant d'eau (brrr, pour d'autres raisons), descendre jusqu'à la basse-cour et emprunter le terrain d'entraînement en fer à cheval – une marche assez longue, mais le plus souvent abritée.

Elle choisit cette dernière option. A peine avait-elle franchi la porte qui menait à la basse-cour qu'elle vit deux faucons perchés sur une gouttière de pierre, qui se nettoyaient les plumes.

*Salutations, Elizabeth,* déclara Sinafin.

*Salutations, Elizabeth,* déclara Tuckerin.

Les Multiformes s'envolèrent en bruissant.

*Nous allons t'accompagner au terrain d'atterrissage pour que tu ne te perdes pas. Enfin Faucon trouve sa dame...*, pensèrent à l'unisson les deux êtres magiques.

Tuckerin tourna la tête vers la « dame » en question et lui adressa un sourire assez fat. (Comment pouvait-il sourire avec un bec ? Intéressante question.)

– Nous n'allons pas rester! protesta une fois de plus Elizabeth.

Mais les deux multiformes lui montraient déjà le chemin. Elizabeth ne dit plus rien. Une fois au terrain d'atterrissage, les volatiles filèrent à toute vitesse dans le ciel.

Elizabeth regarda les Chevaliers ou Maréchaux épuisés qui, sans faire attention à elle, se dirigeaient vers les écuries ou la salle en fer à cheval.

Elle avait compté les icônes mouvantes sur la grande carte : bientôt il en resta deux non revenus. Faucon et sans doute un de ses Chevaliers.

De longues minutes se passèrent avant qu'elle entende le battement irrégulier, fatigué, d'ailes de volarans. Deux grandes formes atterrirent; les hommes descendirent de leurs montures et se mirent en marche, l'un soutenant l'autre. Faucon avait attendu un de ses Chevaliers blessé.

Les volarans aussi avaient l'air fourbu. Deux écuyers se précipitèrent, ils avaient guetté le retour de leur maître. Faucon leur fit signe de s'occuper de l'autre Chevalier et regarda dans la direction d'Elizabeth.

– Aidez Ren à se coucher et mandez un guérisseur du Château, ordonna-t-il. Les garçons d'écurie s'occuperont des volarans.

Elizabeth avait envie de proposer son aide, mais un scrupule la retint : elle n'avait jamais soigné quelqu'un toute seule ici, en outre elle n'avait vu aucun guérisseur dans la salle de l'Atlas. Ils étaient donc tous beaucoup plus reposés qu'elle et feraient un meilleur travail. Elle ne bougea pas.

Les trois hommes s'éloignèrent en boitant tandis que les volarans repliaient leurs ailes humides et avançaient avec lassitude vers les écuries.

Faucon alla droit sur Elizabeth, les yeux brillants.

– Vous êtes là, vous m'avez attendu tout ce temps !

Sa voix enjouée d'ordinaire avait pris une profondeur, une raucité soudaine. L'excitation enflammait ses yeux et éveillait en réaction la sensualité d'Elizabeth. C'était quelque chose de voir un homme vous approcher ainsi, concentré sur votre personne, empli de désir!

Une langueur chaude assouplit soudain tous ses membres et fit au contraire se dresser ses seins. Tout son corps s'apprêtait à accueillir le mâle.

Faucon s'arrêta à quelques centimètres d'Elizabeth, le regard fixé sur elle. Des phéromones devaient déjà jaillir de lui, son aura flamboyait comme jamais.

Elizabeth avala sa salive. Il n'était plus question du noble charmeur au pas léger! Elle se trouvait face à un homme qui venait de combattre, de tuer des monstres, qui avait mené ses troupes à la bataille et les en avait sorties sans dommage. Il en savait bien autant qu'elle, le médecin, sur la lutte pour faire prévaloir la vie. Davantage peut-être.

Elle ne pouvait plus bouger.

Il chercha à l'aveuglette les mains d'Elizabeth, les souleva à ses lèvres et en embrassa tendrement les paumes. Avait-elle senti sur elles le toucher d'une langue ? Impossible à dire. La seule idée la fit se pencher, ondoyante, vers lui.

Il l'embrassa sur les lèvres alors, et la pression de cette bouche sur la sienne, son odeur d'homme, d'étranger, la fit frémir de tout son être. Elle entendait son Chant qui battait le rythme de son excitation. Et en arrière-plan, toujours présente, l'attraction qu'il ressentait pour les Exotiques. Cela ne quittait jamais complètement ses pensées, ses actions. Mais il y avait autre chose : le souci de son bien-être à elle, le respect. Tout ce qu'elle souhaitait !

Les mains de Faucon, d'abord voluptueusement posées sur les hanches d'Elizabeth, remontaient à sa poitrine. La chaleur, leurs deux Chants mêlés, tambourinaient en elle. Elle le voulait tout entier, cet homme : son désir, son souci, son respect.

Il la caressait et savait ce qu'il faisait! Il réveillait en elle des désirs qu'elle avait cru morts.

Il la *voulait* tout entière lui aussi. Il connaissait son don, lui, et *admirait* ce don.

Il empoigna d'une seule main celles d'Elizabeth et les plaqua sur le mur au-dessus d'elle en se

pressant contre elle et en lui mordillant le cou.

– J’en ai tellement envie..., haletait-il.

Et elle aussi. Elle avait envie de confort, de chaleur, de *passion*. La raisonnable Elizabeth se perdit dans le plaisir pétillant.

– Oui ! répondit-elle, et elle se dressa sur la pointe des pieds pour laisser courir sa langue juste sous les lèvres de Faucon.

Il poussa un grognement incontrôlé et lui donna un baiser profond. Elle le savoura avec délices et laissa la tempête l’emporter toujours plus haut, jusqu’à la laisser retomber, pantelante, quelques minutes ou quelques années plus tard.

Faucon revint à ses sens d’un coup, et s’empressa de se maudire. Bon sang, il l’avait *prise* brutalement, sans lui exprimer sa tendresse, elle, une si merveilleuse Exotique ! Il ouvrit la bouche pour présenter des excuses, puis se ravisa : à la vue du visage extatique d’Elizabeth, de son sourire heureux, sentant la douceur de son corps alangui, il sut qu’en l’occurrence des excuses pourraient être mal prises.

Le seul fait de la voir l’air si satisfait, d’entendre son Chant fredonnant d’aise, ranimait son désir. Elizabeth accepterait-elle de passer la nuit dans ses quartiers, ou de l’accueillir dans les siens, dans la tour d’Alexa ? Puis il se rappela qu’ils devaient dîner ensemble, elle et lui : vu l’heure tardive (ou très matinale), sans doute pourrait-il la persuader de terminer la nuit chez lui.

– Faucon?

Elizabeth ouvrit les yeux et il crut pouvoir distinguer leur couleur noisette, même dans cette obscurité.

Elle essaya de dégager ses poignets, et une fois de plus il s’insulta *in petto*. Il l’avait carrément plaquée contre le mur, de tout son corps ! Il baissa les mains jusqu’à la taille de l’Exotique, s’assura qu’Elizabeth tenait bien sur ses pieds avant de la lâcher et de rajuster sa tenue.

Elle le regardait, la tête en arrière. Il lui effleura les lèvres des siennes. Il scruta ses yeux écarquillés en lui caressant la joue du pouce. Il n’arrivait pas bien à démêler les émotions d’Elizabeth.

– Je ne t’ai pas fait mal, au moins ?

C’était son premier souci.

– Oh non, répondit-elle tout de suite avec un sourire un peu ivre. Ttho. C’était merveilleux, comme toi !

Il laissa légèrement courir ses doigts sur la bouche d’Elizabeth.

– Surtout n’ajoute pas : « Mais... » Je veux te connaître mieux.

Il ne pouvait empêcher un grand sourire triomphant de croître sur son visage.

– D’ici là le dîner nous attend, ajouta-t-il après une hésitation.

Elizabeth poussa un petit soupir.

– Je vais devoir réfléchir à ce qu’il s’est passé, annonça-t-elle.

Il avait envie de lui dire que non, qu’il lui fallait avant tout écouter son cœur !

Il recula d’un pas (cela lui parut étonnamment difficile de s’éloigner d’elle, même un tout petit peu), et lui offrit son bras.

– Permettez, dame guérisseuse, que je vous accompagne jusque chez moi.

Elle eut un gloussement déconcertant.

– Vii, répliqua-t-elle, j’ai en effet découvert que Lladrana présentait de sérieux dangers ! On risque à tout moment de se faire aborder sur le terrain d’atterrissage...

Faucon ne savait pas quoi répondre. Il se dit qu’encore une fois des excuses constitueraient sans doute une gaffe.

– Pour ma part, dit-il, les expériences que j’y ai vécues se sont révélées exquisées !

Il s’inclina légèrement.

– Oh. Oh ! fit Elizabeth.

– Qu’y a-t-il ?

– Eh bien, je te comprends beaucoup mieux qu’avant.

Un autre grand sourire irréprouvable naquit sur le visage de Faucon.

– Evidemment! C'est la conséquence directe d’avoir fait l’amour.

– Ah bon ?

– Vii.

Elizabeth fronça les sourcils, et il eut l’impression d’entendre son Chant refléter sa concentration sur cette idée.

Il ne pleuvait plus. Faucon réfléchit aux différents trajets qu’ils pouvaient suivre jusqu’à ses quartiers et choisit le plus romantique.

– Es-tu passée par le labyrinthe tout à l’heure?

– Non, par la basse cour.

Faucon sourit, posa sa main sur la main d’Elizabeth déjà sur son bras.

– Les haies du labyrinthe sont verdoyantes, annonça-t-il, et l’arbre de bois tors au milieu reste longtemps fleuri... L’odeur en est paradisiaque. Il va encore pleuvoir, aussi vaut-il mieux se mettre en route sans tarder.

Il embrassa le sommet du crâne de sa dame, y sentit l’odeur du savon, d’un peu de transpiration... d’Elizabeth. Il réprima le désir qui montait de nouveau en lui.

Ils entrèrent dans le labyrinthe.

– Ooooh..., soupira-t-elle doucement.

– Les diamants argentés de la pluie luisent au clair de lune, donnent vie aux feuilles nouvelles.

– La senteur est merveilleuse, confirma Elizabeth.

Mais Faucon sentait plutôt s’attarder dans ses narines sa fragrance à elle ! Il se dit qu’il lui

faudrait se contenir, dîner et discuter un peu avant de refaire l'amour à l'Exotique.

Il la sentit se détendre contre lui ; elle avait été crispée jusqu'à présent. Il devrait ne pas trop la presser, faire doucement sa cour. Mais son corps avait ses exigences, voulait la prendre encore, souvent ! Faucon attendrait, observerait Elizabeth pendant les moments qu'ils passeraient ensemble, la conquerrait.

Elle le ravissait.

Bri fit un bond en arrière jusqu'à la porte palière et tira dessus. Elle ne s'ouvrit pas ; elle était coincée, peut-être verrouillée ! Bri se retourna très vite. Un bruit de froissement lui parvint, les ombres noires chuchotèrent, se murent et...s'étirèrent.

Elle sortit sa dague.

Un rire retentit dans son esprit, qui semblait correspondre à un soupir rauque et craquelé dans ses oreilles.

Quelque chose de sec et d'écailleux enserra soudain son poignet. Bri laissa échapper son arme.

Elle baissa le regard sur sa main : l'ergot d'une patte d'oiseau la maintenait!

– Qu'es-tu ? chuchota-t-elle.

Elle inspira et sentit l'odeur de l'être face à elle : magie, maléfice résiduel.

Un autre rire mental, puis un léger renvoi.

*Je suis un oiseau roc, je dévore le mal.*

Un bec cliqueta, il y eut un claquement de langue.

*Je termine mon repas de restes d'un monstre. Un sangvil.*

Bri se crispa. On l'avait mise en garde contre les sangvils !

*Il avait installé sa tanière ici.*

*Désormais je nicherai au sommet de cette tour.*

L'énorme oiseau pencha la tête en arrière et tapota le plafond du bec. Le toit s'ouvrit en coulissant! Le vent froid et la pluie s'engouffrèrent. Le volatile poussa un cri qui transperça les oreilles de Bri.

*Le Pouvoir est fort en ce lieu, il m'a attirée.*

L'animal regarda Bri qui put admirer le saphir étincelant de son œil aussi grand qu'une assiette. La serre safran qui la tenait la relâcha.

*Tout comme toi, Guérisseuse-Des-Terres-Hors-Le-Vent.*

La pluie ruisselait sur le visage de Bri telles des larmes oubliées.

*Ou peut-être nous sommes-nous attirées l'une l'autre ! Tu nicheras ici, toi aussi.*

– C'est possible, répondit Bri de ses lèvres glacées.

Encore ce rire, ce soupir-croassement d'oiseau.



*Sûrement !*

L'être étrange alla se placer sous l'ouverture au plafond et s'éleva au niveau supérieur, puis sautilla jusqu'au sommet de la petite tour accolée qui abritait l'escalier. Un éclair l'illumina et les couleurs de pierres gemmes de son plumage éblouirent Bri : rubis, émeraude, saphir, une touche d'or sur les rémiges des ailes, des pattes d'un bleu-noir de nuit profonde, de l'or encore sur la tête.

Extraordinaire !

Un autre éclair lui montra une scène irréelle : un immense oiseau perché sur des créneaux, les ailes déployées.

*Tu devrais dormir là : j'ai mangé ce qu'il restait du sangvil et j'ai Chanté pour nettoyer les lieux.*

Sur cette déclaration, le roc ébouriffa quelques buissons imposants qu'il semblait avoir arrachés tout entiers, et fredonna une jolie mélodie qui fit se refermer le plafond.

Bri resta là sans bouger, mouillée, gelée, frissonnante.

– Bri, où es-tu ?

La voix irritée de Zérès parvenait à dominer le tonnerre. Elle entendit ses pas lourds mais rapides escalader l'escalier.

– Ici !

La porte frémit sous la poussée de Zérès et céda d'un coup.

– Elle se bloque, grommela-t-il.

Il resta sur le seuil, le regard fixé sur Bri.

– Cette pièce empeste le sangvil !

Il examina les lieux sans bouger avant de se détendre.

– Oui, répondit Bri d'une voix qui sonnait bizarrement à ses oreilles.

Zérès renifla, éternua, se moucha dans un haillon sorti d'une poche.

– Il y a une autre odeur, ajouta-t-il en fronçant les sourcils.

– Un roc, dit faiblement Bri.

– Quoi !

Le plafond coulissa et laissa passer une tête. Un bec safran cliqueta.

*M'aurais-tu Chantée ?*

Zérès en resta bouche bée. Il recula. Bri l'entendit jurer en ratant les premières marches de la descente. Il ne revint pas.

Elle le rejoignit en hâte.

Le plafond reprit sa place avec un *cloc*.

Zérès était dans l'escalier, haletant mais indemne.

– Un roc ! grogna-t-il, stupéfait.

Il poussa un ou deux jurons, poursuivit sa descente, arriva au premier étage et émit un

reniflement contrarié. Il pénétra en boitant dans la grande pièce et la parcourut du regard.

– Bon sang, un roc ! répéta-t-il en secouant la tête.

– Il dit avoir dévoré le sangvil et nettoyé la pièce.

Zérès poussa un autre grognement et secoua une fois de plus la tête.

– Un roc, parle Grand Chant! On dirait que vous, les Exotiques, avez l'art d'attirer toutes sortes de créatures magiques, assura-t-il en haussant les sourcils.

Il se dirigea vers une fenêtre et regarda à l'extérieur.

– N' imagine pas pouvoir rentrer cette nuit dans ta jolie petite maison, reprit-il. Pas sous cette pluie.

Bri, debout dans le noir, le regard fixé sur les fenêtres (la vitre de l'une d'elles grinçait dans son châssis) et sur la nuit au-delà, sentant des gouttelettes froides dégoutter sur son corps, ne put qu'approuver.

Zérès ôta son manteau, et, sans cesser de grommeler, l'étala sur le plancher que l'éclair suivant révéla à Bri comme un parquet joliment marqueté.

– Allons petite, viens là que je t'apprenne un Chant qui te tiendra chaud comme une couverture toute la nuit.

Bri s'assit sur le manteau. Il irradiait une chaleur qui, curieusement, lui donna un frisson. Ah, un manteau magique, bien sûr. Sec malgré la pluie.

– Bon, comment est-il, ce Chant? demanda-t-elle.

Zérès le lui Chanta; Bri fut si surprise par la beauté de sa voix qu'elle en rata les premières notes.

– Tu peux répéter?

– Vous êtes vraiment lentes, vous, les Exotiques ! C'est le B.A. BA pour les guérisseurs !

Il reprit le Chant, et Bri crut presque voir des particules de Pouvoir s'assembler autour de lui, l'encercler, l'emmitoufler, finalement le garder bien au chaud. Elle Chanta à son tour.

La magie s'installa sur elle et la réchauffa comme une couverture électrique.

– Les rocs sont des oiseaux nocturnes?

Zérès fit semblant de ronfler.

*Pas maintenant, l'entendit-elle chuchoter dans son esprit. Demain nous parlerons.*

Rainy Lindley, autrefois habitante de Best Haven dans le Connecticut, demeurant désormais dans la taverne Au Poisson Gueule ouverte dans un *autre* pays, frottait de toutes ses forces le pot de fer. Elle tentait de ne pas voir son image déformée dans le pichet bosselé couleur argent qui faisait la fierté et la joie de la patronne.

Elle ne supportait plus de voir son reflet, même partiel, et surtout pas celui de son visage ! Elle faisait bien son âge maintenant, ses vingt-sept ans ; des rides avaient fait leur apparition au coin de ses yeux et autour de sa bouche.

Une conséquence directe du fait qu'elle avait été propulsée dans un monde dont elle ne connaissait pas la langue et où elle ne ressemblait à personne...

Elle faisait exprès de rester crasseuse : si elle se lavait les cheveux ils retrouveraient leur brun profond qui détonnerait au milieu de toutes ces chevelures noires. Sa peau aussi était plus claire que celle de ces gens – les Lladraniens, avait-elle fini par comprendre au cours des six mois qu'elle avait déjà passés ici. Mais il n'y avait rien à faire pour dissimuler ses yeux vert sombre, à part garder constamment une frange un peu trop longue. Les gens pensaient qu'elle venait de « cette sale ville pleine d'étrangers à quelques lieues au sud » et qu'elle n'avait pas toute sa tête.

Elle repensa au rêve qu'elle avait fait la nuit dernière et frissonna. Pas un de ceux avec des bateaux... Non, ce cauchemar-ci lui rappelait, comme si elle en avait besoin, la plus grande erreur de sa vie.

Elle se trouvait dans le grenier de sa grand-mère Fran, elle regardait le Miroir. Il l'avait fascinée depuis sa plus tendre enfance, surtout son cadre sculpté et doré qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait : pas de fleurs ni de guirlandes, mais des courbes gracieuses qui lui faisaient penser à une large houle en plein océan.

C'était peut-être pour cette raison que son arrière-grand-père l'avait rapporté de son séjour de deux semaines en France. Puis il avait quitté Boston pour Best Haven (Connecticut), avait monté son affaire de chantier naval, et la famille Lindley avait fait fortune.

Dans son rêve, Rainy se penchait comme pour traverser le Miroir.

*Non ! NE FAIS PAS ÇA !* se hurlait-elle mentalement.

Dans la réalité, le Miroir l'avait tellement fascinée qu'il avait fini par lui faire peur; elle avait décidé de l'offrir à son frère qui venait de se fiancer. Elle le transportait dans le dernier bateau qu'elle avait conçu lorsque le vent s'était levé et avait noyé ces chants assourdis qu'elle entendait sans trêve dans sa tête depuis une semaine.

La tempête avait fait tournoyer tout ensemble le Miroir et elle dans son petit bateau, puis l'avait fait passer à travers le Miroir! Elle avait aperçu le navire qui se brisait, le Miroir réduit à de minuscules fragments, puis elle avait plongé dans un océan vert, froid et furieux. Ici.

Elle n'était plus sur Terre.

Elle essayait de ne pas repenser à sa vie d'avant, à cette merveilleuse existence où elle s'ennuyait tant!

La porte de la cuisine s'ouvrit.

– Eh bien, qu'a-t-on ici?

Travys venait d'entrer. Il lui lança un sourire plein de dents cassées et de haine. Un effroi viscéral fit vibrer Rainy. Depuis qu'elle le connaissait, elle craignait qu'il ne la morde avec ses dents pourries et qu'elle en meure de dégoût.

Elle n'avait rien fait pour s'attirer la haine de cet homme, pourtant, d'emblée, il l'avait détestée. Comme elle n'était qu'une souillon et lui un client des plus respectés, elle n'avait d'autre choix qu'essayer de l'éviter.

Il n'arrivait jamais rien de bon à Rainy quand Travys la voyait. Mais c'était la première fois qu'il venait la chercher dans la cuisine !

Il la surplombait de toute sa taille, de toute sa force physique et de tout son mépris.

– Toujours aussi laide et bête, à ce que je vois. Et en plus tu empestes, ajouta-t-il après un reniflement.

Il pouvait parler, avec son odeur d'entrailles de poisson et de cette horrible algue qu'il mâchouillait en permanence ! Il attrapa Rainy par les cheveux et la regarda fixement.

Elle frémit, il sourit.

La porte se rouvrit et la patronne de la taverne, une femme morose, entra.

– Allons, Travys, déclara-t-elle. Elle a du travail, un plein évier de pots à briquer.

Travys, l'air contrarié, reporta son attention sur la femme, puis revint à Rainy. Il cracha un amas de salive dans l'eau de vaisselle puis sortit, satisfait.

Quelles perspectives restait-il à Rainy ?

Quand elle avait repris conscience en pleine nuit, sur cette plage hivernale, elle avait d'abord cru que, Dieu savait comment, elle se trouvait de l'autre côté de l'Atlantique, sur une côte peu fréquentée de France. La langue rappelait le français.

Elle se détrompa assez vite, mais il lui fallut un bon mois pour comprendre, et surtout admettre, qu'elle ne se trouvait plus sur Terre.

Cet endroit était le troisième où elle avait trouvé à s'installer, et le meilleur jusqu'ici. La patronne du Poisson Gueule ouverte lui donnait le gîte et le couvert en échange de son travail. Pas d'argent, mais la monnaie n'abondait pas ici, Rainy l'avait remarqué. Travys avait de l'argent, il gérait le terrain qu'on appelait le Marché des Patrons Pêcheurs et où se tenait la foire, deux fois par an ; un homme riche pour ce village, tout près de la jetée, qui ne comportait qu'une rue.

Et puis il y avait la maladie. Chaque fois que Rainy s'éloignait de quelques kilomètres de la mer, elle se vidait de toute force, de toute énergie, la nausée l'envahissait. Une fois elle avait voulu se forcer à monter jusqu'en haut d'une colline et s'était évanouie. Elle restait persuadée que le fait de rouler jusqu'en bas de l'éminence lui avait sauvé la vie. Elle se sentait presque normale dans cette taverne bâtie sur la jetée.

Rainy revint au moment présent. Elle ne voulait pas tremper ses mains dans cette eau où flottait le crachat jaunâtre de Travys !

Mais il le fallait. La patronne la regardait.

Luttant contre la nausée, Rainy n'osa pas prendre le torchon qui servait à essuyer la vaisselle et réussit sans le toucher à faire voler le bloc visqueux hors de l'évier, avec un peu d'eau. Il atterrit sur le côté d'une commode de bois de facture grossière et se mit à glisser vers le bas. Elle utilisa sa jupe pour l'essuyer. La patronne hocha la tête, puis s'en alla en secouant la tête et en marmonnant :

– Sale métisse idiote.

Elizabeth s'éveilla avant l'aube en sentant le contact expérimenté de mains d'homme sur ses seins, contact qui fit pétiller la passion en elle. Faucon. Il l'explora minutieusement, et elle laissa ses propres mains divaguer, caresser, exciter, jusqu'à ce que tous deux se rejoignent et s'anéantissent ensemble.

Epuisée, elle le regarda, allongé tout pantelant, les yeux fermés. Comme il était beau! Les Lladraniens étaient vraiment un peuple magnifique, : peau dorée, yeux légèrement bridés, traits bien dessinés...Leurs yeux allaient de l'ambre au brun presque noir, leurs cheveux noirs présentaient des reflets variés, rouge sombre, bruns, bronze.

Il ouvrit des yeux d'un marron de chocolat amer, sourit. Il prit la main d'Elizabeth et la porta à ses lèvres.

– Je te vois réfléchir. Ne fais pas ça.

– Je...

Elizabeth n'avait aucune envie de dire ce qu'il était de son devoir de dire. Je ne vais pas rester ici. Ma *vie* n'est pas ici. Tu n'es pas celui que j'ai aimé...Oh, comme elle lui ferait mal avec cette phrase ! Elle se sentit émue. Peut-être pourrait-elle aimer cet homme, après tout... Elle refusa de s'attarder sur cette pensée.

Faucon posa la main d'Elizabeth sur sa poitrine virile où son cœur battait encore très vite, et lui caressa la joue.

– Vivons le moment présent, Elizabeth. Un Chevalier sait faire cela!

Elizabeth sentit une nouvelle poussée de désir. Elle caressa habilement Faucon et aima entendre la respiration de son compagnon devenir plus chaotique, voir ses joues rougir sous son beau teint doré et ses yeux briller.

– Je crois que nous pourrions trouver nombre de moments comme celui-là, dit-il.

Et pourquoi pas ? Pour des tas de raisons, hélas. Mais elle voulait voir encore dans les yeux de Faucon l'expression qu'il avait en lui faisant l'amour ou simplement en la regardant.

Elle l'embrassa encore et, quand il l'attira près de lui, qu'elle sentit sa chaleur, sa force, sa fragrance insolite, elle eut un sourire et s'endormit, apaisée.

Bri grogna. Elle se sentait moins courbaturée que la veille au matin. Malgré le froid matinal à l'extérieur, elle se sentait bien dans cette pièce aux murs recouverts de panneaux de bois.

Elle s'éloigna du coin où Zérés ronflait toujours et se rendit compte, ébahie, qu'elle avait dormi en plein milieu d'un pentacle. En examinant la pièce de plus près, il apparaissait évident qu'il s'agissait d'un endroit conçu pour la pratique de la magie.

Bri renifla. Il y avait une odeur d'encens éventé, de matin frais qui entrainait par la fenêtre mal ajustée, d'oiseau roc.

– Roc ! appela-t-elle.

Elle ressentit l'agitation paresseuse de quelqu'un qui renonce à se réveiller et retourne à son somme ; rien d'autre.

Elle testa gentiment son lien avec Elizabeth et se rendit compte que sa sœur dormait dans les bras d'un homme. Cela la fit s'asseoir brutalement sur le parquet rude. Holà. Est-ce qu'Elizabeth savait ce qu'elle faisait?

Non, de toute évidence.

Bri devrait-elle l'en informer?

Certainement pas.

Elle se demanda avec qui se trouvait Elizabeth. Un seul nom lui vint à l'esprit, celui de Faucon Creusse. Elle se le rappelait très bien. Sa sœur avait bon goût ! Bri ne pouvait que souhaiter que tout cela ne finisse pas par faire souffrir l'un ou l'autre...ou les deux.

Parce qu'Elizabeth n'abandonnerait jamais sa vie sur Terre pour rester à Lladrana... Si?

Bri n'en savait rien. Elle alla à la fenêtre admirer les étendues vertes qui menaient à des collines vertes dans le lointain. Lladrana, un beau pays. Elle entendit le son des ailes d'un volaran qui passait avec son cavalier.

Un pays fascinant.

Mais mortellement dangereux!

Un bruit au rez-de-chaussée la fit frissonner de crainte.

– Bri ?

La voix de Sevoir. Elle ne se sentait pas tout à fait prête à le voir; quand elle avait compris qu'Elizabeth dormait enlacée à un homme, perdue dans le profond sommeil qui suit une nuit agitée, elle s'était vue, elle, dans la même situation avec Sevoir le strict, le rigide. Lui !

Difficile d'imaginer quelqu'un qui lui ressemble moins ! L'idée la traversa fugitivement que Sevoir devait être aussi perfectionniste quand il s'agissait de faire l'amour que pour tout le reste, et une onde chaude la parcourut.

Elle la réprima très vite. Ni Elizabeth ni elle n'avaient besoin de se compliquer la vie avec un amant lladranien !

Vraiment pas. Bri s'éclaircit la gorge.

– En haut! répondit-elle à Sevoir.

Une appréhension la saisit. Qu'allaient penser les Maîtres de la Ville quand elle leur annoncerait qu'elle ne voulait pas de la belle maison qu'ils lui avaient préparée et préférerait vivre dans une vieille tour sans confort qui faisait partie du mur d'enceinte?

Un autre regard sur la pièce la tranquillisa. Elle était vraiment belle avec ses panneaux de bois sur la pierre crème, ses grandes fenêtres. Des matériaux simples, authentiques, sans chichi. C'était parfait pour elle.

Sevair gravit rapidement l'escalier; un homme dans une forme athlétique. Non, ce n'était pas le moment de penser à sa forme ou à ses formes !

– Sangvil ! l'entendit-elle s'exclamer en montant.

Il avait reconnu l'odeur en bas.

Tout d'un coup il fut dans la pièce, souleva Bri, vérifia d'un coup d'œil les lieux.

Ces Lladraniens bougeaient vraiment vite.

Il était robuste, aucun doute là-dessus. Il n'y avait pas un atome de graisse en lui. Grand, large d'épaules, de longues jambes. Les doigts de Bri sur son biceps faisaient à peine fléchir le muscle.

– Enfin, au moins vous n'étiez pas complètement seule !

Bri croisa le regard brun-noir de Sevair.

– Eh bien, je...

Autant le dire tout de suite. Les Lladraniens pourraient comprendre, non? Comment savoir? Avec tout ce qu'il s'était passé dernièrement, elle ne se sentait plus sûre de rien.

– Cet endroit m'attendait. J'aime être là. J'ai trouvé où m'installer à Castleton, ajouta-t-elle avec son plus beau sourire.

Sevair ne laissa pas glisser Bri le long de son corps pour la reposer par terre, il la planta bien droit sur ses pieds. Il fronçait les sourcils, mais Bri, en écoutant son Chant, comprit qu'il restait calme, même s'il éprouvait un peu d'agacement.

En le regardant de biais, Bri trouva même que son expression un peu revêche ajoutait plutôt à son charme. Décidément.

Il se frotta les tempes et soupira.

– Quelle idée de penser qu'une Exotique pourrait se contenter d'une maison faite exprès pour elle, remarqua-t-il. Vous êtes aussi imprévisibles que les Multiformes !

– La maison est ravissante. Vraiment très belle! l'assura Bri. Mais elle n'est pas pour moi.

– Nous la garderons tout de même pour Elizabeth et vous. Bon, il faut que j'inspecte cette tour.

Bri eut une petite toux.

– Euh... un roc a fait son nid en haut de la tour de l'escalier. Il a dévoré le sangvil qui avait installé sa tanière ici.

Sevair interrompit son examen de la pièce et tourna lentement la tête vers Bri. Il ferma les yeux. Les rouvrit.

– Bien sûr, commenta-t-il. C'est normal.

Il écarta les bras en signe de reddition et se dirigea vers le seuil de la pièce.

Puis il jeta à Bri un dernier coup d'œil plutôt froid et descendit l'escalier d'un pas lourd, régulier, prévisible, à son image. Son Chant contrarié l'accompagnait pendant qu'il faisait du bruit

en bas; il devait être en train de dégager du chemin la porte effondrée.

Elle le retrouva dans l'espèce de trou sombre qui tenait lieu de cuisine, à l'arrière du rez-de-chaussée. Il examinait le mobilier. Sans les enchantements qui permettaient de garder la nourriture chaude ou froide ou tout ce qu'on voulait, il s'agissait simplement de placards.

Il plaça sa main sur l'un d'eux et Chanta une mélodie lente, avec de grands écarts d'une note à l'autre. Le placard émit une lueur bleue pendant un moment. Bri supposa que Sevair venait d'installer un réfrigérateur.

Puis il passa à un autre; cette fois l'air Chanté fut rapide, accidenté. L'inverse : un réceptacle pour garder les choses au chaud. Parfait.

Quand Sevair leva le regard sur elle, la sueur perlait à ses tempes. Il venait d'utiliser davantage de Pouvoir qu'il n'en avait l'habitude, cela pour rendre à Bri la tour plus confortable.

– Merci, dit-elle simplement au Maître de la Ville.

Il grogna quelque chose en réponse et sortit deux paquets de la besace qui lui battait la hanche. Une odeur délicieuse parvint au nez de Bri. Il lui en tendit un. Au moins elle allait pouvoir manger sur place sans devoir attendre d'avoir regagné son logement!

Elle se sentit saliver en ôtant le papier épais qui enveloppait la nourriture ; il s'agissait d'un gros chausson. Dès la première bouchée le goût inimitable des œufs et le croustillant tout aussi unique du bacon explosèrent sur sa langue. Elle mâcha très vite et avala.

– Merci! répéta-t-elle.

Sevair la regarda calmement.

– Quand j'ai vu que vous n'étiez pas dans la maison, je me suis dit que vous aviez encore dû passer la nuit en ville.

Il prenait soin d'elle. Et ne manquait pas de provoquer de la culpabilité chez elle. Comme faisaient ses parents.

Ses parents ! Bri envoya une sonde mentale en direction du Château. Les Maîtres Marian et Jaquar n'étaient pas rentrés.

Bri avala une autre bouchée.

– Merci encore. J'étais en train de voir si Marian et Jaquar étaient déjà rentrés de...

– L'île de Bossgond, l'interrompit Sevair. J'ai demandé à l'Exotique Alyeka de m'informer de tout ce qui vous concerne...

Alexa. Les Lladraniens avaient du mal à prononcer son nom. Les mains sur ses hanches minces, Sevair entreprit d'inspecter la pièce.

– Il y a du travail ici, annonça-t-il.

N'avait-il pas poussé un infime soupir?

– Vous n'êtes pas obligé de..., commença Bri.

Mais Sevair haussa les sourcils.

– L'entretien de l'Exotique appelée pour le compte des Villes et des Bourgs, expliqua-t-il, est à la charge des Maîtres des guildes et de la Ville. Nous vous fournirons tout ce dont vous avez



besoin.

Il quitta la pièce.

Bri entendit un cri d'oiseau mélodieux, le cliquettement de griffes sur le pavé de la rue, un son surpris émis par Sevoir.

Elle sortit en hâte de la cuisine, dépassa Sevoir qui, face à l'entrée, regardait dehors, l'air éberlué, sortit enfin dans l'impasse où se tenait le roc qui s'étirait et se nettoyait les plumes.

L'animal et Bri se regardèrent. Le soleil s'était levé, mais cette petite rue pavée restait pour l'instant dans l'ombre, et le resterait sans doute une bonne partie de la matinée.

Et pourtant le roc paraissait étinceler. Enfin, non, le mot ne convenait pas. « Luire » non plus. On aurait dit que l'oiseau attirait consciemment la lumière et la faisait se refléter sur ses plumes de manière à paraître plus grand encore qu'au naturel, plus présent. C'était une immense créature, deux fois de la taille de Bri au moins. Extraordinaire !

L'animal et elle se trouvaient seuls dans cette petite cour, mais elle sentait les nombreuses présences d'autres personnes qui les observaient, bien à l'abri dans leurs foyers.

*Je m'appelle Nuaré.*

*Et moi Bri.*

La créature déploya ses ailes un instant. Son envergure dépassait sa hauteur.

*Je suis une femelle.*

Bri avala sa salive.

*Comptes-tu élever tes petits ici ?*

Elle aimait bien cet endroit et souhaitait y rester pour l'instant, mais si elle devait se battre contre un énorme volatile pensant, elle retournerait sans doute très vite à la jolie maison que la Ville avait prévue pour elle !

*Je ne pondrai pas d'œufs cette année, mais il est possible que je m'accouple en automne.*

Le ton mental du roc fit reculer Bri d'un pas.

*Vii? demanda-t-elle.*

Elle avait l'impression que Nuaré avait quelque chose d'important à dire.

*Cette année vous autres Exotiques allez combattre les Ténèbres. Soit vous vaincrez, soit vous mourrez, auquel cas le pays sera envahi par les monstres. Si cela se produit, moi et les miens partirons tous ailleurs.*

Bri avala difficilement sa salive et se redressa de toute sa hauteur.

*Je ne resterai pas ici. Nous, c'est-à-dire ma sœur et moi, devons trouver un remède à la maladie qui sévit sur Lladrana, mais nos parents seraient trop malheureux si ne nous rentrions pas chez nous ensuite.*

Nuaré ne commenta pas cette déclaration. Elle déploya une nouvelle fois ses ailes.

Sevoir s'éclaircit la gorge. Bri se plaça de manière à le voir sans quitter du regard l'oiseau gigantesque.

Il s'inclina bien bas, d'un geste très gracieux.

– J'interromps votre conversation et vous présente pour cela mes excuses, madame le roc. Votre merveilleux Chant embellit notre cité. Vous êtes la bienvenue.

Il savait parler diplomatiquement... Bri ne s'y serait pas attendue.

Nuaré passa son bec dans ses plumes.

*Merci, Celui-Qui-Forme-La-Pierre-En-Plein-Ciel.*

– Sevair Masif, à votre service.

*Très bien, Sevair Masif. Je compte nicher sur le toit de la petite tour, tout près de l'Exotique.*

*Bri, tout à l'heure nous volerons ensemble, pour l'instant j'ai faim. Je vais chasser.*

Nuaré s'envola dans une magnifique spirale ; elle avait rapidement franchi le mur de la ville. Bri sentait son cœur battre à grands coups.

– Une jeune femelle roc qui vient nicher à Castleton, déclara Sevair pensivement. On ne s'ennuie pas avec vous autres Exotiques.

Il reporta son attention sur le bâtiment élu par Bri et le roc.

– La tour de Ronteran... J'aurais dû m'en douter.

– Comment? Qui ça ?

Sevair haussa une épaule.

– On dit que le Maître fondateur de Castleton y a vécu. On la prétend hantée, maudite...Ou bénie, termina-t-il avec un petit sourire.

Bri regarda la tour à la lumière du jour. Une bâtisse solide, rectangulaire – mis à part le petit bâtiment octogonal sur la droite – qui donnait l'impression de devoir durer des siècles. Un cristal étincelait par endroits dans la pierre des murs. Deux larges cercles de fer ornementé enserraient deux cristaux plus gros de forme à peu près sphérique.

– On l'a abandonnée voilà dix ans, poursuivit Sevair. Il semble qu'il existe un cycle pour elle : restauration, puis abandon...Mon tour est venu de la restaurer, semble-t-il. Cela dit, je ne me réjouis guère de vous voir loger dans la tanière d'un sangvil !

Il leva les yeux; Nuaré revenait déjà, une grande branche dans le bec.

– Enfin, le roc devrait vous apporter sa protection. J'ai entendu dire qu'ils aimaient particulièrement dévorer les dépouilles de monstres. Il a dû trouver le sangvil très goûteux !

– Nuaré venait tout juste d'achever son repas quand nous nous sommes rencontrées, remarqua Bri.

– Nuaré...

Sevair laissa échapper le mot dans un souffle. Il s'approcha de Bri et lui prit l'épaule.

– Elle ne m'avait pas révélé son nom. Il faut vous rappeler que les noms ont du poids ici, à Lladrana. On peut utiliser votre nom contre vous, Bri.

Sevair examina la petite rue où ils se trouvaient.

– Au moins c'est un bon quartier, grommela-t-il. Personne doué de Pouvoir, mais des gens

honnêtes. Ah, les Exotiques et leurs tours...

– Nous n'en avons pas sur Terre, indiqua machinalement Bri.

– Quoi !

Elle regarda Sevoir. Ses vêtements avaient déjà pris la poussière au cours de son examen des lieux.

– Vous êtes architecte, reprit-elle avec un geste qui englobait la ville aussi bien que la tour près d'eux. Sachez qu'on ne construit plus ce genre de bâtiment chez nous depuis des siècles. Là où nous vivons, il n'y a pas de tours.

– Alors vous détruisez les œuvres du passé !

– L'endroit d'où nous venons était auparavant habité par des tribus nomades, expliqua-t-elle. Ils ne construisaient pas de bâtiments en dur.

Inutile de lui donner un cours d'histoire américaine !

– Nous avons besoin de murs et de tours pour nous protéger des Ténèbres ! protesta Sevoir. Le danger a toujours été là.

Bri n'en doutait pas.

Elle le suivit à l'intérieur. Sevoir examina au passage la porte tombée et secoua la tête.

– Il va falloir la remplacer. On vous en fournira une autre aujourd'hui.

Il adressa un bref sourire à Bri.

– Chacun a donné de son temps pour aménager votre logis. Ils vont recommencer.

Bri fit la grimace.

– Je suis vraiment navrée pour la maison, mais, euh...

– Elle n'est pas pour vous, j'ai compris, dit Sevoir d'un ton bénin. On avait espéré...mais une demeure doit convenir à son propriétaire, admit-il avec un haussement d'épaules.

Bri décida de ne pas rappeler qu'elle n'allait pas rester propriétaire de quoi que ce soit à Lladrana.

Sevoir ferma les yeux un moment, comme pour s'imprégner de...du « Chant » de l'endroit, puis les rouvrit d'un air satisfait.

– Le roc a bien nettoyé l'endroit de la présence du sangvil, confirma-t-il.

Il s'approcha des murs, sembla approuver les sculptures sur les panneaux de bois.

– Beau travail; il faudra nettoyer et huiler tout ça.

Il baissa les yeux sur le plancher de pierre. Bri suivit son regard et remarqua qu'il comprenait un peu partout des cristaux incrustés, comme les blocs qui constituaient les murs extérieurs de la tour; et il ne s'agissait pas de petits éclats !

– Oui, Ronteran a fait du très bon travail, approuva encore Sevoir.

Il ouvrit au fond à droite la porte d'une espèce d'armoire aussi haute que la pièce.

– Des toilettes avec lavabo, indiqua-t-il.

Il tira la chaîne d'une chasse d'eau à l'ancienne et hochait la tête en entendant que la plomberie

fonctionnait.

– Peut-être les travaux ne seront-ils pas si monstrueux finalement, commenta-t-il en se dirigeant vers l'escalier.

L'alarme de la ville résonna. Sevoir s'arrêta soudain, tendu. Un appel mental urgent d'Elizabeth atteignit Bri.

*Viens tout de suite au Château ! L'un des Chevaliers indépendant a été blessé au cours du combat la nuit dernière et les guérisseurs n'ont jamais rien vu de tel ! A moi non plus ce genre de blessure... de maladie... ne me dit rien.*

*Quoi, blessure ou maladie ?*

Bri sentit qu'elle avait la chair de poule, et que les cheveux sur sa nuque se hérissaient.

*Les deux !*

– On a besoin de vous au Château, commenta Sevoir qui comprenait manifestement les moindres nuances de la sonnerie d'alarme.

*On va voler!* criailla mentalement Nuaré en passant sa tête à l'intérieur.

*Qui c'était, ça ?* s'exclama Elizabeth, contrariée de cette nouveauté supplémentaire.

Bri se détendit un tout petit peu.

*Attends un peu, tu vas voir!* transmit-elle.

*Viens tout de suite,* répliqua Elizabeth sèchement. *Ça a l'air très sérieux. Marian et Jaquar sont en route.*

*J'arrive.*

Bri se précipita dehors.

Sevair la suivit, le visage préoccupé.

– Je vais voir avec les Maîtres des guildes pour organiser le travail sur votre tour. A plus tard.

Boue avait déjà atterri dans l'impasse, et redécollé sur-le-champ à la vue de Nuaré. La peur et la fureur rendaient son chant discordant.

– Boue ! l'appela Sevair.

Il rassembla tout son Pouvoir pour contacter le volaran affolé, fusionner avec son esprit et le calmer.

*Idiot de volaran ! Je ne risque pas de le manger, assura Nuaré. Les volarans sauvages ont un goût trop musqué.*

– Exactement la chose à dire, marmonna Bri.

L'oiseau roc, la patte tendue pour que Bri l'escalade, se tenait voûté pour lui faciliter l'accès à son dos.

*Je ne te mangerai pas non plus. Sauf si les Ténèbres te souillent.*

Bri reposa le pied par terre.

– Hein!

Nuaré secoua ses ailes.

*Allons, dépêchons !*

Bri vit que Boue avait atterri de nouveau, à l'autre bout de l'impasse, et que Sevair se dirigeait doucement vers elle en lui adressant tout l'apaisement possible.

Nuaré poussa un cri strident. Sevair franchit d'un bond la distance qui le séparait de Boue et s'y accrocha tandis qu'elle montait en flèche vers le ciel. Bri comprit qu'elle n'avait probablement plus de volaran attiré !

*Allons ! tonna Nuaré dans sa tête, impérieuse.*

Bri grimpa sur la patte tendue bien droite, arriva sur le dos du roc et se mit à glisser sans trouver de prise.

*Les bras autour de mon cou, enfin, petite humaine !*

Bri jeta les bras autour du cou de Nuaré et s'y accrocha de toutes ses forces.

L'oiseau décolla plus vite que Boue, et quasi verticalement.

*Bien sûr ! Je suis conçue pour le vol, moi, contrairement à ces pauvres trucs chevalins !*

Nuaré tourna la tête vers Bri qui put contempler un énorme œil plein de tourbillons de saphir.

*C'est bien que tu sentes aussi bon, le Pouvoir spécial et la terre étrangère. Je ne te mangerai sûrement pas.*

– Euh, hésita Bri. Tu es sûre que nous devrions nous rendre au Château?

*J'ai déjà pris mon repas. Et puis les volarans du Château, les Chevaliers, les Maréchaux, tous ceux qui luttent contre les Ténèbres sont en sécurité avec moi car je vois leur utilité.*

– Parfait. Nous sommes d'accord, conclut Bri sans pouvoir s'empêcher de noter que le roc sentait très bon aussi.

Ils atterrirent dans la cour du temple, et Nuaré fit sensation. Tous les volarans prirent l'air, transportant parfois des Chevaliers et Maréchaux surpris.

Bri chuta plutôt qu'elle ne descendit du roc.

*Nous devons nous entraîner, remarqua Nuaré. Tu me serrais trop fort. Il te faudrait une corde à quoi t'accrocher, peut-être même un perchoir. Je te laisse, je vais rester ici pour discuter un peu avec les Maréchaux.*

– Vii, approuva Bri avant de courir vers Elizabeth.

Elle ne réussit pas tout de suite à arracher sa sœur à la contemplation de l'oiseau.

– C'est quoi, ça ? finit-elle par demander.

– Tu veux dire « qui » : c'est un roc.

*Elle s'appelle Nuaré,* ajouta Bri télépathiquement.

– Prodigeux. Et quelle beauté !

Puis Elizabeth revint à Bri, son expression changea d'un bloc, se fit d'une intensité sinistre.

– Suis-moi, ordonna-t-elle.

Mais, quand elles arrivèrent à la salle de soins, une guérisseuse à l'expression tendue recouvrait le visage d'une jeune femme.

– Non! s'écria Elizabeth. Je ne l'ai quittée qu'un instant!

Elle prit son allure déterminée de médecin et s'approcha du cadavre, retira le drap posé sur le corps.

– Viens, nous allons l'examiner, dit-elle.

Bri ouvrit la bouche pour protester, puis la referma sans un mot. Elle disposa ses mains tout près de celles de sa sœur.

– Regarde en elle, lui indiqua Elizabeth. Tu vois cette volute grise ?

– C'est comme la frinkose.

Une toile d'araignée enveloppait tout l'intérieur du corps; elle sembla s'évaporer pendant que les jumelles l'observaient. Il s'agissait davantage d'un maléfice spirituel que d'un mal physique.

– Oui, comme la frinkose, confirma Elizabeth, mais en plus virulent.

– Elle a attrapé ça sur le champ de bataille, intervint Alexa. J'ai interrogé ses amis : elle était en pleine santé avant le combat et a passé toute l'année au Château. Elle n'a donc pas été exposée à la frinkose, puisque la plante infectée ne pousse pas ici. Elle n'a subi qu'une blessure légère, un contact fugitif de tentacule de suceur d'âme. Mais, une fois revenue, elle s'est endormie, a attrapé la fièvre et ne s'est jamais réveillée.

– On va vérifier si la blessure a laissé des séquelles à l'intérieur, annonça Elizabeth.

Bri vit une espèce de mucus gris au milieu duquel se trouvait un nodule de même couleur semblable à un haricot.

– On dirait bien une variante de la frinkose, plus toxique encore, répéta Elizabeth.

– Je suis d'accord, approuva Bri.

– Nous devons donc en conclure que nous avons désormais un nouveau danger à affronter sur le champ de bataille, remarqua la dirigeante des Chevaliers. Une maladie mortelle ! Et nous ignorons comment au juste ce Chevalier l'a contractée... Personne d'autre ne semble malade, ajouta-t-elle d'un air déterminé, mais je tiens à ce que les guérisseurs examinent tous ceux qui se trouvaient au combat!

Marian frappa au chambranle de la porte ouverte, et son regard, après s'être arrêté sur les jumelles, se posa sur la forme immobile allongée sur la table d'examen.

– J'ai des nouvelles de vos parents, fit-elle. Je préfère vous en parler dans la suite des Maîtres.

Marian ne voulut rien dire avant d'avoir installé les deux sœurs dans sa suite avec quelque chose à boire. Elles prirent du thé, parce que c'était la boisson la plus simple et la plus rapide à préparer.

– Alors ? demandèrent les jumelles à l'unisson tandis que Jaquar se servait à son tour et s'asseyait sur un canapé auprès de sa femme.

– Nous avons trouvé vos parents exactement à l'endroit prévu sur l'itinéraire, au temple bouddhiste, répondit Marian avec un sourire. Votre père a beaucoup apprécié le gong là-bas, et votre mère se trouvait à côté de lui.

Bri se détendit enfin à côté d'Elizabeth qui poussa elle aussi un grand soupir de soulagement.

– Donc ils vont bien, constata Bri.

Marian lui jeta un coup d'œil.

– Pour autant que j'aie pu voir, ils ont l'air en pleine forme, confirma-t-elle.

– Sans doute, remarqua Elizabeth d'un ton assez pincé, mais ils ne le seront plus quand ils découvriront la disparition de leurs filles bien-aimées !

Bri se crispa de nouveau.

– Y a-t-il la moindre chance que nous soyons de retour avant eux? interrogea-t-elle.

Jaquar n'hésita pas à lui rappeler les conditions de leur séjour à Lladrana :

– Où en êtes-vous pour la découverte du remède de la frinkose ?

– Un tiers des Maréchaux et des Chevaliers sont chargés de détruire les plantes sources de la maladie partout où on peut les trouver, répondit Elizabeth, toute raide.

– ... ce qui pourra finalement mettre fin à la propagation du mal, approuva Jaquar. Les Maîtres de leur côté cherchent des moyens d'éliminer cette mousse, mais cela ne sert guère à tous ceux qui ont déjà contracté la frinkose et vont en mourir.

Bri ne pouvait plus rester assise. Elle reposa assez brutalement sa tasse en porcelaine et entreprit de faire le tour de la pièce.

– Jusqu'à présent, seuls Zérès et moi sommes en mesure de guérir ces malades, rappela-t-elle. Je suis *sûre* qu'il existe un traitement, mais je n'arrive pas à trouver la méthode pour l'enseigner aux autres !

– De mon côté, déclara Elizabeth, j’ai étudié ce mal avec les guérisseurs du Château. Aucun des remèdes concrets que nous avons essayés ne fonctionne – ni vitamines ni plantes, ni même les soins habituels. A mon avis, même des antibiotiques resteraient sans effet.

– Oui, il s’agit d’un mal que les Ténèbres ont concocté pour nous, confirma Jaquar. Il fait sa pâture de la clarté du Chant que nous portons tous en nous et renforce nos noirceurs intimes pour qu’elles nous dévorent et nous tuent !

Elizabeth déposa soigneusement sa tasse sur la table basse, alla rejoindre Bri qui cessa sa marche absurde autour de la pièce et jeta un regard furieux aux Maîtres avant de conclure :

– Vous n’allez pas nous renvoyer chez nous.

Jaquar leva la main en signe d’apaisement ou d’impuissance :

– Nous ne disposons tout simplement pas de l’énergie – du Pouvoir – nécessaire !

Bri le regarda avec scepticisme. Elle n’était vraiment pas certaine de le croire.

– Peut-être que si, reconnut finalement Marian en regardant les deux sœurs dans les yeux. Peut-être en nous y mettant tous, Maréchaux, Chevaliers, Maîtres Sorciers et Maîtres des Villes et des Bourgs, volarans, *peut-être* pourrions-nous rassembler suffisamment de Pouvoir pour vous renvoyer à Denver. Il nous faudrait vider toutes nos réserves d’énergie et nous affaiblir considérablement face aux Ténèbres. N’imaginez pas une seconde qu’elles manqueraient cette occasion inespérée de fondre sur nous !

Elizabeth releva la tête d’un air de défi et prit la parole :

– Alors nous devons adresser un message à nos parents, qu’ils verront à leur retour.

Marian secouait déjà la tête.

– J’ai lu ton livre, lâcha Bri. Maître Bossgond a su récupérer ton ordinateur portable. Ne me dis pas qu’il serait incapable d’envoyer un bout de papier dans l’autre sens !

– Faire venir ici quelque chose qu’on a manipulé pendant des mois est très différent de renvoyer un objet, objecta la Maîtresse.

– Enfin, Marian, tu es mieux placée que quiconque pour imaginer l’anxiété qu’on peut ressentir pour quelqu’un qu’on a dû laisser derrière soi !

Marian poussa un soupir et s’appuya à son époux qui prit sa main dans les deux siennes.

– Je me doutais que la conversation tournerait ainsi, admit-elle. Bossgond réfléchit déjà à l’envoi d’un objet par le couloir transdimensionnel. Mais il nous faut une destination sûre !

– Mon appartement! s’écria Elizabeth.

– D’accord. Il te faudra venir sur l’île Alpha avec nous pour nous aider à repérer l’endroit. Désolée de vous décevoir, mais nous faisons de notre mieux. Nous vous informerons quand il sera temps de solliciter votre participation à l’expérience.

*Ils font vraiment de leur mieux*, transmit une Elizabeth déconfite à Bri.

*Et je ne suis pas sûre que cela suffise*, reconnut Bri. *Il nous faut les motiver davantage.*

Elles eurent l’idée toutes les deux en même temps.

*Bossgond apprécie sûrement la nourriture*, suggéra Elizabeth.



*Oui ! Donnons-leur le gâteau au chocolat...*

Elizabeth se tourna vers Marian et Jaquar, un sourire un peu acide sur les lèvres.

– Prenez le gâteau, déclara-t-elle.

– Pardon? demanda Marian.

– Nous vous donnons le gâteau au chocolat.

Les yeux de Marian s'écarquillèrent. Elle se lécha les lèvres et s'agrippa à la main de Jaquar.

– Merci! s'écria-t-elle.

– C'est pour Bossgond aussi, précisa Bri.

– Merci...

– S'il vous plaît, aidez-nous ! dirent ensemble les jumelles.

Au cours des trois jours suivants, Elizabeth établit pour Bri et elle un emploi du temps quotidien : un matin sur deux Bri se rendait au Château, flanquée d'un Zérès systématiquement de mauvaise humeur, supportait la formation que lui dispensaient les guérisseurs et participait à des cercles de guérison. Elle passait les autres matinées à Castleton où elle travaillait avec Zérès et son enseignement non académique.

Elizabeth, pour sa part, restait au Château et, pour autant que Bri sache, dormait avec Faucon. Bri ressentait la détente nouvelle qui imprégnait les pensées et les émotions de sa sœur : Faucon devait être tendre et aimant. Elizabeth reprenait confiance en elle, et tout le monde au Château approuvait cette liaison.

Il n'y avait plus d'appel au combat, et les Chevaliers, en ce qui concernait la variante de la frinkose, adoptaient deux attitudes bien distinctes : une partie l'ignorait, comme toutes les horreurs qu'on pouvait rencontrer sur le champ de bataille, mais une autre partie semblait sérieusement travaillée par l'idée que quelque chose d'invisible risquait de les tuer sans qu'ils aient pu lutter contre.

Les après-midi, Elizabeth et Faucon venaient à Castleton à dos de volaran (celui du Chevalier) pour les consultations médicales qui avaient lieu dans le logement de fonction de Bri. Pendant qu'Elizabeth travaillait, Faucon réglait les affaires relatives à ses domaines sur la côte.

Bri, Elizabeth, Faucon, les visiteurs occasionnels, tous prenaient un dîner peu après les séances de soins. Des Maîtres de la Ville passaient souvent, des dirigeants de guildes, des guérisseurs de la cité et du Château, des Maîtres, des Exotiques, bref beaucoup de convives intéressants.

Ensuite Faucon et Elizabeth retournaient au Château et Bri participait aux réjouissances nocturnes dont les citadins semblaient friands, ou allait faire un tour sur le dos de Nuaré. Elle n'avait pour l'instant connu qu'un deuxième vol avec le roc, pas bien long : un circuit des agréables collines à proximité du Château; il l'avait émerveillée. Calli lui avait fourni un siège avec harnais qui ne gênait pas l'oiseau.

Sevoir n'était pas toujours dans les parages mais il ne se laissait pas oublier pour autant. Il dînait souvent avec les deux sœurs et Faucon; en ces occasions il parlait de son travail de tailleur

de pierre et d'architecte, leur montrait des plans de nouveaux bâtiments, ou expliquait en quoi consistaient les travaux de rénovation sur la tour qu'allait occuper Bri et qu'elle se refusait à considérer comme sa « maison ». Le chantier avançait bien. Finalement il n'y avait rien de très important mis à part ce qu'il y avait à faire dans la salle de bains en sous-sol. Cette pièce était pour l'instant si humide et si sombre que Bri était juste descendue y jeter un coup d'œil avant de remonter.

Elle avait parlé de déménager dans la tour une partie du mobilier de la maison déjà construite, mais Sevoir avait rejeté l'idée. Il avait demandé aux Maîtres de la Ville et à l'intendant du Château de récupérer dans leurs greniers ou entrepôts de bons meubles solides datant de l'époque du bâtiment; les nettoyer n'avait pris que deux jours. Bri, à la grande satisfaction de tous, parut apprécier beaucoup ce style d'ameublement.

En plus elle avait une gouvernante ! Elle ne s'était pas attendue à ce « plus ». Il s'agissait d'une jeune femme corpulente, naturelle, à la chevelure parsemée de nombreux reflets, qui appréciait de travailler pour une Exotique, trouvait l'oiseau roc fascinant et pensait que disposer de « sa chambre rien que pour elle », au premier étage de la tour constituait un luxe inespéré.

Puis les autres Exotiques avaient beaucoup insisté pour que Bri fasse une pendaison de crémaillère afin de montrer sa gratitude aux habitants de Castleton. Elle invita toutes les personnes qu'elle avait pu rencontrer depuis son arrivée à Lladrana.

Ce fut très réussi. En fin de soirée il ne resta plus que les Exotiques, leurs époux, Koz, Faucon et Sevoir en plus des jumelles. Faucon était assis à côté d'Elizabeth, leurs mains enlacées.

Alexa s'éclaircit la gorge. Tout le monde la regarda. Elle était confortablement lovée sur les genoux de Bastien, mais cela n'entamait en rien son autorité naturelle.

– Nous avons tenu conseil avec les Maîtres des Villes et des Bourgs, annonça-t-elle.

Bri sentit Sevoir se raidir à côté d'elle. Il croisa les bras, l'air mécontent.

– Vraiment? Sans m'en parler? s'étonna-t-il.

Alexa lui renvoya son regard.

– Vous étiez très pris par votre propre travail, expliqua-t-elle à Sevoir, et le débat est de toute manière parti d'une idée que vous aviez exprimée.

Elle se leva et se dirigea vers la grande carte de Lladrana (un mètre de côté environ), posée sur un chevalet situé contre le mur. Il s'agissait d'un plan dynamique, comme l'immense carte animée qu'on pouvait voir au Château. Elle fit signe à tout le monde de s'approcher.

Bastien se leva le premier du canapé. Bri fut l'avant-dernière, Sevoir juste derrière elle.

– Montre la frinkose, la maladie, dit Alexa en tapotant la carte.

De grandes aires d'un rouge agressif apparurent sur le fond vert. L'estomac de Bri se contracta douloureusement.

– La propagation est bien pire que ce que j'avais imaginé, reconnut Elizabeth, les yeux fixés sur les points rouges dans les villes, et le rose omniprésent sur les terres du nord.

Elle se crispa. Les seules personnes qui pouvaient guérir ce mal étaient Bri, Zérès, et, peut-être elle-même. Elle se sentit un instant nauséuse à l'idée de leur impuissance, se contrôla et prit la

parole d'un ton posé :

– Il ne s'agit pas encore d'une épidémie catastrophique comme en a connu le Moyen Age chez nous, mais la situation est grave. Il nous faut absolument apprendre aux guérisseurs à soigner la frinkose.

– Nous essayons constamment, remarqua Bri.

– Montre la frinkose, la plante, demanda Alexa.

Un réseau d'un gris de limace morte enserra tout le nord. Il atteignait Castleton et lançait des vrilles déchiquetées jusqu'au cœur de Lladrana. Bri fit la grimace.

Calli désigna l'extrémité de la chaîne de montagnes, à proximité du domaine où Marrec et elle vivaient.

– Il n'y en a pas ici, dit-elle avec un soupir soulagé. Les nôtres ne risquent rien, grâce en soient rendues au Grand Chant.

– La seule présence des Exotiques suffit à éliminer les frinks, rappela Sevoir. Comme s'ils ne supportaient pas ce Pouvoir étranger qui vous accompagne.

Calli passa le doigt sur le creux au sud-est de son domaine :

– Pas de frinkose non plus dans la Vallée des volarans, remarqua-t-elle.

Marrec entourra Calli de ses bras.

– Beaucoup vont mourir dans le nord, affirma-t-il. Il ne reste plus tellement de villages là-bas, ceux qui y vivent sont surtout des ermites têtus qui refusent de bouger, mais tout de même il y a une population plus importante que j'aurais cru.

– Agrandis le nord, ordonna Bastien à la carte.

Marrec avait bien vu : l'espèce de voile rose qui recouvrait la région était fait de points rouges individuels. Il ne restait que trois petits villages habités près des monts impressionnants qui, selon Calli, s'élevaient deux fois plus haut que les Rocheuses.

– Regardez la frontière, dit Bastien. Nous avons passé l'année à nous battre dans ces montagnes. Le territoire où nous avons pu installer de nouveaux piliers et où le champ de force magique est intense n'a pas à souffrir du mal. Les petits pieds mignons d'Alexa ont nettoyé tout cet espace !

Il embrassa sa femme avec ferveur.

– J'ai reçu des Exotiques dans mes deux domaines de bord de mer, remarqua Faucon en souriant.

Il désigna une péninsule et le milieu d'une baie incurvée, un peu plus au sud.

– Ma modeste hospitalité a reçu une récompense merveilleuse !

– Nos îles à nous aussi ont été épargnées, intervint Jaquar. Marian et Koz en ont visité la plupart, ce qui a stoppé la propagation de la plante.

– Alors moi, j'ai aidé à combattre la frinkose ! s'exclama Koz, surpris.

– Vii, confirma Jaquar.

Il tapota sur la carte une île à côté de celle où vivaient Marian, Jaquar et Bossgond.

– Tu as acheté cette île, expliqua-t-il. On n’y voit plus de frinkose et je suis persuadé qu’il y en avait avant. Et pour tes domaines à l’intérieur des terres ?

– Tu as raison, approuva Koz en s’approchant de la carte. Aucun des deux n’est infecté.

– Rien autour de l’Abbaye de la Prêtresse du Chant, signala Marian. Aucune frinkose, plante ou mal.

– Elle sait prendre soin des siens, admit Alexa.

– Attendez, fit Jaquar. Montre la destruction de la frinkose, la plante.

Ils virent du vert chartreuse dévorer les tentacules gris. Jaquar semblait intensément réjoui. Il avait les yeux brillants et un rictus triomphant découvrait ses dents éclatantes.

– Nous avons pu créer un insecte qui *adore* la frinkose, précisa-t-il.

– Déjà? demanda Marrec.

– Quand une quantité de chercheurs soumis à une pression sérieuse travaillent sur le même sujet, individuellement ou par équipes, on obtient assez vite des résultats, commenta Marian d’un air satisfait. Mais quelque chose m’étonne..., ajouta-t-elle, les sourcils froncés. Montre uniquement la frinkose, la plante.

Le filet gris apparut, seul, avec les parties épargnées qu’ils avaient notées.

– Il y a des espaces libres dans la ville de Troque, tout à l’est, indiqua Marian.

– Calli s’est rendue à Troque, indiqua Marrec.

– Ah, d’accord.

Puis Marian désigna une toute petite portion de la côte juste au nord de la cité maritime de Krache, à la frontière sud.

– Et ici? demanda-t-elle.

– Il n’y a pas de frinkose au Marché des Patrons Pêcheurs? s’étonna Faucon. Curieux. Mais la frinkose est moins répandue au sud.

– Pourtant il y en a à Krache même, la plante et le mal, remarqua Marian.

Faucon secoua la tête.

– Non, je ne vois pas pour quelle raison le Marché serait épargné.

Alexa s’éclaircit la gorge.

– Qui veut du thé ? proposa-t-elle en se servant une tasse.

Elizabeth croisa les yeux de Bri.

*Ils veulent quelque chose de précis, et on ne va pas tarder à apprendre quoi, supposa-t-elle.*

*Oui*, approuva Bri en pensée.

A haute voix, elle déclara :

– Vous voulez que je fasse une tournée des villes, c'est bien ça ?

Elle gardait une posture détendue, mais Elizabeth ressentait sa peur. Bri voyageait uniquement quand elle l'avait décidé.

– Ce serait mieux si Elizabeth l'accompagnait, affirma Sevair d'un ton crispé.

– Là où Bri ira, j'irai, annonça Elizabeth.

– Non, nous avons besoin d'elle ici, objecta Alexa.

– Et puis...eu égard aux délais..., commença Marian, embarrassée.

– Ne t'en fais pas, je vais leur dire, reprit Alexa sans faiblir. Nous tenons à te faire passer plusieurs jours dans toutes les villes importantes : Troque, le côté lladrarien de Krache, Coquille sur la côte...et quelques heures dans les principaux villages.

– A soigner sans arrêt! protesta Elizabeth.

Elle tendit la main à sa sœur. Bri s'y accrocha; Elizabeth ressentit son désarroi, sa solitude. Chacune des Exotiques avait près d'elle un homme prêt à la soutenir...excepté Bri.

Sauf que Sevair ne se tenait pas très loin, l'air sérieux, les yeux attentifs, tout prêt à voler à son secours.

– Nous la laisserons se reposer, assura Alexa.

– Alors je ne pourrai pas être là quand on laissera un mot à nos parents? dit Bri dont l'aura se marquait de traînées d'épouvante.

– Peut-être pourrions-nous faire en sorte qu'elle nous rejoigne le moment venu? proposa Elizabeth en lui serrant bien fort la main.

Marian désigna la carte où s'était réaffiché le rouge de la maladie.

– Tous les jours des gens meurent, rappela-t-elle.

Les jumelles eurent la même expression navrée.

– Quand voulez-vous que je commence ? demanda Bri d'une voix rauque. Pas demain, d'accord? Après-demain ?

– Parfait, approuva Sevair. J'aurai besoin de ce temps pour me mettre à jour auprès de mes confrères qui...

– ... vous ont laissé hors du coup, acheva Alexa.

– Oui, m'ont laissé hors du coup. Nous avons bien parlé de faire voyager notre guérisseuse, mais pas si vite, plutôt quand la situation se serait stabilisée.

– Sans doute estime-t-on que c'est déjà le cas, supposa Marrec en souriant. Quand les Exotiques ne créent pas une espèce de chaos imprévisible autour d'elles, elles réparent les choses très vite !

– Espérons-le, appuya Elizabeth avec un autre regard sur la carte.

Elle avait jusqu'alors évité de penser à tous ceux qui mouraient loin de Castleton. Il lui était difficile d'imaginer des populations sans médecin, sans aide médicale.

Cela la faisait frémir. Elle se promit de travailler encore plus durement.

Le lendemain Bri prépara ses bagages. Elle fourra deux tenues de guérisseur dans son sac à dos solaire. Le temps était toujours gris, avec parfois un pâle rayon de soleil, tandis qu'au Colorado il faisait sans doute plus de trente degrés. Elle en avait assez de ce temps maussade, il lui tardait de retourner chez elle.

L'après-midi, Elizabeth avait l'air abattu. Elle pensait sans doute à tous ces gens qui mouraient en ce moment, faute de soins appropriés. Elle avait insisté pour que ce jour-là les guérisseurs de la ville et du Château participent aux soins qu'elles dispensaient avec Zérès.

Les guérisseurs s'efforcèrent de puiser dans le fleuve-vie, d'avoir une vue globale du corps et de se concentrer aussi sur le carillon-chakra spirituel (selon les indications de Zérès) ; ils virent bien la toile grise mortelle à cet endroit et comprirent sa nature. Mais ils n'arrivèrent pas à saisir la technique de guérison. Ils pouvaient suivre le mouvement, soutenir les jumelles et Zérès, mais restaient incapables de soigner ce mal par eux-mêmes.

Les choses allèrent de mal en pis : l'alarme du Château résonna et volarans et Chevaliers s'envolèrent à la rencontre des monstres.

Bri entendit en pensée le petit cri intérieur d'Elizabeth.

*Calli et Marrec ne combattent pas, lui rappela-t-elle. Koz est de service aujourd'hui, mais pas Alexa ni Bastien.*

*Faucon si, dit Elizabeth.*

Tout le monde en ville et aux alentours savait que Bri allait quitter Castleton le lendemain, aussi les gens étaient-ils venus consulter à la moindre alerte. Les guérisseurs durent traiter plusieurs rhumes, quelques maux de ventres banals et une migraine. Cela les tint occupés jusqu'après la tombée de la nuit.

Faucon entra au moment où le dernier patient rentrait chez lui.

– Nous n'avons perdu personne sur le champ de bataille, annonça-t-il, mais l'un de mes hommes a la frinkose virulente.

– Allons-y ! s'écria Elizabeth en courant à l'extérieur où les attendait un volaran de Faucon.

Boue apparut et Bri l'enfourcha; Zérès se hissa derrière elle. Les autres guérisseurs se hâtèrent vers le Château.

Bri suivit Elizabeth jusqu'à la salle de soins. Deux guérisseurs se trouvaient déjà là, ainsi que le partenaire du Chevalier et les Exotiques. L'anxiété se lisait sur tous les visages.

Elizabeth alla à la table d'examen et posa les mains sur le Chevalier. Bri posa les siennes sur la poitrine haletante de l'homme. Elles fusionnèrent tout de suite leurs énergies, comme elles avaient fait au cours de l'après-midi. La toile mortelle s'était répandue dans tout le corps du malade. Il allait falloir un raz de marée du fleuve-vie pour guérir ça ! Bri établit la connexion avec la source

de Pouvoir et se mit à la tâche.

*Regarde*, lui signala Elizabeth, *il y a une tumeur juste sous le plexus.*

Il s'agissait d'un petit bloc gris qui faisait à peine deux centimètres de diamètre. Il ressemblait à un cerveau miniature : plein de plis, de crevasses. Le réseau en émanait.

Il fallait d'abord arrêter sa croissance.

Mais ce qui faisait croître la toile grise dans les cas de frinkose ordinaire n'avait rien de comparable avec cette graine maléfique à l'origine de la maladie du Chevalier.

Il mourut entre les mains des jumelles. Bri vit de ses yeux une émanation transparente (son âme ?) s'élever de son corps et se dissiper.

Elle ressentit un tel choc de cet échec qu'elle se mordit douloureusement la langue.

– Je suis désolée, expliquait Elizabeth aux autres. Il s'agissait d'un cas trop avancé, la maladie avait complètement envahi son corps...

Bri fixait ses mains toujours posées sur la poitrine immobile. Son don ne l'avait jamais trahie jusqu'à présent. Jamais ! Parfois il avait été vacillant. Parfois, comme aujourd'hui, elle n'avait rien pu faire. Mais elle l'avait toujours su et n'avait pas essayé en vain de guérir; elle avait tenu compagnie aux patients pour qui elle ne pouvait rien, les avait aidés à mourir.

Cette fois, elle s'était jetée dans le fleuve-vie, y avait puisé et s'était entièrement donnée ; pourtant cela n'avait pas suffi.

Elle aurait dû pouvoir le sauver! Elle en était sûre, il existait une technique particulière qui aurait dû guérir le patient. Faire ce qu'elle avait fait toute sa vie n'avait pas suffi, mais cela aurait dû !

– Nous allons nous occuper de lui, déclara un guérisseur en tirant le drap sur le visage du mort.

– On dirait que les Ténèbres, ou peut-être leur Maître, savent que nous pouvons maintenant soigner la frinkose et ont créé autre chose de pire, remarqua Marian d'un ton lugubre. Même les guérisseuses exotiques ne savent pas soigner cela...Elles risquent de perdre confiance en elles, et il y a là de quoi terroriser ceux qui montent au combat.

– Tout à fait exact, confirma Alexa.

– C'est une horreur supplémentaire, renchérit Calli, quelque chose qu'on ramène du champ de bataille et qui vous dévore de l'intérieur...

Elle eut un frisson.

Elizabeth, qui s'employait à ce moment à faire sortir l'autre Chevalier de la pièce, jeta un regard furieux aux autres Exotiques. Elles ne faisaient guère preuve de délicatesse.

Bri tituba jusqu'à une chaise et contempla ses mains qui avaient failli.

Il y eut un murmure dans le couloir, puis Elizabeth revint et se dirigea vers Bri. Elle lui mit la main sur l'épaule.

– Allons. Alexa a raison : les Ténèbres veulent nous faire douter!

– Mais qu'est-ce que je fais là ? Je ne suis qu'une massothérapeute ! gémit Bri.

Elle sentit les ongles d'Elizabeth s'enfoncer dans sa peau.

– Arrête ! la morigéna sa sœur. Tu soignes comme tu respires. Réjouis-toi d’avoir pu aider autant de personnes...sans parler de moi.

Sevair entra, vêtu d’une élégante tenue de voyage taillée dans un étrange cuir gris. Bri eut un choc en se rendant compte qu’il s’agissait de peau de suceur d’âme.

– Il est temps pour nous de partir à Troque, annonça-t-il.

Bri le regarda sans le voir.

– Partir? Je ne peux pas partir, protesta-t-elle, l’œil de nouveau fixé sur ses mains traîtresses, pas sans avoir compris pourquoi nous n’arrivons pas à soigner ce mal !

L’expression de Sevair se fit plus dure.

– Les Maréchaux et les Chevaliers auront Elizabeth avec eux, et leurs propres guérisseurs. Vous êtes ici pour les Villes et les Bourgs. Les gens meurent partout de la frinkose, rappela-t-il avec un grand geste, dans tout le pays ! Votre visite leur rendra l’espoir. Vous avez des devoirs envers nous !

– Il a raison, intervint Elizabeth. Les Maîtres et les guérisseurs vont travailler sans relâche sur ce nouveau mal.

– Et comment! approuva Alexa, la main sur son bâton de pouvoir.

– Moi aussi je serai là, appuya Zérès. Je ferai tout mon possible en ton absence, ici et à Castleton. J’ai beaucoup à apprendre d’Elizabeth, et je peux l’aider. Ainsi que d’autres guérisseurs, s’ils l’acceptent, ajouta-t-il avec une moue sarcastique.

Bri serra les poings et sentit ses ongles s’enfoncer dans ses paumes.

– Je croyais que nous partions demain? objecta-t-elle.

Sevair vint à elle, la fit se lever de sa chaise et l’enveloppa dans une superbe cape mauve.

– Pourquoi gâcher une partie de la journée de demain alors que nous pouvons voler de nuit? Nous dînerons tard à Troque, ainsi vous pourrez passer une bonne nuit et commencer dès demain matin, fraîche et dispose, à soigner les patients.

Il ferma la cape sous le menton de Bri grâce à une broche précieuse, et la regarda avec affection.

– Vous avez l’air fatigué. Vous vous reposerez pendant le trajet...

Bri n’était pas très convaincue de l’intérêt de partir dès ce soir. Mais autre chose la préoccupait d’abord.

– Nous serons partis plus d’une semaine ? demanda-t-elle.

Sevair hochait la tête.

– Alors je ne pourrai pas revenir avant que nos parents soient rentrés. Ils auront découvert notre disparition, à Elizabeth et moi !

Elle avait élevé la voix. Comme elle détestait cette pensée. Ils allaient avoir si peur pour elles !

– J’ai parlé avec mes confrères ce matin, dit Sevair fermement. Les Villes et les Bourgs sont d’accord : nous paierons Maître Bossgond pour qu’il trouve un moyen d’entrer en contact avec les parents des guérisseuses exotiques. Ce n’était pas donné, ajouta-t-il avec un petit sourire amer.



Alexa s'avance.

– Nous, les Exotiques, vous en rembourserons la moitié, annonça-t-elle. Cela nous intéresse et devrait apaiser nos amies, et nous aussi par la même occasion. En outre Bossgond utilise beaucoup de dépouilles d'écorcheurs. Nous les lui fournissons, ainsi que tout ce dont il aura besoin qui provient des monstres. Quant à vous, ajouta-t-elle, le doigt pointé sur Sevoir, rappelez-vous que le Maître des monstres travaillait autrefois pour vous. Vous le connaissez : essayez d'imaginer ses tactiques... Je parie que c'est ce Jumme qui a conçu le nouveau mal dont souffrent les Chevaliers.

– J'y réfléchirai, répondit Sevoir, mais il faut vous dire que je n'ai guère cessé depuis la trahison de Jumme. Maintenant Bri et moi devons partir.

– Je ne sais toujours pas assez bien monter à volaran pour utiliser la Distance Magique, fit remarquer Bri.

– Des Maîtres ont bien voulu nous louer leur carrosse volant.

Bri le regarda, stupéfaite.

– Ils craignaient pour sa sécurité à Castleton, ajouta Sevoir, l'air un peu vexé. Il se trouve donc sur le terrain d'atterrissage du Château. J'ai apporté vos vêtements et votre sac exotique.

Elle pensa à son sac avec des cellules solaires. Sevoir avait fait réinstaller un coffre à la tour, il en connaissait donc le mot de passe.

– Toutes mes affaires se trouvent dans le carrosse ? demanda-t-elle.

– Bien à l'abri.

Cette petite inquiétude avait distrait un instant Bri de sa préoccupation principale. Elle reporta le regard sur ses mains.

– Je ne suis pas sûre de pouvoir soigner..., se plaignit-elle.

*Si ! N'en doute pas !*

Ce cri ne venait pas que de sa sœur. Bri avait l'impression d'entendre une stéréo puissante dans sa tête. Elle cligna plusieurs fois les paupières ; tous la regardaient et tous lui adressaient leurs Chants d'encouragements, qui la reconfortaient. Personne dans cette pièce ne doutait de son succès !

Elle ferma les yeux et écouta de toutes ses forces l'entrelacement des mélodies autour d'elle, décidées à combattre les Ténèbres et à vaincre par tous les moyens possibles, bâtons de pouvoir, enchantements, mains guérisseuses...

Sevoir lui prit la main de sa main robuste, calleuse, et elle sentit son épuisement diminuer. Cet homme avait les mains aussi solides que son Chant; c'était un pilier! Elle avait besoin de quelqu'un sur qui s'appuyer, étrangère perdue en terre étrangère, sans même sa sœur avec elle dans les jours qui venaient.

Elizabeth la prit encore dans ses bras.

– Tu vas magnifiquement réussir. Je m'occupe du message à nos parents.

Bri ne se sentait pas encore sûre d'elle, mais les Chants la soutenaient. Elle se força à respirer calmement, serra Elizabeth contre elle, puis la laissa et remit sa main dans celle de Sevoir. Son sage regard brun la rassura.

– Allons-y, se décida-t-elle.

Le carrosse volant, élégant avec ses décorations vertes et or, ne possédait pas de roues. On y avait ajouté de petits drapeaux, comme sur une voiture officielle : rouges avec une croix blanche. Elizabeth regarda le véhicule s'élever et filer dans le ciel. A peine avait-il atteint les cinq mètres d'altitude que Bri lui manquait déjà et qu'elle voulait la voir revenir!

Elizabeth se laissa aller contre le corps musclé de son amant derrière elle, qui la soutint. Il saisissait toutes les occasions de la toucher, et cela lui plaisait. Cassidy, lui, hésitait davantage à... elle arrêta ce train de pensées. Il était hors de question qu'elle se mette à comparer les deux hommes ! Et peu importait qu'auparavant elle ait toujours eu besoin de planifier : dans cette histoire elle vivait chaque instant intensément. Elle frissonna.

Faucon l'embrassa sur le sommet du crâne.

– Il prendra bien soin d'elle, affirma-t-il.

– Je sais.

– Il n'y a personne de plus fiable en ce monde que Sevoir Masif.

Elizabeth poussa un soupir.

– Bizarre de penser que Bri puisse avoir besoin qu'on prenne soin d'elle, mais là je crois que cette fois c'est le cas.

– Ils vont bien ensemble, remarqua Faucon après un petit raclement de gorge.

– On ne parle pas de ça ! Ni de nous, ni d'avenir. Elle le sentit se crispier contre elle, puis se détendre.

– Sais-tu que les sièges du carrosse peuvent se transformer en couchettes ? Qu'en penses-tu ?

Elizabeth eut un petit rire.

– Bon courage à Sevoir s'il veut séduire Bri ! J'ai du mal à l'imaginer.

La nuit était tombée, et les quelques personnes venues assister au départ de Bri avaient quitté le terrain d'atterrissage. On poussa le couple assez rudement, Faucon et Elizabeth faillirent basculer. Faucon les redressa tous deux.

– Hein! s'écria-t-il, surpris.

Un hennissement se fit entendre, un volaran blanc se trouvait à côté d'eux.

– Allons, retourne à l'écurie, lui dit Faucon. Qui es-tu ? Je ne te connais pas...

Le volaran recula, hésitant.

Elizabeth entendit une légère mélodie dans sa tête et crut voir une fleur blanche à cinq pétales qui ployait dans la brise. Cela venait du cheval ailé !

Elle plongea ses yeux dans ceux de l'animal, de gros globes timides en harmonie avec une douce face. Le volaran, une femelle, rayonnait de gentillesse. L'humaine et la créature ailée se regardèrent longuement; Faucon enlaçait Elizabeth par-derrière, les mains autour de sa taille, lui laissant les bras dégagés.

La jument s'approcha tout près. Elle était d'un blanc pur qui, sous la lumière de la lune et des

étoiles, apparaissait comme frangé d'argent. Elle avait envie qu'on lui caresse la tête et Elizabeth s'exécuta volontiers ; ses doigts rencontrèrent le fin duvet de la crinière.

– Je crois qu'elle veut être ton volaran attiré, expliqua Faucon.

Il se présenta à l'animal. Sans cesser de lui parler gentiment, il le caressa de la tête à la croupe. Le volaran émit un son ravi, tourna la tête et battit des cils coquettement à l'adresse de Faucon, ce qui arracha un petit rire à Elizabeth.

– Tu as un très joli sourire, déclara Faucon au volaran.

Le cheval ailé hennit une fois de plus ; Elizabeth se rendit compte qu'il était content d'attirer l'attention des deux humains, et cela l'amusa.

– Allons, Faucon, c'est ton sourire qui fait fondre les cœurs !

Il regarda longuement Elizabeth.

– Ravi que tu le penses... Je ne suis pas comme Calli ou Marrec qui parlent couramment l'équin, ajouta-t-il en frottant le volaran entre les ailes, et je ne sais pas entrer en relation télépathique avec eux. Je ne comprends rien à ce que peut raconter cette jolie dame.

– Moi non plus, renchérit Elizabeth.

Elle revit encore cette grande fleur blanche oscillant dans le vent. Les regards des humains se croisèrent.

– Je crois qu'elle nous donne son nom, supposa-t-elle.

Elle offrit au volaran une petite révérence, puis tendit une main que l'animal se mit en devoir de lécher. Elizabeth rit.

– Et moi, ma belle, je m'appelle Elizabeth.

Le cheval ailé envoya l'image d'une tenue rouge avec une croix blanche dont la barre verticale apparaissait comme un pilier à la lueur dorée, un de ceux qui protégeaient la frontière de Lladrana.

– Elizabeth la belle, la forte, l'Exotique ! clama Faucon en portant la main de son amie à ses lèvres.

– Merci !

Elle se saisit à son tour de la main de Faucon et regarda le volaran qui brillait d'argent dans la nuit noire étoilée.

– Je t'appellerai Fleurétoile, si tu veux bien...

L'animal inclina la tête devant Elizabeth qui se remit à la caresser.

– Oui, Fleurétoile.

– Elle est assez solide pour nous porter tous les deux ; sans doute pourrait-elle rattraper Sevoir et Bri, lui chuchota Faucon à l'oreille. Le carrosse est beaucoup plus lent qu'un volaran, même avec la Distance Magique.

Cette idée folle plaisait à Elizabeth. Elle leva les yeux vers le ciel limpide, d'une beauté brillante, presque douloureuse. Un vol de nuit avec son amant sur un cheval ailé, que demander de plus ?

– Vii, approuva-t-elle.

En quelques minutes, Faucon s'était chargé de faire équiper Fleurétoile d'une grande selle et de rênes. Il plaça Elizabeth sur le volaran et monta à son tour.

– Comment allons-nous retrouver le carrosse ? demanda-t-elle.

Faucon désigna le ciel.

– Ecoute, leur Chant laisse un sillage...

Malgré ses efforts, Elizabeth n'entendit rien de particulier. Elle préféra se concentrer sur l'endroit où elle avait vu disparaître le véhicule : il y avait une traînée ténue d'étincelles de toutes les couleurs qui se perdaient presque sur le fond d'étoiles. La trace s'effaçait!

– Je le vois. Allons-y ! s'écria-t-elle.

Ils s'élevèrent donc, et ce trajet n'avait rien à voir avec les petits sauts prosaïques qu'elle avait effectués entre le Château et Castleton. Elle sentait l'obscurité et la lumière l'envelopper, et le bras rassurant de Faucon autour de sa taille. La fragrance de son ami et le musc suave du volaran épiçaient délicieusement le mystère de la nuit. Elizabeth se laissa aller contre la chaleur de son compagnon.

Ils volaient! Cette formidable liberté revigorait Elizabeth comme une brise vespérale parfumée. La magie tourbillonnait autour d'elle. Tout était un : la nuit, le volaran, Faucon, Elizabeth !

C'était si merveilleux! Elle laissa échapper un rire ravi.

Elle regretta presque d'apercevoir déjà le beau carrosse devant eux. Ce moment unique n'allait plus lui être purement réservé...mais elle allait faire une belle surprise à Bri, quelle joie !

Faucon se rapprocha du véhicule et héla, en esprit et à haute voix en même temps :

– Ohé, du carrosse !

Elizabeth ressentit l'étonnement soudain des esprits à l'intérieur, puis le rideau au côté s'effaça, ainsi d'ailleurs que la vitre devant lui ! Bri poussa un cri aigu de surprise et de joie.

– Elizabeth !

– Coucou, Bri !

Bri sortit tout le torse du carrosse, riant à pleine gorge, agitant les bras.

Elizabeth ne savait plus où elle en était. Quoi, sa sœur se trouvait dans un carrosse volant, en route Dieu savait pour où, et elle sur le dos d'un cheval aux magnifiques ailes d'argent venu tout exprès pour elle, en plein ciel resplendissant, tout près d'un homme viril qui l'adorait...

Elle fit signe à Bri, vit deux grandes mains entourer la taille de sa jumelle et la ramener à l'intérieur du carrosse.

– A plus tard ! hurla Bri.

– D'accord!

Puis ils firent demi-tour.

Elle se croyait dans un conte de fées !

Faucon s'éveilla le lendemain, les bras autour d'Elizabeth, et eut un sourire. Elle avait adoré voler à dos de volaran ! Elle aimait déjà beaucoup Fleurétoile.

Il osait espérer qu'elle l'aimait un peu lui aussi...

En rentrant au Château ils avaient fait l'amour tendrement, passionnément, à la folie. Elle s'était livrée un peu plus.

Il ne pouvait que les espérer suffisamment liés, maintenant ou bientôt, pour qu'elle veuille rester avec lui. Il la serra un peu plus fort dans ses bras.

*Faucon*, chuchota quelqu'un dans son esprit. Ah, c'était cet appel qui l'avait éveillé au départ. Faucon regarda la fenêtre et vit qu'il faisait grand jour. Il était temps pour Elizabeth et lui de se lever. Peu importait. Broullard, son majordome, se chargerait de leur garder le petit déjeuner au chaud.

Ce n'était pas Broullard qui l'avait réveillé. Luthan. Un Chevalier noble comme lui, qui vivait à quelques pas dans le couloir.

Et le délégué de la Prêtresse du Chant.

*Faucon !*

Toujours dans un murmure. Faucon respira la suavité de ce corps aimé contre le sien, se demanda s'il avait envie de répondre à cet appel. Pas vraiment.

Mais Faucon, tout comme Luthan, savait où résidait son devoir.

*Vii?*

*Je dois te parler en confidence. Tout le monde est levé maintenant et a quitté la tour.*

*J'arrive tout de suite; je garderai secret notre entretien, sauf...*

*Je t'en prie, n'en dis rien à Elizabeth !*

*Non, elle est encore trop étrangère à notre monde. Je pensais à Broullard ; je ne lui cache rien.*

Luthan soupira.

*Vii, Broullard, d'accord. J'ai besoin de ton aide*, ajouta-t-il après une hésitation.

Cette fois Faucon se sentait piqué par la curiosité. C'était sans doute le but de Luthan.

*Bon, j'arrive.*

*Merci.*

Faucon se dégagea doucement d'Elizabeth, la regarda s'étirer, ensommeillée, sur le lit. Elle avait l'air moins juvénile que Bri, quelques rides imperceptibles marquaient son visage. Cela lui plaisait : une vraie femme, une amante !

Il vit en s'habillant que le jour serait gris une fois de plus. Lladrana avait manqué de soleil toute l'année, et cela constituait un souci supplémentaire. Mais il ne voulait pas se laisser préoccuper pour l'instant; il se contenta d'enfiler une couche supplémentaire de vêtements.

Quand Faucon arriva à table, Broullard s'inclina devant lui et lui montra le couvert déjà mis. Faucon sourit à son majordome marqué par les ans. Cela faisait bien longtemps qu'ils se connaissaient et combattaient ensemble. Broullard avait servi de père à Faucon lorsqu'il l'avait

perdu à l'âge de treize ans. Il lui avait appris tout ce qui lui permettait aujourd'hui d'être un noble propriétaire, un Chevalier...un homme digne de ce nom.

– Je vais emporter mon petit déjeuner avec moi, annonça Faucon. Peux-tu préparer la même chose pour Luthan ?

– Bien sûr, répondit Broullard.

– Merci. Il m'a appelé en esprit; il veut me voir.

– Cela ne m'étonnerait pas que les instructions de secret de la Prêtresse lui pèsent. Ces derniers temps, je l'ai trouvé...agité.

Faucon pour sa part n'avait rien vu.

– Intéressant.

Quelques minutes plus tard, Faucon portait un plateau chargé de nourriture et passait la porte que Broullard lui tenait ouverte.

– Je te ferai savoir pourquoi Luthan souhaite me parler.

Broullard acquiesça.

– Prends bien soin de la dame, ajouta Faucon.

– Naturellement, assura Broullard avec un sourire.

Faucon prit le couloir jusqu'à la porte de Luthan qui s'ouvrit devant lui.

Il regarda la pièce austère où le recevait Luthan. Son frère Bastien et lui avaient longtemps vécu à l'ombre écrasante de leur père, et maintenant encore Luthan ne laissait guère de place à la frivolité dans sa vie.

– J'ai pensé que tu aurais faim, j'ai apporté de quoi manger. Mets la table, ajouta Faucon avec un soupir. Tu aurais besoin d'un majordome toi aussi, de quelqu'un comme Broullard qui prendrait soin de toi.

– Broullard est unique, remarqua Luthan.

Il aida Faucon à les servir, s'assit et chipota en jouant avec ses couverts. Oui, il était agité. Très curieux : d'ordinaire cet homme restait aussi impavide qu'une montagne et ne gâchait pas son énergie en mouvements inutiles !

– Merci pour avoir accepté de venir et de garder le secret...et pour le repas.

– Mais de rien. Cette nourriture a infiniment moins de valeur, ajouta Faucon avec un sourire acéré, que le dîner pour lequel tu as payé l'année dernière.

Luthan renvoya un sourire amusé à Faucon.

– Quand je tâchais de te tenir à l'écart d'Alexa... Je savais qu'elle et mon frère étaient destinés l'un à l'autre.

Faucon se figea. Luthan avait parlé sur un ton léger, mais ces quelques mots lui avaient rappelé que cet homme avait des dons de voyance à ses heures. Il posa sa fourchette.

– Peut-être la Prêtresse t'a-t-elle ordonné de garder le silence sur des sujets qui nous concernent, nobles, Chevaliers et Maréchaux...

Un conflit entre les diverses loyautés qui le tenaient troublerait sans aucun doute Luthan.

– Vii.

Il se leva et fredonna un Chant rapide de nettoyage pour les plats et l'argenterie.

Très efficace mais pas extrêmement courtois ; un peu trop expéditif. Manifestement Luthan avait l'habitude d'agir ainsi après ses repas en solitaire.

Faucon se leva aussi et replaça sur le plateau ce qu'il avait apporté. Il hésita en entendant sa propre porte s'ouvrir et se fermer, plus loin dans le couloir, et le Chant d'Elizabeth qui s'éloigna lorsqu'elle quitta le bâtiment.

Luthan, à la fenêtre, la regardait.

– La dame de tes pensées porte bien la tenue de guérisseur, avec l'autorité qui sied. Je vois toujours sa jumelle comme un chiot pétulant en train de sautiller partout. Elles...

Soudain les mains de Luthan s'agrippèrent à l'encadrement de la fenêtre et Faucon vit leurs jointures blanchir sous la tension. Luthan avait blêmi. Faucon se figea : une vision devait le posséder en ce moment même !

Il s'approcha de son ami et lui mit la main sur l'épaule.

– Puis-je t'aider? demanda-t-il.

Luthan prit deux grandes inspirations.

– Non. Merci.

– Ta vision, qu'est-ce que c'était ?

– Il faut que j'y réfléchisse. Je crois que plusieurs chemins sont possibles, lui déclara-t-il d'un ton où perçait la tristesse.

Un frisson parcourut l'échine de Faucon. Luthan, sans aucun doute, avait vu s'annoncer une tragédie. Il le scrutait comme pour l'évaluer. Le voyant secoua la tête.

– Trop de mélodies s'entremêlent. Je t'ai demandé de venir à propos des Patrons Pêcheurs, annonça-t-il, changeant brusquement de sujet.

Il s'arrêta un instant, se passa la main dans les cheveux.

– Enfin, je ne sais pas. *Elle* sait quelque chose mais ne veut rien dire.

– La Prêtresse ?

Faucon se permit un petit soupir de lassitude.

– Elle est parfois un sage difficile. Si tu désires des renseignements sur les Patrons Pêcheurs, ajouta-t-il en s'asseyant dans un fauteuil confortable, tu frappes à la bonne porte.

– Tu possèdes des propriétés en bord de mer.

– Vii. Je connais bien les Patrons Pêcheurs, individuellement et comme corporation, même si je ne fais pas partie de leur Conseil. C'est mon cousin qui s'occupe de mes entreprises maritimes, mis à part le commerce proprement dit. Tu veux que je me renseigne auprès de lui ?

– Oui. Non. Je ne sais pas !

Un éclair d'inquiétude traversa Faucon. Une telle incertitude ne ressemblait vraiment pas à



Luthan.

– As-tu parlé de tout ça à Bastien ?

– Non. Je n'ai que de vagues impressions.

Luthan semblait irrité de ce manque de précision, du fait que les impressions ne soient pas toujours nettes et logiques !

– Des intuitions? supposa Faucon.

– Vii.

Luthan serra les lèvres et ferma les yeux. Faucon attendit en silence.

– Un phénomène bizarre concernant les Patrons Pêcheurs. Ils cachent quelque chose, et ce depuis un certain temps. Cela fait quelques lunes déjà, mais ça a toujours des conséquences. Le Chant d'Amée en est altéré, précisa-t-il, la tête penchée de côté, comme à l'écoute de quelque chose.

– Et la Prêtresse refuse de te parler de ce secret qu'elle connaît peut-être, supposa Faucon d'un ton neutre.

– Exact, confirma Luthan en haussant les épaules. J'ai fait allusion à ce sujet et elle a ignoré mes tentatives.

– Je vois. J'en parlerai à mon cousin, mon héritier. Je lui dirai d'être le plus discret possible.

– Merci.

Faucon se leva et donna à Luthan une tape sur l'épaule.

– Ne t'en fais pas, nous percerons ce mystère à jour!

– S'il te plaît, n'en parle pas à Elizabeth, insista Luthan, le regard fuyant. Il arrive trop de choses à la fois...

– Je ne vois pas trop en quoi tout cela peut affecter les Exotiques, répondit Faucon, le sourcil haussé, mais je te promets de n'en rien dire à la dame de mes pensées.

Luthan se tourna de nouveau vers la fenêtre.

– Oh, cela les affecte toutes, marmonna-t-il. J'ignore comment, mais j'en suis sûr. Cela les affecte, et nous aussi.

Un soir Rainy, accroupie près de l'âtre du Poisson Gueule ouverte, écouta les histoires rapportées par un voyageur de passage au Marché des Patrons Pêcheurs. Il venait de l'intérieur des terres, plus exactement de Castleton, « près du Château ». Elle ne voyait pas trop où cela pouvait bien se trouver; trop loin pour elle en tout cas, elle ne pourrait jamais s'y rendre.

L'assemblée parla des *autres*. C'était sous ce terme que Rainy pensait presque constamment à ces femmes dont elle avait entendu parler pour la première fois quelques semaines auparavant.

Elle osait à peine caresser l'idée qu'elle pourrait être comme les *autres* ; si elle se permettait de prononcer les mots à voix haute, sûrement cette lueur d'espoir se racornirait-elle comme la peau de chagrin du conte et la laisserait de nouveau démunie dans l'obscurité.

Rainy avait peur d'espérer, de laisser cet éclat étincelant de miroir brisé lui percer le cœur ! Quand vous commencez à nourrir un espoir, tôt ou tard il vous était arraché et tout devenait pire. L'espoir engendrait son contraire en un cercle vicieux.

Il y en avait peut-être d'autres comme elle. On les appelait des *Exotiques* : des femmes qui venaient d'une autre dimension, la Terre semblait-il d'après les bribes d'information qu'elle avait pu recueillir. Tout le monde parlait d'elles avec respect, sauf Travys, et il se faisait rabrouer quand il exprimait son dédain.

Il y avait la Maréchale de l'Epée, et la Maîtresse, et celle aux volarans, et les guérisseuses. On parlait d'elles comme allant toujours ensemble, et on disait que quand on s'adressait à l'une d'elles, toutes écoutaient.

C'est là que le cœur de Rainy se mettait à battre très fort, au point qu'elle pouvait sentir son sang palpiter dans ses veines. Le poison de l'espoir la saisissait. Si elle parvenait d'une manière ou d'une autre à entrer en contact avec elles, l'accueilleraient-elles comme leur semblable ?

Travys entra en titubant dans la taverne ; Rainy se raidit et chercha à disparaître dans l'ombre noire du coin de la salle commune. Peine perdue, le regard de l'homme se fixa d'emblée sur elle. Il traversa la pièce en quelques pas et leva sa grosse main.

– Baisse les yeux, souillon ! Qu'est-ce que tu te crois à regarder tes supérieurs depuis ton tas d'ordures ?

Il lui porta un coup vicieux à la tête.

Heureusement elle s'écarta à temps et ne reçut qu'une gifle douloureuse. Elle courut dans la cuisine où les clients n'étaient pas censés pénétrer et entreprit de laver un amas de récipients, en évitant de porter les yeux sur son reflet dans les pichets de métal.

Elle devait maintenant affronter la réalité : il lui fallait partir.

Sa dernière tentative de fuite datait d'un bout de temps déjà. Peut-être s'était-elle acclimatée depuis et ne tomberait-elle pas malade cette fois, peut-être pourrait-elle marcher vers l'intérieur des terres, ne serait-elle pas confinée au bord de la mer. Au pire elle pouvait suivre la côte.

Elle aurait voulu rester encore un peu et en apprendre davantage sur les *autres*, poser des questions sur elles à des moments bien choisis, quand elle aurait une chance qu'on lui fournisse

des réponses sincères.

Mais ce n'était pas possible.

Elle essaya confusément d'établir un plan. Elle devait bien calculer : rester aussi longtemps que possible sans se faire tuer par Travys.

Au cours des quelques premiers jours, Elizabeth eut à s'occuper de blessures légères et à continuer sa formation avec les guérisseurs. Calli lui apprenait aussi à former une équipe avec son volaran attitré, Fleurétoile.

Elle fut un peu mortifiée, mais secrètement soulagée de découvrir que les gens en ville ne s'attendaient pas à lui voir assurer les consultations de l'après-midi à Castleton. Personne souffrant de la frinkose ne vint non plus au Château. Elizabeth avait certes déjà soigné la maladie, mais toujours en compagnie de Bri ; elle doutait de sa capacité à la guérir seule.

Les jumelles se parlaient tous les jours grâce à la boule de cristal. Bri avait beaucoup à faire partout, et elle semblait un peu abattue. Elizabeth essayait d'imaginer ce que cela pouvait représenter, d'assister aux ravages d'une épidémie, de ne pouvoir soigner que durant quelques heures dans un lieu donné en sachant que, hors de cette plage de temps, d'autres personnes étaient mortes ou continueraient à mourir.

Il n'y avait pas d'alerte de combat au Château. Cela inquiétait tout le monde : le Maître des Ténèbres devait concocter de nouvelles horreurs.

Elle passait le plus clair de son temps libre avec Faucon, à apprendre les arts de la magie, du vol à dos de volaran... et de l'amour. C'était un amant extraordinaire. Elizabeth ne voulait vivre que dans le présent. Elle se rendit compte que Faucon était très riche, très noble, beaucoup plus que d'autres. Il avait d'énormes ressources à sa disposition, qu'il accordait généreusement aux Maréchaux en cas de besoin.

Le mentor de Bri, Zérès, rendit une visite au Château et agaça tous les guérisseurs qui ne l'invitèrent pas à revenir.

Le quatrième jour, la harpe d'entrée résonna juste après le petit déjeuner, suivie d'un coup frappé sur le bois. Marian entra et le cœur d'Elizabeth se mit à battre très fort dans sa poitrine.

– Ça y est? demanda-t-elle.

– Oui. Bossgond se dit prêt à tenter l'expérience d'expédier quelque chose dans ton appartement en passant par le couloir transdimensionnel. Malgré tes indications nous n'avons pas su retrouver où tu habitais. Je n'ai pas vu Denver depuis des années, expliqua Marian avec un haussement d'épaules, et je ne m'y oriente plus aussi facilement.

– J'enfile une tenue de voyage et je te suis.

Elizabeth se précipita dans la chambre et ôta ses robes officielles de guérisseuse. Il faisait frais et elle préféra revêtir un ensemble en cuir, une tenue de Chevalier.

– Tu pourras voler seule sur ton volaran jusqu'aux îles des Maîtres ? demanda Marian.

– Sans aucun doute, répliqua Faucon, mais de toute manière je l'accompagne.

– Bossgond a mis un peu d'eau dans son vin, remarqua Marian, mais il n'apprécie toujours pas les visites.

– Je n'imagine pas une seconde mettre le pied chez lui sans un cadeau convenable, assura Faucon en ouvrant un tiroir. Que dirait-il d'un bon flacon de jéru ?

– Un présent de prix qu'il se gardera bien de laisser inemployé...

Faucon s'inclina courtoisement.

En quelques minutes les écuyers de Faucon avaient aidé Elizabeth à seller Fleurétoile et tout le monde décollait. Elle sentit le rythme de son cœur s'accélérer. C'était son premier vol digne de ce nom, et en plus elle allait voir la mer ! Elle avait hâte d'utiliser la fameuse Distance Magique, cet ensemble d'enchantements qui permettaient de diminuer le temps de trajet; le volaran et son cavalier devaient les Chanter en même temps.

Le ciel était d'un gris nacré, avec des nuages anthracite boursoufflés au loin, vers le nord. Le temps semblait s'éclaircir à l'ouest, vers la côte, où les nuées se bordaient d'un liséré d'argent.

Elizabeth n'arrivait pas vraiment à dialoguer avec son volaran dans la langue équine, mais Fleurétoile avait bon caractère et suivait de bonne grâce ses indications assez floues. Ils allaient vers le sud-ouest. Faucon se trouvait à la gauche d'Elizabeth ; elle n'aurait pu le toucher, mais il se tenait assez près pour qu'elle se sente rassurée. Il avait mené d'innombrables combats à dos de volaran, lui et son partenaire animal étaient rompus dans l'art de sauver un camarade en perdition...Mais elle ne voulait pas imaginer cela maintenant.

A sa droite il y avait Jaquar, l'époux de Marian, un homme d'une taille imposante, tout comme son volaran. Un Maître des éléments, qui commandait l'air. Lui aussi saurait user de magie pour rattraper Elizabeth si elle chutait.

... Et, derrière, Marian. Elle n'avait peut-être pas encore assez d'entraînement pour sauver un cavalier en détresse. Elizabeth, là encore, évita de penser plus loin.

Après une demi-heure de vol, Jaquar donna l'ordre de passer à la Distance Magique. Elizabeth sentit les esprits des autres effleurer le sien, inspira longuement et Chanta les quelques couplets nécessaires en même temps que ses compagnons.

Une bulle translucide mais bien visible l'entoura. Elle jeta un coup d'œil en bas, ce qui lui donna le tournis : chaque battement d'ailes propulsait le volaran beaucoup plus loin que la normale ! Les douces collines laissèrent la place à des plaines verdoyantes, puis à des dunes herbeuses, enfin à la mer de Brisay avec toutes ses îles.

Bientôt ils descendirent en spirale sur la plus grande île de l'archipel, l'île Alpha, qui appartenait de droit au plus éminent Maître de son époque, en l'occurrence Bossgond, le mentor de Marian.

Le volaran de Marian vint se placer à côté de celui d'Elizabeth et la Maîtresse lui montra quelque chose du doigt.

– Ce sont les tours que j'ai construites pour mon examen final !

Elizabeth n'en croyait pas ses yeux. Elle avait pourtant lu Le livre de la Tradition de Marian et s'attendait à voir le célèbre Tower Bridge de Londres, mais c'était différent. Il n'y avait pas de pont ici, seulement les tours jumelles du monument reliées par une passerelle. Elle aurait voulu les

voir de plus près, mais ils atterrirent rapidement au pied d'une autre tour, ronde, construite de cette pierre grise qu'on voyait partout. Elizabeth descendit de Fleurétoile dont Faucon prit les rênes. Les autres volarans se pressèrent autour de lui. Il s'inclina devant le petit homme maigre apparu sur le seuil.

– Salutations, Maître Bossgond. Je vais prendre soin des montures.

Le vieil homme eut un grognement, leur tourna le dos et rentra dans la tour. Marian eut l'air inquiet.

– Oh là là ! Pas bon signe, ça...

Elizabeth n'aimait pas ce début. Faucon l'embrassa et elle le serra un instant dans ses bras avant de rejoindre Marian et Jaquar. Il lui fallait se concentrer sur l'important : leurs parents. Ils devaient réussir à leur envoyer quelque chose, là-bas sur Terre, pour qu'ils ne s'inquiètent pas.

Ils entreprirent de gravir l'escalier qui s'appuyait au mur intérieur de la tour. Marian dit quelque chose à Bossgond, puis tourna la tête pour s'adresser à Elizabeth :

– Tu es sûre que tes parents iront voir chez toi en constatant votre disparition ?

– Oui, bien sûr. Ils ont les clés.

Ils entrèrent dans une grande salle circulaire pleine d'étagères où se serraient d'étranges objets; quelques fenêtres s'ouvraient haut dans le mur. Des coussins rebondis formaient un tas au milieu de la pièce sur un amas de tapis aux motifs gaiement colorés ; le tout constituait un agréable coin-causette. Mais ce qui retenait surtout l'attention, c'était un énorme télescope de cuivre comportant une multitude de roues et de leviers qui actionnaient de nombreux miroirs. Elizabeth resta perdue en contemplation devant l'appareil jusqu'à ce que le Maître se mette directement dans son champ de vision.

– Allons, venez, ordonna-t-il impérieusement. Pas de temps à perdre. Vous croyez que c'est facile à faire ?

Le regard de Bossgond détailla Elizabeth des pieds à la tête.

– J'aurais bien aimé voir la paire, marmonna-t-il en s'éloignant, suivi d'Elizabeth.

Il désigna l'oculaire du télescope.

– C'est réglé sur votre cité, mais Marian n'a pas su localiser votre logis. Elle manque de sens de l'orientation, grommela-t-il.

Marian se crispa et croisa les bras. Jaquar lança un regard au vieil homme et posa la main sur l'épaule de sa femme.

Elizabeth se pencha pour regarder dans l'oculaire. Colfax Avenue lui sauta aux yeux, avec tous ses véhicules. Elle retint son souffle. Tout cela paraissait tellement... *anormal* !

Les gens étaient légèrement vêtus, la lumière du soleil éblouissante, Elizabeth croyait presque voir l'air surchauffé s'élever en vagues du béton du trottoir et de l'asphalte de la chaussée. Aucune commune mesure avec le temps frais qu'ils avaient à Lladrana !

Un doigt osseux et pointu lui appuya sans ménagement sur le côté.

– Plus vite vous retrouvez votre demeure, plus vite je pourrai entamer mes expériences, déclara sèchement Bossgond d'une voix rauque mais curieusement irrésistible, comme celle de la plupart

des personnes maîtrisant le Pouvoir à Lladrana. J'ai cru comprendre qu'il y avait une date limite.

– Oui, nos parents reviendront chez eux à la fin de la semaine. Ils nous appelleront dans la journée, j'en suis sûre.

Elizabeth essuya sa paume moite sur sa tunique et tenta en vain de déplacer l'appareil.

– Comme ça, lui expliqua Bossgond en lui prenant la main et en la posant sur une roue. La perspective vous convient-elle ?

– Pour le moment, oui. Euh... Pourrions-nous agrandir par la suite jusqu'à voir l'intérieur de mon appartement?

– Oui, il y a d'autres lentilles.

– D'accord.

Elizabeth tourna doucement la roue assez large que le Maître lui avait indiquée et qui suivait parfaitement les mouvements de sa main. Elle trouva le Parlement du Colorado, puis l'hôpital municipal, suivit les rues adjacentes jusqu'à être arrivée à son immeuble.

– Comment fait-on pour voir l'intérieur? demanda-t-elle.

– Vous y êtes ? voulut savoir le vieux Maître qui semblait très intéressé.

– Oui. Vii...

Bossgond écarta Elizabeth assez rudement, prit sa place devant le télescope, fredonna, contourna l'appareil et ajouta une lentille devant l'objectif.

– Essayez avec ça.

Elizabeth revint à l'oculaire et vit le parking, puis sa voiture. Elle suivit la cage d'ascenseur jusqu'à son étage, le dernier, repéra sa porte et « entra » enfin chez elle. Elle sentit sa gorge se serrer; chez elle ! Le mobilier vétuste, après des années d'usage, le tapis d'un bleu profond, les grandes fenêtres avec vue sur les Rocheuses. La vue, oui, comme elle lui manquait!

A sa grande surprise, quelqu'un apparut dans son champ de vision. Cassidy Jones. Elizabeth en resta bouche bée. Qu'est-ce qu'il fichait là ? Sans doute avait-il gardé une clé...

Il regarda autour de lui et se passa la main sur le visage, geste qu'il n'accomplissait qu'en état de grand stress. Il avait l'air hagard. Il bougea les lèvres et Elizabeth se rendit compte qu'il parlait tout seul. Il alla près du téléphone et appuya sur le bouton de lecture du répondeur. Ensuite il enfouit son visage dans ses mains.

Elizabeth recula brusquement; sa main heurta la monture du télescope qui se mit à pointer vers le plafond.

– Que s'est-il passé? demanda Marian, intriguée.

Elizabeth secoua la tête avec incrédulité.

– Mon ex-fiancé, un médecin de l'hôpital, est chez moi. Il a dû découvrir quelque chose, on dirait qu'il a déjà compris que ma sœur et moi avons disparu ! Je ne sais pas quand il avertira nos parents...

Bossgond lui jeta un regard contrarié.

– Mes expériences aboutissent mieux avec un lieu de destination vide, dit-il d'un ton dans lequel

elle crut discerner une nuance de reproche.

Elizabeth murmura machinalement des excuses, le regard rivé au télescope. Elle se sentait déchirée par l'envie d'y jeter un autre coup d'œil. Pour revoir son appartement, pas pour Cassidy !

– Bon, j'ai les coordonnées maintenant, déclara le Maître. Laissez-moi.

Elizabeth hésitait à partir.

– Pourrez-vous faire parvenir un message ? insista-t-elle.

Le vieil homme l'ignora. Mauvais signe sans doute.

– Nos parents vont se faire énormément de souci !

Faucon entra dans la pièce. Elizabeth secoua la tête dans un effort pour mettre en perspective ces deux hommes : son ex-fiancé sur Terre, son amant sur Lladrana. Deux périodes si différentes de sa vie !

Non, rien à faire, toutes ses émotions se télescopiaient dans un invraisemblable méli-mélo. L'amour qu'elle avait connu avec Cassidy, leurs projets, leurs bons moments ensemble !

... Et ce bel homme près d'elle dans ce pays étrange, qui lui rendait son séjour supportable, qui à l'instant même lui tendait la main. Elle lui fit un sourire chancelant.

– Une petite minute, dit-elle.

Elle rassembla sa volonté et se tourna une fois de plus vers tous ces Maîtres : Bossgond, Marian, Jaquar.

– Nous devons absolument faire passer un mot à nos parents. Je vous en prie, laissez-moi vous indiquer leur maison !

– Bonne idée, approuva Bossgond après un temps de réflexion.

Il modifia l'agencement des lentilles du télescope. Elizabeth, revenue à l'oculaire, repéra Cheesman Park puis la maison de son enfance. Elle s'écarta de l'appareil. Bossgond prit sa place.

– Là ?

– Oui.

Il remit les lentilles en position de zoom et regarda. Elizabeth revint à l'appareil. Elle trouva poignant de revoir le salon si familier, les deux fauteuils réglables assortis, la télévision grand écran, tous les éléments électroniques !

– Oui, c'est chez nous, dit-elle en suffoquant.

Cela lui faisait si mal !

Les quelques premiers jours de la tournée de Bri furent...intéressants. L'auberge de Troque et les Maîtres de la Ville là-bas, des gens apparemment bien informés, lui parurent moins rustiques que ce qu'elle avait vu à Castleton. C'était sans doute dû à la proximité des Cités-Etats de l'autre côté de la frontière. Enfin, proximité... L'énorme déclivité en bas de laquelle elles se trouvaient les rendait difficilement accessibles, sauf à dos de volaran ! En tout cas la vue depuis Troque coupait le souffle, Bri n'en avait jamais contemplé d'aussi belle.

Les Maîtres de la Ville de Troque accueillirent Bri avec la plus grande courtoisie, mais les rides de souci et de fatigue sur leurs visages ne s'atténuèrent pas avant la Grande Démonstration des Mains Guérisseuses. Alors ils devinrent carrément cordiaux; Bri apprit avec horreur que plusieurs personnes atteintes de la frinkose avaient préféré se précipiter du haut de la falaise.

Après cette visite à Troque, ils longèrent vers le sud la frontière est du pays et s'arrêtèrent à de nombreux endroits, y compris de tout petits hameaux invisibles sur les cartes. Là les gens regardaient Bri avec méfiance, certains allèrent jusqu'à fuir à son approche et deux des malades refusèrent de la laisser les toucher. Au cinquième jour, Bri commençait à détester l'idée même de voyage !

Le carrosse volant se révélait somme toute ennuyeux, bien pour y dormir ou y manger mais rien d'autre. Difficile une fois dedans d'admirer le paysage sauf en se penchant à la fenêtre, ce que désapprouvait hautement Sevoir.

En fait il désapprouvait beaucoup de choses, et notamment les envies qu'avait Bri de se coucher tard, de visiter les lieux, de rencontrer d'autres personnes que les Maîtres des Villes et des Bourgs. Du coup il l'énervait.

Mais pour elle le spectacle de tous ces malades qui souffraient, épouvantés, était parfois trop pénible. Elle se jetait tous les jours dans le fleuve-vie qui se manifestait toujours de manière différente, parfois gorgé de Pouvoir, parfois plus proche du faible ru qu'elle avait senti sur Terre. Et Sevoir était toujours là pour la soutenir, lui apporter de la nourriture, l'excuser quand elle n'en pouvait plus. Du coup elle se réjouissait qu'il l'accompagne, elle comptait vraiment sur lui.

Cette contradiction la déchirait.

Elle l'observait, ses postures, ses mouvements, son calme et son assurance réconfortants. Il avait l'art d'apaiser les inquiétudes en répondant sincèrement et sans impatience à d'innombrables questions qu'il avait entendues des centaines de fois. Comment luttaien-ils contre la frinkose ? D'où venait cette maladie au juste ? Que se passait-il à la frontière nord? Où en étaient-ils avec les monstres ?

Aussi loin au sud, les monstres ne constituaient guère que des légendes. Peu de gens en avaient vu ne fût-ce que des trophées. Sevoir remettait au maire de chaque ville-escale une boule de cristal afin que tous puissent rester en contact. Tout le monde trouvait cela très généreux. Ce voyage permettrait de resserrer plus que jamais auparavant les liens entre les Villes et les Bourgs.

Ils évitèrent l'Abbaye de la Prêtresse du Chant et se rendirent directement à Krache, une cité importante, animée. Ce gros port de mer se situait à cheval sur la frontière sud avec le pays de Shud, qui ignorait tout des problèmes « étranges » de Lladrana. Là ils séjournèrent dans un hôtel particulier avec un parc clos de murs. Sevoir, Bri et le carrosse étaient gardés en permanence. Les patients se faisaient plus rares, les citoyens avaient une lueur sceptique dans les yeux. Ils ne croyaient guère au Pouvoir. Seuls les plus hauts notables arboraient sa marque argentée sur leurs tempes. Bri soupçonnait certains dirigeants d'un rang moins élevé dans les guildes de se teindre les cheveux pour dissimuler la leur.

C'est aussi à Krache que la population offrait le plus de variété ethnique. Bri aurait même pu passer simplement pour une étrangère et non une Exotique si elle avait été assez stupide pour se promener non accompagnée dans cet endroit peu accueillant, peut-être dangereux. Au cours de



cette escale, elle eut une longue conversation par boule de cristal avec Elizabeth et apprit d'une part que Cassidy était entré chez sa sœur, d'autre part qu'il n'y avait rien de neuf en ce qui concernait le message à leurs parents.

Elle alla ensuite s'asseoir à la lumière de la lune et des étoiles sur le marchepied du carrosse magique. La fatigue de la journée lui voûtait les épaules. Ses derniers patients avaient été surtout des enfants, avec quelques femmes âgées et deux adolescents. La frinkose se révélait moins agressive aussi loin au sud ; d'ailleurs il y avait moins de frinks ici. Elle se frictionna un peu. Elle avait froid malgré sa chemise et sa tenue de guérisseuse qui lui arrivait au mollet. Le sud à Lladrana n'était pas synonyme de chaleur.

Un pas autoritaire résonna dans la cour et passa les deux gardes du corps de Bri. Elle n'avait pas besoin de lever la tête pour savoir que Sevoir, chaussé de ses bottes robustes impeccablement cirées, approchait. Elle ne se décida à croiser son regard que lorsque la paire de chaussures de parade furent parvenues tout près de ses propres croquenots usés.

Il avait l'air grave. Il mit ses mains sur les mains de Bri, défit leur étreinte sur ses bras frigorifiés.

– Allons, Bri, il est temps pour vous d'aller dormir.

Elle ne put s'empêcher de pousser un gros soupir, comme une locomotive relâchant une bouffée de la vapeur qui lui avait permis d'avancer vaille que vaille. Elle se leva, aidée par Sevoir, ensuite elle ne sut plus comment le mouvement s'amorça, si elle avança jusque dans les bras de l'homme ou si ce fut lui qui s'approcha d'elle. Aucune importance. En tout cas la tête de Sevoir se baissa jusqu'à la sienne et leurs lèvres se joignirent. Elle comprit alors qu'elle attendait depuis longtemps cette pression chaude sur sa bouche.

Le baiser fut d'abord tendre et doux, aussi suave que les lèvres de Sevoir. Elle posa les mains sur ses épaules larges, robustes, se sentit alors serrée contre son torse musclé, aussi dur que la pierre qu'il travaillait, mais rayonnant d'une merveilleuse chaleur. Si elle voyait un jour se déshabiller cet homme, il serait telle une statue d'Apollon!

Elle ne sentit plus sa lassitude emportée dans un flot de passion enivrante. Elle lui abandonna complètement sa bouche qu'il explora d'une langue audacieuse. Il avait le goût qu'elle attendait de lui, une saveur terrienne, verte et masculine, avec une touche d'âpreté fascinante, comme un alcool fort – du whisky? Quelque chose d'étourdissant...Quelle complexité chez cet homme! Il n'était pas que fiabilité et robustesse...

Elle le trouvait extraordinaire, fort, solide, avec un soupçon irrésistible de passion sauvage qui l'envoûtait.

Elle céda à ce qu'elle éprouvait, à ses besoins et ses désirs de femme, lui passa les bras autour du cou, mordilla ses lèvres, sentit son érection granitique contre elle. *Oui !*

Il lui fit retirer ses bras et recula un peu. Bri tituba ; l'excitation lui faisait tourner la tête. Elle se rassit lourdement sur le marchepied du carrosse, pantelante.

– Je suis quelqu'un de prudent, annonça Sevoir d'une voix rauque, émue.

Bri dut revenir deux fois sur les mots pour les comprendre. Elle se sentait étourdie. Oui, prudent, d'accord, mais il y avait bien autre chose sous l'eau qui dormait...

L'homme la regardait sans chercher à dissimuler son désir. Bri savait à quel point il était excité, elle l'entendait dans le battement rapide de leurs deux cœurs à l'unisson et dans le rythme accéléré, chaotique, de son Chant. Elle se rendit compte qu'il attendait une réponse de sa part. Encore frissonnante de ce baiser fabuleux, elle s'éclaircit la gorge et s'efforça de parler clairement :

- On voit tout de suite que tu es prudent...
- Et toi tu vas retourner sur la Terre exotique.

Bri rassembla tant bien que mal ses esprits. La Terre, chez elle. Ses parents, son avenir! Elle se redressa et considéra le caractère inconciliable de ses projets pour l'avenir avec ses désirs du moment. Elle planta ses yeux dans ceux de Sevoir, remplis encore de passion.

– Oui, c'est vrai, reconnut-elle.

Sevoir hocha la tête.

– Bien assez de personnes déjà m'ont quitté au cours de ma vie.

Il parlait de ses parents, de sa sœur décédés? Cet homme craignait avant tout l'abandon, elle ne pouvait certes pas l'en blâmer.

– Je comprends, prononça-t-elle d'une voix rauque.

– Donc, poursuivit-il d'un ton déterminé, tu dois comprendre que si nous faisons l'amour ensemble il ne faudra pas traiter cela à la légère.

– Je ne traite pas l'amour à la légère. Cela ne durera pas longtemps peut-être mais je t'offrirai tout ce qui est en moi, assura-t-elle avec sincérité.

Il lui tendit la main pour l'aider à se lever, l'air aussi impassible et calme que jamais, malgré son trouble évident. Elle rejeta en arrière d'un air de défi ses cheveux désormais dénués de mauve, et prit sa main tendue. Immédiatement elle sentit son Chant résonner en elle. Elle le sentait circuler dans sa tête et ses veines, au plus profond de son être !

Elle l'observa encore tandis qu'ils rejoignaient leurs quartiers. Bon sang, cet homme était dangereux pour elle. Il pouvait peut-être lui faire oublier tous ses précieux projets ! S'il décidait qu'il la voulait de toutes ses forces, saurait-elle résister?

Deux jours plus tard, Elizabeth transpirait dans l'ombre fraîche des arcades près du donjon du Château. Bri devait revenir « bientôt », mais certains malades ne pouvaient plus attendre, la frinkose allait les tuer. D'après les Maréchaux, « bientôt » pouvait vouloir dire n'importe quand entre aujourd'hui et la fin de la semaine.

Cinq personnes atteintes de frinkose gisaient sur des civières, prêtes à recevoir le don de ses mains guérisseuses. Bri avait toujours affirmé à Elizabeth qu'elles le possédaient toutes deux. Elizabeth avait tenté sans guère de succès d'y faire appel sur Terre, et avait obtenu d'excellents résultats grâce à lui sur Lladrana. Mais toujours en compagnie de Bri.

Elle allait devoir agir devant la scrutation sans faille d'un public attentif. Bri n'était pas là et leurs patients avaient besoin d'Elizabeth, de son don de guérison.

Elle respira profondément et vérifia ses propres chakras, comme on lui avait appris. Cela constituait déjà un réflexe pour elle, sans que sa formation médicale sur Terre l'y ait jamais préparée !

Elizabeth n'avait pas ressenti un tel trac depuis sa première année d'école de médecine. Pour la toute première fois, elle faisait appel *seule* à son don de guérison. Bien respirer, calmement,

posément. Cela, oui, elle l'avait appris sur Terre, comme beaucoup d'autres étudiants.

Elle avait déjà examiné les patients. Pour certains quelques herbes antalgiques auraient été bénéfiques, mais elle se rendait parfaitement compte que même sur Terre, avec toute la pharmacopée à sa disposition, elle n'aurait pu les soigner. En traitant les symptômes on mènerait les patients à la mort.

Le premier était un jeune homme, un fermier dont les organes faiblissaient déjà sous le mal. Un voile laiteux recouvrait ses yeux et sa langue, il gémissait quand on lui touchait l'abdomen. Sa respiration était faible et son pouls battait trop vite.

Elle plaça la main gauche sur la gorge du malade, la droite sur son bas-ventre. Elle prit une dernière inspiration profonde puis s'ouvrit au Pouvoir en elle. Elle savait que Bri se servait de l'image du fleuve-vie. Quand les deux jumelles travaillaient ensemble, Elizabeth se retrouvait comme engloutie par une crue alors que pour elle la force de guérison se manifestait sous l'aspect du feu et non de l'eau courante. Elle rassembla en elle sa chaleur et sa lumière, elle crut entendre dans sa tête le crépitement d'un incendie furieux ! Elle sentit ses mains se réchauffer et ses doigts ultrasensibles transmettre un feu purificateur, étincelant, qui pourtant ne les brûla pas. Elle fit passer ses mains sur tout le corps du patient et repéra les toiles d'araignée qui le polluaient. Elle les réduisit en minuscules particules calcinées que les globules blancs du jeune homme se chargèrent d'éliminer définitivement.

Elle s'écarta enfin et, à mesure que le bruit du feu ronflant s'atténuait en elle, elle entendit derrière elle des murmures qu'elle choisit d'ignorer. Elle cligna les paupières pour éclaircir sa vision, remarqua la fascination absolue qu'exprimait le visage des guérisseurs autour d'elles et qui la fit presque sourire d'amusement. Elle *sentit*, plus fort que tout, la fierté de Faucon, son soutien. Leurs regards se croisèrent, il hocha la tête. Lui n'avait jamais douté d'elle.

Personne jusqu'alors, à l'exception de Bri, n'avait eu vraiment confiance en son don. Elizabeth, peu sûre d'elle-même, l'avait toujours soigneusement caché. Mais, rétrospectivement, elle se rendait compte qu'elle avait pu aider des patients; elle avait déjà sauvé plus d'une vie grâce à ce don !

Elle bougea un peu les doigts, ce qui suffit à faire remonter une énergie toute neuve le long de ses nerfs. Elle respira profondément pour s'apaiser, passa à la personne suivante. Elle eut un choc en la reconnaissant : c'était une jeune femme soldat au Château.

Le soldat gémit et leva des yeux emplis de douleur sur Elizabeth. Elle lui caressa le front, y laissa la main, plaça l'autre sur la pointe de l'os iliaque de la femme. Cette fois Elizabeth dut explorer plus profondément le corps de la patiente, jusqu'à sa moelle. Il fallait aller plus loin encore. Elle se sentait comme une flamme mouvante qui bondissait jusqu'au cœur d'Amée, donnait et recevait de la force, puis dépassait la planète, pénétrait jusqu'au cœur de l'espace, se liait au feu qui brûle dans les étoiles ! Tout son être était en feu, et elle fit passer une incroyable énergie dans la femme soldat, élimina dans un surgissement irrésistible de feu dévorant le mal qui l'empoisonnait.

Elle s'écarta de la patiente en haletant, se passa le bras sur le front. Marian vint à côté d'elle, munie d'une outre d'eau fraîche dont elle lui envoya une giclée dans la bouche. La tête d'Elizabeth lui tournait, elle rétablit tant bien que mal son équilibre. En dépit de tout, elle se sentait forte.

Pleine de Pouvoir !

Bri se jetait dans un fleuve-vie, un flot d'énergie qu'elle ressentait comme de l'eau. Elizabeth se rendait compte à présent que cette représentation ne pourrait pas fonctionner pour elle qui allait chercher son énergie au cœur des étoiles !

– Très impressionnant, commenta Marian.

– Merci.

Elizabeth s'autorisa un petit sourire. Elle venait de franchir les barrières étriquées de son moi et de découvrir une source de Pouvoir illimitée ! Elle prit une dernière gorgée d'eau, s'approcha de la patiente suivante, une petite fille de sept ans environ, maigre, blême, se concentra sur la maladie qui vivait hideusement juste sous la peau de l'enfant.

Mains sur la gorge et l'entrejambe de la petite, Elizabeth laissa les flammes la traverser, répandit leur énergie crépitante dans le petit corps malade, les fit attaquer, traquer, annihiler les noires toiles d'araignée du mal. Quand elle en eut fini, elle avait un sourire triomphant sur le visage.

Elle dut se pencher en avant, les mains sur les cuisses, aspirant l'air à grandes goulées. Une posture abandonnée qu'elle ne se serait jamais permise à l'hôpital de Denver où les médecins ne se départaient jamais de leur dignité arrogante. Bon sang, c'était dur ! Guérir demandait beaucoup de travail et d'énergie...Mais, malgré la suggestion d'un guérisseur, elle préférait haleter, transpirer et poursuivre son effort plutôt que battre en retraite jusqu'à un banc pour prendre une pause et garder une allure davantage en rapport avec son statut.

Elle sentait enfin en elle la pleine force du Chant et du Pouvoir de son don, elle en entendait maintenant le crépitement craquant, le rythme sans mélodie réelle, évocateur de tam-tams. Plus tard elle se préoccuperait peut-être de sa dignité, pour l'instant elle avait du pain sur la planche !

Elle se redressa, décrispa les épaules, se frotta les mains et observa sans surprise la fontaine d'étincelles qui en jaillit. Tout le monde autour d'elle recula, sauf Marian qui souriait. Elle haussa les épaules en réponse au regard interrogateur d'Elizabeth.

– Moi aussi, je suis le Feu, expliqua-t-elle.

Elizabeth *entendit* l'éclair de compréhension que cette déclaration provoqua chez elle, comme si le gros gong d'argent avait été frappé tout près de son oreille. Elle regarda tour à tour les autres Exotiques. Alexa, la terre. Calli, l'air. Bri était l'eau et elle le feu, comme Marian.

– Nous aurons également besoin de l'élément *Esprit* pour dénouer le blocage de l'arme ultime, le sort final de destruction des Ténèbres, ajouta Marian. Ce sera la dernière appelée, pour la Prêtresse et le Chant. L'Esprit, forcément.

Elizabeth secoua sa tête embrouillée pour essayer d'y remettre un peu d'ordre.

– Si tu le dis...

Elle se rendit à petits pas près du malade suivant, un vieillard. L'extrémité de ses doigts et de ses orteils était d'un blanc pur : les toiles d'araignée installées dans les artères et les veines bloquaient jusqu'aux plus petits capillaires. Il fallait nettoyer tout cela.

Elle aurait voulu placer une main sur la poitrine du patient et l'autre au bout de ses pieds, mais

elle ne possédait pas une envergure suffisante. Elle regarda la responsable des guérisseurs du Château, Jolie.

– Pouvez-vous vous placer à ses pieds et les garder dans votre main pour les réchauffer? demanda-t-elle.

Jolie serait idéale pour cette tâche, elle connaissait tous les points vitaux de cette partie du corps.

La guérisseuse fronça les sourcils et se saisit des pieds du vieillard, mais en exprimant ses doutes :

– Je ne pense pas pouvoir vous aider, Elizabeth. Je n'arrive pas bien à me lier à vous en l'absence des autres.

– Faites au mieux, la rassura Elizabeth.

Des mots qu'elle avait prononcé à haute voix pour d'autres ou intérieurement pour elle-même pendant toutes ses années d'étude. Enfin un élément familier!

Elle plaça donc ses mains sur la gorge et le nombril du malade, sentit tout de suite la connexion avec le Pouvoir, et une poussée irrésistible de feu qui venait de très loin. Elle adressa l'énergie qui la traversait jusque dans les pieds du patient. Jolie s'était jointe à elle; elle massait les extrémités de l'homme de ses mains solides, aidait soigneusement à briser les toiles d'araignée maléfiques grâce à de modestes poussées de son Pouvoir. Puis elle éleva la voix dans un Chant, et l'énergie qu'elle rassembla, venant du ciel, de la terre, de la lumière du soleil, de l'humidité de l'atmosphère, se répandit dans tout le corps du patient.

Cette mélodie saisit Elizabeth. Elle entreprit elle aussi de Chanter, se rendit compte qu'elle privilégiait les notes en harmonie avec les différents chakras, les accorda plus précisément à l'homme sous ses mains. Elle monta une gamme qui l'aiderait à guérir, vit une étincelante lumière verte émaner de ses mains, et s'ouvrit une fois de plus à l'irrésistible énergie stellaire qui se rua en elle, traversa comme un feu de forêt ses doigts et envahit le vieillard.

Il s'arqua, poussa un cri aigu. Elizabeth se concentra sur le flux d'énergie en elle, le réduisit à la force acérée d'un rayon laser. Elle visualisa le système circulatoire du patient et y fit courir la lumière, la chaleur, la *flamme*. A chaque instant elle rencontrait des fils ou des nœuds gris d'énergie ténébreuse, y appliquait le feu purificateur, les détruisait. Maîtresse à présent du Pouvoir qui la traversait, elle lui laissa un passage plus large, laissa sa poussée et la force bienfaisante du Chant dont elle l'accompagnait faire circuler la guérison dans les artères, les veines, les plus infimes capillaires.

Le Chant de Jolie augmenta d'intensité. Elizabeth lui jeta un regard et vit qu'elle transpirait. Jolie lui sourit et Elizabeth entendit la gratitude dans son Chant, puis envoya encore toute la force de son Pouvoir dans le corps du malade où il se répandit dans les muscles et les tendons, éliminant le mal et réparant les dégâts.

Quand elle eut fini, Faucon vint se placer derrière elle pour la soutenir. Elle se laissa aller un peu contre lui, ressentit sa satisfaction et la fierté qu'il avait pour elle.

Cassidy aussi avait été fier d'elle avant de découvrir son don...

Assez ! Bon sang, qu'est-ce qui n'allait pas chez elle ? Depuis qu'elle avait revu Cassidy chez

elle, elle ne cessait de comparer les deux hommes, c'était idiot! Pourquoi ne pouvait-elle tout simplement prendre son histoire avec Faucon comme elle venait, pourquoi devait-elle toujours tout disséquer?

Le feu en elle altérait ses émotions, amplifiait les idées négatives... Elle secoua les mains, tapa du pied par terre comme pour s'en débarrasser.

– De l'eau, demanda-t-elle d'une voix faible.

Marian lui présenta de nouveau l'outre, et le reliquat de feu maintenant nuisible qui s'attardait en Elizabeth fut éliminé lorsqu'elle but à grands traits. Ensuite elle sourit à Faucon et hocha faiblement la tête pour remercier Marian.

– Pouvez-vous continuer? intervint en chuchotant une Maîtresse de la Ville, l'air inquiet. Il en reste une, ma sœur...

Elizabeth ne se sentait plus guère de forces, même si elle avait conservé en elle un peu du Pouvoir quand il l'avait traversée comme un feu de broussailles : il servait à guérir et à la soutenir physiquement, mais ne pouvait remplacer la force vitale primordiale. Elizabeth sentait son cerveau, tout son système nerveux en fait, comme saturé. Elle n'était pas sûre qu'il pourrait supporter une autre utilisation de son don de guérison.

Elle n'avait pu en soigner que quatre ! Cela représentait moins que le nombre de nouveaux cas découverts chaque semaine rien qu'à Castleton... Vraiment il s'avérait *impératif* de découvrir un traitement plus classique de cette maladie.

Elle se rendit près de la dernière patiente et toucha délicatement le visage de la femme d'âge mûr en lui envoyant un peu de Pouvoir pour lui redonner des forces. La malade luttait vaillamment contre la douleur. Elizabeth ressentait son épuisement mais aussi sa farouche volonté de vivre. Et elle pouvait résister mieux que les autres parce qu'elle savait maîtriser le Pouvoir, comme le montraient les mèches argentées virant à l'or sur ses deux tempes.

Elizabeth ne la laisserait pas se battre seule une nuit encore, avec un simple traitement d'herbes médicinales, et tenait à rassurer sa famille. Elle arrivait au bout de ses limites physiques mais avait appris, pendant ses études, à les repousser. Elle regarda dans les yeux la sœur de la malade.

– Je vais faire mon possible tout de suite pour elle, et terminerai le traitement plus tard. Je ne veux pas risquer que mon Pouvoir s'effondre, ou bien trop me fatiguer : je pourrais perdre le contrôle et blesser en voulant guérir.

– Raisonnable, réussit à prononcer d'une voix rauque la femme étendue à bout de forces.

Elle avait les deux mains crispées sur sa poitrine, comme pour comprimer un point au cœur.

– Merci, chuchota Elizabeth.

La patiente acceptait qu'il y ait des limites à ses capacités... Cela la rasséra.

Elle se décrispa par quelques mouvements, but encore un peu d'eau et posa les mains sur la malade.

L'alarme retentit à ce moment précis. Elizabeth se raidit, mais il ne s'agissait pas d'un appel au combat. Faucon lui fit un grand sourire, passa dans la cour et regarda au loin.

– Je vois le carrosse volant! On dirait que ta sœur est de retour.

Elizabeth entendit Bri s'adresser à elle en pensée.

*J'arrive ! Nous allons atterrir directement dans la cour.*

Il y avait quelque chose de nouveau dans son ton.

*Tu as couché avec Sevoir !* s'exclama Elizabeth.

Bri transmit une vague d'affection amusée avec son message suivant.

*Pas tout à fait, mais nous y pensons... Le désir inassouvi ajoute du piment à la vie, non ? En tout cas nous sommes bien contents de revenir ici !*

Et tout d'un coup le carrosse était dans la cour, planant d'abord comme un hélicoptère silencieux, puis se posant doucement sans soulever de poussière.

Bri en ouvrit grand la porte, sauta par terre et se rua sur sa sœur. Elizabeth alla à sa rencontre et elles s'étreignirent, se renforcèrent l'une l'autre, comme toujours.

L'Eau et le Feu, qui en principe se combattaient, chez elles devenaient alliés !

*Ouf, c'est bon de te revoir ! Quoi de neuf ?*

Bri serra plus fort Elizabeth qui eut un rire.

*Moi je ne donne pas dans le fleuve-vie, mais dans le feu stellaire !*

*Je vois l'énergie du cœur des étoiles au lieu de celle des espaces intersidéraux...*

Bri avait l'air ravi pour sa jumelle. Elle lui transmit un flot d'images de son voyage : d'autres villes et bourgs, mais aussi des flashes plus sombres parlant d'agonies, de morts, de l'impuissance à guérir, parfois.

Elles finirent par se séparer et par se tourner vers la patiente près d'elles.

*On en a cinq par semaine à peu près ici,* remarqua Elizabeth. *Ça ne paraît pas énorme, je sais...*

La fréquence de la maladie dépend vraiment de l'endroit où on se trouve. Cinq par semaine, c'est déjà beaucoup.

*J'ai voulu apprendre à soigner aux guérisseurs locaux, mais pas moyen,* ajouta Bri avec un sourire amer. *Bon sang, j'ai essayé avec tous ceux qui avaient le moindre trait d'argent sur les tempes !*

*Nous trouverons un moyen !* lui assura Elizabeth.

– On y va ! s'exclama Bri avec vivacité, ce qui élargit encore le sourire d'Elizabeth.

Bri se plaça tout près de Sevoir qui tenait la main de la patiente, à le toucher. Il lui répondit par un regard brûlant et un sourire entendu qui surprit Elizabeth. Elle ne le lui avait jamais vu.

Il laissa la patiente après un dernier tapotement amical sur la main, prit le bras de la sœur Maîtresse de la Ville et la mena un peu plus loin, près d'un groupe de citadins. Tout le monde avait l'air soulagé de le voir de retour et ils se réunirent autour de lui.

Elizabeth rejoignit Bri qui avait placé ses mains sur la tête et la poitrine de la malade, mit l'une des siennes sur le plexus solaire (c'était là que se concentrait dans le corps l'énergie correspondant au feu), et l'autre par-dessus la main de Bri, près du cœur.



Elles prirent toutes trois une ample respiration, irrégulière et hachée de douleur pour la malade.

Puis Bri entra en contact avec sa source de Pouvoir; le fleuve d'énergie monta. Mais cette fois il n'engloutit pas Elizabeth. Elle ne lutta pas pour essayer de rester à la surface et parvenir à un endroit plus calme où se camper, détourner une partie de la force puisée par Bri, mais le regarda passer près d'elle, alla chercher sa propre source : le courant crépitant, comme électrique, du feu stellaire.

Il la parcourut, cinglant, jusqu'au bout des doigts, pénétra par son intermédiaire le corps de la malade, le baigna de la lumière et de la chaleur bienfaisantes du feu apprivoisé.

Le feu d'Elizabeth alla se nicher au plus profond du fleuve-vie de Bri et lui fournit un noyau infrangible de force.

Elles travaillèrent ensemble pour nettoyer le cœur de la femme, y réparer des déchirures, le raviver. Ensuite Elizabeth s'occupa du système circulatoire et Bri du système nerveux. Grâce au regain d'énergie apporté par Bri, Elizabeth put prendre un peu de recul et observer le processus. Leurs deux Pouvoirs n'entraient pas en conflit comme étaient censés le faire les deux éléments antagonistes, le Feu et l'Eau, parce qu'en fait ils étaient de même nature !

Bri et elle guérissaient en visualisant les profondeurs de l'espace, elles allaient puiser le Pouvoir dans la structure même de l'univers. Bri pensait à l'énergie des trous noirs, de l'obscurité interstellaire, Elizabeth quant à elle voyait le brasier au cœur des étoiles.

Et pour les gens proches des autres éléments, qu'est-ce que cela donnerait ? L'Air : les vents solaires ? La Terre : l'accrétion de masse qui finit par former les planètes ?

L'enthousiasme de Bri, sa joie d'être en train de soigner, d'accomplir ce pour quoi elle était faite, envahissaient aussi Elizabeth. Et elle se retrouva de nouveau pleinement dans cet instant où la chaleur enflammait ses doigts, où elle sentait surgir à travers elle ce courant d'énergie venu d'*ailleurs* et qui lui permettait de détruire ce maléfice déguisé en maladie.

Elles examinèrent finalement la femme des pieds à la tête, et Elizabeth admira la connaissance qu'avait Bri de l'anatomie.

– Les massothérapeutes connaissent aussi bien le corps que les médecins, remarqua Bri, et je ne te parle même pas des points de pression de l'acupuncture ni des chakras ! Bon, maintenant regarde comment je fais pour me retirer...

Au lieu de diminuer l'ouverture du flux qui la traversait, ce qui aurait augmenté la pression comme dans un tuyau d'arrosage, Bri l'élargit et laissa le courant se dissiper en douceur. Elizabeth l'imita, fit se perdre le feu stellaire dans l'immensité de l'espace.

– Gardes-en un peu pour toi, lui conseilla Bri. Je t'ai donné au début un peu de mon énergie pour te permettre d'accéder à la tienne. Prends un peu de Pouvoir maintenant pour te soutenir. Mais je crois que tu en as fini pour aujourd'hui : même de simples « tuyaux » ont besoin de repos de temps en temps !

– Vii, approuva Elizabeth.

Elle sentit un reste de feu scintiller en elle comme une chandelle romaine en bout de course, puis coupa sa connexion avec le Pouvoir.

Elles s'étreignirent de nouveau.

– Tu as été formidable, Elizabeth !

– Merci, Bri. Je comprends mieux à présent...

Faucon posa sa main sur la nuque d'Elizabeth et elle perçut son aura, son Chant. Faucon, lui, était l'élément Air, et sa tendresse remua le cœur d'Elizabeth.

Elle ressentit aussi les doigts de Sevoir qui se mêlaient à ceux de Bri et complétaient le tableau des éléments avec le lourd, irrésistible mouvement de la Terre.

– Vous voir travailler toutes deux ensemble, déclara-t-il d'une voix chargée d'émotion, c'était prodigieux.

Elizabeth lâcha Bri et regarda Sevoir le rigide embrasser l'oreille de sa sœur ! Faucon, pour sa part, faisait de même avec la sienne et elle sentit une flamme de désir la parcourir.

Bri sourit et se mit la main sur l'estomac.

– Je meurs de faim, annonça-t-elle. Allons manger quelque part en ville ! Sevoir nous indiquera la meilleure auberge, ajouta-t-elle avec un regard malicieux à Faucon.

– Je la connais, la meilleure auberge ! protesta plaisamment celui-ci.

Les guérisseurs rassemblés un peu à l'écart s'avancèrent. Deux d'entre eux soutenaient une Jolie titubante. Elizabeth fronça les sourcils, inquiète.

– Jolie, vous n'avez pas pris un peu d'énergie du Pouvoir qui circulait? demanda-t-elle.

La guérisseuse secoua la tête, l'air navré.

– Je peux le percevoir quand il vous traverse, mais je n'arrive pas à le toucher. Nous n'avons jamais su faire cela! Nous prenons notre Pouvoir en Amée, mais elle est faible et nous ne voulons pas abuser de ses ressources...

Les jumelles s'entre-regardèrent.

*Les guérisseurs n'ont pas la même représentation de l'univers que nous,* affirma Elizabeth.

L'espoir l'envahit en même temps que Bri. Maintenant elle savait ce qu'il fallait leur apprendre, elle en était sûre !

Elles devraient indiquer aux guérisseurs où trouver la source de Pouvoir, dans l'espace et non dans la planète, ensuite ils pourraient guérir la frinkose.

Et c'était elle qui avait fait cette découverte ; contrairement à sa sœur, Bri avait tout de suite accepté sans le remettre en question le « mysticisme » pré-scientifique des Lladraniens. Elizabeth, elle, avait fait des efforts pour apprendre et comprendre.

La fierté l'envahit. Elle parcourut l'assistance d'un regard assuré, croisa plusieurs autres regards qui parurent comprendre la raison de sa jubilation.

*Nous parlerons plus tard de la méthode à employer pour nous faire comprendre des guérisseurs, dit Bri. Moi je ne suis jamais parvenue à démêler ce que les gens avaient dans la tête, mais toi tu en es capable !*

Il n'y avait aucune jalousie chez Bri, au contraire elle était reconnaissante à sa sœur des compétences qu'elle apportait.

– Oui, nous en parlerons plus tard, confirma Elizabeth à voix haute. Je dois discuter de cela

avec ma sœur, mais sachez déjà que *nous pourrons désormais vous apprendre à guérir la frinkose !*

La nouvelle parcourut l'assemblée comme une onde de choc. Puis la foule s'avança sur les jumelles et Elizabeth se demanda un moment si elle n'allait pas les engloutir.

– Les guérisseuses exotiques sont fatiguées, vous voyez bien ! intervint Sevoir avec un regard impitoyable sur les individus les plus proches.

Les gens formèrent de petits groupes et se mirent à discuter de la proclamation d'Elizabeth. Sevoir alla rejoindre ceux qui avaient accompagné les malades depuis Castleton.

– Tout va bien, annonça-t-il ensuite d'un ton satisfait en montrant les personnes guéries qu'on escortait vers l'entrée du Château où les attendaient des carrosses.

– Ils préfèrent dormir chez eux ce soir, supposa Faucon.

– Nous, nous allons plutôt voler, décida Sevoir en allant vers Boue.

– Vii ! approuva Faucon avant de siffler une note aiguë d'appel.

*Viens*, appela pour sa part Elizabeth à l'adresse de Fleurétoile qui hennit de joie, sortit en trottant de l'écurie et vint se placer à côté du volaran de Faucon.

– Rendez-vous à l'Auberge de l'Hôtel des Guildes, dit Sevoir.

– C'est logique, le meilleur établissement est celui près du bâtiment où se réunissent les Maîtres de la Ville et des Guildes..., remarqua Bri.

– N'est-ce pas ? répliqua Sevoir. Et le chef propose ce soir un tout nouveau plat. Dénommé, m'a-t-on dit, « Frites de pommes de terre », proclama Sevoir après une pause dramatique. Une recette des plus simples : pomme de terre, huile bouillante, sel.

Son aura comportait une nuance palpitante plus légère, un peu narquoise. Tout d'un coup Elizabeth se rendit compte *vraiment* de ce qu'il venait de dire et se sentit saliver!

– Des frites..., émit-elle dans un souffle.

Le mot résonna dans son esprit, atteignit celui de Bri puis attira l'attention de Marian et d'Alexa qui discutaient un peu plus loin avec des Maréchaux.

– Des frites ! hurla Alexa en tournant la tête de tous côtés comme pour les chercher. Où ?

– Des frites..., chuchota Marian avec ferveur avant d'avaler sa salive.

*Des frites, j'aime ça*, signala Tuckerin.

Il se rua vers Sevoir sous l'aspect d'un lévrier.

*Toi aussi tu les aimeras*, assura-t-il avec un sourire canin à Sinafin qui trottait près de lui.

Alexa quitta subitement le groupe où elle se trouvait sans prendre garde aux protestations, fonça sur Sevoir, s'arrêta pile devant lui, les mains sur les hanches, puis, le regard méfiant, répéta :

– Des frites...de pommes de terre?

Les yeux de Sevoir pétillaient d'amusement.

– Mais oui, à l'Auberge de l'Hôtel des Guildes.

– Je suis invitée, bien sûr ? demanda Alexa en se léchant les lèvres.

– Naturellement, affirma-t-il, le sourcil haussé. L’Auberge de l’Hôtel des Guildes sera très honorée de recevoir la visite de toutes les Exotiques, ajouta-t-il en s’inclinant. En fait ils vous attendent.

– Déjà des frites? s’étonna Marian, agrippée au bras de son mari.

– Certaines à partir des tubercules apportés par nos guérisseuses exotiques, mais les fermiers se sont rendu compte que ces pommes de terre poussaient très vite... si on les aidait avec un peu de Pouvoir, conclut Sevoir avec un grand sourire.

Alexa leur adressa à tous un regard radieux avant de sauter sur son grand volaran d’un bond beaucoup trop large pour ne pas avoir bénéficié d’une poussée de son Pouvoir.

– Allons, il y a là-bas un plat de frites qui m’attend, pas vrai? assura-t-elle, le regard posé sur Sevoir.

– ... Si, confirma-t-il.

Puis elle poussa un juron en désignant deux petits points déjà lointains.

– Calli et Marrec nous ont bien devancés, les sournois. Ils vont nous battre !

Elizabeth sentait une envie de rire monter en elle. Elle allait pouvoir apprendre aux guérisseurs à soigner la frinkose ! Elle aidait à sauver tout un pays ! Elle ressentait autour d’elle la camaraderie, l’amitié, de gens qui comptaient beaucoup pour elle.

– N’hésite pas à me mettre en rapport avec le Maître de la guilde des Fermiers, dit Faucon à Sevoir. Je crois que je vais investir dans ces « pommes de terre », je serai le premier propriétaire à les cultiver!

– Trop tard, contesta Sevoir. J’ai pour ma part acheté un lopin entre l’île de Marian et la terre d’Alexa, pas très loin de ta demeure en fait. Les pommes de terre y poussent déjà!

Bri en resta bouche bée tandis qu’Elizabeth ressentait comme un choc. Sevoir semblait faire des projets, comme s’il s’attendait à voir Bri rester sur Lladrana... et peut-être Elizabeth aussi, avec Faucon ! Les deux sœurs échangèrent un regard incertain.

Nuaré atterrit soudain près d’eux; tous les volarans s’envolèrent et les deux jumelles restèrent seules dans la cour.

*Venez, vous deux. Moi aussi j’aimerais essayer ces fameuses frites !*

Elle tendait la patte aux jumelles mais ne portait aucun équipement pour les installer. Bri eut son sourire lumineux.

– Un conseil à suivre ! Nous ne serons pas les dernières arrivées là-bas.

Elle escalada agilement Nuaré et tendit la main à sa sœur.

– Tiens-toi bien, ça va secouer!

Un bel euphémisme, constata Elizabeth que la pure vitesse du volatile fit éclater d’un rire ravi. Elles parvinrent finalement à destination avant tout le monde, sauf Calli et Marrec.

Les frites furent englouties en quelques minutes avec des hamburgers. Les autres clients semblaient tout aussi satisfaits de ce nouveau plat.

Alexa leva en un toast son verre de thé glacé :

– A nos jumelles guérisseuses exotiques, Elizabeth et Bri, les héroïnes du jour!

Et c'est ainsi que Lladrana désigna les frites de pommes de terre sous l'appellation *frijumes*...

Le lendemain après-midi, Elizabeth accueillit les guérisseurs dans la maison de fonction de Bri à Castleton avant l'heure des consultations quotidiennes. Tous ceux qu'un volaran avait pu amener là rapidement se massaient dans la grande salle à manger. D'autres notables étaient venus aussi, ainsi que les Exotiques et leurs époux. Sevoir avait fait en sorte d'apporter toutes les boules de cristal qu'il y avait en ville. Il s'agissait d'une téléconférence !

Elizabeth ne se sentait pas plus nerveuse que cela, ce n'était pas la première fois qu'elle devait agir en public pour des enjeux primordiaux. Elle eut une petite toux qui suffit à amener le silence dans l'assistance où les tuniques rouges brodées de croix blanches formaient la grande majorité. Bri se tenait assise près d'elle, radieuse de fierté.

– Nous avons découvert pourquoi nous, les guérisseuses exotiques, pouvions soigner la frinkose et vous non, commença Elizabeth, et nous allons vous apprendre comment faire. Vous aurez accès à une immense source de Pouvoir, quelque chose que vous n'avez jamais connu!

Bon sang, elle avait l'impression de prendre la parole à un séminaire d'amélioration personnelle. Elle gratifia son public de son meilleur sourire professionnel, très impressionnant.

– Vous allez constater la vérité de ce que je vous dis, poursuivit-elle.

Zérès se signala à son attention en toussant, ce qui rappela à Elizabeth de le citer :

– Zérès a réussi à atteindre cette source de Pouvoir, mais sans en comprendre la nature.

– Je n'ai pas non plus su décrire par des mots ce que j'accomplissais, intervint Bri. Je n'ai pas déterminé ce que représentaient les soins que je donnais.

Elle jeta un nouveau regard admiratif à Elizabeth.

– Nos deux civilisations diffèrent par de nombreux aspects, reprit celle-ci d'une voix posée en parcourant du regard l'assistance pour s'assurer de son attention pleine et entière. Chez nous, l'humanité est allée dans l'espace, a quitté notre planète pour aller sur la lune. Nous avons même envoyé des machines encore plus loin. Elles ont vu l'univers et nous en ont transmis des images.

Des commentaires abasourdis saluèrent cette déclaration. Elizabeth attendit qu'ils soient calmés pour s'adresser à Zérès.

– Dites-moi, quand vous entrez en contact avec ce grand flux de Pouvoir, voyez-vous l'espace obscur? Des étoiles comme d'énormes blocs de feu, votre soleil?

– Vii, confirma Zérès, l'air intensément concentré. Une noirceur immense, ajouta-t-il en levant le regard sur Elizabeth. De formidables boules de feu qui me réduiraient en cendres en un instant!

– L'espace, le soleil, l'univers ! proclama Elizabeth. Une vaste entité. Les cieux d'Amée comportent beaucoup plus d'étoiles visibles que ceux de la Terre, mais l'obscurité *entre* les étoiles est plus gigantesque que tout ce que l'on peut imaginer sans effroi. Sur Terre tout le monde a l'habitude de se représenter l'espace qui entoure notre planète, ajouta-t-elle avec douceur, mais vous non. Pour l'instant.

Elle but un peu de l'eau qu'on avait mise à sa disposition sur la table, puis prit le temps de regarder chaque spectateur dans les yeux.

– Bri, Zérès et moi vous apprendrons à penser à l'espace et à l'univers pour aller chercher le Pouvoir et son flux. Avec lui vous pourrez brûler la frinkose présente dans le corps des malades.

– Brûler? s'étonna un guérisseur, ce qui fit sourire Elizabeth.

– Pardon. Des quatre éléments, je suis le Feu.

Elle vit plusieurs hochements de tête approbateurs dans l'assistance.

– Bri est l'Eau et perçoit un fleuve-vie.

– Je ressens un vent glacé qui se rue en moi, déclara Zérès avec un frisson.

– Pour la Terre, ce serait peut-être une masse pesante qui traverserait la personne, suggéra un autre guérisseur.

– Vii, approuva Elizabeth. Aujourd'hui nous allons vous apprendre comment faire, ensuite vous pourrez l'enseigner aux autres.

Elle tendit la main. Bri se leva vivement et la rejoignit. Les deux jumelles levèrent au-dessus de leur tête leurs deux mains serrées.

– Nous vaincrons ! s'écria Bri.

Il y eut d'énormes applaudissements. Elizabeth se sentit rougir, s'inclina. Bri fit un petit pas de danse.

Quand le brouhaha se fut un peu calmé, Luthan, le délégué de la Prêtresse, s'écarta du mur où il était resté appuyé, les bras croisés.

– Un grand progrès, sans aucun doute, remarqua-t-il.

Elizabeth se crispa, lui fit un sourire contraint.

– ... Mais ? demanda-t-elle, sentant arriver l'objection.

Tous les regards étaient maintenant fixés sur lui.

– Il ne suffira pas d'apprendre aux guérisseurs à soigner la maladie. Nous avons besoin d'un remède, d'un médicament que les gens sans Pouvoir pourront s'administrer.

Elizabeth parcourut en esprit une liste déjà vue mille fois : antibiotiques, herbes médicinales... Bri de son côté, se rendit-elle compte, pensait à des techniques de méditation ou à des prières. Elles secouèrent la tête ensemble à l'issue de leurs réflexions.

– Je suis désolé, poursuivit Luthan en inclinant la tête, mais telle est la prophétie de la Prêtresse : chacun doit connaître un remède. Evidemment je ne parle pas ici de la frinkose virulente des Chevaliers que vous ne savez pas du tout soigner.

*Eh bien, il a l'art de vous abattre en plein vol, celui-là,* remarqua Bri avec rancœur.

– Merci de ce rappel, dit-elle.

– Je suis désolé, répéta-t-il. C'est tout de même un grand progrès, je vais en informer la Prêtresse.

Et il sortit.

On entendit un sanglot étouffé. Tout le monde se retourna vers une des guérisseuses qui avait enfoui son visage dans ses mains. Elizabeth ne l'avait jamais vue. La femme montra sa face bouffie de larmes.

– Je suis la seule guérisseuse en poste pour trois villages, expliqua-t-elle d'une voix brisée. J'ai dû voir mourir ceux que je connaissais, mes parents ! Je ne pouvais rien y faire, même en allant chercher le Pouvoir d'Amée. Je me sentais si impuissante!

Elle se leva, avança jusqu'aux deux sœurs et les enlaça de toutes ses forces.

– C'est un tel cadeau que vous nous apportez! s'écria-t-elle.

– Vii !

Le cri irrésistible des guérisseurs apaisa Elizabeth.

– C'est fantastique ! les félicita Marian. Bravo !

– Plus vite nous vous enseignerons ce que nous savons, intervint une Bri suffoquée par l'émotion, plus vite vous pourrez rentrer chez vous soigner vos malades.

La séance de formation se déroula de manière satisfaisante : Elizabeth et Bri prirent d'abord quatre guérisseurs dont Zérès. Elles aidèrent notamment ce dernier à comprendre et accepter sa vision et à contrôler son accès au Pouvoir. Ce fut plus long pour les autres, mais finalement tous les guérisseurs, pleins de fatigue et d'enthousiasme, laissèrent au crépuscule les jumelles pour aller répandre la bonne parole.

Les deux sœurs s'occupèrent en dernier d'Alexa, Marian et Calli et se sentirent presque submergées par l'immense Pouvoir de ces femmes. Comprendre et canaliser ces magies si différentes constituait une expérience passionnante : Alexa la guerrière, habituée à faire partie de cercles de guérison sur le champ de bataille, Marian plus détachée, davantage intéressée par la théorie, le pourquoi et le comment, enfin Calli, avide d'apprendre pour enseigner à son tour aux volarans. Les Terriennes n'eurent aucun mal à saisir les concepts mis en jeu. Ensuite les Exotiques s'étreignirent en silence, puis les trois élèves prirent congé sans autre cérémonie. Tout le monde se sentait vidé après tant d'émotions et de pensées partagées.

– Après ce que Luthan a dit, on dirait bien qu'il ne faut pas compter sur le Sursaut cette nuit, remarqua Bri d'une voix tremblante quand les jumelles se retrouvèrent seules.

– Non, sans doute.

– Papa et maman rentrent demain !

– Je sais, dit Elizabeth, les sourcils froncés car elle essayait de se rappeler quelque chose. N'as-tu pas remarqué une nuance d'espoir dans l'aura de Marian ?

– Oh ! Oui, peut-être.

Puis Bri eut un tressaillement.

– Que se passe-t-il ? demanda sa sœur.

Bri gloussait, au bord de l'hystérie. Elle montra son avant-bras à Elizabeth : une ligne de cinq tatouages colorés descendait vers le coude depuis la peau fine du poignet. D'abord un caducée doré, tout près des « rides de bracelet » juste en dessous de la paume, puis un écu rouge orné d'une croix blanche au centre, un bâton vert couronné de flammes orange, un volaran noir, un livre avec



un éclair sur sa couverture.

– Nous sommes toutes reliées ! Je crois que c’est toi, ajouta Bri en désignant le caducée.

– Mais je n’ai rien senti ! s’étonna Elizabeth en regardant son propre bras.

Sous son poignet apparaissait une main brune, ensuite il y avait les autres symboles, le livre d’abord, puis le bâton et le volaran.

– Je n’ai pas l’écu, remarqua-t-elle.

Bri observa de près leurs deux bras et poussa un soupir.

– Je pense qu’il s’agit de Zérès. J’aime bien celui qui me représente, ajouta-t-elle en suivant du doigt le tracé de la main. On dirait qu’il a été gravé au henné... J’ai déjà eu des tatouages comme celui-là.

– Reliées..., répéta Elizabeth d’une voix faible.

Le mot parvint à peine à franchir ses lèvres soudain glacées.

Bri croisa son regard. Ce fut elle qui exprima la pensée qu’elles avaient eue toutes les deux :

– Cela ne signifie pas que nous allons rester sur Lladrana, si ?

– Sûrement pas si cela revient à abandonner nos parents ! répondit Elizabeth d’un ton déterminé.

– Oh non, nous ne les laisserons pas, confirma Bri, des larmes dans les yeux.

\*\*\*

Bri retourna dans sa tour après le départ d’Elizabeth pour le Château. Les Maîtres des guildes n’avaient pas chômé en son absence, ils avaient achevé la restauration et l’ameublement de l’endroit qui maintenant avait son propre style, cosu et confortable. Elle caressa la toute nouvelle boule d’escalier à l’image d’un oiseau roc, admira les riches tapis sombres à l’éclat discret de pierre gemme, qui lui convenaient à merveille. Ils avaient fini par comprendre ce qui lui plaisait.

Allongée sur son lit, elle en considérait le ciel marron brodé d’or quand la harpe d’entrée retentit. Sevoir, elle le sut tout de suite.

Il entra, monta l’escalier de son pas calme et sûr, entra dans la chambre et s’assit sur le matelas près d’elle.

Sans le regarder ni lui parler, elle lui tendit la main. Il la leva à ses lèvres et en embrassa tendrement la paume. Tout le désir pour cet homme accumulé en Bri depuis des jours l’envahit soudain. Son corps voulait le contact de cet autre corps, son cœur le sourire secret que Sevoir n’adressait qu’à elle !

Mais son esprit voulait s’enfuir, retourner chez elle à Denver, près de ses parents.

– Je voudrais te montrer quelque chose, lui déclara Sevoir.

– Quoi donc ?

– Ce n’est pas dans la tour. Le soleil se couche sur une soirée magnifique.

Il l’embrassa sur le front et elle savoura le contact de ses lèvres. Cela allait trop loin, bon sang.

– Viens avec moi, dit-il tout doucement, la bouche au contact de celle de Bri.

Elle aurait pu l'attirer sur le lit – elle en avait tant envie ! Mais elle n'avait pas le droit de se servir de lui. Aucun d'eux ne devait se servir de l'autre ! Les doigts de Sevoir effleurèrent le visage de Bri. S'ils restaient là, il la tourmenterait de ses attouchements affolants et ils iraient plus loin, sur des territoires enivrants mais qui, craignait-elle, leur nuiraient peut-être par la suite.

– Allons, viens, répéta-t-il.

Elle mit sa main dans celle de Sevoir.

Sevoir prit la main de Bri. Leurs doigts s'entremêlèrent. Il entendait son Chant, plus calme qu'avant, mais avec une nuance passionnée qui l'incita à écarter Bri du lit : ce n'étaient pas des relations sexuelles échevelées qu'il souhaitait obtenir d'elle. Enfin, pour être honnête, pas seulement.

Ils sortirent rapidement de la chambre.

– Suis-moi.

Il avait bien sûr tout planifié, et deux capes légères les attendaient sur une banquette dans l'entrée. Mais la soirée se révélait finalement assez chaude. Avec ce temps incertain, Sevoir avait pris ses précautions, comme toujours.

Il ouvrit la porte sur le doux soir clair et son cœur battit plus vite. Avec Bri il risquait d'oublier de tout prévoir!

Depuis le début elle l'avait ému plus qu'il n'osait se l'avouer, dès le premier moment où sa sœur et elle avaient répondu à l'Appel. Elle avait eu peur et pourtant avait trouvé le Pouvoir et guéri l'enfant et les autres malades. La gratitude, le soulagement l'avaient envahi : ils avaient eu raison de payer pour l'Appel! Il s'était retrouvé si troublé qu'il avait eu du mal à se concentrer sur les citoyens dont il était responsable, il ne cessait de se tourner vers ces deux femmes et de les observer. L'une des deux avait vraiment des mèches *mauves* dans les cheveux? Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

De revoir Bri le lendemain matin dans une tenue plus appropriée pour la nuit que le jour, petite chemise et caleçon long, l'avait bouleversé, et pas seulement dans sa chair. Il avait senti son cœur bondir! Elle avait l'air si...frais. Il l'avait tenue dans ses bras pendant le vol jusqu'à la ville, avait écouté son Chant, avait eu envie de ne plus jamais la lâcher.

Les événements s'étaient accélérés, et Sevoir avait eu la surprise de constater qu'il se sentait possessif à l'égard de Bri, jaloux, alors même qu'il savait ne pas devoir la distraire de sa tâche par des attentions inopportunes !

Et même quand elle disait qu'elle ne resterait pas ici et retournerait *chez elle*, cela ne changeait rien à l'envie de Sevoir de se rapprocher d'elle. Elle ne voyait pas Lladrana comme un *chez-elle*, ne pensait pas s'établir ici, comme les autres Exotiques...et cela ne changeait rien pour lui.

Il prenait le plus grand risque de sa vie en voulant créer des liens entre cette femme indépendante, insaisissable, et lui, et tout Lladrana. Il se rendait vulnérable à un nouvel abandon !

Ils marchaient à présent dans un jardin public où d'éclatantes fleurs d'été absorbaient les rayons obliques du soleil et paraissaient davantage des vitraux illuminés que des végétaux. Ils longèrent lentement le boulevard de l'Hôtel des Guildes. Il connaissait si bien ce trajet que ses pieds le prenaient sans y penser. Ils croisaient d'autres personnes qui, percevant grâce au Chant de Sevoir son désir d'être seul avec Bri, ne les approchaient pas.

– Sevoir ? demanda Bri d'un air intrigué.

Il était resté trop longtemps silencieux, il le savait. La main de Bri reposait au creux de son bras. Il posa dessus sa propre main, se tourna vers elle.

– Aujourd’hui... tu as été extraordinaire!

Bri ne réagit pas comme prévu, elle lui jeta un regard étrange.

– C’était surtout Elizabeth, répondit-elle. C’est elle qui a tout compris.

– Oui, elle a vu comment traiter cette partie du problème, approuva Sevoir.

– Exact, notre tâche n’est pas accomplie, soupira Bri.

Sevoir éprouvait un soulagement coupable à l’idée qu’elles n’aient pas encore tout résolu : aucun Sursaut ne viendrait lui arracher Bri pour l’instant!

Il lui reprit la main et la porta à ses lèvres.

– J’ai toute confiance en toi, lui assura-t-il. Et je suis désolé que tu ne puisses pas partir tout de suite, ajouta-t-il avec une pointe d’hypocrisie.

– Ça sûrement pas, réfuta-t-elle d’un ton neutre.

– Disons que je suis désolé du souci que tu te fais pour tes parents.

Il en avait assez de tourner autour du pot. Il lui déclara enfin ce qu’il brûlait d’envie de lui déclarer :

– Je te veux tout entière.

Bri ne réagit pas et Sevoir se demanda un moment si elle l’avait bien compris ! Après tout, contrairement à Elizabeth, elle n’avait pas eu de relations intimes avec un Lladranien et ne possédait pas parfaitement la langue.

– Moi aussi je te veux, finit-elle par chuchoter.

Il laissa échapper une respiration qu’il ne s’était pas rendu compte d’avoir retenue. Elle avouait le désir qu’elle éprouvait pour lui ! Il saisit l’autre main de Bri et effleura ses lèvres des siennes.

– En public? s’étonna-t-elle, un peu choquée.

Il haussa une épaule. Que lui importait ce que voyaient ou supposaient les autres à ce sujet!

Il libéra une des mains de Bri et se remit en route, conscient jusqu’au malaise de leurs doigts entremêlés, de cette petite main si puissante qu’il tenait dans la sienne. Comme lors de ce premier matin qu’ils avaient passé ensemble, il écouta son Chant.

Il avait changé.

S’en rendre compte donna des ailes à ses espoirs : peut-être...peut-être allait-elle rester!

S’il lui demandait si elle comptait demeurer à Lladrana, elle le nierait sans aucun doute. Elle possédait un tel esprit de contradiction ! Sans être écervelée pourtant, ni inconséquente.

Il ne pouvait continuer à marcher ainsi en silence, à l’écoute exclusive du Chant de Bri. Une idée audacieuse lui vint : il libéra son propre Chant et le lui révéla totalement. Il ne se cachait plus derrière aucun bouclier!

Elle trébucha sous ce flot et il la soutint, ralentit le pas.

Le Chant de Bri réagissait au sien, s’élevait plus haut. Elle rougit, il sentit sa paume menue devenir moite dans la sienne. Il sourit, assit un peu plus son Chant stable et fort, analysa ce que lui révélait Bri par le sien.

Il bouillonnait!

L'énergie de cette femme abasourdissait Sevoir. Et il fallait tenir compte de tout ce qu'elle avait dépensé comme force à Lladrana pour guérir les gens. Par le Grand Chant, serait-il jamais capable de soutenir son rythme fou ? Il carra les épaules et laissa son Chant exprimer toute la détermination qu'il ressentait.

Elle lui jeta un coup d'œil un peu méfiant.

Ajuste titre, en fait. Il ne la laisserait pas l'abandonner sans combattre !

– Où allons-nous ? demanda-t-elle.

Il lui fit son sourire spécial et elle détourna les yeux.

– Tu n'aimes donc pas cette promenade ? La musique te déplairait-elle ?

Du rose ourla les joues de Bri. C'était fascinant. Il lui serra plus fort les doigts.

Elle le regarda de ses grands yeux insondables. Elle était en train de penser à des choses très éloignées de Lladrana alors qu'il la voulait exclusivement concentrée sur lui !

Il lui embrassa de nouveau la main.

– Tu me cernes avec ton Chant, lui reprocha-t-elle doucement.

– Pas du tout. Tu peux choisir de l'écouter ou de t'en abriter.

– Je n'aime pas qu'on me cerne, qu'on essaie de me contrôler. Je n'aime pas qu'on attende trop de moi ! remarqua-t-elle, boudeuse.

– Allons, qui pourrait contrôler quelqu'un jouissant d'une telle indépendance d'esprit ?

Bri prit un air un peu vexé.

– Te moquerais-tu de moi ? demanda-t-elle.

– Je te taquine. Tu dis toujours que je suis trop sérieux. Ce soir, Bri, je ne veux penser qu'à toi. Je marche près de toi, j'écoute ton Chant, je partage le mien avec toi, et tout cela représente le plaisir à l'état pur. Mais, n'en doute pas, je prends mes plaisirs très au sérieux ! conclut-il avec un petit rire. Nous y sommes.

Ils se tenaient devant une petite porte discrète de l'Hôtel des Guildes. Il fredonna l'air de déverrouillage qu'il avait créé pour cette issue et en sentit le rythme, comme celui du marteau sur la pierre.

Ils entrèrent dans un grand espace. Bri leva les yeux sur le plafond, quatre étages plus haut. Les ombres envahissaient le fond du bâtiment. Un escalier en zigzag se nichait contre le mur.

Sevoir ferma la porte et serra Bri contre lui. Non, cela ne le gênait pas de l'embrasser en public, mais il voulait d'elle un engagement d'une autre profondeur ! Et il avait besoin d'intimité avec elle pour cela, il voulait pouvoir se concentrer exclusivement sur elle...Leurs lèvres se cherchèrent, leurs Chants entrèrent en contact.

De délicieuses sensations envahirent Sevoir, plus fortes que tout ce qu'il avait jamais connu. Cette femme lui devenait plus nécessaire que le goût du pain ou le souffle de l'air ! C'était si étrange...Telle fut sa dernière pensée avant de s'abandonner à la passion, au plaisir, au désir qui résonnait dans sa tête.

Mais elle le repoussa fermement – le Pouvoir le repoussa davantage que la main de Bri posée sur sa poitrine. Elle lui sourit.

– Alors, comme ça tu voulais me montrer l’entrée de service de l’Hôtel des Guildes?

Le corps de Sevoir palpait d’excitation, mais il n’en restait pas moins capable d’observer Bri devant lui. Son teint était animé, elle aussi le désirait, son cœur battait dans sa gorge. Elle ne le repoussait pas vraiment, en fait, c’était plutôt qu’elle...se méfiait de lui. Elle refusait que sa propre passion la contrôle, sans parler de celle d’un autre ! Il ressentit un frisson d’amusement dans la poitrine. Quand il en aurait fini avec elle, elle serait liée à lui, à Lladrana, par une myriade de minuscules petites chaînes qu’elle ne l’aurait pas vu forger!

Il réprima les exigences farouches de son corps, le désir impatient qui courait dans ses veines. Son sexe durci heurtait ses vêtements, ses mains tremblaient, une onde chaude l’engloutissait. Il ignora tout cela, écarta gentiment du visage de Bri une mèche égarée à peine mauve encore. Le teint si clair qu’elle avait lui permettait de la voir nettement dans la faible lumière.

Il avait posé ses grandes mains sur ses bras, il les fit glisser jusqu’à ses doigts alanguis, les serra brièvement et garda sa main gauche dans la sienne en l’entraînant vers l’escalier.

– On monte ! annonça-t-il d’une voix rauque.

– Tu me parais déjà bien remonté, marmonna Bri, ce qui le fit éclater de rire.

Il l’enserra d’un seul bras, la souleva, tourbillonna avec elle par pure exubérance. Comme il l’aimait ! Il le savait, cela éclatait en lui, mais il était trop avisé pour le dire de but en blanc.

Il déposa Bri sur la deuxième marche, la lâcha, lui donna une petite tape sur les fesses en prenant bien garde de ne *pas* laisser sa main s’attarder sur ses courbes bien fermes et souples.

– Allez, on monte !

Elle lui jeta un coup d’œil par-dessus son épaule, l’air ébahi.

– Tu ne vas tout de même pas me prendre sauvagement sur ton bureau?

Il ne demandait que ça, et comment ! Le sang lui battait aux oreilles et se concentrait à certain endroit de son anatomie...Mais ce n’était pas le bon moment. Plus tard peut-être, ce même soir, c’était possible, mais pas tout de suite. Elle se tenait trop sur ses gardes.

– Aucun risque. Nous montons jusqu’en haut, sur le toit.

Les yeux de Bri s’écarruillèrent de curiosité ; une surprise, formidable !

– Vas-y, lui ordonna-t-il.

Bri entreprit de gravir l’escalier. Elle arriva devant Sevoir en haut, et l’attendit sur le palier, la tête penchée comme si elle réfléchissait à la stratégie qu’il allait probablement mettre en œuvre et à celle qu’elle devrait utiliser en réponse. Il eut un sourire.

– Je ne sais pas trop si je peux faire confiance à ce sourire, remarqua Bri.

– Allons, je ne peux plus t’admirer? répliqua-t-il d’un ton léger en déverrouillant la grande porte de chêne et en l’ouvrant tout grand. Viens donc voir cette vue, c’est une de mes préférées. Je tenais à te la montrer.

Elle sortit sur la promenade de pierre installée autour du toit pointu. Le garde-fou arrivait à la

taille de Sevoir, à la poitrine de Bri. Elle se tourna vers l'ouest, le soleil couchant, et poussa un petit cri.

– C'est très beau!

– Oui.

Les rayons du soleil, comme prévu, doraient toute la ville, mettaient en lumière ses rues nettes et ses parcs verdoyants. Les murs aussi paraissaient dorés, ainsi que les douces collines plus loin.

– Je ne crois pas avoir jamais vu d'aussi beau pays... pourtant j'en ai connu plus d'un, apprécia Bri. Et comme l'air est pur ! ajouta-t-elle après avoir respiré profondément.

– Pardon?

Bri eut un sourire mélancolique, incertain.

– Notre monde abrite de nombreuses prouesses technologiques, mais cela n'est pas gratuit. Notre air se retrouve souvent souillé.

Comment pouvait-on souiller l'*air* ? Sevoir restait perplexe. Il pensa aux monstres, à leur puanteur physique et spirituelle qui gâchait l'atmosphère autour d'eux. Et les frinks qui tombaient avec la pluie, ne laissaient-ils pas une traînée sale dans leur chute, eux aussi?

Bri regardait à présent vers le nord, vers les montagnes impressionnantes aux pics coiffés de neiges éternelles étincelantes à l'allure immaculée.

Il lui passa le bras autour de la taille et la ramena vers l'ouest, là où le coucher de soleil flamboyant répandait son or, son rouge, son orange, un soupçon de mauve léger.

– Regarde le soleil sur la ville. C'est ta tour là-bas.

Le corps de Bri retrouva tout de suite le tonus joyeux qu'il avait perdu un instant devant les montagnes évocatrices de sa Terre Exotique. Son Chant poussa une pointe gaie.

– Oui, ma tour, dit-elle d'une voix emplie de satisfaction, et même de fierté.

Sevoir avait fait du bon travail sur les murs. Le petit bâtiment était plus clair à présent, d'une nuance crème dans cette lumière. Il ressentit une bouffée d'affection pour la tour, comme s'il s'était attaché à la construction autant qu'à la femme qui y vivait!

Ils virent l'oiseau roc s'élever de son nid vers le ciel, plus brillant que le crépuscule quand le soleil donna sur son plumage aux reflets d'arc-en-ciel. Un mythe incarné, une créature de légende ! Nuaré Chanta et le son fabuleux leur parvint, paresseusement porté par l'air. Les gens dans la rue s'étaient arrêtés pour écouter.

Le bras de Sevoir serra la taille de Bri.

– Tu as apporté une bénédiction sur la ville. Merci !

– Elle était là avant moi, lui fit remarquer Bri avec un rire.

– Elle est venue parce qu'elle avait pressenti ton arrivée. Merci, insista-t-il en posant un baiser sur la tempe de Bri. Elle nous remet à la mémoire tout ce qui est beau dans nos vies, apporte un peu d'émerveillement, de magie.

Bri et Sevoir, enlacés, regardèrent le jour s'éteindre, le ciel prendre des teintes de bleu tendre et de fleur de bruyère. Ensuite l'obscurité les enveloppa, la nuit mystérieuse avec le riche velours

bleu sombre du ciel et les innombrables étoiles scintillantes.

Sevair effleura le crâne de Bri d'un baiser. Elle soupira, se laissa aller contre lui, comme si elle appréciait ce pilier qui avait fait irruption dans sa vie. Il savait que sa fiabilité, son calme, avaient tendance à l'exaspérer quand elle se sentait des envies de voler haut, libre et sauvage comme un oiseau roc. Mais c'étaient ces mêmes traits de caractère qui la feraient toujours revenir au nid qu'il lui installerait, à la vie qu'il organiserait pour eux deux. Il saurait lui donner ces moments de plaisir serein, son amour infiniment tendre. Et d'autres moments de passion déchaînée.

Lorsqu'ils eurent quitté l'Hôtel des Guildes, Bri invita Sevair à la rejoindre pour la nuit. S'unir à elle dépassa tout ce qu'il avait pu imaginer. En elle il crut avoir un aperçu de ce fameux « univers » qu'elle avait montré aux guérisseurs. Mais les gémissements de plaisir de Bri valaient mieux encore que le toucher des étoiles, et les baisers fous, mordilleurs qu'elle lui donna enflammèrent son sang jusqu'à lui donner comme seul but de la mener à l'extase ! Lorsqu'elle cria dans sa jouissance et le serra tout contre elle en prononçant son nom, il sut n'avoir jamais connu jusque-là de moment comparable.

Il ferait n'importe quoi pour la garder!



Cette nuit avait été trop merveilleuse, bon sang. Bri n'avait encore jamais fait l'amour avec quelqu'un d'aussi attentif, méthodique ; décidément il faisait montre de ces qualités en toutes circonstances !

Il l'avait rendue tout bonnement folle de plaisir.

Ils avaient vraiment fait l'amour; leur intimité avait très vite dépassé la simple satisfaction charnelle. Sevoir lui avait chuchoté son nom secret, l'avait encouragée à s'en servir avec lui : *Véré*. Bri mourait d'envie de se retrouver encore dans un lit avec cet homme, mais se demandait s'il ne serait pas plus sage de sa part de s'interdire d'éprouver des sentiments plus profonds pour lui. Sans aucun doute ! Parce qu'elle avait toujours l'intention de rentrer chez elle à la fin de l'aventure, de recommencer sa vie près de sa famille, soutenue par ses parents.

Après cette nuit, Bri comprit beaucoup mieux le Lladranien et les Chants individuels, et dispensa plus efficacement ses soins.

Les parents des jumelles étaient désormais rentrés chez eux et Bossgond n'avait donné aucune nouvelle d'un message qu'il serait parvenu à leur transmettre. Pire encore, l'accalmie guerrière qu'ils avaient connue était terminée, et il y eut jusqu'à trois intrusions en deux jours. A l'issue de chacun de ces combats, un Chevalier tombait malade et mourait en quelques heures dans d'atroces souffrances. Il n'y avait toujours aucun moyen de soigner ce mal, et tout le monde craignait la contagion. Le moral s'en ressentait, surtout chez les Exotiques.

Ces quelques jours mirent donc les nerfs des jumelles à rude épreuve. Aucune nouvelle de leurs parents, la sirène d'alarme qui résonnait tous les jours... Malgré la haute désapprobation de Zérès, Nuaré et Sevoir, Bri décida de se rapprocher pour un temps d'Elizabeth et de partager de nouveau avec elle la suite au Château. Elizabeth passait la plupart de ses nuits avec Faucon, mais ses traits ne s'en creusaient pas moins de jour en jour. Elle avait moins bonne mine encore que durant sa période d'internat.

Bri traversait les journées comme un zombie, un faux sourire sur les lèvres quand quelqu'un lui souriait. Toujours polie, mais renfermée. Ce n'était que dans les bras de Sevoir ou lors de ses vols avec Nuaré qu'elle réussissait à oublier le désespoir de ses parents. Elizabeth et elle essayaient de se reconforter mutuellement malgré l'écho lointain du Chant éploré de leurs père et mère qu'elles percevaient à travers les dimensions.

Elles assuraient toujours la consultation de l'après-midi en ville, et Bri s'attardait ensuite avec Zérès pour l'écouter raconter les histoires de sa jeunesse. Il avait emménagé dans une taverne qui louait des chambres, et l'allocation de Bri permettait de régler son gîte et son couvert. Il semblait moins boire qu'avant.

... Et enfin Marian demanda aux jumelles de venir sur l'île de Bossgond. Faucon et Sevoir insistèrent pour être du voyage.

Elizabeth revit ainsi (et Bri découvrit) ce petit homme sec comme un coup de trique, le Maître Sorcier le plus puissant de Lladrana. Il laissa Marian expliquer la situation :

– Les messages sur papier n'ont rien donné. Quand on réussit à les faire passer dans le couloir

transdimensionnel, ils s'envolent, Dieu seul sait pour où. Vous devez comprendre, ajouta-t-elle en regardant les deux sœurs dans les yeux, que nous ne pouvons nous permettre de lancer des objets là-dedans au petit bonheur la chance. Nous n'avons aucune idée des conséquences possibles. Et nous ne disposons ni du temps ni des moyens d'y pénétrer nous-mêmes, sauf à rassembler l'ensemble de la Communauté de la Tour. Nos ressources sont limitées.

– Les avez-vous vus, au moins ! s'écria Bri avec un regard furieux vers le vieux grincheux qui détourna les yeux.

Elizabeth serra de toutes ses forces la main de sa sœur.

– Ils...ne vont pas bien, reconnut Marian, la gorge serrée. On dirait qu'ils pensent que vous avez été enlevées et attendent une demande de rançon.

– Nous ne sommes pas vraiment riches, mais nous avons des relations, remarqua Elizabeth. Notamment le fameux juge Trenton Philbert, troisième du nom, que tu as dû rencontrer.

– Oui, après la disparition d'Alexa, dit Marian en grimaçant.

– Cela ne va pas du tout lui plaire d'apprendre la nôtre ! intervint Bri d'un ton agressif. C'est le meilleur ami de notre père, une espèce d'oncle pour nous.

Bossgond, pour la première fois depuis le début de l'entretien, décroisa les bras et prit la parole.

– De l'hostilité, nota-t-il.

– Vii, répondit Bri. Oui, et comment !

Elle ôta sa main de celle d'Elizabeth et s'en frappa la poitrine.

– Vous voyez bien dans quel état les met notre disparition ! Bon sang, nous le *s entons* à travers les dimensions. Nos pauvres parents !

Sevair vint derrière elle, la prit dans ses bras. Elle apprécia son soutien, ses mains sur elle, et se sentit d'autant plus déchirée.

Faucon avait passé le bras autour de la taille d'Elizabeth qui avait blêmi. Le silence dura une bonne minute avant que Marian prenne la parole :

– C'est dur, nous le savons bien.

– Vous auriez dû y penser avant de nous appeler !

Marian jeta un regard à Jaquar qui mit les choses au point :

– L'Appel atteint les personnes les plus aptes à la tâche, et susceptibles de rester ici ensuite. Nous ne savons pas à l'avance qui allait venir.

Marian inspira profondément.

– Mais nous travaillons sur une solution, assura-t-elle. Nous faisons de notre mieux...

Elle parut hésiter.

– Eh bien? insista Bri.

– Si vous avez toujours une connexion psychique avec vos parents...

– Aucun problème pour ça, assura Elizabeth tandis que Bri éclatait d'un rire âpre.

– Alors peut-être pourrions-nous vous hypnotiser pour que vous leur adressiez un message émotionnel...

Elizabeth ouvrit la bouche pour refuser, mais Bri lui serra très fort la main.

– Nous sommes prêtes à tout essayer, affirma-t-elle.

– ... Oui, l'appuya Elizabeth.

On les installa confortablement au milieu des coussins moelleux du coin-causette et on chassa Faucon et Sevoir de la pièce pour que les jumelles ne risquent pas d'être distraites. Marian, Jaquar et Bossgond se placèrent aux trois pointes d'un triangle équilatéral centré sur les deux sœurs à moitié allongées. *Quels bons coussins de plumes*, pensa vaguement Bri tandis que les Chants des Maîtres s'élevaient.

A la grande surprise des jumelles, un hamster de trente centimètres de long apparut juste devant elles. Tuckerin.

*Regardez-moi dans les yeux !*

Des yeux où tourbillonnaient des couleurs moins riches, moins étincelantes que celles présentes dans l'œil de Nuaré, mais largement aussi puissantes ! Telle fut la dernière pensée de Bri avant de sentir qu'une partie d'elle-même se trouvait dans le fameux couloir transdimensionnel, avec Elizabeth à côté d'elle. Leurs parents étaient assis sur le canapé dans leur salon et se tenaient les mains.

Bri se mordit la lèvre à leur vue : épuisés, le visage couvert de rides d'angoisse ! Ils se tenaient tout près l'un de l'autre pour se réconforter.

*Regarde-les !* s'écria dans l'esprit de Bri une Elizabeth submergée d'émotion.

*Allons-y. Il nous faut les convaincre que nous sommes saines et sauvées dans un endroit étrange, voilà tout.*

*Ben voyons*, dit Elizabeth.

Elles se mirent à l'ouvrage. Bri n'avait jamais essayé aussi fort de projeter une idée.

Leur père redressa la tête.

– Tu n'as rien entendu? demanda-t-il.

– Non, répondit leur mère un peu trop vite pour que ce soit entièrement convaincant.

*Concentre-toi sur papa*, conseilla Bri à Elizabeth en envoyant de nouveau vers lui un flux intense de pensée, de sentiment.

Elle savait qu'Elizabeth faisait de même.

Un peu plus tard, il se mit à chuchoter :

– J'ai cette sensation des plus étranges qu'elles sont saines et sauvées.

– Non! protesta leur mère. Pierce, ne me donne pas de faux espoirs !

– Je t'assure. Elles vont bien! insista-t-il en serrant sa femme contre lui. Loin d'ici, mais en sécurité...

– Comment peux-tu en être sûr ?

Son expression se fit têtue.

– Je le sais, c'est tout. Nous ne recevrons aucune demande de rançon !

Mais Bri savait que cet état des choses ne pourrait pas durer : le rationalisme de leur mère prévalait toujours sur les intuitions parfois confuses de leur père.

Ensuite une espèce de brume envahit l'endroit où se tenaient les deux sœurs. Bri se sentit tirée en arrière et réintégra son corps en ressentant une espèce d'ébranlement.

Elizabeth se redressa la première. Elle parcourut la pièce du regard et aperçut Faucon revenu entretemps. Elle lui tendit la main ; il la rejoignit et la prit dans ses bras.

Sevair avait le regard fixé sur Bri. Elle lui fit signe du bout des doigts, ce qu'il interpréta comme une invitation à suivre l'exemple de Faucon. Bri se laissa aller contre lui.

– Ça a marché? demanda Bossgond d'un ton sec.

*Ttho*, fit savoir Tuckerin. *Insuffisant*.

– Oui, insuffisant pour chasser leur inquiétude, confirma Elizabeth d'une voix lourde de larmes réprimées.

Marian poussa un soupir, posa le regard sur Jaquar, puis sur Bossgond.

Le vieux Maître se mit à faire les cent pas dans la pièce en se frottant le menton. Il s'arrêta devant les jumelles.

– Il reste une dernière possibilité, leur annonça-t-il.

– Nous sommes prêtes à tout, rappela Elizabeth.

– Il se peut que vous deviez vous trouver *physiquement* dans le couloir transdimensionnel pour pouvoir vraiment vous adresser à quelqu'un sur la Terre exotique. Puisque le Sursaut n'a pas eu lieu, vous n'êtes pas encore irrémédiablement liées à Lladrana et nous pouvons essayer de vous faire passer dans cet espace entre les mondes, uniquement pour transmettre un message. Etes-vous d'accord pour cette tentative?

– Oui, répondirent les deux sœurs à l'unisson.

– Il va me falloir un délai pour préparer cette opération, déclara Bossgond.

Il semblait beaucoup moins revêche, sincèrement intéressé par l'expérience.

– Un délai de quel ordre? demanda Elizabeth.

– Une semaine. Il vous faudra absorber des potions et suivre un rituel.

– Pas de problème, assura Bri.

Bossgond hocha la tête.

– Très bien, approuva Marian.

Elle eut un petit sourire en regardant Sevair et Faucon.

– Ce rituel, précisa-t-elle, exige qu'on s'abstienne durant une semaine de toute nourriture solide et de relations sexuelles.

– Je peux très bien dormir chastement avec Bri, affirma Sevair.

Bri leva le regard sur lui ; il avait l'air déterminé, comme toujours.

– ... Mais tu reviens habiter ta tour à Castleton, ajouta-t-il d'un ton définitif. Nuaré et moi nous occuperons de toi.

Bri n'avait pas l'énergie d'ergoter, et la présence de Sevoir lui faisait tant de bien qu'il lui fut facile d'acquiescer.

– Moi aussi je peux dormir avec Elizabeth sans rien faire, avait assuré Faucon un peu après Sevoir. Et je prends bien soin d'elle, depuis quelque temps déjà.

Il avait passé sa main le long de l'échine d'Elizabeth, lui transmettant un peu de chaleur, un soupçon de Pouvoir pour détendre ses muscles. Oh oui, il savait prendre soin d'elle !

Il tint parole, malgré la force évidente de son désir quand ils se retrouvaient ensemble au lit. Ils avaient du mal à s'endormir, mais tenaient à rester enlacés. Une fois ou deux Faucon avait été appelé au combat, et là Elizabeth n'avait pas dormi du tout.

Elle-même était fermement décidée à suivre les instructions de Marian. Pour la nourriture, elle se limitait bien aux liquides, et était revenue à sa vieille recette bien utile : un jaune d'œuf cru dans du jus d'orange. Faucon s'occupait de son ravitaillement. Elle prenait aussi de l'énergie du feu stellaire : à chaque guérison qu'elle effectuait elle se gardait un peu de Pouvoir, et aussi chaque fois qu'elle essayait en vain de soigner la frinkose virulente des Chevaliers.

Car elles n'arrivaient toujours à rien avec cette maladie. Elizabeth avait des frissons chaque fois que l'alerte au combat retentissait, et savait qu'il en était de même pour Bri. Elles auraient bien aimé pouvoir se cacher de cette sirène.

Ce jour-là elle avait un mauvais pressentiment. Le son abominable avait retenti pendant leur petit déjeuner. Elle s'était forcée à ne pas sursauter, et Faucon avait eu l'air malheureux. Il n'était pas de service.

Un autre de ses Chevaliers était mort de la frinkose virulente. Elizabeth pensait que, si ce n'avait été pour elle, il aurait participé à chaque combat, comme la plupart des chefs d'une équipe de Chevaliers. Elle ne savait pas si elle devait considérer que c'était à cause d'elle ou grâce à elle qu'il n'allait pas se battre chaque fois que la sirène poussait son hurlement. Elle avait l'impression de lui sauver la vie... une idée irrationnelle, bien sûr, mais qu'elle ne parvenait pas à rejeter.

Ensuite l'alarme signala la fin du combat et ils se détendirent.

Pendant une demi-heure.

Jusqu'au moment où un hurlement télépathique accompagné du son de trompette de volarans terrifiés la frappa de plein fouet. Les cris venaient d'Alexa.

*Au secours, Elizabeth ! A nous !*

Elle se précipita de la tour au terrain d'atterrissage.

*Alexa hurlait. Désastre, catastrophe !*

*Non, non ! NON! Elizabeth !*

Marian maintenant, en pleine hystérie. C'était de pire en pire.

*Bri ! s'exclamèrent Marian et Elizabeth à l'unisson.*

*Je suis en route !* répondit Bri tout aussi fort. *Nuaré nous transporte tous les deux, Zérès et moi !*

Elizabeth fonça en lévitant à moitié, portée jusqu'au terrain d'atterrissage par le Pouvoir combiné des autres Exotiques. Elle déboucha enfin sur le terrain et se mit à crier en voyant la masse apparemment impénétrable de dos et d'ailes affolées devant elle :

– Laissez-moi passer !

Elle se jeta en avant; tout le monde s'écarta de son chemin tandis qu'elle se mettait dans un état d'esprit d'« urgence médicale ».

Koz gisait sur le sol au milieu du filet qui avait servi à le transporter; sa jambe gauche était presque arrachée de son corps, il avait le visage grisâtre et du sang coulait d'une blessure à la tête. L'adrénaline se rua en Elizabeth. Ses années de formation l'avaient préparée à ce genre de situation !

– Il va mourir! criait Marian hors d'elle en maintenant la jambe en place.

Elle donnait tout son Pouvoir, son énergie, toute sa force à son frère.

Elizabeth se rua près du blessé et l'examina avec un Chant de diagnostic. Son artère fémorale avait été déchirée puis réparée, par l'équipe dont il faisait partie, ou son Bouclier, ou lui-même. Peut-être une combinaison des trois.

– Mais pourquoi l'amener dans cet état? s'exclama Elizabeth. Vous auriez dû mettre en place un cercle de guérison après le combat ! Il a perdu beaucoup de sang, il ne fallait pas le transporter !

Elle s'agenouilla près de lui.

– Partis et Théalia sont morts ! sanglota Alexa.

Elle parut se recroqueviller, enveloppée dans ses propres bras.

– Ils sont tombés avec leurs volarans. C'était toujours Partis qui menait les cercles de guérison. Et un autre couple de Maréchaux ensuite! Personne...nous ne... on n'a pas...Notre équipe est brisée, dit-elle d'une voix soudain plate.

Elizabeth lui jeta un coup d'œil. Alexa avait les bras ballants maintenant. Une brûlure rouge vif lui couvrait la moitié du visage. Sur l'autre moitié coulait un flot de larmes. Elle avait perdu des cheveux et se trouvait en état de choc. Son mentor avait péri avec sa partenaire : celui qui avait appelé toutes les Exotiques sur Lladrana !

Elizabeth ne se permit qu'un instant fugitif de chagrin pour ce couple puissant de Maréchaux de l'Epée, l'homme bénin et la femme si impressionnante. Elle devait réprimer ses émotions et ignorer celles des Exotiques autour d'elle.

Bri apparut, l'air éberlué, secoua la tête, s'appliqua elle aussi à chasser sa douleur. Elizabeth eut un sourire sinistre. Elle avait appris son détachement professionnel des autres médecins urgentistes à l'hôpital, et Bri des autres bénévoles dans les camps de réfugiés, mais le résultat était le même.

D'autres guérisseurs les rejoignirent.

– Nous allons devoir amputer, déclara Jolie.

Marian poussa un cri de terreur, appuya plus fort sur la jambe qu'elle tenait en place.

– Non ! protesta Elizabeth. Occupez-vous de la Maréchale de l'Épée Alexa, je vous la confie.

Jolie fronça les sourcils mais s'exécuta. Elizabeth adressa un flux de feu stellaire vers Koz, uniquement pour le conserver en vie ; on n'en était pas encore aux soins. Remettre en ordre ses ligaments musculaires, tendons, artères et veines allait constituer une tâche titanesque. Elizabeth refusait l'idée de l'échec.

Bon, c'était le moment de voir quelle quantité de Pouvoir elle s'avérerait capable de puiser dans l'espace. Elle se mit en contact avec la source. Les auras des humains et des volarans étincelaient autour d'elle, leurs Chants résonnaient en elle. Elle se sentait même palpiter à l'unisson de la planète Amée qui lui apportait une telle force tellurique qu'elle devait se concentrer pour rester pleinement consciente, ne pas se laisser entraîner par cette quantité colossale d'énergie. Elle entreprit de travailler cellule par cellule ; il fallait commencer ainsi avant de passer à des soins de plus grande envergure !

La grande ombre de Nuaré les enveloppa soudain de sa fraîcheur. Les humains sursautèrent et les volarans hennirent.

– Du calme, demanda Bastien d'une voix tremblante. Calli, j'ai besoin de ton aide avec les volarans.

Marian saisit la main de Calli et la serra de toutes ses forces.

– Non ! Andrew... Koz a davantage besoin de toi!

– Je peux envoyer des pensées calmantes aux volarans et à toi en même temps, répondit Calli. Elizabeth, si nous nous liions toutes? A nous cinq, nous aurions énormément de Pouvoir.

– Nous sommes plus de cinq, intervint Bri en posant sa main sur celle d'Elizabeth. Nuaré et Zérès peuvent nous aider aussi. Calli peut se lier au volaran de Koz...

– Il est blessé lui aussi, objecta Calli, la gorge serrée.

– Alors nous l'incluons dans le cercle et le soignerons en même temps. Lie-toi avec tous ceux qui peuvent aider. Marian, peux-tu avoir un lien avec Jaquar ?

– Il est en route depuis l'île, et Bossgond l'accompagne.

– Donc nous allons avoir des Maîtres avec nous, et des Chevaliers...Écoutez! s'exclama Bri, et ses mots résonnèrent dans tout le Château, amenant le silence. Je veux que tous les Chevaliers et tous les volarans blessés au combat se joignent au cercle de guérison. Que les plus ouverts au Pouvoir se placent de part et d'autre des blessés. Veillez bien à alterner blessés et non-blessés ! Ensuite nous établirons le lien.

– Mais cela ne pourra pas fonctionner, cette disposition alternative, marmonna Jolie, heurtée dans ses convictions.

– Si, j'en suis sûre ! affirma Bri.

– Je n'ai pas vu de cercle de guérison de ce genre depuis l'île Partiger, murmura Faucon en plaçant un volaran tout sanglant et frissonnant – celui de Koz – à côté de Bastien qui avait l'autre bras passé autour des épaules d'Alexa. L'animal s'effondra et Bastien le saisit à la crinière. Faucon fit de même de l'autre côté. L'énergie qui circulait par toute la ligne ainsi constituée le fit

se convulser brièvement.

– Non, tu n’as *jamais* vu de cercle de guérison comme ça, rectifia Bri avec un sourire si mordant, si éclatant, qu’il en arracha un à Elizabeth. Les guérisseuses exotiques vont te montrer de quoi elles sont capables !

– Il faut refermer le cercle, remarqua Jolie.

– Pour l’instant, oui. Mais, à mesure que d’autres viendront, ils se joindront à nous. Luthan, c’est toi qui feras le point d’entrée : tu ouvriras et refermeras le cercle chaque fois et t’assureras d’inclure le nouvel arrivant.

– Tu seras systématiquement en bout de chaîne en ouvrant le cercle, précisa Elizabeth.

– C’est ça, confirma Bri.

– Vii, dit Luthan en commençant à mettre en place les blessés à côté des indemnes.

Marwey, dans tous ses états, prit l’autre main de Bri. Sa tenue déchirée sur le côté montrait une grande griffure souillée de venin. La main de Bri s’abaissa sur la jambe blessée de Koz, puis sur sa tête. Il gémit. Bri entra en contact avec le fleuve-vie qui s’écoula en eux tous. Elizabeth et d’autres poussèrent un cri quand la force les parcourut.

*Ah, tu es en train de soigner Koz, remarqua Bri d’un ton joyeux. Bon travail!*

*Eh oui, je suis médecin, tu te rappelles ?*

*Aucun doute là-dessus ! Tes connaissances seront précieuses pour remettre en état cette jambe. Marian ?*

*Il ne va pas mourir?* balbutia Marian.

*Non,* lui assurèrent en même temps les deux sœurs.

*Il ne perdra pas non plus sa jambe,* annonça Elizabeth. *Mais il gardera sans doute des séquelles. Je suggère une nouvelle orientation de carrière.*

*Fini de jouer à la guerre pour lui,* déclara Alexa sur un ton de badinage forcé.

Elle étouffa un sanglot.

Elizabeth laissa Bri s’assurer de la circulation régulière du Pouvoir dans le cercle malgré les variations apportées par chaque humain ou volaran qui s’y joignait. Elle le faisait parcourir les corps blessés, les soignait, nettoyait la souffrance grâce à son fleuve-vie stellaire.

Un magnifique Chant à la mélodie merveilleuse s’éleva autour d’Elizabeth, l’imprégna. Elle laissa son esprit et ses doigts soigner Koz et écouta l’air : Marrec, l’époux de Calli, Chantait de toute son âme, de toute sa belle voix grave. Elle leva les yeux sur lui et vit l’argent s’étendre sur ses tempes.

Le Pouvoir circulait en eux et les changeait !

*Nous ne faisons pas que soigner ici,* fit savoir Elizabeth à tout le cercle, *mais nous augmentons le Pouvoir de tous.*

Elle sentit ses propres cheveux se hérissier sur un cuir chevelu soudain ultrasensible, et comprit qu’elle aussi avait désormais une mèche argentée sur la tempe.

*L’équipe des Maréchaux est dispersée pour l’instant, reprit-elle, mais une fois reformée elle*



*aura davantage de puissance que jamais. Celle des Chevaliers également.* mais bien

Bri Chanta à son tour, d'une voix menue mais bien timbrée. Elle sourit, le visage ruisselant de larmes. Les yeux d'Elizabeth restaient secs ; elle ne pouvait pas pleurer en pleine salle d'opération !

De nouveaux arrivants les rejoignaient régulièrement, à intervalles de quelques minutes. Elizabeth prit conscience peu à peu des auras et des Chants autour d'elle. Il y avait la robustesse sans faille de Sevoir Masif, le souffle chuchotant de Nuaré, le timbre clair de Luthan.

... Et Faucon, fort et sincère.

Elle réparait sans trêve des capillaires, recousait des muscles déchirés, remettait en place des tendons, comme aurait fait un chirurgien, et Bri à côté d'elle soignait elle aussi.

La voix de soprano de Jolie s'élevait en spirales en un contrepoint aigu.

*C'est si beau !* s'exclama-t-elle en pleurant.

Luthan ouvrit le cercle, le Pouvoir diminua un instant...

... Puis surgit en un flot puissant, submergea Elizabeth, fit se dissoudre son intelligence dans le pur instinct. Elle se sentit défaillir. Mais Bri était là pour envoyer l'énergie excédentaire vers Koz, effleurer son cerveau de sa force bienfaisante.

*Fascinant,* dit en esprit une voix sèche d'observateur.

Sans le voir, Elizabeth reconnut Bossgond qui venait d'arriver en fanfare.

*Il se connecte à une source de nature entièrement différente,* nota Bri.

*Je n'aime guère ces expressions exotiques,* grommela Bossgond.

Elizabeth ne sut jamais combien de temps il leur fallut en réalité pour soigner Koz, lui sauver la vie, le remettre en état d'achever seul sa guérison, et ensuite s'occuper d'autres blessures moins graves comme la brûlure d'Alexa ou la profonde griffure de Marwey. Quand finalement ils cessèrent de Chanter, il restait encore plusieurs heures avant le crépuscule. A un moment ils s'étaient tous assis et avaient poursuivi les soins dans cette position. Cela avait été l'expérience médicale la plus étrange qu'ait jamais vécue Elizabeth !

Quand tout fut accompli, beaucoup s'effondrèrent, épuisés.

Bastien se leva en poussant un grognement, chancela un peu, fit se lever Alexa.

– Allons nous coucher, proposa-t-il d'une voix pâteuse.

Personne n'eut l'énergie de lui répondre. Marrec se mit debout à son tour et fit signe au responsable des soldats du Château, resté à l'écart du cercle pour monter la garde.

– Pouvez-vous nous aider à transporter Koz à... commença-t-il.

– Notre suite, l'interrompit Marian d'une voix forte. La suite de la Communauté de la Tour. Je le veux avec nous jusqu'à sa guérison complète!

Jaquar poussa un grognement d'effort et fit de curieux gestes dans l'air, poings fermés. Elizabeth regarda bouche bée Koz s'élever au-dessus du filet où on l'avait transporté. Une civière invisible d'air le soutenait!

Sevoir aida Bri à se lever, la prit dans ses bras. Bien campé sur ses pieds, il ne risquait pas de

choir.

Un apprenti guérisseur se précipita vers eux, l'air désolé.

– Guérisseuses exotiques! s'écria-t-il d'une voix rauque. J'avais reçu l'ordre de visiter tous les Chevaliers. J'en ai trouvé un mort de la frinkose virulente dans ses quartiers.

Elizabeth jeta un regard ébahi autour d'elle, sur plusieurs blessés.

– Comment, il n'était pas ici? demanda-t-elle.

– Nous n'avions pas vu la moindre blessure sur lui, mais il semble bien avoir succombé à ce mal...

L'apprenti semblait au bord de la nausée.

Elizabeth prit quelques étincelles de feu stellaire pour se soutenir, et posa la main sur l'épaule du messager :

– Montre-le moi.

– Il est mort, objecta le jeune homme. Plus rien à espérer.

Ces mots aussi parurent résonner par tout le Château.

Le lendemain fut jour de deuil au Château, et de Chant. L'air en était emplí. Bri et Elizabeth furent associées à toutes les cérémonies. Alexa pleura sans retenue.

Les corps s'étaient enfouis sur le champ de bataille dans le sol d'Amée, seules restaient donc les possessions terrestres des victimes. Dans le grand temple, les jumelles virent le maître d'armes des Maréchaux replacer quatre bâtons vidés de leur éclat dans quatre poches vides du réceptacle en tissu qu'il avait déplié. Cette cérémonie dépouillée fit monter les larmes aux yeux de Bri.

Le lendemain en fin de matinée, Bri assista pour la première fois à un conseil de guerre dans la grande salle dédiée à cet usage située dans le donjon du Château. Sevoir vint aussi, et elle apprécia sa présence calme, impassible.

Tout le monde était là, même l'ensemble du personnel médical : Zérès et les autres guérisseurs de la ville, assis sur des sièges le long du mur près de leurs confrères du Château.

Cette foule encombra la salle faite de panneaux de bois dont les fenêtres comportaient des vitraux colorés représentant des bâtons de Maréchaux. L'ambiance était chargée d'émotion silencieuse.

Bastien se leva et prit la parole.

– Notre réunion commence. Chantons.

Et le Chant s'éleva, imprégna les murs moroses du donjon pour sortir dans la grisaille du jour. La prière parlait de dévouement à Amée, de lutte contre les Ténèbres, et demandait la bénédiction de la planète. Bri eut le sentiment d'une faible palpitation en réponse, d'un imperceptible courant chaleureux sous ses plantes de pied, mais ne pouvait en être certaine ; Elizabeth et elle échangèrent un regard intrigué.

Bastien ensuite mena la réunion selon l'ordre du jour. Une Maréchale de l'Epée prenait des notes...en tapant simplement la feuille de son doigt. L'archiviste, se dit Bri. Bien pratique, sa méthode.

On procéda à une estimation des forces, on parla d'enchantements sur les armes, on montra sur une carte l'étendue de la suppression de la plante à frinkose. Cela au moins avançait bien. Ensuite on en vint à la frinkose virulente des Chevaliers.

Tout le monde se tourna vers les jumelles avec intérêt, sans reproche aucun.

Bri avait passé une partie de la nuit à réfléchir. C'était le moment de parler de son idée; elle se leva. L'expectative grandit.

– Il est temps, déclara-t-elle, que des guérisseurs accompagnent les Maréchaux et les Chevaliers sur le champ de bataille.

Un brouhaha immédiat de protestations. Bri leva la main et insista d'une voix plus forte :

– Pas seulement Elizabeth et moi, d'autres aussi.

– C'est hors de question, assura Bastien, le visage aussi fermé que la voix. Vous représentez notre plus précieux espoir dans cette crise ! Nous ne vous laisserons pas vous rendre aux combats.

– Nous devons essayer de comprendre comment les Chevaliers attrapent ce mal ! insista Bri

Chez les guérisseurs, certains hommes et deux ou trois femmes opinèrent, le regard déterminé, voire impatient. Bri laissa échapper un soupir de soulagement. Elle avait bien senti qu'une partie de la profession serait disposée à apporter son assistance sur le champ de bataille ! Elle parcourut la rangée des yeux :

– Si vous souhaitez vous joindre aux Maréchaux et Chevaliers, faites-le moi savoir. Dans le cas contraire, personne ne vous en voudra, précisa-t-elle en voyant des expressions d'effroi sur quelques visages.

Elle leva la main, Elizabeth se leva et la prit. Bri se sentit très fière de sa sœur. Elle acheva son discours dans un silence complet :

– Je crois que ceci est nécessaire pour comprendre ce qu'il se passe, pour essayer de l'empêcher, pour apprendre comment soigner ce mal terrible. A part ça, nous avons tout essayé.

Alexa s'approcha de son mari.

– On m'a désignée comme la nouvelle Dame Maréchale de l'Épée. Je suis d'accord avec Bastien, mais aussi avec Bri : laissons les guérisseuses exotiques nous accompagner une fois pour observer un combat. Toutefois il importe que nous les entraîinions auparavant à former une équipe de combat avec leur volaran. Peux-tu t'en charger, Calli ?

– Vii, répondit l'interpellée en fronçant les sourcils. Je dois voir d'abord ce que ça peut donner. Marrec et moi participerons également à ce combat.

– Je n'aime pas ça, marmonna Bastien. Quatre Exotiques en même temps au combat, c'est prendre énormément de risques ! Toi tu n'iras pas, en tout cas, affirma-t-il, le regard fixé sur Marian.

– Je suis d'accord sur le fait qu'il faut garder une d'entre nous à l'abri, approuva la Maîtresse exotique.

– Les Exotiques ne resteront pas ensemble sur le terrain, décida Alexa, à part Bri et Elizabeth. Calli, Marrec et toi ne porterez *pas* vos couleurs. Et vous, les guérisseurs, n'aurez pas votre tunique rouge à croix blanche. On va inventer le camouflage en votre honneur, dit-elle avec un soupçon de sourire.

– Ecoutez ! s'écria Bastien avant de lever les mains et de Chanter.

Bri sentit littéralement sa langue s'épaissir dans sa bouche, son cerveau pétiller et le bout de ses doigts picoter sous la force du sort de silence. Eberluée, elle écouta le chant qui interdirait à tous de révéler ce qui s'était dit et même d'en parler à portée de voix de quelqu'un d'autre.

Sur ce la réunion prit fin. Les Exotiques restèrent avec leurs époux. Quand tous les autres furent partis, Bastien referma la porte.

Marian prit une grande respiration, la relâcha, prit la parole :

– Bossgond, Jaquar et moi avons discuté de votre problème, annonça-t-elle, le regard fixé sur les jumelles, l'air préoccupé. Bien sûr, vous avez accompli quelque chose d'extraordinaire avec le dernier cercle de guérison, mais nous avons remarqué des poussées inégales dans votre Chant. Vous vous faites du souci pour vos parents, et cela altère votre Pouvoir.

– Sans blague ? remarqua Bri, d'un ton ironique.

– Il me semblait que nous l’avions clairement fait savoir, intervint Elizabeth. Si nous savons nos parents inquiets, nous sommes bouleversées !

– Le fait est que nous devons résoudre votre problème, dit Alexa. Il nous touche directement.

Marian acquiesça :

– Je me rends compte grâce à vos Chants que vous avez scrupuleusement observé les restrictions nécessaires. Nous allons effectuer l’opération avec un peu d’avance. Si vous voulez bien passer toute la journée isolées sur l’île de Bossgond, nous essaierons ce soir de joindre vos parents.

Tous sortirent, sauf Sevoir et Bri. Sevoir gardait une main crispée sur la taille de Bri, et elle sentait sa contrariété. Il la lâcha, ferma la porte d’un coup de pied, marmonna un air de verrouillage, et elle se dit qu’elle avait été une fois de plus trop impulsive ; encore des ennuis en perspective !

– Mais tu es folle ! s’écria Sevoir, crispé.

Il l’empoigna en haut des bras et la souleva comme rien. Elle ne l’avait jamais vu dans une telle fureur ; sous son hâle doré, il était blême, et il ne restait de sa bouche qu’une ligne imperceptible.

– Tu ne me traites pas de folle !

Sevoir la reposa assez brusquement par terre. Elle lui rendit son regard assassin.

– Il est temps que les guérisseurs se rendent sur le champ de bataille, répéta-t-elle.

– D’autres, si tu veux. Mais toi tu restes ici !

– Nous devons trouver la cause de ce mal, insista Bri. Cela fait partie de notre tâche, celle des guérisseuses exotiques ! Enfin, tu sais plus que tout autre ce qu’est la responsabilité...

Il détourna les yeux, buté. Mais elle poursuivit.

– Nous n’allons pas rester là à regarder mourir les gens. Je ne peux pas faire ça ! Nous devons agir. La réponse se trouve sûrement sur le terrain, et les nouveaux Maréchaux dirigeants ont besoin de toute l’aide possible.

Sevoir bouillait toujours, mais Bri ne désarmait pas. Elle ne changerait pas d’avis là-dessus.

– A mon avis, Faucon ne va pas faire autant d’histoires pour laisser partir Elizabeth avec les guerriers !

– Il en est un lui-même, et tu peux parier tout ce que tu possèdes qu’il chargera une équipe spéciale de ses Chevaliers de la protection d’Elizabeth !

– Et de la mienne.

– Vii, si tu restes près d’elle... Bon sang, ajouta-t-il, l’air exaspéré, est-ce qu’il t’arrive seulement de rester quelque part sans qu’on t’y oblige ?

Ah. Sevoir lâchait enfin ce qu’il avait vraiment sur le cœur.

– Je suis désolée que mon désir de retourner chez moi te fasse de la peine, répliqua Bri, mais tu savais depuis le début...

C’est là que Sevoir l’embrassa, d’un baiser profond, presque brutal, bouleversant. Elle entendit son Chant, ressentit tout son être : ses muscles puissants, son cœur tendre...Sevoir. Elle aimait tant

sa force souple d'homme qui travaille dur !

Il la lâcha, la regarda avec cette expression qui n'était qu'à lui.

– Bon, je n'ai donc pas d'autre choix que t'accompagner...

La crainte envahit Bri.

– Non, tu n'es pas un Chevalier!

– Tu ne partiras pas seule.

Sevair mit la main sur un couteau à large lame qu'il portait à la ceinture.

– Je sais me battre, assura-t-il.

Après un dernier regard brûlant sur Bri il se dirigea vers la porte.

– Et j'irai aussi avec toi sur cette île du Maître. Là où tu vas, je vais.

Il sortit. Le cœur de Bri battait très fort; elle se demanda ce qu'elle avait vraiment mis en branle avec cette idée de prendre ses responsabilités...

La nuit était tombée, Bri avait les nerfs à fleur de peau. Elizabeth et elle se tenaient les mains, debout au milieu d'un pentacle éclairé aux chandelles. Les autres Exotiques et leurs époux, Sevair, Faucon... Tous les encerclaient.

– Commençons, psalmodia Bossgond.

Elizabeth frémit à côté de Bri comme une corde de harpe d'entrée trop tendue.

Le Chant s'éleva autour d'elles, amena une lueur bleue qui emprisonna les jumelles, ensuite la pièce s'effaça sous leurs yeux. Une porte fantomatique apparut au milieu de la clarté et s'ouvrit.

Les deux sœurs furent expédiées soudain... dans un espace, ailleurs. Elizabeth serrait si fort la main de Bri qu'elle lui faisait mal ; elle désigna quelque chose.

Oui ! Devant eux leurs parents étaient allongés, enlacés dans leur lit, endormis, l'air épuisé au clair de lune. Les larmes montèrent aux yeux de Bri. C'était si pénible de les voir ainsi !

*On y va !* s'écria Elizabeth en esprit.

Bri entendit chez leurs parents un son semblable à la sonnerie du téléphone. C'étaient Bossgond, Marian, Jaquar qui unissaient leurs forces depuis l'autre côté du couloir pour provoquer ce bruit.

*Papa*, chuchota-t-elle.

Elle sentit une poussée et un tiraillement, se retrouva connectée aux images lentes, obscures de l'esprit endormi de son père.

La sonnerie continuait.

*Réponds au téléphone, papa*, pensa Bri de toutes ses forces.

*Bri, mon bébé, c'est toi ?*

Leur père, même dans le sommeil, ressentit un espoir immense. Il serra plus fort leur mère, comme pour lui faire partager la bonne nouvelle.

*Oui papa, c'est moi, Bri ! Brigid, ta petite Djidji !*

Bon sang, comme elle avait détesté ce diminutif quand elle était petite ! Elle revint au message calibré qu'elle devait « faire passer » :

*Je suis vraiment désolée qu'on n'ait pas pu vous joindre plus tôt ! J'ai une amie qui dirige un camp de réfugiés et qui avait besoin de moi très vite. Des gens meurent, papa... J'ai convaincu Elizabeth de m'accompagner. Elle fait des merveilles ici !*

*Bri ?* demanda son père, encore engourdi.

Bri se tourna vers Elizabeth. C'était son tour, à présent.

*Coucou, papa, salua-t-elle gaiement. On voulait juste vous faire savoir que tout allait bien... Bri et moi étions désespérées de ne pas pouvoir vous parler plus tôt ! Pas facile de joindre l'Amérique d'ici.*

Bel euphémisme.

*Tu me passes maman?* continua Elizabeth.

Bri la sentit s'étirer en pensée, combattre le sommeil.

*Coucou, maman !*

*Ma petite Elizabeth !*

Des larmes sourdaient de sous les paupières fermées de leur mère. Elizabeth eut un rire tremblant.

*Oui !*

*Mais où êtes-vous ?* s'enquit leur mère en reniflant.

*En Afrique, dans un camp de réfugiés. Nous rentrerons bientôt, c'est provisoire.*

La voix mentale d'Elizabeth se brisa.

*On a appelé pour dire que tout allait bien.*

*Oh, merci, mon Dieu ! Mes petites filles sont saines et sauvées !*

*Mais oui,* assura Elizabeth. *Je te passe Bri.*

Le contact était bien établi avec leur mère. Comme Bri les aimait tous les deux!

*Coucou, maman. On ne voulait pas vous inquiéter...*

*Je sais, Bri, ce n'est jamais ton intention.*

Une touche de reproche dans cette phrase.

*Elizabeth et moi allons bien, nous rentrerons bientôt en pleine forme ! Je t'aime.*

Et Bri put ressentir tous les esprits autour d'elle : Elizabeth, leurs deux parents. L'amour les

liait tous étroitement.

*Je vous aime, papa, maman !*

Elle allait craquer elle aussi ; il valait mieux se taire maintenant.

*Nous vous aimons si fort toutes les deux*, dit leur mère. *Bri, Elizabeth ! Faites bien attention à vous...*

*Vous aussi*, répondit Elizabeth. *Je vous aime, papa, maman.*

*Nous vous aimons, Bri, Elizabeth !*

Les pensées de leur père, si chaleureuses...

*Dormez maintenant, et souvenez-vous*, déclarèrent les jumelles en même temps. Cette phrase provoquait la fin de l'enchantement, et ceux restés à Lladrana l'appuyèrent de tout leur Pouvoir pour que leurs parents gardent à la mémoire cette « conversation téléphonique ».

Tout devint noir et tranquille, puis une espèce d'explosion silencieuse ébranla les deux sœurs et elles se retrouvèrent dans la tour de Bossgond, en pleurs, dans les bras l'une de l'autre.

Ils passèrent tous la nuit dans la Tour de Marian. Bri et Sevoir ne dormirent pas énormément... Ils atteignirent cette nuit-là les sommets de la jouissance, puis s'abîmèrent, béats, du haut de ces cimes.

En voyant Elizabeth le lendemain au petit déjeuner chez Bossgond, Bri comprit que Faucon et elle avaient dû connaître une nuit aussi agitée que ce qu'elle avait vécu avec Sevoir.

La nourriture était excellente, mais Bossgond n'y attachait manifestement pas d'importance : ils prirent leur repas dans la grande salle ronde avec ce bizarre télescope de cuivre, et le Maître passa tout son temps à en modifier les réglages.

– Ah ! s'écria-t-il enfin. Vos parents se sont réveillés, ils parlent de votre « coup de téléphone ». Ils regrettent de ne pas avoir pensé à vous demander plus de détails, remarqua-t-il avec un sourire malicieux adressé par-dessus son épaule.

Il revint au télescope et poussa un grognement surpris.

– Quoi donc ? demandèrent ensemble Marian, Bri et Elizabeth.

– Ils utilisent justement ce moyen de communication pour joindre quelqu'un d'autre. Heu... Ca... ci...di.

Les yeux d'Elizabeth s'écarquillèrent et elle faillit laisser échapper sa fourchette. Bossgond continua à écouter, puis reprit la parole :

– Il s'inquiétait lui aussi pour vous.

Diverses émotions envahissaient la pièce avec ce rappel des liens que gardaient les jumelles avec la Terre. Tout le monde voulait essayer de les convaincre de rester à Lladrana, mais personne ne dit rien.

Jaquar eut une petite toux pour attirer l'attention.

– Luthan m'a fait savoir, annonça-t-il, que la Prêtresse a révélé une nouvelle prophétie



concernant les guérisseuses exotiques.

Bri reposa si sèchement son verre de jus d'orange qu'un peu de liquide se répandit sur la table. A présent tout le monde regardait Jaquar.

– Nous t'écoutons, dit Elizabeth d'un ton calme.

– La question de la frinkose des Chevaliers sera résolue avant deux semaines, ainsi que celle de savoir si les guérisseuses exotiques restent ou non.

– Donc tout sera accompli d'ici deux semaines, reprit Bri.

Sa voix monta dans l'aigu sur ces mots, ce qui ne lui plut pas. Elle allait devoir dans peu de temps faire face à des décisions qui l'engageraient pour la vie ! Elle n'aimait pas se sentir ainsi ballottée par le destin.

– Vous pouvez voir la prédiction sous cet angle..., remarqua Jaquar avec un charmant sourire.

– Ou la considérer comme un délai impératif, compléta Marian.

Cet après-midi là, après le départ d'Elizabeth pour sa consultation à Castleton, Faucon se rendit jusqu'aux appartements de Luthan au Château. Il ne fut pas surpris de voir Sevair arrivé avant lui, et fit un signe de tête au Maître de la Ville.

– J'aimerais discuter avec toi, Luthan, des moyens d'assurer la sécurité des guérisseuses exotiques lors du combat auquel elles assisteront.

– Oui, dans un instant. D'abord, parle-moi de ce bref voyage que tu as fait chez ton cousin... Qu'a-t-il dit à propos des Patrons Pêcheurs?

Faucon sembla hésiter; les deux autres surent qu'il avait des nouvelles importantes à donner.

– Ils n'ont pas été très coopératifs...

– Ils aiment les secrets, d'une manière générale, remarqua Sevair.

– ... Mais mon cousin a pu finalement reconstituer une histoire des plus intéressantes. Il semblerait que les Patrons Pêcheurs aient écouté avec beaucoup d'attention les contes qui circulent à propos des Appels et des Exotiques. Nous parlons de gens fort près de leur zhiv, qui se méfient des Maréchaux et de leur autorité... Bref, ils ont voulu tenter un Appel de leur cru, le jour du solstice d'hiver, pendant leur rassemblement bisannuel sur leur place du Marché.

Sevair et Luthan, éberlués, gardaient les yeux fixés sur Faucon. Il eut une petite toux avant de conclure :

– Ai-je besoin de préciser qu'ils ont échoué? Luthan poussa un juron étouffé mais bien reconnaissable, et ce fut au tour de Faucon de le regarder avec ébahissement. Ce gentilhomme accompli ne s'était jusqu'ici jamais permis un tel écart de langage !

– Par le Chant miséricordieux..., dit enfin Sevair.

– Les idiots ! cracha Luthan, et il restait bien en dessous de sa pensée.

Il se dirigea vers la fenêtre, l'air exaspéré.

– Crétins d'abrutis, aussi idiots que leurs prises ! s'exclama-t-il en faisant de nouveau face aux

deux autres.

Il secoua la tête violemment, comme s'il essayait en vain d'expulser l'idée de cette monstrueuse imbécillité dont avaient fait preuve les Patrons Pêcheurs.

– Ce qui est fait est fait..., conclut Faucon.

Ils passèrent le reste de l'après-midi à se partager quelques bonnes bières en élaborant un plan sérieux pour garder les guérisseurs à l'abri sur le champ de bataille.

La sirène d'alarme résonna en début de matinée le surlendemain. Bri sursauta et fit tomber la tasse de thé qu'elle était en train de boire et qui éclata en mille morceaux sur le sol de pierre du salon.

Sa gouvernante laissa tomber quelque chose dans la cuisine et se précipita dans la pièce, tout excitée.

– Je dois vous aider à endosser votre tenue pour le combat, comme une dame de compagnie ou un écuyer!

Elle enjamba maladroitement les débris et monta quatre à quatre les escaliers jusqu'à la chambre.

Bri de son côté, les nerfs en pelote, sentit une douleur subite au ventre. Cette idée d'aller sur le champ de bataille lui paraissait finalement détestable !

– C'est prêt! lança son aide.

Bri la rejoignit à toute vitesse. Sa tenue était posée sur la commode.

Quelques minutes plus tard elle se retrouvait vêtue d'une cote de maille étonnamment fine et pleine de Pouvoir de protection sous une tunique de cuir de sueur d'âme, un peu poisseux au toucher. Elle portait aussi un « pantalon enchanté de sécurité », du même cuir à la texture si étrange. Une casquette de tricot sur sa tête la protégeait des arêtes d'un casque de métal clinquant.

Elle avait pris l'habitude de sa sempiternelle tenue rouge et blanche de guérisseuse ; cette nouveauté-ci n'était pas vraiment la bienvenue !

Mais il fallait partir. Bri courut à l'extérieur et s'installa sur Nuaré. Sevoir monterait Boue.

*Nous volons au combat!* annonça l'oiseau roc.

Et il s'éleva presque verticalement dans le ciel. Ses ailes émirent un claquement prodigieux. Le ciel bleu, les nuages blancs et des éclats de soleil jaune tourbillonnèrent autour de Bri comme si elle se tenait au centre d'un kaléidoscope, puis les choses se stabilisèrent.

– Mais que... ?

*La Distance Magique des rocs ! Ces pauvres chevaux ailés seront une demi-heure derrière nous. Je vais profiter de cette avance pour te montrer la frontière. Cette ligne bleue que tu vois en dessous, c'est le Pouvoir qui empêche les monstres des Ténèbres d'envahir Lladrana. Les lueurs jaunes sont les piliers de la barrière !*

Bri avait lu des descriptions du dispositif et vu des hologrammes magiques en trois dimensions, voire suivi parfois un combat depuis la salle de l'Atlas. Mais la vision directe la laissait ébahie.

– Descends !

Nuaré s'exécuta de bonne grâce, survola la frontière en rase-mottes, tourna autour d'un pilier.

*Celui-ci a été le premier installé par Alyeka.*

– Ah, alors nous sommes près de la pointe de Prevoy, au milieu de Lladrana, estima Bri.

*Vii. Tous les piliers vers l'ouest ont été remplacés, mais il reste des brèches à l'est.*

*D'anciens piliers finissent par épuiser leur Pouvoir et par tomber, mais il y en a de nouveaux là-bas aussi. Partout où les monstres ont effectué des intrusions l'année dernière.*

Les nouveaux piliers, aussi hauts que des poteaux téléphoniques, brillaient au point d'éblouir Bri. Certains étaient dorés, d'autres d'un jaune vif.

*Les dorés ont été mis en place par des Exotiques, Alyeka ou Calli.*

Les ailes de Nuaré refirent leur bruit de tonnerre, l'espace parut se déchirer de nouveau, et Bri se rendit compte qu'elles se trouvaient plus à l'est. Loin au sud, elle discernait l'ovale de la Vallée des volarans, au sud-est c'était l'ombre portée par la grande falaise, vers Troque.

La chaîne de montagne à sa gauche, plein nord, était énorme, intimidante, elle dépassait tout ce que Bri avait jamais vu. Même fin juin, les pics luisaient d'un blanc pur, glacé : des neiges éternelles. C'était magnifique, extraordinaire, et pourtant les monstres rendaient la région si dangereuse que les gens avaient dû abandonner leur foyer.

*Voici la brèche de la barrière, annonça l'oiseau roc. Les monstres sont déjà là !*

Oh oui, ils se trouvaient à Lladrana sans aucun doute, ils se déversaient d'un étroit défilé dans une plaine herbeuse où poussaient quelques buissons épineux. A la vue de ces êtres hideux qui fourmillaient en bas, une haine puissante enfla en Bri, et le désir de protéger la planète qu'ils souillaient. Il y avait ces pourfendeurs jaunâtres, ces cisailleurs à la grossière fourrure noire avec leurs longues griffes courbes qui brillaient au soleil comme de l'acier, ces suceurs d'âme, gris, porteurs de tentacules, à l'aspect curieusement glissant, répugnant.

Il ne s'agissait pas d'une petite intrusion d'une douzaine de monstres. Il y en avait des centaines !

Des hurlements et des cris de guerre stridents percèrent le silence. Un vol en formation de flèche plongea : des Chevaliers et des Maréchaux.

Leur courage sans faille laissait Bri suffoquée.

Elle vit une troupe moins nombreuse, un peu à l'écart, entendit le Chant d'Elizabeth sur Fleurétoile mais ne la vit pas parce que les trois équipes de Chevaliers que chapeautait Faucon l'entouraient en formation défensive. Boue trompeta pour saluer Bri.

Luthan se tenait un peu plus loin, assurait la tâche d'observateur en cas d'inattendu. Avec quatre Exotiques sur le terrain, dont deux novices, l'inattendu ne pouvait manquer de se manifester.

Bon, il y avait du travail : au moment même où elle demandait à Nuaré d'aller sur la zone des guérisseurs, Bri vit tomber une paire de Chevaliers; leurs corps s'enfouirent directement dans le sol d'Amée. Les cris des humains touchés se mêlaient aux hurlements d'agonie des monstres.

Nuaré se posa à un endroit semé de gros rochers et de broussailles. Elizabeth organisait déjà l'équipe de quatre jeunes guérisseurs volontaires, tous des hommes.

– Je te charge du tri des blessés, annonçait-elle à l'un d'eux, qui portait les cheveux coupés très court.

– Voilà Bri, dit Faucon.

Il leva Elizabeth vers lui, l'embrassa fougusement, puis la reposa et bondit sur sa monture.

– Reste là ! J'arriverai tout de suite si tu as besoin de moi La première équipe avec moi ! cria-t-il en levant la main.

Et il s'envola.

Les deux guérisseurs les plus musclés le suivirent : ils ramèneraient les blessés.

Les premiers affluèrent avant que tout soit prêt. Ensuite Bri n'eut pas le loisir de penser à autre chose qu'à soigner rapidement, la gorge de plus en plus serrée. Comment avait-elle pu imaginer qu'elle serait en mesure d'observer le champ de bataille ? Quelle folie !

*Nous, nous observons*, intervint Nuaré dans son esprit,

*Luthan et moi. Je trouverai cette graine maléfique ! Mes yeux sont bien meilleurs que vos pauvres organes humains ou volarans. Et Sevair ne laissera aucun mal t'arriver.*

Un couple de Chevaliers mourut alors même que les deux sœurs les soignaient. Les autres guérisseurs en perdirent un autre. La sueur coulait dans les yeux de Bri tandis qu'elle combattait la mort et la vainquait. Sept fois. Elle se sentait déjà fourbue !

Bri se saisit de l'outre à son côté, remplie d'une infusion énergisante, et but. Il y eut un bref répit. Elizabeth la rejoignit et elles scrutèrent le terrain où monstres, Maréchaux et Chevaliers s'entremêlaient mortellement. Hurlements. Cris de guerre. Nobles épées plongeant dans des chairs abominables ou rebondissant sur des peaux incroyables, se heurtant à des griffes, des crocs, des échines.

– Quelle horreur! commenta Elizabeth.

Nuaré passait un peu plus loin. Les yeux du roc tourbillonnaient hypnotiquement, son bec et ses serres étaient recouverts de fluides arrachés aux monstres.

*Là!* hurla le grand oiseau dans l'esprit des jumelles en même temps qu'un cri strident lui échappait.

– Quoi? s'exclamèrent les deux sœurs ensemble.

*Je vois un suceur d'âme bizarre, différent des autres. Un mutant !*

– On dirait que le Maître des monstres n'a pas chômé, cracha Bri en s'efforçant de voir la créature. Duquel parles-tu ?

*De celui avec le cuir plus épais. Il a déjà réussi à introduire sa graine maléfique dans un humain en profitant d'une blessure à l'échine faite par un pourfendeur.*

– Quoi ! réagirent les jumelles à l'unisson.

Nuaré pencha la tête et montra un endroit de son ergot.

*Là-bas.*

Elizabeth et Bri virent dans cette direction Faucon qui menait son équipe à l'assaut d'un amas de cisailleurs et de pourfendeurs. Le sang d'Elizabeth se figea, son cœur battit à grands coups et le souffle lui manqua soudain.

– NON ! hurla-t-elle en se précipitant vers la bataille.

– Peux-tu tuer ce suceur d'âme mutant? cria Bri à l'adresse de Nuaré.

*Viiii !* lui répondit le roc en filant à toute vitesse.

– Mon Dieu, je vous en prie, pas Faucon ! priaient Elizabeth en pleine course.

Un homme sur son volaran se posa devant elle. C'était Luthan ! Il lui tendit un bras robuste. Elle l'agrippa et se retrouva propulsée sur le grand étalon ailé.

– Faucon, réussit-elle à dire, le souffle court.

– Je sais.

*Attendez !*

C'était Sevoir, sa voix mentale amplifiée par le Pouvoir.

*Le Maître des monstres se trouve ici, je peux entendre son Chant ! Si vous tuez tout de suite le suceur d'âme mutant il partira. Il nous le faut !*

Nuaré se jeta sur le suceur d'âme transformé, le souleva et le jeta contre un rocher.

*Je l'ai assommé mais il vit toujours.*

Elle alla rejoindre Calli et Marrec qui s'occupaient des volarans blessés et laissa tomber sa proie à leurs pieds.

Luthan prit alors la parole au milieu de l'échange mental d'informations. Sa voix calme et déterminée obtint tout de suite l'attention.

*Faucon, ton équipe et toi devez immédiatement vous rendre auprès des guérisseurs ! N'importe qui chez vous souffrant d'une blessure de pourfendeur dans le dos peut avoir été touché par la frinkose virulente. Sevoir, retrouve le Maître des monstres et détourne son*

*attention. Les Maréchaux et les Chevaliers se partagent les intrus restants.*

Elizabeth et lui se trouvaient maintenant tout près de l'équipe de Faucon. Le regard d'Elizabeth se fixa sur son amant, vérifia son armure, chercha des blessures. Rien au cou ni au visage, mais il avait l'air lugubre. Elle le vit examiner l'homme situé à sa droite, sur qui la tenue en cuir d'écorceur présentait une brèche à la couture de l'épaule, et un trou frangé de marques d'acide en haut du bras.

C'était le majordome de Faucon, celui qui lui avait si longtemps tenu lieu de père. Brouillard.

Sevair laissa Boue en charge de leur vol, ferma les yeux et pencha la tête, en quête du Chant individuel à présent distordu d'un homme qu'il avait autrefois bien connu.

Il dirigea Boue vers une masse enchevêtrée de broussailles.

Nuaré se trouva soudain près d'eux, et Sevair dut contrôler la crainte instinctive du volaran.

L'oiseau roc fit cliqueter son bec et projeta ses pensées.

*Il est là, il observe. Une nouvelle verrue lui a poussé et il dispose d'un « œil ».*

– Comment ça ? demanda Sevair, planant en hauteur.

*Un œil ! Un minuscule grain chargé de Pouvoir qu'il peut implanter chez quelqu'un pour espionner et lui faire son rapport, à lui et aux Ténèbres.*

– Cela pourrait expliquer pas mal de choses, intervint Luthan en les rejoignant sur son volaran. Je trouvais curieux que toutes les tentatives de nos guérisseuses exotiques contre la frinkose virulente aient échoué... Sans doute le Maître des monstres fait-il évoluer sa graine maléfique au fur et à mesure. Attends ! s'écria-t-il soudain. J'ai une idée. Et si ce fameux « œil », nous l'implantions en lui ? En le laissant retourner dans son antre, nous pourrions en apprendre beaucoup sur les plans des Ténèbres !

Sevair eut un grand sourire méchant.

– Oui, ça me plaît !

– Peux-tu l'occuper pendant que nous installons l'œil ?

– Vii ! s'exclama Sevair sur un ton d'âpre satisfaction.

Boue atterrit doucement. Il lui dit de ne pas bouger, utilisa le Pouvoir pour glisser juste au-dessus du sol et écarter les branchages sans bruit devant lui. Il déboucha soudain face à l'homme et s'empara de lui.

– Je te tiens !

Le serviteur des Ténèbres avait pris une forme monstrueuse. On ne pouvait plus guère le qualifier d'humain. Malgré cela, cet ancien bureaucrate ne faisait pas le poids face au Maître de la Ville qui avait travaillé la pierre pendant des décennies. Après un bref combat, Sevair eut la joie de saisir entre ses mains puissantes la gorge grasse de son ancien aide.

– Je crois bien que je ne t'ai pas réglé tous tes bons et loyaux services ! s'écria-t-il en resserrant sa poigne. Peut-être devrais-je te remettre à l'oiseau roc... Tu sais qu'il y en a un à Castleton

désormais, hein? Il aime dévorer les sangvils. Je me demande s'il apprécierait la chair d'un Maître des monstres...

L'ombre de Nuaré passa sur eux et le prisonnier eut un frisson.

L'énorme animal plongea, puis remonta tout de suite.

*Aussi simple que de découper un poisson en filets ! Je lui ai entamé le cuir chevelu et j'y ai glissé l'œil. Tu l'as bien occupé, il ne s'est rendu compte de rien.*

*Attends, il faut vérifier,* répondit Sevoir. *Je vais le secouer un peu et tu me diras si l'œil reste en place...*

Il s'exécuta très volontiers.

*Vii, c'est bon,* annonça Nuaré.

*Bien, laisse-le partir!* intervint Luthan. *Il nous le faut vivant pour que son œil voie, il faut qu'il s'échappe.*

Sevoir desserra très légèrement sa prise sur la gorge du Maître des monstres, monstre lui-même, puis tourna la tête vers les buissons qui bruissaient à côté.

– Est-ce toi, Luthan ? Crois-tu que la Prêtresse voudra de ça pour tester un de ses fameux Chants d'inquisition?

Luthan surgit des broussailles, l'être hybride se dégagea des mains de Sevoir, disparut dans un bruit de tissu déchiré et une fumée puante.

– Parfait. J'ai l'impression que la terreur l'a fait se souiller, mon ami ! s'écria Luthan avec une tape sur l'épaule de Sevoir. Maintenant il se chargera de nous indiquer les actions de ses maîtres quand il donnera ses instructions à ses abominations !

Mais ce temps passé à s'occuper du Maître des monstres leur avait fait perdre de vue l'action sur le champ de bataille.

Soudain ils entendirent une femme hurler, Bri ou Elizabeth. Les deux hommes se précipitèrent hors du bosquet en brisant force branches, juste à temps pour voir un écorcheur plonger droit sur l'unité médicale, son bec atrocement pointu prêt à frapper.

L'écorcheur fonçait sur elle ! Elizabeth se jeta de côté, tomba, se remit sur pied. Du feu jaillit de la gueule du dinosaure volant, effleura l'herbe et la chevelure de la guérisseuse. Elle se jeta par terre, fit une roulade, rampa pour s'éloigner. Deux Maréchaux partenaires se mirent sur le chemin de la bête, frappèrent sa tête, ses ailes, ses abominables griffes.

Trop près, elle était encore trop près !

L'être ouvrit encore la gueule et cracha le feu. Une des Maréchaux fut tout bonnement incinérée avec son volaran ! L'autre hurla, tomba avec sa monture, mais non sans avoir déchiré les ailes de l'écorcheur qui chut lui aussi.

Tout d'un coup Bri était près d'Elizabeth et la tapotait partout pour éteindre les flammèches.

Elizabeth repensa soudain à la deuxième Maréchale ! Elle força ses jambes flageolantes à la



supporter, ses articulations à se mouvoir. Enfin elle put courir jusqu'à l'écorcheur, recherchant désespérément la femme et sa monture.

Elles n'étaient plus. Un creux sombre dans le sol montrait l'endroit où elles étaient tombées et avaient péri avant que la terre les absorbe. Des bâtons fantomatiques s'élevaient, pâles souvenirs des combattantes mortes, tandis que les insignes matériels correspondants gisaient, ternis.

Bri arriva à toute allure, hurlante, une longue dague à la main, et se précipita sur l'écorcheur qui se débattait dans ses ailes brisées.

– Tu as voulu tuer ma sœur !

Les Chevaliers et Maréchaux qui cernaient le monstre lui laissèrent le passage.

Elle frappa l'animal en glapissant des mots totalement inconnus d'Elizabeth. L'être leva une tête grosse comme une cabine de camion et voulut l'attaquer.

Sevoir sauta d'un bloc sur son cou. Un craquement atroce retentit. Le Maître de la Ville sortit un marteau de Dieu sait où et frappa le crâne du monstre, puis son couteau en scia le cou et le trancha. L'écorcheur eut enfin un frisson d'agonie. Le jet de sang de trente centimètres jaillissant de la carotide s'arrêta très vite.

Le sang luisait sur la lame du couteau de Sevoir et sur son marteau. A cause de Bri il avait utilisé son outil le plus précieux pour tuer ! Mais un triomphe sauvage étincelait dans son regard.

– Je combattrai pour toi, Bri. Toujours !

Elizabeth tremblait tellement qu'elle tenait à peine debout. Elle finit par entendre qu'on l'appelait sans répit. Faucon. Broullard ! Quand l'écorcheur avait attaqué, elle cherchait un filet pour transporter Broullard. On pourrait mieux le soigner au Château, là où Zérès, les guérisseurs, tout le monde pourrait de nouveau former un grand cercle. Et cette fois il faudrait réussir contre ce mal !

Le groupe de Maréchaux s'était encore réduit, avec la perte d'un couple expérimenté.

A la grande surprise d'Elizabeth, Bri était déjà en train d'organiser l'équipe de guérisseurs – heureusement aucun n'avait été blessé.

Faucon soutenait son majordome. Tout était arrivé si vite ! Elizabeth vit la main de Broullard serrer douloureusement celle de Faucon.

Elle secoua la tête et s'avança vers les deux hommes.

Bri était en train de parler à Nuaré, elle lui montrait un filet de transport.

*Moi, porter un filet ?*

L'oiseau fit claquer son bec, dédaigneux.

– Je t'en supplie, pour cette fois seulement ! C'est quelqu'un de très proche du compagnon de ma sœur...

Elizabeth trébucha jusqu'à elles; les mots eurent du mal à franchir ses lèvres engourdies :

– Je vous en prie, Dame roc...

Nuaré eut un reniflement.

*Fort bien. Tu montes sur moi avec ta sœur. Nous irons vraiment vite avec ma Distance*

*Magique !*

Elizabeth, bouleversée, parvint à adresser une révérence maladroite à Nuaré.

– Merci !

– On y va! dit Bri en tirant Elizabeth par la main jusqu’à Nuaré déjà équipée du filet.

\*\*\*

Le cœur de Bri battait à toute vitesse, elle haletait presque. Nuaré fonçait. Quand ils arrivèrent au Château, on les attendait. Zérès était déjà là. Des soldats robustes se saisirent de Broullard et coururent à la salle de soins.

On plaça délicatement le patient sur un lit immaculé. Les deux sœurs posèrent leurs mains sur lui. La tumeur avait déjà beaucoup grandi. Des volutes grises étouffaient les organes. Bri et Elizabeth entrèrent en contact avec le cercle de guérison rapidement installé et Chantèrent.

Elles réduisirent la masse maléfique de la taille d’un poing à celle d’un haricot, consumèrent les fils grisâtres sous le feu stellaire, les noyèrent dans le fleuve-vie. Pourtant elles étaient en train de perdre la lutte.

– Broullard !

Bri reconnut à peine la voix de Faucon arrivé entre-temps.

– Mon père, mon ami, reste avec moi...

Broullard aussi se battait, en excellent Chevalier qu’il avait toujours été. Mais il glissait vers la mort!

– Prenez tout le Pouvoir qu’il faut! cria Faucon. Faites n’importe quoi. Je donnerai tout pour qu’il vive !

Bri sentit Zérès se raidir à côté d’elle.

*Non*, lui dit-elle en esprit, mais il l’ignora. Faucon pouvait rétablir la fortune du vieux guérisseur qu’on respectait déjà davantage tous les jours.

*Zérès, non !*

Mais il ne l’écoula pas. Il rassembla tout le Pouvoir qu’il put, tout ce qui circulait dans le cercle. Il *Chanta* de toute son âme, se jeta dans l’espace interstellaire, embrassa la vision grandiose de l’univers, des étoiles qui explosaient en novæ autour de lui. Les filaments gris se recroquevillèrent encore, la tumeur diminua jusqu’aux dimensions d’un grain de blé.

Tout le monde mit le plus possible de Pouvoir à la disposition de Zérès, et il ôta la masse maléfique de là où elle nichait, près du cœur du patient. Mais il s’y prit trop brutalement ; Broullard mourut. La graine mortelle se brisa, une sorte d’être vermiforme noir ignoble en surgit, repéra l’énergie de Zérès, se logea en lui, déroula de nouvelles vrilles.

Le guérisseur avait tout donné pour soigner le patient, il ne lui restait plus rien pour combattre le mal.

Bri recentra le cercle sur Zérès, se jeta dans le fleuve-vie entre les étoiles, s’ouvrit à sa force

gigantesque. Mais elle perdit le contrôle et se retrouva entraînée par le Pouvoir qu'elle était allée chercher comme par un courant côtier. Elle hoqueta, commença à sombrer, lutta pour reprendre pied et soigner.

Elle fit appel à toutes ses ressources, tout l'instinct qu'elle pouvait avoir de l'art de guérir, la moindre parcelle de savoir qu'elle avait pu acquérir au cours de ses expériences en médecine alternative, la plus petite trace de médecine occidentale qu'elle avait pu adopter.

Et tout ce qu'elle avait appris à Lladrana sur les carillons – les chakras.

Elle traqua les fils gris maléfiques qui portaient la mort, brisa sans relâche les réseaux qu'ils formaient et reformaient sans cesse.

Une fois de plus le noyau du mal faisait palpiter son gris malsain près d'un cœur rouge ; c'était un poison plus pernicieux que tout ce qu'elle avait jamais connu.

Elle lutta encore et encore. Elle n'arrivait à rien ! Les réseaux vénéreux se reformaient, la graine fatale exsudait toujours plus de palpeurs !

Il ne restait qu'une chose à faire. Bri pria – Chanta! – pour que cela tue enfin la tumeur : elle la berça en douceur dans sa propre énergie. Puis elle se retira du cercle de guérison, se laissa submerger par le fleuve-vie à sa source d'une puissance inimaginable, et s'élança au cœur de l'univers en serrant étroitement le mal contre elle.

Zérès la suivit, tout près. Elle eut l'impression de le voir contempler les étoiles, les galaxies, l'espace.

– Prodigieux..., soupira-t-il.

Si seulement j'avais su accorder mes carillons au Chant véritable.

Puis il mourut.

Bri se retrouva soudain à Lladrana, ressentit le choc de la réintégration dans son corps. S'écroula. Elle avait échoué.

Elle avait pris le mal, pouvait sentir en elle son noyau gros comme un pois !

Maintenant elle souffrait de la frinkose virulente.

Les bras de Sevoir la remirent sur pied, la bercèrent. Bri ferma les yeux.

Revit ses parents enlacés, inquiets pour leurs filles, puis leur rire après le « coup de téléphone ». Le chagrin qu'ils auraient!...La douleur l'envahit.

La noirceur de l'épuisement descendait sur elle comme un linceul sombre, mais Bri se ressaisit et sut qu'elle devait se battre. Elizabeth lutterait avec elle. Et finalement, quand les autres seraient au courant de ce qu'il lui arrivait, ils seraient eux aussi près d'elles.

Mais ne risquait-elle pas alors d'entraîner dans sa fin toutes les Exotiques? D'autres encore peut-être ?

Les Ténèbres auraient alors leur victoire assurée !

\*\*\*

Bri avait froid. Partout : mains, lèvres, et sur toute la surface de sa peau. Le froid l'envahissait aussi de l'intérieur, provoqué davantage par la panique que par l'abominable graine en elle.

Sevoir la souleva et l'emporta jusqu'au terrain d'atterrissage où les attendait Boue. Le bon soleil d'été ne la réchauffait pas, pas plus qu'il n'apaisait le chagrin des habitants du Château après la perte d'un autre couple de Maréchaux.

Le vent de leur vol fragrant d'odeurs suaves ne la réchauffa pas davantage que les bras de Sevoir autour d'elle, ni l'inquiétude du Maître de la Ville ou celle de la gouvernante dans la tour à Castleton. On mit Bri au lit, on lui apporta du thé bien chaud. Sevoir resta près d'elle à lui frictionner les mains, prêt à demeurer toute la journée à son chevet si elle le souhaitait.

– Tu devrais retourner à ton travail, lui dit-elle. Faire ton rapport aux autres maîtres...

Il haussa les épaules.

– Ils savent déjà ce qu'il s'est passé.

– Je vais bien, insista Bri, déterminée. C'est le choc, rien d'autre.

– Tu n'avais rien à faire sur le champ de bataille. Promets-moi que tu ne voudras plus y retourner.

– Je te promets de ne plus retourner sur le champ de bataille pour combattre ces monstres.

Sevoir gardait les mains de Bri dans les siennes. Elle se demandait combien de temps elle serait capable de lui dissimuler sa terreur, de garder le contrôle.

– Allons Sevoir, au travail!

Il l'embrassa sur le front.

– D'accord, je m'en vais.

Il hésita un instant, puis reprit la parole d'une voix très douce :

– Nous avons ramené ici le corps de Zérès et l'avons déposé dans le parc. Amée l'a béni et pris en son sein.

Bri tâtonna sous son oreiller pour trouver le mouchoir qu'elle y plaçait toujours, s'en tamponna le visage, garda le regard détourné de Sevoir.

– Merci...Merci beaucoup.

– Je t'en prie. Je graverai une pierre tombale pour lui.

Elle sentit la main de Sevoir lui effleurer brièvement les cheveux, puis entendit ses pas qui se dirigeaient vers la porte de la chambre.

– Ce soir je t'apporterai de la soupe et du pain tout chaud, lui dit-il en sortant.

– Miam, répondit-elle d'une voix presque normale. Peux-tu aussi dire à la gouvernante de sortir, d'aller voir des amis? J'ai besoin d'être un peu seule.

Le regard de Sevoir s'attarda sur elle ; elle ressentit son poids ! Le Chant de son amant parut s'altérer, présenter de petites pointes inhabituelles. Et le sien à elle, que lui faisait déjà ce noyau maléfique? Pouvait-il y discerner un changement? Oh oui, Sevoir était sans aucun doute quelqu'un de sensible...

– Je ne suis pas habituée à la compagnie de domestiques, expliqua-t-elle de son mieux. J'aime bien rester seule de temps en temps.

Si elle ne se retrouvait pas seule elle allait répandre sa peur et son désespoir sur tout le monde !

Enfin Sevoir sortit et Bri se retrouva épuisée, épouvantée, toute seule. Combien de temps lui restait-il? Elle était une Exotique, avec beaucoup de Pouvoir à sa disposition, en outre une guérisseuse, donc elle devrait être en mesure de ralentir l'évolution de la maladie. Mais qu'en savait-elle après tout? Si elle s'accordait une sieste maintenant, s'en réveillerait-elle jamais?

Elle sentit ses paupières s'alourdir. La dernière image qui lui traversa l'esprit fut celle de Sevoir, le regard qu'il avait eu en lui déclarant qu'il combattrait pour elle. Sans aucun doute il le ferait. Mais ce mal, elle devrait lutter seule contre lui. *Guérisseur, guéris-toi toi-même !* Si elle en avait le temps, ou la chance. Ou la force.

A son réveil, Nuaré la considérait d'un œil dur.

*Tu as le maléfice en toi*, déclara l'oiseau roc.

Bri sentit tout son sang affluer à son cœur. Elle rassembla son courage.

– Tu as dit un jour que tu me tuerais si le mal venait à me souiller... Vas-tu le faire ?

Les yeux de Nuaré s'écarquillèrent. Elle cligna les paupières, pencha la tête de côté.

*Non*, dit-elle simplement.

Bri laissa échapper sa respiration péniblement retenue. Elle se trouvait toujours dans une situation très difficile, mais au moins elle ne risquait pas dans l'immédiat de se faire assassiner par une amie.

Nuaré jeta un regard avisé à Bri, puis entreprit de se nettoyer une griffe de son bec pointu.

*A présent tu vas devoir prêter réellement attention à ce qui t'entoure et en tirer des leçons.*

*Alors tu ne peux pas me guérir ?*

Bri avait la gorge trop serrée pour parler.

*Non.*

Nuaré cligna encore les yeux.

*Je pourrais extraire de force de ton corps ce grain maléfique et la toile d'araignée qui en sort, mais cela te tuerait !*

Bri toussa.

– Oui, c'est l'issue en général.

*Tu as été vaillante aujourd'hui, dans tous tes combats. Poursuis tes efforts !*

Nuaré se dirigea vers la grande baie ouverte et s'envola soudain dans le ciel.

Bri devait à présent faire quelque chose d'atroce : mettre Elizabeth au courant.

*Elizabeth !* appela-t-elle en esprit. *J'ai besoin de toi tout de suite !*

Et là Bri craqua. Elle laissa éclater dans la tour le cri de détresse qui bouillonnait en elle et se répercuta dans l'esprit de sa sœur.

*J'arrive !*

Bri se crispa en une boule de terreur (comme si elle pouvait ainsi tenir à distance un danger déjà entré en elle !), pressa ses poings contre ses lèvres et tenta malgré tout de penser.

Elle se sentait un peu plus solide à présent – non en fait, davantage reposée, mais le mal sapait ses forces, elle s'en rendait compte – et alla à la rencontre du fleuve-vie. Il l'envahit et le noyau de la maladie cessa de croître. Mais il n'était pas vaincu!

Enfin Elizabeth monta quatre à quatre l'escalier de la tour et entra dans la chambre. Bri la regarda droit dans les yeux.

– J'ai la maladie des Chevaliers.

– Non, pas ça !

– Si. Et je n'arrive pas à l'arrêter.

Elizabeth blêmit. Elle examina Bri de ses mains tremblantes, prit son pouls, vérifia les battements de son cœur.

Puis elles établirent leur contact de guérisseuses et scrutèrent tout le corps de Bri, la graine maléfique et les dendrites qui en sortaient.

Elizabeth prit une grande inspiration.

– Du calme, énonça-t-elle. Allons toutes les deux à la rencontre du fleuve-vie.

Bri semblait en avoir égaré la source, avoir fermé la porte qui y menait. Elle tâtonna comme jamais auparavant pour la retrouver. Elizabeth fit appel au feu stellaire et Bri sentit sa chaleur qui la pénétrait, la purifiait. Elle y ajouta le fleuve-vie.

Mais rien ne pouvait détruire le noyau du mal.

– Et un bouclier? suggéra Elizabeth. Enkystons-le dans un champ de force. Cela nous pouvons le faire.

Elizabeth et Bri cernèrent la graine d'une barrière pour l'empêcher de grandir : une couche de Pouvoir du feu stellaire l'entoura d'abord, puis une autre provenant du fleuve-vie.

Ensuite elles se regardèrent longuement. Bri prononça les mots qu'aucune d'elles ne voulait entendre :

– Il ne restera pas éternellement contenu. Je le sens déjà qui lutte pour se libérer et croître, ajouta-t-elle en portant le poing à sa poitrine. Qu'allons-nous faire ?

– Je ne sais pas, répondit Elizabeth, l'œil rempli d'épouvante, celle même que ressentait Bri. Nous trouverons comment le tuer!

– Je veux que personne ne soit au courant pour l'instant, marmonna Bri, découragée.

Elizabeth la prit dans ses bras.

– D'accord. Ça restera entre nous le plus longtemps possible.

– Même pas les autres Exotiques, tu veux bien ?

– Je te le promets, l'assura Elizabeth. En tout cas, il ne faut surtout pas nous laisser arrêter par des idées négatives ou la peur. Nous trouverons un remède, j'en suis sûre !

Bri ne pouvait que l'espérer. Sa vie en dépendait.

– En plus, ajouta Elizabeth avec une gaieté forcée, Luthan a dit que tout serait fini dans quelques jours...

Mais, en prononçant ces mots, elle se rendit compte du sens sinistre qu'ils pouvaient prendre.

Bri crut y entendre une condamnation à mort! Elle refoula violemment cette idée blessante comme un éclat de verre et espéra qu'elle ne se mettrait pas à vivre dans un coin de son esprit comme l'éclat de Ténèbres vivait dans son corps.

Bri attendit ensuite Sevoir, et l'attente la rendit de plus en plus nerveuse. Le soir vint faire place à la nuit.

Elle monta sur le chemin de ronde où elle fit les cent pas en regardant de temps en temps le parc près de son ancien logement de fonction. C'était là que le sol avait absorbé d'un coup bien net le corps de Zérès.

Son esprit aussi tournait en rond. Elle se voyait mourir. Elle imaginait Sevoir se réveillant à côté de son cadavre ou assistant à son agonie ! Tout ce gâchis faisait ressortir ce qu'il y avait de pire en elle, de plus noir et de plus stupide...

Elle ne pensait pas pouvoir dire à Sevoir ce qui lui arrivait. Il valait sûrement mieux rompre tout de suite avec lui, lui épargner cette souffrance, et lui permettre, à elle, de conserver ses forces pour lutter contre le mal.

Si cette graine avait été capable de passer de Zérès à elle grâce à leur lien d'amitié, elle serait sûrement en mesure d'infecter Sevoir... Ou bien...

*Elizabeth !*

*Ne panique pas. J'ai déjà envisagé la question. Je peux prévoir un bouclier autour de moi, qui empêche le mal de me pénétrer.*

*Merci...*

*Ne t'en fais pas. Je te laisse, il faut que je console Faucon de la perte de Broullard. Bri : nous surmonterons cette épreuve, crois-moi !*

*D'accord. Faucon a bien de la chance de t'avoir. Et moi donc!*

Bon, Elizabeth saurait se protéger, mais Sevoir ?

Bri se torturait à l'idée qu'elle risquait de lui transmettre le mal, ou, pire encore, qu'elle pouvait l'infecter en gardant aussi en elle la graine empoisonnée. Dans ce cas ils mourraient tous les deux. C'était insupportable ! Elle ferait mieux de rompre avec lui, de mettre sa vie en ordre.

Si elle devait mourir, qu'au moins elle ne laisse pas tout en plan derrière elle...

Bon sang, mais pourquoi se complaisait-elle ainsi dans le morbide ? Et puis où était Sevoir ? Il faisait nuit noire à présent et elle aurait voulu mettre fin à leur relation dans le glorieux jour doré... Enfin, au grand jour à tout le moins.

Elle voyait tout en noir, rien ne pouvait lui paraître positif ! Elle frotta du bout des doigts son sternum derrière lequel se terrait le noyau du mal ; bientôt il briserait le champ de force qui le contenait et pousserait ses volutes mauvaises. La tuerait-il vite ?

Mais qu'est-ce qui me prend ?

Elle n'arrivait pas à se débarrasser de cette tristesse pesante. Bon sang, elle s'était déjà retrouvée dans des situations difficiles, plus d'une fois par exemple des camps de réfugiés où elle travaillait avaient été envahis et elle s'était demandé si elle verrait une autre aurore...

Mais la tumeur la sapait de l'intérieur, l'emplissait de crainte, la poussait à la dépression, aux



pensées négatives.

Elle avait le mal en elle.

Quelle compagnie elle ferait si elle se laissait aller ainsi !

Quelques minutes plus tard – bon sang, c'était trop tôt, pourquoi n'avait-elle pas préparé son discours de rupture ? – Sevoir déboucha au niveau du toit, porteur d'un plateau. Les odeurs de soupe au poulet et du pain préféré de Bri, tout chaud, parfumé au romarin, dérivèrent paresseusement jusqu'à elle. Elle se sentait si vide.

Il s'avança vers elle en souriant. Ça n'allait pas durer ! Autant faire vite, propre, net, brutal, *terminé*.

– Sevoir, je veux que tu sortes d'ici et ne reviennes plus jamais. C'est fini entre nous. Elizabeth et moi n'allons plus rester que quelques jours encore à Lladrana, ajouta-t-elle en haussant les épaules, et je préfère les passer au Château. Nous travaillerons ensemble là-bas.

Sevoir lâcha son plateau. Les bols de poterie se brisèrent, la soupe au poulet se répandit partout et noya le pain.

Son visage perdit toute expression, jusqu'à prendre la rigidité des statues qu'il taillait dans la pierre. Il battit en retraite jusqu'à l'autre bout du toit.

Même son Chant s'était tu sous le choc. Ses mains se refermèrent en deux poings. Il restait le regard fixé sur elle.

– S'il te plaît, va-t'en, insista-t-elle d'une voix brisée.

Sevoir prit une inspiration pénible, chaotique, puis une autre. Il frissonna. Puis il s'avança vers Bri, les yeux brûlant d'une détermination rageuse.

– Je ne te laisserai pas me renvoyer, rejeter notre amour!

Il plissa les yeux de colère ; son Chant s'élevait erratiquement, ou au contraire baissait jusqu'à devenir inaudible.

– Quelque chose ne va pas, reprit-il, plus calme. Il lui saisit les bras et la souleva, la scruta un long moment. Ne pas baisser les yeux fut terriblement difficile pour Bri, presque pire que tout le reste. Elle craignit de n'avoir pu dissimuler sa peur et sa détresse.

Sevoir pencha la tête de côté comme s'il étudiait le Chant de Bri, le *leur* en fait, celui qui résultait de leurs deux Chants mêlés.

– Le rythme est altéré, remarqua-t-il. Il manque des notes.

Puis il la secoua très doucement. Il était conscient de sa force, plus qu'elle en fait. Sa force physique, sa force émotionnelle... Tellement plus grandes que les siennes !

Les mots échappèrent à Bri :

– J'ai le mal des Chevaliers. Je ne peux pas le soigner, Elizabeth non plus. Je vais mourir.

– Non, murmura Sevoir. NON ! s'écria-t-il dans un rugissement.

– Vii...

Il la redéposa doucement sur le sol et fit un pas en arrière, les poings serrés. Son regard était comme dément à présent, son Chant rendu cacophonique par l'épouvante.

– Alors il te reste à trouver comment vaincre cette maladie une bonne fois pour toutes, ordonna-t-il. Je refuse de te voir mourir!

Sevair fit à son tour les cent pas, sans oublier toutefois d'éviter la nourriture répandue par terre.

– Je ne te laisserai pas partir! Je ferai tout ce qui est en mon Pouvoir pour te garder près de moi... Même si cela signifie te suivre sur la Terre exotique, termina-t-il en relâchant une respiration rendue sifflante par l'émotion.

Elizabeth recula jusqu'au garde-fou et s'appuya sur la pierre fraîche, abasourdie.

– Mais ton pays, ton *monde*, objecta-t-elle.

Il eut un geste négligent comme pour écarter un insecte.

– Tu passes avant tout, assura-t-il.

Bri n'en revenait pas. Qui l'eût cru ? L'homme le plus stable et responsable qu'elle ait jamais connu, celui pourvu d'un sens pratique à toute épreuve, prêt à tout envoyer promener... par amour!

Mais le Chant de cet homme le lui disait en arrière-plan :

On ne m'abandonnera pas une fois de plus !

Sevair, les yeux rivés à ceux de Bri, défit la bourse à sa ceinture et y prit des objets triangulaires qui cliquetaient les uns contre les autres. Il ouvrit en le caressant le poing fermé de Bri.

– Voilà pourquoi j'étais en retard, expliqua-t-il. Le taxidermiste a eu beaucoup de travail...

– Oh, tu as assisté à l'autopsie du suceur d'âme mutant.

– Vii. Et je tenais à te remettre ceci.

– Je ne veux pas de cadeaux, objecta Bri.

– Je sais, tu ne m'as laissé te donner rien d'autre que mon travail sur cette tour... Parce que tu crains les liens qui se tissent peu à peu entre nous ? Mais c'est déjà trop tard!

Sevair glissa dans sa main quelques-uns des triangles. On aurait dit de l'os.

– Des dents d'écorcheur? s'exclama Bri. *Beeerk !*

– Nous en avons tué un ensemble. La preuve qu'ensemble nous pourrons faire face à n'importe quoi!

Et Sevair répéta les mots qu'il avait prononcés au matin de ce jour, le plus long de la vie de Bri :

– Je combattrai pour toi, Bri. Toujours.

Il referma avec une infinie douceur les doigts de Bri sur les trois dents aux bords acérés, barbelés comme des harpons.

– Apprends-moi à combattre avec toi...

– J'ai peur que le noyau du mal n'utilise le lien entre nous pour t'envahir.

– Très bien ! Laisse-moi te l'enlever.

Il la regardait avec une intensité effrayante. Le cœur de Bri fit un bond dans sa poitrine.

– Non!

Mais Sevoir ne la quittait pas de ses yeux presque fous.

– Il pourrait aussi se diviser, se retrouver à la fois en toi et en moi, avoua Bri.

– Alors nous le combattions tous les deux, insista Sevoir en s’approchant encore d’elle. Nous vivrions ou mourrions ensemble !

– Enfin, Sevoir, ce n’est pas ce que je veux, il n’y a rien de romantique là-dedans !

– Je peux être romantique, si tu le souhaites...

Et il l’emporta dans ses bras vers l’escalier de la tour.

Nuaré surgit à ce moment précis, ne fit qu’une bouchée de toute la miche de pain, aspira un peu de soupe, fit un énorme clin d’œil à Bri qui, enfin, s’autorisa à enfouir son visage dans la poitrine de Sevoir, à respirer son odeur d’homme robuste.

– Il ne faut pas que nous ayons de relations sexuelles, lui murmura-t-elle. Je ne veux pas risquer davantage de te transmettre le mal.

Il rit aux éclats, joua un peu avec elle dans l’escalier comme avec une grande poupée souple.

– Pas question de « relations sexuelles » entre nous, mais d’amour. Nous faisons l’amour! fit-il en lui embrassant le sommet du crâne. Notre lien est si fort que nous toucher pourrait suffire à transférer le noyau. Alors, faire l’amour n’y changera pas grand-chose...

Bri craignait qu’il n’ait raison sur les dangers d’un simple contact.

\*\*\*

Elle continua à souffrir de sautes d’humeur délirantes les deux jours suivants, au point qu’Elizabeth en était parfois affectée elle aussi. Sevoir, lui, restait solide comme le roc, un pilier de réconfort pour les deux sœurs. Bri se rendait compte avec ébahissement de la force de caractère de cet homme. Mais il devait faire appel à son Pouvoir pour dissimuler aux yeux de tous son inquiétude pour Bri, pour paraître serein : l’argent gagna un peu davantage ses tempes.

Les jumelles redoublèrent leurs efforts ; elles lurent les Livres de la Tradition, posèrent des questions aux Maîtres, se consacrèrent sans trêve à leurs études et leurs recherches.

Sinon, tout semblait aller pour le mieux. Il n’y avait plus eu d’intrusion des monstres des Ténèbres. Grâce à l’œil-espion que Nuaré avait glissé sous le cuir chevelu du Maître des monstres, les Maréchaux apprirent que ce dernier ne parvenait pas à se remettre de la frayeur qu’il avait eue la dernière fois!

Bri se retira des consultations de l’après-midi pour superviser la pratique des guérisseurs de la ville à qui Elizabeth et elle avaient enseigné à soigner la frinkose. De plus en plus maîtrisaient cette technique, puisque les guérisseurs formés pouvaient à leur tour transmettre ce savoir-faire.

Ainsi le mal se retrouvait presque éradiqué, du moins sous sa forme non virulente.

Les Maréchaux s’entraînaient nuit et jour pour reconstituer une équipe aussi forte qu’avant. Bri se réjouissait secrètement qu’Alexa soit trop prise à ce moment pour se rendre compte que quelque chose n’allait pas chez les deux sœurs. Les blessures de Koz l’empêcheraient désormais de

combattre, il avait décidé d'apprendre la magie mise en œuvre pour enchanter les miroirs. Marian ne le quittait pas d'une semelle tandis qu'il s'efforçait de trouver des moyens d'établir des liens permanents entre Lladrana et la Terre.

Le secret de Bri, Elizabeth et Sevoir ne fut pas découvert, pas même soupçonné. Elizabeth n'avait rien dit à Faucon.

Les deux sœurs reçurent plus tôt qu'elles ne s'y attendaient des nouvelles de Koz. Elizabeth appela Bri mentalement tandis qu'elle dînait avec Sevoir :

*Tu as eu le message de Koz ?*

*Une simple note pour dire que tu avais quelque chose à m'annoncer...*

*La « magie du miroir » sur laquelle s'est penché Koz constitue apparemment un ensemble de dispositifs très différents de ceux qu'emploie Bossgond avec le couloir transdimensionnel, lui apprit Elizabeth. Koz pense qu'il peut placer un miroir enchanté dans mon appartement ! Peut-être même aura-t-on le son... Il compte faire une expérience ce soir, et voudrait nous voir.*

*Sur l'île de Bossgond ? Ttho, refusa Bri d'un ton définitif.*

*Non, au Château. Il dispose déjà d'une espèce de « miroir de localisation » qu'il peut relier à mon appartement. Aucune idée de comment ça peut bien fonctionner.*

*Bonne idée.*

*Il ne pourra pas être là avant tard dans la nuit, avertit Elizabeth.*

*C'est toujours bon pour moi. A quelle heure, alors ?*

Elizabeth hésita un instant.

*Que dirais-tu de passer la nuit avec moi, dans la suite au Château ?*

*Oh, j'adorerais ça !* transmit Bri, au bord des larmes.

*J'ai envie qu'on soit toutes les deux ce soir,* confirma Elizabeth. *Qu'on redevienne « les jumelles » pour un moment.*

*Et moi donc !*

Bri eut du mal à convaincre un Sevoir renfrogné que cette soirée serait réservée à elles deux. Ils faillirent se disputer avant que Sevoir se rappelle que Bri était malade et cède à contrecœur. Elle l'embrassa, attrapa son sac à dos avec les cellules solaires et toutes les menues affaires venues avec elle de la Terre, puis chevaucha Boue jusqu'au Château.

Elles mangèrent du chocolat – il en restait toujours davantage à Elizabeth qu'à Bri – écoutèrent à tour de rôle de la musique sur le baladeur, chantèrent des petites chansons de leur enfance et esquissèrent même quelques pas de danse.

Koz vint finalement taquiner la harpe d'entrée et frapper le bois de la porte vers 2 heures du matin. Il entra sans attendre qu'on lui ouvre.

– Enfin, grommela Elizabeth, à moitié endormie.

Bri et elle somnolaient sur la causeuse.

– Montre-nous la merveille, continua-t-elle.

En guise de réponse, il ouvrit une grosse bourse à sa ceinture et en sortit un morceau de riche

velours qu'il posa sur la table à côté et entreprit de déplier soigneusement. Un instant plus tard deux miroirs à main apparaissaient.

Bri saisit l'un d'eux et regarda Koz d'un air interrogateur :

– Je ne savais pas que les Lladraniens savaient fabriquer des miroirs magiques aussi petits.

– Ah, mais ils ne savent pas ! Moi si.

Il eut un grand sourire, passa fièrement ses pouces entre ceinture et chemise.

– J'ai révolutionné le procédé, et je ne crois pas que ces braves magiciens des miroirs se rendent compte à quel point.

Elizabeth prit l'autre miroir. Il reflétait son visage et la pièce derrière, mais sur un mode plus sombre.

– Ce n'est pas un véritable miroir, supposa Bri qui avait fait la même constatation que sa sœur.

– Bien sûr que si, réfuta Koz, mais au lieu de montrer ce qu'il y a autour de vous, il est lié à un endroit différent.

– Chez moi ? demanda Elizabeth.

– Il faut l'activer, non ? Comment fait-on ? s'enquit Bri.

– Bossgond est capable de transférer un objet d'ici à la Terre, ou dans l'autre sens, plus ou moins facilement en fonction du cycle du couloir transdimensionnel. Il a placé un grand miroir magique dans l'appartement d'Elizabeth. Si le lien marche bien, nous pourrions en mettre un autre chez vos parents.

– Oh !

Bri, submergée d'émotion, dut s'asseoir par terre. Elle tenait le petit miroir tout près de son cœur.

Les jambes d'Elizabeth aussi se mirent à trembler, ses yeux se remplirent de larmes. Koz lui prit la main, l'aida à s'asseoir elle aussi. Il se plaça entre les deux sœurs.

– On va voir si ça marche bien, annonça-t-il, concentré. Donne une tape au miroir en disant : « Abracadabra ».

– Abracadabra ! s'exclama Elizabeth en le regardant comme s'il se moquait d'elles.

– Tu aurais préféré : « Sésame, ouvre-toi » ? J'ai fabriqué ces miroirs de A jusqu'à Z, ajouta-t-il en haussant une épaule. Je voulais un mot d'activation que nous, les Exotiques, puissions nous rappeler facilement mais pas les Lladraniens. Une mesure de précaution, quoi...

– Bien vu, approuva Elizabeth.

– Le Colorado se trouve deux heures derrière nous, déclara Koz, donc, à minuit passé, ton appartement devrait être vide. Ça tombe bien...

– Mais tout va être sombre, comment saurons-nous..., commença Bri.

– Abracadabra, l'interrompit Elizabeth.

Son appartement n'était pas sombre, finalement. La lampe du bureau dans le salon répandait sa lueur douce. Elizabeth ressentit une vague de nostalgie en voyant tous ces objets dérisoires qui l'entouraient depuis des années. C'était une autre vie, il y avait une éternité !

– Je ne pensais pas que tu avais laissé cette lampe, remarqua Bri.

On entendit un homme grogner. Pas Koz.

– Ah, on a bien le son, dit fièrement celui-ci.

Cassidy Jones s'effondra sur la chaise du bureau. Il feuilleta les pages de l'agenda d'Elizabeth ouvert devant lui ; il donnait l'impression d'avoir déjà fait cela de nombreuses fois. Puis, image même du désespoir, il enfouit son visage dans ses mains.

– Cassidy ! s'étonna doucement Bri.

– Encore lui..., commenta Elizabeth avec détachement.

Mais elle sentait sa poitrine se serrer.

– Il n'a pas l'air en forme, remarqua Koz sans émotion.

– Peut-il nous entendre ?

– Non ; question de sécurité, pour que les gens ne risquent pas de penser qu'ils perdent les pédales. Pour te faire entendre, il faut redonner une tape au miroir en disant : « Un. Deux. Trois ».

– Et on pourra nous voir aussi ?

– Oui, mais nous n'avons pas encore essayé. Il faut être sûr de la personne qui se trouve de l'autre côté...

Cassidy poussa un gémissement.

– Elizabeth, où peux-tu bien être ? se lamenta-t-il à voix basse. J'ai vérifié auprès de tous les amis déjantés de Bri et dans plusieurs camps de réfugiés... Tu n'es pas avec Médecins Sans Frontières ni sur un navire-hôpital !

Les trois personnes à l'écoute se figèrent.

– Holà, on va vers les ennuis, fit Koz.

– J'ai des contacts dans toutes les ONG internationales, poursuivait Cassidy. Bon sang,

Elizabeth, où es-tu ?

Le regard de Cassidy se porta sur le miroir, et plongea involontairement dans celui d'Elizabeth qui frissonna.

– Tiens, dit-il, semblant oublier soudain sa douleur, c'est quoi ce nouveau miroir, un cadeau de ses parents? Pas mal du tout...

Mais son inquiétude le reprit vite. Sa bouche eut un rictus de tristesse.

– Oh, Elizabeth, je peux presque ressentir ta présence ! Quel imbécile j'ai été, reprit-il en secouant la tête.

– Tu crois qu'il aurait la cruauté d'en parler à papa et maman ? interrogea Bri en posant un regard écarquillé sur Elizabeth.

Sa sœur secoua la tête :

– Non, il a beaucoup d'affection pour eux. Il ne voudra pas leur faire de peine. Comment rompt-on le contact? demanda-t-elle à Koz.

– Tu donnes une tape au miroir en disant : « Fin de session ».

– Fin de session.

Elizabeth regarda s'assombrir son miroir, attendit que sa sœur fasse comme elle.

Koz se leva et se dirigea vers la porte. Il s'arrêta et s'inclina vers les jumelles, l'air sérieux.

– Les magiciens des miroirs et moi-même avons beaucoup travaillé sur ces objets. Nous avons maintenant établi un lien avec ton appartement, et comptons faire de même avec la maison de vos parents. Ou bien, si c'est plus facile, nous transférerons un deuxième miroir chez Elizabeth et nous vous ferons passer un autre « coup de téléphone » à vos parents pour leur dire d'aller le récupérer. Ainsi, vous pourrez les voir et leur parler, même quand le couloir transdimensionnel sera fermé. Prenez cela en compte quand vous devrez décider de votre avenir...

Il sortit rapidement après s'être incliné une dernière fois.

Elizabeth glissa délicatement son miroir dans sa manche. Bri avait les yeux écarquillés, le regard dans le vide. Elizabeth la sentait s'enfoncer dans le désespoir. Elle ne laisserait pas cela se produire, elle refusait que sa jumelle succombe; ce n'était pas possible!

Elle prit sa sœur dans ses bras, la protégea de son amour pendant les longues heures sombres de la nuit.

Bri attendit d'être sûre que Sevoir se serait rendu à son travail pour retourner à la tour. Elle s'arrêta sur le seuil de sa chambre pour considérer le hamster replet d'une trentaine de centimètres de long profondément endormi sur l'appui de la fenêtre.

La vue du Multiforme la réjouit ; elle crut sentir un peu de Pouvoir la revigorer. Cela faisait quelque temps qu'on ne voyait plus les multiformes au Château.

C'était Tuckerin. Il se réveilla, s'assit sur son postérieur et disposa comme en prière ses petites pattes aux griffes roses. Son Chant, qui mêlait à un thème de musique classique très terrien des

notes allègres purement lladraniennes, exprimait l'urgence, le besoin très fort de quelque chose. Bri sentit un picotement lui parcourir l'échine.

*Il faut au bébé de bons fruits pour bien grandir.*

– Le bébé ! répéta Bri, l'air un peu ahuri.

*Je suis papa!* annonça le Multiforme, tout fier.

Bri se laissa le temps de digérer l'idée, puis surprit le regard avide de Tuckerin sur son sac à dos. Elle avait bien fait de ne pas le laisser ici la veille !

– Hum... Les Maîtres ne peuvent-ils donc lui fournir de bons fruits ?

*Pas pareil,* réfuta Tuckerin. *Le bébé a besoin de fruits de la Terre, parce qu'il est à moitié de là-bas.*

Bri serra son sac contre elle. Le noyau du mal palpitait en elle, la poussait à refuser par principe. Elle n'allait pas le laisser la diriger!

*Prends l'air mignon,* conseilla Tuckerin, et Bri sursauta en se rendant compte qu'il s'adressait à une toute petite vibration de l'atmosphère à côté de lui.

Un jet d'étincelles se coagula en une miniroue arc-en-ciel qui tourna de plus en plus vite, au point de forcer Bri à détourner les yeux un instant. Ensuite elle vit un chaton rose pâle, deux fois plus petit que Tuckerin. La petite boule de poils sur l'appui de la fenêtre ouvrit des yeux bleus et la salua d'un miaulement aigu.

*Bon-jour,* dit-il en même temps dans la tête de Bri.

*Tu vois,* commenta Tuckerin, *il-elle ne parle pas très bien encore.*

– Parce que c'est un bébé, supposa Bri.

Un bébé qui n'a pas encore choisi son sexe.

– Oh...

Le chaton s'étira. Des mèches de longs poils roses se mêlaient à un pelage court qui semblait virer à l'écaille de tortue : roux, brun et noir.

Tuckerin reprit son geste de prière et fit claquer les unes sur les autres ses petites griffes.

*Il-elle a besoin de fruits !*

Bri posa des mains protectrices sur la poche de son sac.

Tuckerin leva le nez, renifla.

*Tu as de la mémoire dans ce bon sac. Miam !*

– Tu voudrais bien que je te donne tout, hein?

Tuckerin se mit à sautiller avec un...sourire de hamster?

*Vii, vii !*

– Aucune chance, lui déclara Bri. Il me faut la mémoire pour alimenter l'appareil photo.

Un autre miaulement, des plus pitoyables. Bri jeta un coup d'œil au chaton : son pelage était entièrement court à présent, écaille de tortue, avec deux grosses taches noires pour marquer les yeux. Elle marcha jusqu'au lit et s'y assit, le regard rivé aux Multiformes.



– Que sais-tu du mal des Chevaliers? demanda-t-elle à Tuckerin qui poussa un couinement attristé.

*Rien de plus que tout le monde. Et aussi que tu l'as en toi.*

Bri décida de passer à la communication mentale. Sa gorge était tout d'un coup trop sèche pour parler.

*Personne d'autre ne doit l'apprendre, pria-t-elle. C'est très important!*

Tuckerin s'inclina en guise d'accord, et cela n'eut pas l'air si ridicule.

*Nous respectons tes souhaits...*

Le chaton sauta sur le lit où il se roula avec application, arrachant un sourire à Bri. Il s'approcha d'un pas mal assuré et elle le souleva. Elle entendit un bruit de légers carillons très dansants et sentit un petit choc qui l'électrisa. La douleur qui la possédait jusque dans la moelle des os s'évanouit fugitivement. Intéressant!

Elle déposa gentiment le chaton et tendit les bras à Tuckerin qui sauta à son tour sur le lit et se blottit contre elle. Elle le souleva. Il était plus léger qu'il ne paraissait, plus léger qu'aurait dû être un lévrier-hamster-machin. Elle garda contre elle un instant cet être bien chaud, ce Multiforme bourré d'une énergie effervescente capable de bannir son mal pendant quelques secondes. Mais cela drainait les forces de Tuckerin, souillait son Chant! Elle le reposa sur le lit.

*Il y a quelque chose chez toi et chez le bébé qui arrête le mal en moi.*

*C'est bien. Tu es d'accord maintenant pour lui donner des fruits ?*

Tuckerin regarda la petite boule de poils près de lui.

*Le chaton, ça ne marche pas très bien sur elle. Essaie le chiot, conseilla-t-il.*

Bri entendit un petit bruit à côté d'elle et vit un chiot rose pâle, tout en grandes oreilles et petite queue, la gueule ouverte, la minuscule langue pendante, qui lui faisait un sourire de chien.

Elle poussa un soupir en même temps que Tuckerin.

*Il-elle aime un peu trop le rose, dit-il sur un ton d'excuse, ni Sinafin ni moi ne savons pourquoi. Peut-être a-t-il-elle passé trop de temps dans les rêves d'Alexa...*

Tiens, Alexa rêvait en rose ? Pas plus dingue que tout le reste, après tout...

Bri se leva et se dirigea vers le mur aux magnifiques panneaux de bois gravé.

*Tu as promis de ne plus manger aucun de mes fruits. Je veux que le bébé aussi me le promette.*

*Le bébé va promettre de ne manger que les fruits que tu lui donneras, accepta solennellement Tuckerin.*

Le petit Multiforme se tortilla, tout excité.

*Vii, des fruits, des fruits ! s'écria-t-il (elle). Des fruits du pa-ys de Tu-cke-rin !*

Bri ouvrit son coffre et regarda ce qu'il abritait. Qu'est-ce qu'elle pouvait leur donner? De combien de « fruits » avait besoin le bébé ? Et elle, de quoi aurait-elle besoin pour tenir le coup ?

Elle fit l'inventaire du coffre. L'organisateur contenait des rendez-vous qu'elle avait déjà manqués, des adresses de gens qui lui avaient paru très importants sur le moment, et dont le

souvenir s'était effacé dans sa mémoire dès qu'elle ne les avait plus vus. De toute manière tout cela se trouvait sauvegardé sur son ordinateur portable. Elle soupesa l'appareil : de la bonne technologie riche en « fruits » !

Elle saisit l'étui matelassé; il y avait là de quoi faire plaisir au bébé Multiforme ! Puisqu'elle avait décidé de lui donner quelque chose, autant que ce soit pleinement satisfaisant pour lui... Bri prit aussi les batteries et la mémoire supplémentaires pour l'organiseur et le baladeur. Elle décida de garder l'appareil photo ainsi que sa mémoire, et aussi le sac à dos solaire. Les Multiformes pourraient le prendre si...

Elle referma et reverrouilla son coffre avec un mot de passe mental et l'air prévu pour, puis retourna au lit. Elle déposa le festin devant le chiot rose. Il-elle se jeta dessus et dévora tout, y compris le boîtier de plastique.

– Cela suffit-il pour qu'il-elle grandisse bien? demanda Bri.

*Vii, affirma le hamster. Tu nous as aidés, alors je tiens à te dire que tu n'as pas à te donner autant de mal pour trouver une réponse qui te viendra toute seule si tu la laisses faire.*

Bri se voûta un peu.

– Alors il y a de l'espoir...

*Il y a toujours de l'espoir, affirma Tuckerin. Bonne chasse !*

Un instant après le lit était vide de « fruits » comme d'êtres magiques.

Luthan se tenait devant la population du Château au grand complet : Maréchaux, nobles, Chevaliers, soldats, intendance. Il semble trouver absolument normal que tous les yeux soient fixés sur lui, se dit Elizabeth. Un leader-né.

Toutes les Exotiques étaient là, assises en groupe. Leurs auras conservaient une nuance bleu-vert typique de la Terre sous leurs brillantes couleurs individuelles.

Luthan avait l'air morose, mais enfin cela ne changeait guère de son habitude ; l'assistance semblait détendue, tout le monde parlait fort. Personne n'envisageait la réunion comme devant être particulièrement grave.

Luthan frappa dans ses mains une seule fois, et cela ramena le silence. Elizabeth avait déjà vu des gens comme lui, à la présence impérieuse – c'était une combinaison de postures, d'intonations ; il pouvait contrôler tout un public en quelques gestes ou sons. Il marcha d'un côté à l'autre de l'espace où il prenait la parole, puis revint au centre. Tout le monde lui prêtait attention. Elizabeth croisa le regard de sa sœur et un message muet passa entre elles : cet homme était inquiet, et pas à cause d'une quelconque appréhension à parler en public !

– Amée risque de périr, annonça-t-il d'emblée.

Le silence devint soudain pesant, chargé de terreur.

– Comme vous savez tous, poursuivit Luthan, les pluies et le temps frais ont duré tard dans l'été, au lieu de prendre fin au printemps. Amée a détourné une partie de la chaleur en son cœur, de son immense Pouvoir, pour chauffer la terre, notre pays, afin que nos saisons restent à peu près normales.

Un frisson collectif parcourut la foule. Sevair se leva.

– Nous préférierions encore..., commença-t-il.

– Asseyez-vous, je vous prie, Maître de la Ville. C'est fait de toute manière, et Amée y tenait beaucoup. Nous, à Lladrana, avons besoin de son aide et elle veut nous la donner, parce que...

Il s'interrompit. Elizabeth avait l'impression de n'avoir jamais entendu une telle *absence* de son, ni vu des auras aussi vives, intenses, assez brillantes pour éclairer tout le grand hall. Bri se frotta les oreilles. Effectivement, se rendit compte Elizabeth quand elle se concentra sur les Chants, ils éclataient en une cacophonie terrifiée.

– Calmez-vous, dit calmement Luthan, et les exclamations mentales cessèrent.

Mais les Chants bouillonnaient d'énergie réprimée.

– La Prêtresse et moi pensons qu'Amée a fait appel à son Pouvoir afin que notre pays demeure assez solide pour être en mesure de la délivrer des Ténèbres, quand le moment viendra cet automne. La lutte ultime sera décisive : si nous échouons, si nos Exotiques échouent, alors Amée mourra!

Bri sentit ses mains voler jusqu'à sa gorge.

Oh ! là là, chuchota-t-elle dans les esprits d'Elizabeth et de toutes les Exotiques, *décidément on n'a jamais rien trouvé de mieux qu'un peu de pression pour motiver les troupes !*

– Il importe donc de toujours nous rappeler que nous ne combattons pas seulement pour Lladrana, mais pour Amée dans son ensemble, continua Luthan. Faites en sorte que le moindre coup contre les Ténèbres *porte*. Nous allons lancer une expédition contre leur antre et nous devons réussir, même si cela signifie donner toutes nos vies ! Quand nous vaincrons – car nous vaincrons ! – nous délivrerons Amée de cette sangsue qui se gorge de son sang depuis des éons, alors elle pourra enfin retrouver sa force, sa pleine santé. C’est dans ce but qu’elle a consacré son Pouvoir à nous accorder un été moins froid...

Il balaya l’assistance d’un regard pénétrant.

– Un mot encore. Prenez grand soin de nos Exotiques, car ce sont elles qui nous mèneront à la victoire. Elles ont sacrifié la vie qu’elles avaient sur leur Terre, si forte comparée à Amée, et ont choisi de combattre pour Lladrana. Protégez-les, elles portent notre espoir!

Tout le monde regarda le groupe d’étrangères.

– Dans le courant du mois nous constituerons la force d’invasion, fit Luthan.

Faucon murmura, à la seule adresse du groupe d’Exotiques :

– Mais sur quel vaisseau naviguera-t-elle ?

– Une dernière chose, poursuivit Luthan. La Prêtresse pense qu’il y a eu un rituel magique d’importance au cours du jour le plus court de l’année, mais sans résultat appréciable.

– Un rituel des Ténèbres ! s’exclama quelqu’un d’une voix hystérique.

– Non, ce sont des Lladraniens qui l’ont effectué, rectifia Luthan en levant une main apaisante. Il n’y avait pas d’intention maléfique. Il s’agit d’une tentative inaboutie des Patrons Pêcheurs. Rappelez-vous qu’à l’avenir de tels rituels pourraient saper notre Pouvoir à tous : abstenez-vous-en ! Nous avons fait passer ce message aux Patrons Pêcheurs. La réunion est terminée.

La sirène hurla.

– Les Ténèbres ont ressenti nos émotions, notre bouleversement, elles envoient leurs monstres! s’écria Luthan par-dessus le bruit de la sirène et de l’assistance qui se précipitait dehors pour aller combattre. Faisons-leur sentir aussi notre unité et notre confiance !

L’intrusion n’était pas grand-chose, les Chevaliers la repoussèrent sans problème et il n’y eut pas de blessé. Aucun Chevalier ne revint avec la frinkose virulente.

Dès que Bri s’en fut assurée, elle s’effondra.

Elle s’éveilla dans la salle de soins du donjon ; la terreur la submergea. Tous les Chevaliers qu’elle avait essayé de soigner ici et qui étaient morts !... Elle comprit tout de suite qu’Elizabeth avait dû dire aux autres ce qu’il se passait : tous les Exotiques avec leurs époux l’entouraient, elle entendait leurs Chants entremêlés, surtout ceux d’Elizabeth et de Faucon. Et celui de Sevoir !

Elle allait mourir. Elizabeth se tenait près d’elle, elle tenterait certainement la même chose que Bri pour Zérès : elle voudrait prendre le mal en elle pour essayer de l’éradiquer!

Bri souffrait tant qu’elle se laissa tomber dans le fleuve-vie qui l’emporta plus loin. Elle flottait dans l’espace, la source du fleuve-vie et de son Pouvoir; elle se sentait comme une infime

poussière de l'univers, piégée dans une bulle minuscule. Distante enfin de la souffrance, de l'émotion, elle se rendit compte de son imposture.

Car enfin elle avait toujours dorloté son don, l'avait lié à elle, dirigé, *contrôlé*. Et elle pensait que sa sœur voulait toujours tout régenter! Quand quelque chose ne convenait pas à Brigid Elizabeth Drystan, elle s'en allait, tout simplement : elle ne prenait de la vie que ce qui lui plaisait... Elle qui avait toujours dit aux autres de laisser le fleuve-vie agir sur eux n'avait jamais rien voulu laisser agir sur elle ! Elle avait trouvé un lien vers ce flot de Pouvoir interstellaire et l'avait utilisé, mais ne s'y était jamais abandonnée.

Si elle voulait sauver sa vie et celle de sa sœur (qui sinon prendrait le mal sur elle et se condamnerait), elle allait devoir changer sa manière d'être ! Elle se rappela la dernière pensée de Zérès, ce moment prodigieux d'émerveillement : *Si seulement j'avais su accorder mes carillons au Chant véritable*. S'accorder au Chant, comprendre le sien, à quelles notes de l'univers il faisait écho !

Alors elle écouta son propre Chant comme jamais auparavant. La note dominante était un *do*, mais il y en avait d'autres, plus subtiles, en arrière-plan. Et ce *do* répété avait la cadence du doux martèlement d'une pluie d'été... Bri persévéra, analysa son Chant unique, finit par l'*entendre* au cœur de l'univers ; cette palpitation cachée dans la galaxie là-bas, cette bouffée d'éruption solaire jaillie d'une étoile bien précise... C'était si étrange!

Si prodigieux.

Quand enfin elle eut identifié son Chant et compris qui elle était, elle s'ouvrit à l'univers tout entier et le laissa la prendre. Elle flotta, sereine, puis sentit son être se rassembler. La graine du mal en elle se flétrit et mourut.

Elle ouvrit les yeux. Les couleurs autour d'elle lui paraissaient plus vives, plus riches que jamais. Les textures la ravissaient : le rouge profond de la robe damassée de guérisseuse que portait Elizabeth, le bois au grain lisse des murs, l'éclat merveilleux du soleil qui entrait par les fenêtres en ogive...

Quelqu'un sanglotait à côté. Le son résonnait dans son esprit et faisait vibrer son sang en même temps que ses oreilles; il s'agissait d'Elizabeth. Bri tourna un peu la tête : Luthan retenait sa sœur d'une poigne inflexible. Un Multifforme était posé sur chacune de ses épaules, eux aussi l'empêchaient d'avancer. Luthan répétait sans cesse les mêmes paroles, comme pour obliger Elizabeth à les entendre. Bri lui souhaitait bon courage !

– En perdre une est une catastrophe suffisante, ressassait-il. Nous ne pouvons nous permettre de vous laisser essayer de la guérir, elle vous entraînerait avec elle dans la mort, et peut-être ensuite les autres Exotiques, leurs époux, leurs *enfants*, tous ceux dont la présence est absolument nécessaire !

Bri cligna les paupières à la troisième répétition : elle commençait enfin à comprendre. Elle ne voyait pas les hommes et les femmes alignés derrière Elizabeth, mais elle entendait leurs Chants magnifiques, les airs individuels ou ceux, entremêlés, que formaient les couples. Un bonheur absolu jaillit en elle. Les autres Exotiques avaient toujours dit qu'elles se soutenaient, et voilà qu'elles avaient voulu appuyer Elizabeth, lui déverser tout leur Pouvoir pour l'aider à la soigner!

Elle avait la gorge sèche, voulut parler, mais eut seulement une petite toux.

Tout le monde se figea, les Chants montèrent d'un ton.

Elizabeth appuya son poing fermé sur sa bouche, croisa le regard de Bri.

– Je..., chuchota celle-ci.

Tout le monde s'approcha pour mieux l'entendre, et elle décida de crier mentalement ce qu'elle avait à dire.

*Je me suis guérie moi-même !*

Elle sourit de ses lèvres craquelées ; la douleur était presque douce ! Elle vivait, et c'était merveilleux. Elle avait tant à faire encore, tant à apprendre et à aimer !

– Je me suis guérie moi-même, réussit-elle à articuler un peu plus fort. Et je peux apprendre aux autres à faire de même !

– Mais comment? *Comment* est-ce possible ? sanglota Elizabeth.

Bri réfléchit une minute; les idées se bouscullaient dans sa tête.

– Euh, voyons...J'ai ajusté mes vibrations au continuum dimensionnel espace-temps... ?

– Tu t'es accordée à la musique des sphères, suggéra doucement Elizabeth.

– Vii...

Les deux Multiformes vinrent atterrir sur Bri. Ils avaient leur forme de faucons. Tuckerin entreprit de sautiller sur tout son corps tandis que Sinafin rivait son œil rond au sien.

*Elle dit vrai !* annonça Sinafin en esprit tout en pépiançant joliment. *Elle sait désormais comment apprendre aux gens à guérir des deux formes de la frinkose !*

Un cri de joie sortit de toutes les gorges. Luthan lâcha Elizabeth et les Multiformes entreprirent un vol d'exultation près du plafond, accompagné de Chants heureux où certaines notes allaient au-delà de l'oreille humaine.

Toutes les Exotiques s'avancèrent, adressèrent à Bri leur énergie, leur Pouvoir – leur affection ! Dès qu'elle s'efforça de s'asseoir, elle sentit dans son dos le bras de Sevoir qui la soutenait. Le flot d'amour venant de lui s'ajouta à tout le reste, la suffoqua. Peut-être aussi cela venait-il du contrecoup d'avoir accordé son Chant à tout l'espace, de s'être laissé imprégner du Chant de l'univers, Dieu savait quoi encore : elle fondit en larmes.

– C'est parti, déclara-t-elle avec un grand geste du bras. C'est parti, je suis guérie; je vous aime tous tant!

Un ou deux des hommes, gênés par ce débordement d'émotion, piétinèrent gauchement.

La responsable des guérisseurs au Château prit le poignet de Bri et la sonda rapidement, mais avec une efficacité redoutable !

– Vii, le mal a été vaincu, confirma-t-elle avec une lueur confiante dans ses beaux yeux sombres. Maintenant vous devez nous apprendre comment réaliser cela!

– Je le ferai, approuva Bri.

Elle sourit à Elizabeth qui laissait de grosses larmes couler en silence sur ses joues.

– Elizabeth m'aidera à formuler cela en mots, mais en tout cas je sais comment retrouver cette *sensation*, je pourrai montrer à d'autres comment faire de même, aux guérisseurs et à tous les

Lladraniens !

Alexa laissa échapper un énorme soupir.

– Oh, c’est formidable !

– Quand vous nous aurez appris, nous pourrons enseigner aux autres, déclara la guérisseuse.

– Il ne faudra pas oublier les Maîtres, intervint Marian, les sourcils froncés. Quelques jeunes gens avec un don de guérison ont déjà pris contact avec nous pour apprendre ; ils seront doublement intéressés !

– En cas de besoin, le Grand Chant finit toujours par répondre à nos prières, se réjouit Jaquar.

Bri avait maintenant l’impression qu’un bulldozer lui était passé dessus. Elle tombait de sommeil.

– Demain. Je commence demain, marmonna-t-elle.

Sevoir la souleva avec cette facilité qui ne manquait jamais de la faire frissonner de plaisir. Il était si fort!

– Je la ramène à notre tour, annonça-t-il d’un ton sans réplique.

Il la déposa dans le grand lit de plumes où elle s’enfonça, lourde d’épuisement, et il la rejoignit. Il ne prêta pas la moindre attention aux rumeurs ravies qui se répandaient déjà par tout Castleton, pas plus qu’à la foule qui se pressait dans l’impasse de la tour. Bri sombra avec délices, et les bras de Sevoir se refermèrent autour d’elle.

Son sommeil profond, lourd, fut brisé par des pleurs désespérés. Mais comment diable Elizabeth avait-elle réussi à survivre à son internat? Bri ne pouvait pas s’imaginer supporter cela...

Le temps qu’elle parvienne à entrouvrir ses paupières sur les rayons de soleil qui peignaient de grands carrés brillants mais éphémères par toute la pièce, Sevoir s’était déjà levé et avait rejoint en bas le visiteur pour le calmer. Elle avait à peine commencé à s’étirer qu’il était de retour sur le seuil de la chambre, avec sur le visage son masque sérieux gravé dans la pierre, celui réservé aux situations graves.

– Que se passe-t-il ? demanda Bri.

– Un Chevalier de retour d’une patrouille au nord souffre de la frinkose virulente.

– Les Ténèbres, tout comme nous, apprennent avec le temps, marmonna Bri en s’habillant. Elles ont fabriqué un nouveau suceur d’âme mutant!

– Oui. Mais maintenant tu sais comment vaincre le mal. La destruction, finalement, recule devant la force de la vie ! Le bien aura toujours l’avantage sur le mal, parce qu’il est le bien.

Sevoir enlaça Bri. De l’extérieur, il paraissait toujours un pilier de force, mais elle ressentit son tremblement intérieur.

– Je t’ai presque perdue..., murmura-t-il d’une voix rauque. Reste dans mes bras, que je te sente bien vivante et saine contre moi !

Elle s'exécuta avec plaisir, resta blottie contrelui jusqu'à ce qu'il la lâche à contrecœur. Le devoir les attendait.

En bas ils trouvèrent un jeune homme blême et voûté sur le banc de l'entrée, vêtu d'un ensemble de cuir déchiré. Il se leva et se tint tout raide quand il vit Bri.

– Mon partenaire va mourir, dit-il brusquement. Là-haut, au Château. Ils font de leur mieux, mais il...

Il dut s'interrompre; ses poings s'ouvraient et se fermaient convulsivement.

– Madame, parvint-il à reprendre, on dit que vous avez réussi à vaincre le mal et que vous pouvez apprendre aux autres à le faire...

Bri acquiesça. Elle entendit le hennissement de Boue dans l'impasse.

– Allons-y, dit-elle.

Quelques minutes plus tard, elle pénétrait dans la belle salle de soins du Château.

Une équipe de guérisseurs menée par Elizabeth s'efforçait de garder un jeune homme en vie.

Bri s'approcha du patient.

Elizabeth, sur sa demande, installa ses mains gorgées de Pouvoir guérisseur autour des pieds de l'homme.

Bri entra en contact avec la force. Il ne s'agissait pas cette fois du fleuve-vie dont elle avait pris l'habitude, mais d'une puissance plus primordiale encore qu'elle atteignit et où elle ouvrit un portail.

Elle avait maintenant l'impression que la force structurelle sous-jacente à l'univers imprégnait tout son corps. Elle n'était plus un moyen de transmission ou un manipulateur extérieur à cette force, mais ne faisait qu'une avec elle.

*Lie-toi à moi,* dit-elle au jeune homme. *Ecoute et ressens !*

Elle lui montra tout l'espace.

– Tu as réussi ! s'exclama Elizabeth. Tu as mené un Lladranien au contact de l'univers...

*Voici ce qu'il y a autour d'Amée,* poursuivit Bri. Elle changea de point de vue et lui montra la planète bleue et verte qui flottait dans l'espace autour du soleil étincelant. Une grosse lune tournait autour d'Amée. *C'est si vaste,* s'étonna-t-il faiblement.

Bri sentit qu'elle risquait de le perdre.

*Reste avec moi, regarde la lumière !*

*Trop sombre...*

*Non! Il y a des éclats de lumière partout, même dans l'obscurité entre les soleils, les étoiles, les immenses galaxies. Trouve-les et ÉCOUTE.*

*Vii... Il y a plus de lumière que de noirceur. Je... j'entends mon Chant! s'écria-t-il avec exaltation. Il y a ses notes à lui dans le souffle du Chant véritable, le Chant du Tout!*

*La musique des sphères...*, murmura Elizabeth.

*C'est ça !* cria Bri en esprit.



*Vii! s'exclama le jeune homme, ravi.*

*Cherche où se trouve ton Chant dans le Chant du Tout, dans la musique des sphères, reprit Bri. Accorde-toi à lui. Abandonne-toi à lui, à la lumière et la musique de l'univers tels qu'ils se reflètent en toi.*

Soudain le malade, au grand étonnement de Bri, relâcha tous ses muscles et elle vit... quoi, au juste ? Une sphère de...musique matérialisée, de lumière... de son? Quelque chose de presque tangible pénétrer sa poitrine. Elle n'eut pas besoin de fournir de Pouvoir : la force explosa en lui, l'emplit tout entier, évacua toute trace des Ténèbres.

Bri et Elizabeth, submergées d'exaltation et d'effroi mêlés, s'écroulèrent par terre.

*Il vaut peut-être mieux ne pas se trouver en contact avec le patient quand cela se produit,* remarqua Elizabeth, pince-sans-rire, en regardant Bri. *Quand cette bulle éclate...*

*Sans doute,* approuva Bri, *trop bouleversée encore pour se lever, mais je suis bien contente d'avoir vu ça au moins une fois.*

Au déjeuner, Bri se servit d'abord, se jeta sur le plat le plus recherché de la Salle à Manger des Maréchaux : des pommes de terre à la Mickey. La vie était belle ! Une foule babillarde l'entourait et cela aussi était bon...

Sevair et Faucon avaient mystérieusement disparu. Bri se dit qu'ils ne voulaient pas gâcher la fête entre filles exotiques...

Alexa leur proposa ensuite de se détendre dans l'intimité luxueuse des Bains des Maréchaux, et toutes sautèrent sur l'occasion. Après s'être beaucoup amusées et avoir joué comme des fillettes, les deux sœurs choisirent de faire un somme réparateur dans la suite d'Elizabeth.

Des heures plus tard, Bri se réveilla, s'auto-examina rapidement et dansa de joie en constatant une fois de plus qu'elle était en pleine forme !

Elizabeth lui prit l'épaule et lui sourit.

– Qu'y a-t-il ? demanda Bri.

– Faucon vient de me faire savoir que nous sommes invitées à un pique-nique dans le jardin à l'arbre de bois tors, au milieu du labyrinthe végétal.

Bri s'étira voluptueusement.

– Encore de la nourriture... Parfait!

– Ce sera délicieux. La table de Faucon est excellente.

Bri se vêtit comme Elizabeth : tunique crème sous la robe de damas rouge des guérisseurs.

La harpe d'entrée résonna. Sevair et Faucon les menèrent par le labyrinthe jusqu'au centre où se dressait l'arbre de bois tors ; les nerfs de Bri commencèrent à lui lancer des signaux d'avertissement.

– Je me demande s'il ne va pas se passer des trucs bizarres, annonça-t-elle à Elizabeth.

Sevair la regardait avec une intensité paralysante. Voilà. On allait la mettre au pied du mur, lui demander de prendre une grande décision !

Elizabeth, de son côté, sentit la sueur jaillir sur ses paumes. Faucon aussi avait les mains moites.

– Bon sang, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ?

Elle savait reconnaître les signes préliminaires à une demande en mariage, elle avait déjà vécu cela, ce moment éprouvant et absolument délicieux.

– Quelle belle soirée, déclara Faucon d'un ton léger.

Sa voix ne trahissait qu'à peine son trouble, mais son aura tournait au chaos.

Sevair se tut.

– Vii, répondit Elizabeth.

Elle inhala en souriant.

– L'arbre de bois tors parfume l'air comme au printemps...

– Son écorce et ses feuilles s'en chargent, expliqua Sevair.

Ils avaient atteint le jardin central dont il tira la porte. Elle restait coincée. Sevoir força et les deux gonds du haut cédèrent. Il parut contrarié.

– J’enverrai quelqu’un la réparer, assura-t-il.

Bri eut un rire nerveux.

Faucon pénétra d’abord sous l’entrée basse et, guerrier en toute circonstance, vérifia d’un regard rapide qu’il n’y avait pas de danger. Elizabeth hésita; il l’entraîna à sa suite, la souleva pour lui donner un vif baiser, lui fit ce sourire charmeur qu’elle aimait tant. Quand Bri et Sevoir entrèrent à leur tour, il se tenait à côté d’Elizabeth comme un colosse inébranlable aux yeux étincelants.

Le cœur d’Elizabeth battait à grands coups. Faucon porta sa petite main à ses lèvres.

– Assieds-toi, proposa-t-il.

Il lâcha la main d’Elizabeth et prit une grande inspiration qui lui souleva la poitrine.

– Vii, l’odeur est merveilleuse ici.

Il admira le jardin indiscipliné.

– C’est adorable... Tu l’es plus encore, ajouta-t-il, l’œil sur Elizabeth.

Bri lâcha la main de Sevoir et s’approcha du banc installé tout autour de l’arbre de bois tors. Les jumelles s’assirent côte à côte.

Les deux hommes échangèrent un regard, puis Faucon haussa les sourcils, un demi-sourire sur le visage. Il sortit une petite boîte oblongue de sa bourse à la ceinture ; Elizabeth vit que sa main tremblait un peu.

Sevoir s’éclaircit la gorge. Lui aussi portait une petite boîte, sculptée avec une grande délicatesse dans la pierre, aux parois presque translucides à force de finesse.

– Oh là là, dit Bri d’une toute petite voix.

La boîte de Faucon semblait faite d’ivoire sculpté.

– Je t’en prie, soyons *cœurs de chain*, déclara Sevoir, puis il fit glisser le couvercle de sa boîte et en montra l’intérieur à Bri.

– Je t’en prie, soyons *cœurs de chain*, déclara Faucon, puis il souleva le couvercle de sa boîte et la tendit à Elizabeth.

Elle considéra le petit poignard d’argent méchamment pointu à l’intérieur, leva un regard choqué sur sa sœur tout aussi ébahie.

– Quoi, des couteaux! s’exclama Bri d’une voix suraiguë. Et les bagues, alors ?

Sevoir tourna la boîte vers lui pour regarder la petite dague dans son nid de velours gris.

– C’est un beau couteau pour le rituel, remarqua-t-il. Mes amis l’ont forgé exprès pour toi. Tu as vu le symbole de la guérisseuse, le dessin de ta main et de son Pouvoir?

Faucon sourit et adressa un regard réconfortant à Elizabeth.

– Si tu veux une bague, je te donnerai une bague, promit-il.

– Les gens qui travaillent ne devraient pas porter de bague, objecta Sevoir. Elles peuvent se

prendre dans tout ce que touchent les mains. J'ai connu des gens qui ont perdu des doigts à cause de leur bague !

Bri eut un rire assez peu naturel.

– Toujours romantique, Sevoir. En tant que guérisseuses, nous savons parfaitement à quoi ressemblent des doigts arrachés !

Elle se saisit de la main d'Elizabeth.

Et soudain tout changea.

Le tonnerre retentit; un frémissement arc-en-ciel magnifique imprégna l'air tout autour des jumelles.

– Non ! s'écrièrent les deux hommes en se précipitant vers elles pour les retenir.

Trop tard. Le Sursaut venait de se produire.

Elizabeth et Bri se sentirent expédiées dans le couloir transdimensionnel. Ensuite le vent passa de l'ouragan à une brise régulière. Les deux sœurs se tenaient très fort la main, elles craignaient de se retrouver brutalement séparées.

Elizabeth avait lu avec attention plusieurs fois tous les Livres de la Tradition des Exotiques, pourtant elle n'était pas préparée à ceci. Elle se trouvait avec sa sœur en plein milieu du couloir, elles ne faisaient pas que passer d'un monde à l'autre comme au moment de l'Appel. L'effroi l'envahit. Ce n'était pas bon signe, si ?

– Cela ressemble à l'expérience qu'a vécue Marian, remarqua Bri. Elle a vu un véritable couloir avec un portail à chaque bout.

Tout sembla se solidifier autour d'elles au moment où elle émettait cette pensée. Elles faisaient face au portail qui menait à la Terre. Le passé venait de la gauche, du côté de Bri, et se jetait vers l'avenir à droite, du côté d'Elizabeth.

Elles se retrouvaient littéralement en suspens entre deux mondes !

Juste devant elles, le portail débouchait sur l'appartement d'Elizabeth. Des cris d'ébahissement jaillirent des trois personnes réunies là : leur père, leur mère.

Cassidy Jones !

*Bon sang de bonsoir!* s'exclama Elizabeth.

*L'heure du choix a sonné,* annonça sinistrement Bri. *On ne va pas traîner ici jusqu'à la fin des temps.*

Elles eurent le même frisson au même moment.

Elizabeth n'arrivait pas à penser. Une masse d'émotions furieuses, enchevêtrées, bouillonnait en elle. Elle fit face au vent qui soufflait de Lladrana et regarda le portail de l'autre côté, en train de se refermer. Le visage désespéré de Faucon la bouleversa. Elle l'aimait...non ?

– Elizabeth, ma chérie! s'écria Cassidy avec une expression atroce d'angoisse, les bras tendus vers elle dans une posture de suppliant. Reviens-moi. J'ai été si stupide, si arrogant, si lâche ! Je t'en prie !

Elle l'aimait, lui aussi. Davantage ?

Et lui l'aimait. Elle le sentait, le voyait même dans les couleurs désespérées, criardes, de son aura. Elle lui manquait tant !

Elle tourna de nouveau son regard vers Faucon. Son Chant était assourdi, son aura plus faible. Il l'aimait, oui, mais pas autant que Cassidy. Il n'avait pas autant besoin d'elle que Cassidy, n'avait jamais partagé les mêmes objectifs qu'elles dans la vie, comme Cassidy...

Mais Faucon respectait Elizabeth, l'admirait même... et Cassidy ?

Cassidy se jeta sur le portail de son côté, sembla se heurter à un mur.

– Ou bien je te rejoindrai ! reprit-il. J'avais tort sur toute la ligne ! Tu es quelqu'un de si unique, un médecin extraordinaire avec ce *quelque chose* de spécial que je ne pourrai jamais atteindre. Un stupide lâche arrogant! répéta-t-il, comme si ces mots avaient constitué son mantra depuis la disparition d'Elizabeth.

Il serra les poings et frappa le portail pour arriver jusqu'à elle. Le sang coula. Il ne pensait plus à protéger ses mains, lui, le chirurgien qui en avait toujours pris si grand soin !

Elizabeth regarda son ancien amour.

– Je t'aime ! hurla-t-il.

En public, devant ses parents, sa sœur, deux parfaits inconnus !

Elle aimait Cassidy. Oh oui, elle l'aimait profondément.

La cicatrice qui avait fini par durcir ses émotions se rouvrit et elle se retrouva plus démunie que jamais. Oh, Cassidy ! Elle se rendit compte, honteuse, qu'elle n'avait en fait jamais cessé de l'aimer. Faucon avait été un amour réconfortant pour elle, beau, tendre, toujours respectueux. Mais Cassidy n'avait cessé d'être son amour passionné, dangereux, celui qui la bouleversait au plus profond. Et malgré le désir de contrôler sa vie qui semblait si important chez elle, c'était cet amour fou qu'elle voulait.

Faucon aussi méritait un amour absolu, un amour qu'Elizabeth ne pouvait lui donner et qu'il ne ressentait pas pour elle.

Tout comme Bri méritait celui qu'elle avait découvert avec Sevoir.

Ses sentiments pour Faucon – provoqués par le dépit? – quittèrent Elizabeth et s'envolèrent dans le couloir comme plume au vent. Elle fit face, décidée, à la Terre, à son foyer. Ses parents lui manquaient, la vie qu'elle s'était faite là-bas, qu'elle avait travaillé si dur à construire.

– Bri..., commença-t-elle, puis elle s'interrompit un instant. Bri, je dois rentrer. J'aime Cassidy !

– Oh, bon sang, non ! gémit Bri en crispant sa main sur son cœur. Non...

– Ta place est ici, sur Lladrana. Moi je dois rentrer.

Elle avait chuchoté, pourtant Cassidy parut l'entendre.

– Je t'aime! cria-t-il de nouveau. J'avais tort!

Le vent avait forcé et poussait Elizabeth vers la Terre davantage qu'il ne faisait pour Bri.

– Ta place est sur Lladrana, répéta-t-elle d'une voix plus forte. Plus qu'elle n'a jamais été sur Terre...

*Je t'en prie, ajouta-t-elle en esprit, ne rends pas cela plus difficile encore...*

*Tu as raison. Je ne peux pas te retenir de force ni te suivre, cela finirait par nous détruire. Je t'aime !*

Bri se tourna vers leurs parents.

– Je vous aime tous les deux! s'exclama-t-elle.

C'était un adieu. Ils resteraient séparés à jamais.

Bri serra une dernière fois Elizabeth dans ses bras, malgré le vent qui voulait lui arracher sa sœur. Elle la serra si fort, si fort !

– Je t'aime.

– Je t'aime, répondit Elizabeth.

Les deux sœurs défirent leur étreinte et Elizabeth se retrouva dans son salon dont elle sentit sous ses pieds le tapis moelleux.

– Papa, maman!

Elle se jeta dans leurs bras et fondit en larmes. Mais ce n'était pas le moment. Elle voulait d'abord mettre les choses au point.

Elle recula un peu, sortit un mouchoir de la poche de sa tenue de guérisseuse (il avait encore l'odeur de l'arbre de bois tors), s'essuya les yeux, se moucha. Puis elle regarda ses parents et Cassidy droit dans les yeux avant d'annoncer d'une voix ferme :

– J'ai un don.

Elle remit son mouchoir dans sa poche et leva les deux mains, paumes en avant.

– Un don merveilleux de mains guérisseuses ! Je pensais...que les gens ne m'accepteraient pas s'ils s'en rendaient compte, ajouta-t-elle en bafouillant un peu.

– Oh, ma chérie, dit sa mère en la reprenant dans ses bras, nous l'avons toujours su !

– Sans doute, admit Elizabeth, la voix brisée. Je serai discrète, mais je ne dissimulerai plus ce don comme avant. Il m'arrivera de l'utiliser et cela peut nous faire passer pour des gens bizarres...

Son père haussa les épaules et eut son charmant sourire de biais.

– Je suis doyen du département d'anthropologie dans une université importante, rappela-t-il. On s'attend à un peu de bizarrerie de ma part!

Cassidy s'avança vers elle, très ému.

– Je t'aime et je t'aimerai toujours, quoi qu'il arrive. J'ai été un crétin, un lâche arrogant!

– Sans aucun doute, confirma la mère d'Elizabeth d'un ton sec.

Son père eut un petit rire étouffé. Elizabeth se tourna vers le portail sur le couloir transdimensionnel

Il restait ouvert, et Bri se trouvait toujours entre deux mondes. Ses cheveux volaient dans le vent, son Chant magnifique, si fort, lui permettait de demeurer dans cette situation instable un moment encore. Derrière sa sœur, Elizabeth voyait le portail qui s'ouvrait sur Lladrana : le jardin de l'arbre de bois tors, les deux hommes qui attendaient.

– J’ai laissé quelqu’un de bien sur Lladrana, dit-elle d’une voix incertaine.

Cassidy la fit se retourner face à lui et l’embrassa passionnément. Elle le *goûta*. Son corps la réchauffait, allumait en elle la tempête qu’elle ressentait toujours près de lui ; elle sut qu’elle était enfin revenue *chez elle*.

– Je vous aime, papa, maman! cria Bri.

Le portail sur la Terre s’effaçait. Elizabeth rendait son baiser à Cassidy, de toutes ses forces. Sans conteste sa vie se trouvait là-bas...

Mais pas celle de Bri. Elle appartenait désormais à Lladrana, à Sevoir, à Amée ! Tous l’avaient acceptée pour ce qu’elle était.

La décision était prise. Le vent hurla autour de Bri, la poussa vers une ouverture brillante qui se refermait.

Il y avait un miroir magique dans l’appartement d’Elizabeth... Bri devait s’accrocher à cette idée, malgré sa gorge serrée par les larmes.

Elle fut d’un seul coup de retour à Lladrana, sur le sol meuble du jardin de l’arbre de bois tors. Les bras si forts de Sevoir l’attirèrent à lui, à son corps robuste, tout près de son cœur qui battait à grands coups. Son beau Chant intense résonnait en Bri, la faisait vibrer intensément. Elle se blottit de toutes ses forces contre lui.

Elle rencontra le regard dur, désespéré, de Faucon, qui appliqua un masque inexpressif sur son visage, tourna les talons et partit.

– Je t’aime, Bri, lui murmura Sevoir à l’oreille.

Il ne voulait pas la lâcher. Leurs deux Chants se joignirent, s’entremêlèrent, formèrent une harmonie unique.

– Je t’aime aussi, répondit-elle, et elle ressentit la douleur délicieuse qu’apporte l’amour partagé.

Faucon ne partit pas en titubant. Il aurait bien aimé, mais sa maudite éducation le lui interdisait! Il sortit martialement du jardin où Sevoir enlaçait Bri de toutes ses forces, passa sous la porte et la ferma derrière lui sans les regarder.

Elizabeth était partie. Il ne l'avait pas suffisamment aimée pour qu'elle choisisse de rester, d'abandonner la carrière pour laquelle elle s'était donné tant de mal, les parents dont il avait aperçu fugitivement les visages radieux d'amour.

De bonnes raisons de retourner sur la Terre exotique, bien sûr, mais il ne s'en sentait pas moins terriblement déchiré.

Elle avait choisi un autre homme. Cette pensée lui faisait l'effet de l'eau de mer sur une plaie ouverte.

– Faucon...

Faucon sursauta, vit Luthan qui s'approchait sur le chemin menant au donjon.

– Je suis désolé, annonça le nouveau venu.

Faucon ne bougea pas.

– Tu avais vu cet avenir, n'est-ce pas ?

Sa voix ne sonnait pas comme elle aurait dû ; elle avait perdu sa mélodie, semblait cassante, friable.

– J'ai vu différents avenir à l'issue du Sursaut, répondit Luthan. Les deux jumelles s'en vont, les deux restent, Bri reste seule ici, Elizabeth reste seule ici...

Il eut un geste d'impuissance. Ces considérations n'intéressaient pas Faucon. Son esprit restait paralysé de souffrance.

– Dis-moi, s'exclama-t-il avec angoisse, une femme m'aimera-t-elle jamais pour ce que je suis autant que je l'aimerai !

Luthan se figea, et Faucon se rendit compte que son cri du cœur avait été lancé au mauvais moment près de la mauvaise personne. Il tourna lentement la tête vers le voyant : oui, il se trouvait bien dans cette étrange transe de vision et d'écoute du Chant où naissent les prophéties.

Faucon attendit, déchiré ; il n'avait pas la force de faire cesser ce qu'il avait mis en branle. Un espoir torturant le poussait à désirer une réponse, mais, si elle était négative, elle pourrait très bien le tuer. Qu'avait-il besoin de la vérité !

Luthan poussa un cri étranglé, tourna la tête à son tour vers Faucon. Ses yeux étaient deux lacs d'argent brillant !

– Vii, déclara-t-il. Vii. Tu rencontreras l'amour et elle t'aimera. Mais peut-être connaîtras-tu l'amertume finalement, car plus fort est l'amour, plus dure est la perte.

Il eut un rire vide de gaieté, effrayant, ses épaules se voûtèrent comme celles d'un vieillard.

– ... Et ce sera la même chose pour moi, ajouta-t-il.

Il reporta son attention sur le chemin du donjon.



Faucon se raidit, mit la main à son épée.

– Toi aussi, Koz ! s'écria Luthan dans un croassement disgracieux. Tu connaîtras ce genre d'amour amer...

Koz, grand, solide, sortit de l'ombre. Il avait un sourire proche du rictus.

– Merci pour rien, déclara-t-il.

Ces mots n'avaient guère de sens, et Faucon supposa qu'il s'agissait d'une expression de la Terre exotique. Une expression qu'il ne voulait plus jamais entendre !

– Alors, que s'est-il passé ? demanda Koz. Tout le monde a entendu le Sursaut.

– Bri est restée, le renseigna Luthan. Avec Sevoir Masif. Elizabeth est rentrée...

– ... chez elle, poursuivit Koz. Vers l'endroit qu'elle considère comme son « chez-elle », vers la vie qui est la sienne...

Un grondement bas jaillit de la gorge de Faucon. Il n'essaya pas de l'arrêter, il le laissa s'arracher de lui. Il bondit vers Koz qui l'étreignit avec force. Luthan aussi l'enserra d'un bras de fer. Faucon permit un moment aux deux hommes de partager son chagrin, puis il s'écarta.

Bri s'éveilla au son d'un ronflement. Sevoir s'étalait dans leur lit – *leur* lit ? Il gardait Bri serrée contre lui, avait une main sur son sein.

Hum.

La mémoire revint à Bri avec une douleur horrible, comme un arrachement.

Elle ne retournerait jamais sur Terre. Elle se retrouverait coincée ici à Lladrana, sur Amée. Une petite voix paniquée se fit entendre au fond de son esprit.

Elle sentait déjà la différence en elle, en la Bri d'après Sursaut. Le Chant de la Terre s'était irrémédiablement éloigné, il n'en restait plus que la trace d'un baiser bienveillant ; le Chant d'Amée emplissait Bri désormais, la parcourait. Il était plus faible. Bri n'avait pas oublié sa mission : libérer la planète des Ténèbres, lui rendre sa force originelle !

Pour l'instant, elle tenait à s'assurer que les miroirs enchantés fonctionnaient bien. Elle se dégagea doucement de l'étreinte de Sevoir, alla sur la pointe des pieds jusqu'à la porte, puis descendit un étage pour se rendre à son « bureau ». Elle ouvrit un tiroir et sortit son miroir magique de l'étui que Koz avait fabriqué pour lui.

Il était tout noir. Elle le garda un moment en main, elle n'osait pas vraiment. Allait-elle préférer l'espoir à sa réalisation ?

– Abracadabra, chuchota-t-elle.

Le salon d'Elizabeth baignait dans la lumière de la verrière au-dessus. Ah, il était plus tard que Bri n'aurait cru... Elle changea l'angle du miroir et vit l'entremêlement de corps nus sur le plancher. Elle retint le son étranglé qui voulait sortir de sa gorge. Cassidy recouvrait la majeure partie d'Elizabeth !

Son dos et ses fesses (puisque c'était tout ce qu'elle voyait) paraissaient bien faits, musclés à

souhait. Il semblait avoir perdu du poids récemment. Cela lui allait bien...

Bon, elle n'allait pas jouer les voyeuses ! Elle déposa le miroir sur le bureau. Manifestement il fonctionnait bien, assurait au moins la vision de son côté. Bri se rendit compte à ce moment qu'elle aussi était nue. Eh bien, la conversation aurait sans doute été un peu contrainte...

– Fin de session, déclara-t-elle.

Ses jambes la trahirent et elle dut s'asseoir sur la chaise la plus proche dont le velours caressa son derrière dénudé ! Elle pensa aux *années* qu'il lui aurait fallu au Colorado pour pouvoir s'offrir des meubles artisanaux de la plus fine qualité...Un si beau velours ! Gris, c'était la couleur de Sevoir. Elle sourit.

Elle caressa le plateau du bureau, en apprécia du bout des doigts la délicate marqueterie. Oh oui, le prix d'une telle merveille au Colorado devait être effarant!

Les marques sur son poignet attirèrent son attention. Les couleurs en étaient plus brillantes désormais : le caducée d'Elizabeth, l'écu de Zérès, un peu plus terne, le bâton de jade d'Alexa, le volaran de Calli, le livre de Marian.

Bri ferait ajouter le marteau de sculpteur de Sevoir.

Encore une chose.

Elizabeth et elle avaient souhaité un miroir magique chez leurs parents. Bossgond en avait déposé un chez Elizabeth, à faire déménager plus tard. Et leurs parents avaient été là-bas au cours du Sursaut – quel bonheur ç'avait été de les revoir!

Donc ils avaient certainement ramené chez eux ce deuxième miroir.

Comment activer la liaison avec celui-ci ? Bri ne se rappelait pas la formule...« Sésame, ouvre-toi », « Alakazam », « Miroir sur le mur, qui a beauté parfaite et pure » ? Ils avaient plaisanté là-dessus, toutes ces possibilités avaient été évoquées...Bri fouilla dans le tiroir à la recherche du bout de papier que Koz lui avait laissé, et le défroissa. Il y avait écrit dessus : « Rire ».

Rire ? Quelle idée !

Elle n'avait aucune envie de rire ! Bri poussa un juron étouffé. Ensuite elle essaya de se rappeler quelque chose de drôle en touchant le miroir. Oui, il y avait cette surprise qu'elle avait ressentie au cours du trajet en carrosse dans les airs, quand elle avait vu Elizabeth installée sur son volaran, les cheveux et les vêtements fouettés par le vent, le visage jubilant, hurlant de rire !

Bri rit elle aussi.

Le miroir lui montra le salon plein de livres où ils avaient tous fêté l'anniversaire de son père, il y avait si longtemps semblait-il, cette nuit où on les avait appelées à Lladrana...

La pièce était vide. D'après la vue qu'offrait le miroir, Bri conclut que ses parents l'avaient pendu au-dessus de la cheminée, à la meilleure place.

Les larmes coulaient sur son visage. Si on était un jour de semaine (le cas le plus probable), ses parents étaient déjà partis au travail. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge sur Lladrana, fit un calcul rapide. Il était sept heures et demie sur Terre. Elle les avait ratés de peu.

Comme elle aurait aimé être là quand Elizabeth avait tout raconté !

Mais, tout de même, elle se sentait mieux. Elle pourrait entrer en communication avec la

Terre...

Bri entendit une petite toux dans son esprit.

*Je suis dans l'impasse, annonça Nuaré. Tu viens me voir?*

Bonne idée. Bri s'habilla rapidement, se précipita en bas et ouvrit la porte. Nuaré était en train de se lisser les plumes.

– Tu es magnifique au soleil ! la complimenta-t-elle.

Sans conteste.

Puis Nuaré ouvrit grand les ailes. Bri se jeta sur le grand oiseau dont les ailes l'enveloppèrent affectueusement.

*Je me réjouis que tu sois restée, lui dit le roc. J'aurais eu de la peine sinon !*

– Merci..., balbutia Bri avant de fondre en larmes.

Elle se rendit compte au bout de quelques minutes que le fin duvet sur la poitrine de Nuaré, mouillé, collait à son visage et lui chatouillait le nez. Elle renifla.

– Bri, Bri ! Bridgid Elizabeth !

Le cri effrayant de Sevoir bouscula la tranquillité de l'impasse. Puis :

– Non, elle n'est pas partie ! Elle est restée avec moi, ce n'était qu'un cauchemar...

Sevoir déboucha tout nu dans la rue, arracha Bri à l'étreinte de Nuaré, la souleva pour planter un baiser solide sur ses lèvres. Il la garda contre lui d'un seul bras et, d'une main un peu tremblante, écarta les cheveux de Bri de son visage.

– Oh, tu es là, avec moi ! Tout près de moi !

– Vii, répondit simplement Bri, très émue. C'était bon de sentir ses bras autour d'elle, cela mettait fin à l'anxiété qui traînait en arrière-plan dans son esprit.

*Vii, elle a choisi Amée, commenta Nuaré avec une pointe d'arrogance.*

– On se donne en spectacle, fit remarquer Bri.

– Je m'en moque, grommela Sevoir, la bouche dans ses cheveux.

Mais il ramena tout de même Bri à l'intérieur et fit claquer la porte d'entrée en lui donnant une poussée magique.

– Je t'aime, dit-il à Bri.

– Je t'aime, moi aussi...

Il revint près d'elle avec la petite boîte qui contenait le joli poignard. Elle sentit sa gorge se serrer. Il y avait trop de décisions importantes qui donnaient lieu à trop d'émotions bouleversantes. Ou l'inverse... Et voilà que son esprit babillait pour éviter de penser.

Sevoir appuya une main robuste sur l'épaule de Bri qui céda sans guère de résistance et se retrouva assise sur le lit.

– Je t'en prie, je t'en supplie, soyons *cœurs de chain*...

Bri détourna le regard de la boîte ouverte et de la lame à l'intérieur. Sa respiration s'était accélérée.

– C’est du sérieux, n’est-ce pas ? Le lien si-je-meurs-tu-meurs ?

Sevair s’assit près d’elle, prit dans sa main ferme la main tremblante de Bri.

– Vii, confirma-t-il.

Elle croisa son regard tout aussi ferme et déterminé.

– Je ne suis pas sûre de pouvoir...

Elle haletait maintenant, tout lui échappait. Il lui toucha doucement la poitrine.

– Respire moins vite. Le rituel ne fait pas mal, je t’assure.

– J’ai lu l’histoire du lien par le sang dans le Livre de la Tradition de Marian, et Calli parle dans le sien du *cœur de chain*. Je ne crois pas en être capable !

– Tu es capable de tout ce que tu veux.

Bri lui jeta un coup d’œil. Il avait pleine confiance en elle aussi bien qu’en lui. Eh bien...

– Tu as accueilli le Grand Chant en toi et as appris aux autres – à moi ! – à faire de même.

– Mais enfin, tu n’as jamais été malade !

Un sourire éclatant brisa la solennité qui marquait le visage de Sevair.

– Pendant que nous faisons l’amour! précisa-t-il.

– Oh...

Bri préférait qu’il ne soit plus aussi sérieux. Elle se mordit la lèvre.

– Regarde ! lui dit Sevair.

Il mit une main sur son cœur et ferma les yeux. Quand il retira la main de sa poitrine, une bulle l’accompagnait.

Bri la regarda, bouche bée. Il avait dû s’entraîner pour arriver à ce résultat ! Il ne s’agissait pas d’une bulle transparente comme une bulle de savon, mais d’une sphère parfaite qui ressemblait à... de la pierre finement travaillée, des couches innombrables de pierre en sphères concentriques indépendantes les unes des autres. Cela lui rappelait des objets un peu similaires qu’elle avait pu voir dans les boutiques de souvenirs du quartier chinois de Denver, sur un monde déjà si lointain. Mais la version lladranienne était tellement plus raffinée ! Bri retrouva enfin sa langue.

– Eh bien..., prononça-t-elle.

Sevair regardait son œuvre avec un soupçon de mécontentement :

– Il y a un défaut ici...

– Non ! s’écria Bri. Ne prends pas devant moi le risque d’abîmer cette merveille. Je me réjouis que désormais tu te sentes en communion avec l’Univers, je n’ai pas besoin d’autre preuve !

Il eut un petit rire, laissa la sphère retourner en son sein et fixa son regard sur Bri.

– C’est toi qui nous as montré à tous comment faire, comment représenter dans une sphère notre Chant accordé à celui de l’univers... Comment pourrais-je faire autrement que t’aimer!

Il lui présenta de nouveau la boîte avec sa dague.

– S’il te plaît, pourrais-tu écarter cet objet de ma vue ? Cela me rend par trop nerveuse...

– Je m’en rends compte. Considérons les choses rationnellement, proposa-t-il.

– Hum.

– Je t’aime, répéta-t-il en posant un baiser appuyé sur ses lèvres.

Puis il attendit la réponse de Bri, un monde de patience dans le regard.

– Je t’aime, admit Bri.

– Bien. Tu es restée ici sur Amée, sur Lladrana, tu m’es revenue après le Sursaut.

La voix de Sevair était *dense* de satisfaction, de fierté.

– Exact.

– Je veux vivre près de toi, dans cette tour splendide.

Bri considéra Sevair. Il semblait entièrement sincère ; son Chant vibrait de sincérité.

– D’accord...

– Et toi, veux-tu que je vive près de toi ?

– Vii, répondit Bri sans la moindre hésitation.

Sevair serra Bri contre lui, fort.

– Voyons... Nous avons établi les faits suivants : nous nous aimons, nous souhaitons vivre ensemble. Nos Chants n’en font déjà plus qu’un, ils ont tissé leur lien...

– Cela devrait suffire, l’interrompit Bri. De vivre ensemble, de nous aimer. Cela suffit sûrement pour l’instant!

– Moi je veux aller jusqu’au bout, objecta Sevair.

Mais Bri s’agitait, faisait de petits gestes désordonnés.

– Ce lien du sang, des esprits, du cœur, de l’âme... Pour moi c’est trop. Nous n’avons pas ça sur Terre !

– Peut-être te faut-il encore un peu de temps, reconnut Sevair d’un ton indulgent.

– Peut-être...

Il lui donna un baiser plein de tendresse.

– Laisse-moi m’occuper de tout, proposa-t-il.

Bri sentit l’irritation s’insinuer en elle.

– Tu crois me connaître mieux que je me connais moi-même !

– Vii, c’est le cas, confirma Sevair.

Il donna un profond baiser à Bri, jusqu’à ce qu’elle se sente fondre dans ses bras. Puis il s’écarta.

– Je dois partir travailler, annonça-t-il. Je me charge de tout. Tu n’auras qu’à te montrer à la cérémonie.

– Quand cela?

– Quand tu seras prête. Tu auras une semaine ou deux pour te faire à l’idée, ajouta-t-il en souriant. Et je m’assurerai que les autres Exotiques te fassent venir!

– Je ne suis pas sûre d’aimer ça.

Il haussa un sourcil.

– Si tu préfères t’occuper des préparatifs...

Bri croisa les bras, leva la tête d’un air de défi.

– Je ne suis pas sûre, je t’ai dit!

Il l’embrassa rapidement sur le menton.

– Moi si, affirma-t-il.

Puis il lui tapota la poitrine de l’index.

– ... Et toi aussi, là-dedans...

Sur quoi il sortit.

*Bon sang, qu'est-ce que j'ai fait ?*

Bri avait réussi à garder un sourire joyeux pendant toutes ses consultations de l'après-midi à Castleton, et avait dispensé son cours dans la « maison des guérisseuses » où il y avait davantage de place.

Les gens venus suivre le « séminaire » Comment Accorder votre Chant à la Musique des Sphères – quelle annonce cela aurait fait sur Terre ! – avaient été transportés d'enthousiasme.

Tout le monde était au courant pour le Sursaut et son résultat : Elizabeth était partie, Bri était restée. Elle avait reçu de nombreux témoignages de reconnaissance émue.

Et les Exotiques lui avaient fait passer un mot pour dire qu'il y aurait la nuit suivante une Réunion entre Filles dans la suite réservée à Calli au Château... Ordre du jour : l'avenir de Lladrana, les hommes. Pour la première partie, il serait question de la campagne prévue contre l'antre des Ténèbres, des moyens de défaire le nœud maléfique.

Tout arrivait à la fois. Bri voulait s'enfuir, mais où aller? Elle se retrouvait bel et bien coincée dans une dimension parallèle !

Elle s'agenouilla par terre dans l'entrée, baissa la tête jusqu'à toucher le sol du front. Elle adoptait cette posture en cas de stress intense.

Cela avait paru la chose à faire sur le moment, de rester à Lladrana, mais elle en devenait de moins en moins sûre, jusqu'à ne plus savoir ce qui lui avait fait prendre cette décision !

Elle avait suivi son cœur, son intuition viscérale, ce que lui disait son fichu Chant. Mais tout cela s'évanouissait comme fumée à présent. Maintenant c'était sa tête qui lui disait qu'elle avait eu raison, tandis que son idée viscérale était de s'enfuir. Fuir le plus loin possible !

Elle entendit la porte s'ouvrir et se refermer. Le Chant de Sevoir l'enveloppa. Solide, calme, comme toujours. Elle lui en voulait. Qu'avait-il fait à Bri, à sa fameuse indépendance d'esprit?

– Ah, je me doutais que cela risquait de se produire, commenta tranquillement Sevoir.

Quelle assurance! Solide, calme, *sûr de lui*, zut !

Il mit ses grandes mains autour de la taille de Bri et la souleva.

– Bri, ma bien-aimée.

Bri fit la grimace.

– Tu n'es pas piégée ici ! Tu peux aller où tu veux, Nuaré ira où tu lui demandes.

– Mais voyons, bien sûr ! Je peux aller où je veux dans un monde dont je ne sais rien...

Sevoir gardait Bri en l'air. Elle ne voulait pas croiser son regard.

Il la transporta jusque dans le boudoir, la déposa par terre. Elle le vit ouvrir un coffre mural dissimulé par les panneaux de bois et dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence.

Il en sortit une bourse de cuir bien remplie qu'il vida sur la table : de l'or, de l'argent, des bijoux...

– Avec ceci tu aurais de quoi vivre largement toute ton existence, n'importe où sur Amée. De

quoi fuir et vivre à l'aise...

Bri crispa les lèvres. L'expression de Sevoir était, comme toujours, sérieuse.

– Merci! dit-elle sèchement.

– Je pensais que tu te sentirais mieux...

Elle appuya une main sur son cœur.

– J'ai abandonné tout ce que je connaissais, annonça-t-elle. Tout ce que j'avais été jusqu'alors!

Elle commençait à peine à le comprendre *vraiment*, à voir toutes les conséquences. Il n'y avait même pas de crème glacée ici, lui semblait-il.

– Nous avons besoin de toi, insista Sevoir.

Il reposa la bourse sur la table, prit les mains de Bri.

– *Moi*, j'ai besoin de toi. Je te chérirai de toute mon âme !

Bri sentit sa respiration ralentir; l'attaque de panique s'éloignait.

– Je t'aime, répéta Sevoir.

– Je t'aime moi aussi.

Il était si solide, un vrai pilier! Il l'aiderait à passer ce cap si seulement elle le laissait faire.

Elle ne pouvait plus s'enfuir comme elle avait toujours fait...et d'ailleurs n'y tenait pas. Maintenant il allait lui falloir s'abandonner, faire confiance ; à elle-même, à cet homme, à sa nouvelle vie.

– ... Mais j'ai l'impression que tout est allé trop vite, poursuivit-elle.

– Tu n'as guère eu le choix, approuva-t-il.

Ils se turent tous deux. Bri voulait l'entendre dire qu'il attendrait un peu pour son histoire de « cœur de chain ».

Mais il ne le fit pas.

Au cours des dix jours suivants, le Château et tout Castleton s'employèrent à apprendre aux plus de gens possibles à accorder leur Chant à la pulsation de l'univers. Ce n'était pas toujours facile, mais les Lladraniens accordaient une grande importance au Chant et étaient prêts à tout pour pouvoir vaincre la frinkose. Ils saisissaient assez vite le concept de la connexion avec la Musique des Sphères, et appréciaient l'idée que cela resserrait leurs liens avec Amée.

Ce soir-là, elle rentrait tranquillement chez elle, dans sa tour qui bientôt deviendrait aussi le chez-soi de Sevoir.

Elle décida sur un coup de tête de s'arrêter un moment au Nom de Nom. Sevoir devait déjà se trouver à la tour... Elle essaya de chasser de son esprit ce lien rituel, cette fusion des âmes qui se préparait entre eux deux, parce que la panique n'était jamais loin quand elle y pensait. Elle ne voulait pas s'enfuir. Enfin, pas vraiment.

Mais l'idée de se retrouver complètement engagée avec Sevoir, corps et âme, persistait à la



tracasser.

Alors, au lieu de fuir, elle s'en était pour l'instant remise au déni. Une attitude tellement plus positive face à une situation difficile ! Elle essayait de se convaincre qu'elle serait prête au moment du rituel, d'une manière ou d'une autre, et ça marchait. Parfois.

Des Chevaliers la virent entrer, leurs visages s'illuminèrent. Bri retint des larmes d'émotion. Elizabeth et ses parents ne cesseraient jamais de lui manquer, mais elle avait fini par trouver sa place...sur un monde différent.

Elle se dirigea vers le box réservé aux Exotiques; Faucon s'y trouvait, il buvait dans l'obscurité, le regard fixé sur elle. Oh, bon sang! Elle rassembla son courage avant de le rejoindre.

Il l'accueillit d'un air revêché. Elle se plaça à côté de lui. Il avait les yeux rouges, ses vêtements étaient froissés. Son Chant se traînait, bas, triste. Elle l'embrassa sur la joue. Il était mal rasé.

– Va-t'en, dit-il.

– Non. Je veux que nous restions bons amis.

– Te voir me fait mal...

Ces paroles étaient blessantes, aussi répondit-elle plus rudement qu'elle n'aurait voulu.

– Désolée, mais je ne te crois pas vraiment. Toi, plus encore que les autres, tu nous as toujours considérées comme différentes.

– C'est vrai, mais les souvenirs se brouillent...

Ses lèvres s'étirèrent en un sourire vide. Il se tapa la poitrine.

– Je ne peux m'empêcher d'espérer, expliqua-t-il. Tu es tout ce qu'il me reste d'elle...

– La place d'Elizabeth n'était pas à Lladrana, prononça Bri d'une voix de plus en plus tremblante. Trop de choses l'attendaient sur Terre, la carrière pour laquelle elle avait travaillé si dur et si longtemps, nos parents...

Faucon serra brièvement les doigts de Bri, puis détourna le regard.

– ... Et cet homme, compléta-t-il. Je crois qu'elle pensait encore à lui, quelquefois, quand nous étions ensemble. Ou peut-être essayait-elle de me faire prendre sa place...Elle n'en savait rien et moi non plus.

Il se leva brusquement, chancela un peu.

– Ne m'en veux pas, conclut-il. Je m'en vais.

Il la poussa jusqu'à ce qu'elle lui laisse à contrecœur le passage.

La douleur ne s'atténuait pas. Cela faisait bientôt deux semaines que Faucon prenait sur lui, mais rester au Château ou à Castleton n'aidait pas. Alexa lui avait interdit de combattre pour l'instant, elle avait pris sous ses ordres les Chevaliers de Faucon et leurs volarans.

Bri et Sevoir passaient davantage de temps au Château. Sevoir préparait deux cérémonies de *cœur de chain* conjointes, une pour Bri et lui, l'autre pour Alexa et Bastien ; Bri préférait ignorer ce fait. Elle travaillait maintenant en collaboration avec les guérisseurs du Château, et tout se

passait très bien.

Faucon avait installé ses quartiers dans une suite près de la salle en fer à cheval, et restait confiné là ou se cachait aux écuries. La présence des volarans lui faisait du bien.

Cette conversation avec Bri avait été la goutte d'eau, décida-t-il en atterrissant au Château. Il allait prendre quelques affaires et rentrer chez lui. Retrouver ses cousins pour s'exercer à la lutte, laisser les servantes de sa maisonnée le choyer, s'occuper des affaires de ces Patrons Pêcheurs insensibles.

*Moi aussi je suis triste.*

Fleurétoile s'approchait de lui en trotinant. C'était la première fois que Faucon comprenait nettement le langage équin et, en l'occurrence, il s'en serait bien passé. Il faillit s'écrouler sous le poids de l'émotion. Il serra les dents jusqu'à ce que le moment le plus dur soit passé. Tel était donc le secret du langage des volarans : les sentiments... Il descendit de sa monture et s'appuya contre elle, puis regarda le volaran d'Elizabeth en se forçant à cligner lentement les yeux face à la brise légère dans l'espoir qu'elle sécherait ses larmes.

Triste, avait dit Fleurétoile. Mais son cœur était *brisé*. On ne l'y reprendrait pas à se fier encore à une Exotique ! Trois l'avaient déjà rejeté avant l'Appel des jumelles; il aurait dû comprendre que le Chant ne lui réservait pas une de ces dames...

Et maintenant il souffrait d'une douleur pire que jamais. Fleurétoile courba la tête. Faucon fit deux pas, serra le cou du volaran dans ses bras et enfouit la tête dans son doux pelage. La brise finalement n'avait pas fait son travail...

– Tu devrais l'emmener avec toi, remarqua posément Bastien. Elle se morfond avec nous, même près de Calli, mais ta présence lui fait du bien.

Faucon ne demanda pas à Bastien comment il avait deviné ce qu'il comptait faire; il préférait ne pas y réfléchir. Les émotions de Fleurétoile le pénétrèrent, se mêlèrent aux siennes. Savoir qu'il n'était pas seul dans son malheur l'aidait. Cela lui paraissait complètement idiot mais n'en restait pas moins vrai.

– Je vois que ton esprit a développé de nouveaux canaux; tu peux désormais apprendre le langage des volarans, poursuivit Bastien.

Faucon s'en moquait. Il ne répondit pas.

– Vii, fais équipe avec Corolle-Accueillant-Le-Premier-Vent-Chaud-De-L'Eté. Vous apprendrez ensemble ce qui constitue une véritable relation entre un volaran et son cavalier. Crois-moi, ton étalon de combat t'en remerciera!

Faucon sentit Bastien bouger, l'entendit s'adresser avec douceur à Fleurétoile... Les sanglots mentaux déchirants du volaran s'apaisèrent. Tandis qu'elle se détendait au contact de Bastien, Faucon se sentit par ricochet plus serein. D'avoir partagé le chagrin de l'animal apaisait quelque peu le sien.

\*\*\*

Rainy baissa le regard sur Travys qui saignait de la tête, recroquevillé par terre près des piliers de la jetée.

Elle haletait et sa main tremblait si fort que la roche dans sa main tomba par terre.

Elle sentait son cœur battre à grands coups, de quoi lui donner mal à la tête. Elle se pencha en avant, les mains sur les cuisses, se força à prendre de plus longues inspirations, essaya de penser. Il voudrait sûrement se venger.

Il lui fallait partir, et tout de suite !

Personne ne prendrait sa défense contre Travys ; il avait de l'argent et une position de notable.

Elle n'était personne. Tout le monde se fichait de la voir mourir. Il pourrait la tuer et prétendre qu'il ne l'avait pas fait, ou bien cacher son corps. Elle n'était qu'une souillon après tout, qui parlait mal le lladranien et avait une drôle d'allure. Une sale métisse idiote.

Personne ne voudrait jamais la croire si elle révélait sa nature d'Exotique ! On savait que les Maréchaux les Appelaient dans leur Château.

On la battrait pour son imposture. De toute manière on la battrait pour avoir blessé Travys. Pire peut-être ! Elle examina l'homme devant elle. Il était tombé sous la jetée, caché dans l'ombre. Encore heureux. Elle voyait sa poitrine se soulever régulièrement.

Elle devait partir tout de suite, avant qu'il revienne à lui. Aucune raison de repasser par la taverne, rien ne lui appartenait là-bas, pas même le haillon qui lui servait de couverture.

C'était la fin d'après-midi, le soir venait. Il lui fallait bouger ! Elle se sentait attirée vers le nord ces temps-ci. Elle irait par là...

Personne ne la connaissait; on ne pourrait pas deviner la direction qu'elle avait prise, si même on y attachait la moindre importance.

Elle jeta un dernier regard à Travys et commença à longer la côte. Lui la suivrait, hélas : elle l'obsédait. Elle ignorait pourquoi. Mais cette fois il ne se contenterait pas de la tourmenter; il la tuerait !

Elle marcha longtemps, suivit la côte au plus près, et finit par tomber dans une espèce de transe où elle rêva de vaisseaux. Depuis qu'elle était arrivée dans ce monde, les navires l'obsédaient, plus encore qu'à l'époque où, sur Terre, elle avait travaillé dans l'entreprise familiale de construction navale de plaisance. Elle trébucha sur un rocher dans le sable et faillit tomber.

Son père et ses frères l'avaient tellement agacée avec leur attachement à la tradition et aux navires de bois ! Elle avait voulu explorer les nouvelles possibilités : essayer les bateaux à coques jumelles, oser les matériaux les plus modernes, ces nouveaux alliages légers, par exemple...

En quelques jours ses ambitions avaient été anéanties, détruites comme de l'écume projetée sur le rocher. Maintenant ses rêveries la portaient à imaginer un immense vaisseau tel qu'aucun pêcheur, Patron ou non, de ce monde, n'en avait jamais vu.

La fine bande de sable disparut, la côte devint rocailleuse. Rainy avança dans la mer, les pieds engourdis, jusqu'à se rendre compte que la marée montait. Elle dut lutter pour regagner la terre ferme.

L'odeur du pain frais l'envoûta. Pourtant elle n'avait pas de *zhiv* pour en acheter. Si elle

trouvait le boulanger et lui tendait la main avec une expression pitoyable sur le visage ? Elle n'aurait pas à se forcer ! Ces gens étaient comme tout le monde, elle pourrait sûrement trouver une âme charitable...

Elle prit une dernière inspiration d'air marin et suivit le chemin grossier qui menait à la ville. En une demi-heure elle en avait atteint le parc sur la place principale ; tout était presque désert, les gens se trouvaient chez eux, ils dînaient. Les quelques personnes qu'elle rencontra détournèrent le regard. Elle eut un sourire amer en se rappelant les nombreuses fois où elle avait fait de même sur Terre à la vue de mendiants.

Ses forces l'abandonnaient, comme toujours quand elle s'éloignait de la mer. Elle s'avança sur des jambes flageolantes. Elle aurait un peu plus chaud sur cette place entourée de bâtiments. En outre, dans les villes, il y avait souvent une fontaine à cet endroit. La proximité de l'eau atténuait sa faiblesse loin de la mer.

Elle se rendit compte qu'il y avait eu un marché ce jour-là. Elle trouva quelques légumes recouverts de terre, une branche de brocoli en train de surir, un croûton de pain trop cuit. Elle nettoya de son mieux ses trouvailles à la fontaine.

Ensuite elle repéra le meilleur coin pour y dormir, s'y blottit, mangea vite, affamée. Elle ne resterait là que quelques heures.

Elle somnolait quand le volaran la trouva.

Elle sentit un gentil souffle d'air chaud, une haleine très douce, une odeur qu'elle aurait juré avoir déjà sentie mais sans pouvoir se rappeler où.

L'image étincelante d'une fleur blanche à cinq pétales sur fond de ciel d'été lui envahit l'esprit.

*Je m'appelle Corolle-Accueillant-Le-Premier- Vent- Chaud-De-L'Etée*, déclara une voix posée.

Dans son esprit!

Rainy chassa les poussières qui lui souillaient les yeux, vit en face d'elle la tête d'un cheval. Toucha son museau velouté. Une grosse langue chaude lui caressa la main ; elle trouva ce contact réconfortant.

Elle avait entendu parler de ces chevaux ailés. La plupart des gens éprouvaient pour eux le plus grand respect. Mais elle avait vraiment du mal à en croire ses yeux !

– Qui ? croassa-t-elle à haute voix, et également en esprit.

Sa voix mentale était franchement moins laide.

*Corolle-Accueillant-Le- Premier- Vent- Chaud-De-L'Etée. Je serai TON volaran, Exotique de la Mer.*

Elle venait de l'appeler Exotique ! Cette créature l'avait reconnue pour ce qu'elle était. Rainy sentit son cœur battre à grands coups réguliers. Sa bouche était complètement sèche.

Et elle voyait dans les yeux de Corolle que ce cheval ailé connaissait les *autres*.

Enfin! Enfin son calvaire allait toucher à sa fin... L'espoir l'envahit. Elle arrivait tout juste à respirer. Les sanglots la secouaient comme une poupée de son. Recroquevillée, elle pleurait toutes les larmes de son corps.

Elle entendit un homme s'approcher à grands pas sur la place pavée ; les talons de ses bottes frappaient brutalement le sol. Il vit Corolle et lui cria dessus. Quelque chose chez lui alerta instinctivement Rainy ; c'était quelqu'un comme Travys ! Il prendrait plaisir à lui faire du mal, à la tuer. Il aimerait bien s'attaquer à un volaran isolé, peut-être...

*Monte sur moi !* exigea Corolle en lui adressant l'image d'une Rainy sautant gracieusement sur son dos.

Elle n'avait jamais fait d'équitation. Elle s'agrippa à la crinière de Corolle, essaya de s'appuyer sur ses pieds, entendit grogner le volaran. Elle n'était qu'à moitié installée quand sa monture s'éleva dans les airs. Son cri de terreur s'étouffa dans la chair bien réelle du cheval ailé.

*Oui !* cria Rainy en esprit. *Vole !*

Elle n'avait pas encore le courage de s'asseoir, aussi s'allongea-t-elle tant bien que mal sur le grand dos de la créature. Elle avait mal aux mains à force de serrer la crinière soyeuse du cheval qui volait bas, juste au-dessus du toit des maisons.

*Vers le nord*, demanda Rainy quand sa peur se fut suffisamment calmée pour laisser un peu de place à d'autres pensées.

*Le nord, c'est bien. Nous allons vers Faucon*, répondit Corolle.

Dès qu'elles eurent quitté la ville, Corolle prit la direction nord-est. La vision de Rainy devint floue, elle se mit à trembler de tous ses membres.

– Non ! cria-t-elle, mais il était déjà trop tard.

L'obscurité se jeta sur elle d'un seul coup.

Elle s'éveilla du sable plein la bouche et le recracha. Elle se trouvait sur une plage. Il n'y avait aucun volaran en vue, pas de ville, rien.

L'espoir engendrait son contraire en un cercle vicieux. Rainy essuya sur son bras son visage baigné de larmes. Elle avait rêvé tout cela, évidemment.

Bri rêvait d'une femme qui courait, effrayée, blessée. Elle s'éveilla en frissonnant et laissa son cœur ralentir. Sevoir était étendu à côté d'elle, bien chaud, la respiration régulière. Il n'était pas tard, mais ils avaient eu une dure journée, et puis elle avait commencé à prendre le rythme de Sevoir et à se lever à l'aube...

Elle posa une main sur le dos de Sevoir. Oui, leur connexion devenait plus solide : leurs Chants fusionnaient, sans aucun doute.

Cela faisait deux jours qu'elle n'avait pas eu de crise d'angoisse, mais elle avait fait comme si elle se trouvait simplement aux antipodes de Denver, et non irrémédiablement hors de la Terre. Pour l'instant elle pensait avoir dupé son « enfant intérieur », comme disaient les psychologues. Enfin, peut-être.

Sevoir roula dans le lit dans sa direction, la saisit, la serra dans ses bras robustes. Son odeur, sa chaleur, son Chant, tout son corps transpirait l'excitation sexuelle, et Bri s'en retrouva elle aussi excitée.

Elle toucha à son tour Sevoir, le caressa. Il gémit dans son sommeil, comme s'il reconnaissait son pouvoir, et cela plut à Bri. Ils seraient des égaux, se dit-elle. Lladrana et Sevoir ne parviendraient pas à l'assimiler, elle pourrait toujours faire ce qu'elle voulait.

Il s'éveilla complètement, commença à caresser sérieusement Bri. Elle s'abandonna aux exigences de son corps.

– Devenons *cœur de chain*, chuchota-t-il à voix basse, sensuellement, en la pénétrant.

Elle laissa la passion l'emporter, laissa son Chant s'élever en une haute spirale et se joindre à celui de Sevoir, et espéra que l'angoisse ne reviendrait pas la visiter.

Faucon se complaisait cette nuit-là dans la délectation morose, au sommet de son château. Il entendit l'appel mental d'un volaran. Il comprenait de mieux en mieux ses montures depuis deux jours.

*Viens, Faucon. Tu dois venir tout de suite!*

C'était Fleurétoile, le volaran d'Elizabeth. Non! Elizabeth était partie, donc l'animal n'avait pas d'humain avec qui faire équipe.

*A l'aide, Faucon !* cria le cheval ailé, et Faucon le comprit parfaitement.

Il soupira, et cela ressemblait davantage à un grognement. Il avait mal jusque dans les os, comme si sa douleur sentimentale affectait tout son corps. Mais enfin il était toujours Son Altesse Faucon Creusse, noble, maître de moult domaines, responsable d'une foule de gens...et de volarans. Il ne pouvait ignorer un appel à l'aide !

Il sortit de la tour sur le chemin de ronde. Dans la nuit noire il ne voyait que l'écume des vagues se brisant au loin sur des rochers. Il lui fallait descendre.

En allant vers la cour du château, il remarqua que ses domestiques le regardaient toujours avec

inquiétude et compassion, et cela l'agaça. Il aurait voulu qu'ils le laissent tranquille. A la porte, son nouveau valet lui tendit une cape de vol légère. Faucon la lui prit des mains sans ralentir le pas et la fit voler autour de ses épaules d'un seul mouvement tandis que les portiers lui ouvraient le passage. Broullard ne l'aurait pas laissé aussi longtemps dans cet état; il ne se serait pas tu devant la détresse de Faucon ! Mais Broullard était parti lui aussi. Deuil sur deuil...

En bas, Fleurétoile faisait impatiemment les cent pas. Ce n'était sans doute raisonnable ni pour l'un ni pour l'autre de voler dans un tel état de nerfs, mais Faucon n'avait pas envie d'essayer d'apaiser le volaran avant de partir. Comment pouvait-il espérer y arriver, d'ailleurs, plongé dans sa propre douleur?

Le cheval ailé s'arrêta devant Faucon près des escaliers de pierre menant à l'entrée.

*Partons tout de suite !*

Il bondit sur la monture et elle s'éleva très vite. Le chagrin s'effaça un instant devant la pure terreur tandis que ses mains cherchaient aveuglément des rênes, un simple harnais, *n'importe quoi*. Mais non, aucun harnachement. Faucon plongea ses mains dans la douce crinière de Fleurétoile, s'accrocha de toutes ses forces et pria. Il n'avait jamais monté de volaran à cru depuis...Jamais, tout court.

Ils ne montèrent pas très haut et Fleurétoile ne lui demanda pas de Chanter avec elle pour la Distance Magique, donc ils ne devaient pas aller très loin. Ils suivirent la côte vers le sud ; les petites criques sableuses aux dunes douces nichées entre des pointes rocheuses laissèrent bientôt place à des plages plus longues, des dunes plus amples. S'ils continuaient plein sud, ils devraient bientôt survoler la pleine mer, et, à cru, Faucon n'y tenait vraiment pas. Il se pencha sur la crinière de sa monture pour mieux faire corps avec elle.

La lune s'était levée, pleine, ronde, brillante, encore basse. C'était magnifique, mais cette vision rappela à Faucon qu'Elizabeth et lui avaient fait l'amour lors de la dernière pleine lune. Il sentit la colère l'envahir : pourquoi n'arrivait-il à penser à rien d'autre que ces moments avec Elizabeth, à sa perte ? Il était temps pour lui d'oublier le Chant de cette femme, de le rendre au passé auquel il appartenait. Il devait vivre sa vie et se tourner de nouveau vers l'avenir.

Ensuite ils furent au-dessus de la mer et Faucon s'employa durant de longues minutes à Chanter des prières.

Enfin Fleurétoile atterrit avec douceur. Faucon vit une silhouette s'avancer vers eux, et son Chant l'abasourdit.

Une Exotique ! Comment était-ce possible ? Faucon eut un cri étranglé. Il connaissait bien toutes les Exotiques, et cette femme émaciée n'était aucune d'entre elles. Elle avançait lentement vers Fleurétoile et lui, tête baissée ; elle ne semblait pas s'être rendu compte de leur présence. On aurait dit que chacun de ses pas lui coûtait.

Tout en lui parut se crispier quand il comprit qu'elle ne lui apporterait que des soucis et lui compliquerait la vie. Par le Grand Chant, il commençait à en avoir assez des Exotiques !

Elle s'arrêta non loin d'eux, leva la tête. Faucon vit que sa peau présentait des taches sombres ; peut-être avait-elle tenté de dissimuler son teint clair...avec de la saleté sans doute. Ses cheveux lui arrivaient aux épaules ; dans cette lumière ils paraissaient d'un noir mat. Faucon ne pouvait

dire s'ils se révéleraient, comme ceux des autres Exotiques, d'une étonnante nuance inconnue sur Lladrana.

Il resta assis bien droit sur son volaran.

– Salutations, fit-il.

Elle ne réagit pas.

*Laisse-moi aller près d'elle, suggéra Fleurétoile. Elle m'a vue, je l'ai trouvée plus tôt dans la nuit. Cela fait des mois qu'elle se trouve sur Lladrana !*

Il n'y avait qu'une explication possible.

– Les Patrons Pêcheurs n'ont finalement pas échoué dans leur Appel, chuchota Faucon.

Il descendit en soupirant de sa monture.

*Exact, approuva Fleurétoile.*

Faucon la vit trotter et s'arrêter près de la femme. Puis le volaran tendit le cou et ouvrit les ailes comme pour les proposer à l'admiration d'une foule. Il fallait une force de caractère extraordinaire pour résister à la douce et impérieuse beauté de ces créatures ! La femme tendit la main, mais il lui fallait encore s'approcher d'un ou deux pas de Faucon pour pouvoir toucher Fleurétoile.

*Viens la chercher. Elle est faible, elle a du mal à marcher. Il faut l'emmener au Château des Maréchaux.*

– Je pourrais peut-être les appeler et leur dire de passer la prendre, proposa Faucon à voix basse.

Il était sûr que le vent porterait ses paroles jusqu'au volaran à l'ouïe fine.

Fleurétoile renifla et tapa du sabot. La femme, effrayée, tituba en arrière. Le volaran la calma d'un doux bruit de gorge.

*Viens, enfin ! Il va bientôt pleuvoir et on ne trouve pas de ville à proximité.*

– Gentiane n'est qu'à quelques kilomètres, objecta Faucon.

L'Exotique venait sûrement de là.

*Elle ne pourra pas marcher aussi loin.*

Faucon était bien obligé de le reconnaître : la femme tenait à peine debout.

*Tu ne t'étonnes pas de sa présence ?*

– Pas suffisamment pour m'occuper encore d'une Exotique !

Fleurétoile parut se crispier.

*J'entends l'alarme au Château, signala-t-elle.*

Faucon sentit sa poitrine se serrer. Bon sang, de quel droit se trouvait-il si loin de l'action, à dorloter son chagrin ? Les Lladraniens devaient toujours combattre et vaincre les Ténèbres ! C'était à cela qu'il devait consacrer ses forces...

*Les Maréchaux et les Chevaliers sont occupés, affirma Fleurétoile. Tu te trouves ici pour elle.*

Faucon grommela mais se mit en route vers la femme et le volaran. Une fois près d'elles, il



s'inclina brièvement devant l'Exotique. Il se sentait évidemment attiré par elle mais ignora sa réaction instinctive. Pour une fois, enfin, il ne se demandait pas comment faire pour la charmer et l'impressionner!

– Salutations, répéta-t-il d'un ton brusque.

Elle lui jeta un regard de biais sans tourner la tête.

– Nous devrions partir d'ici, il va bientôt pleuvoir, indiqua-t-il. Savez-vous monter les volarans ?

Elle continua à caresser le flanc soyeux de Fleurétoile sans répondre.

Un peu plus loin il y avait une pointe rocheuse et un chemin y montait en s'éloignant de la côte, un chemin d'abord facile mais qui devenait rapidement escarpé.

– Ttho, finit par répondre l'Exotique inconnue d'une voix rauque qui excita Faucon malgré lui.

Bon sang, il n'avait pas besoin de ça !

– Je ne monte pas à cheval, précisa-t-elle.

Elle avait un accent curieux. Toutes les Exotiques avaient des accents différents, mais similaires. Celle-là parlait vraiment différemment; Faucon se rappela la manière dont la Prêtresse du Chant articulait la langue des Exotiques : avec le même genre de mélodie dans les mots...

Par le Grand Chant !

En voyant cette femme de plus près, Faucon se rendit compte que de toute évidence elle n'avait pas été bien traitée jusqu'à maintenant, pas comme toutes les autres Exotiques. Elle avait la joue tuméfiée et il voyait des croissants sombres sous ses ongles...Du sang?

Il ne voulait pas avoir à y penser. Il se contraignit à sourire à la femme et s'inclina de nouveau, un peu plus poliment cette fois.

Les yeux de l'Exotique avaient une lueur sombre dans la nuit, mais ils ne semblaient ni bruns ni noirs. En tout cas ils étaient bien creux et cernés !

Il prit le bras de la femme et la mena vers l'intérieur des terres.

– Ttho ! s'écria-t-elle en se dégageant brusquement. Pas maintenant. Je me sens toujours mal...

Son accent n'était pas le même que celui des autres Exotiques, mais en plus ses mots lladraniens portaient la rudesse du parler grossier des pêcheurs du sud.

Faucon s'impacienta.

– Nous devons partir, insista-t-il. J'ai à faire ailleurs et il va pleuvoir.

Il lui saisit de nouveau le bras et la traîna sur le chemin.

Elle se plia soudain en deux et se prit le ventre en criant. Elle essaya de porter un coup à Faucon de son bras libre, mais n'arriva pas à grand-chose dans son état de faiblesse, d'émaciation, de malaise...

*Cela lui fait mal de s'éloigner de la mer*, expliqua Fleurétoile en piétinant nerveusement le sable de la plage.

Faucon regarda le volaran avec incrédulité.

La femme détourna la tête et eut un spasme de nausée. Elle n'avait pas grand-chose à vomir.

Le volaran leva la tête, croisa le regard de Faucon.

*Cela lui fait mal de s'éloigner de la mer !* répéta-t-il.

Faucon, uniquement pour prouver à Fleurétoile qu'elle se trompait, ramena l'Exotique vers les vagues de la marée descendante. Elle se détendit tout de suite.

– Merci...

Elle avait parlé à voix si basse que Faucon ne sut pas trop s'il l'avait entendue réellement ou dans son esprit.

Elle était vraiment pitoyable, dénuée de la force, du Pouvoir étincelant, de l'assurance que manifestaient toutes les autres Exotiques. Faucon serra les dents. Bon sang, pourquoi était-ce à *lui* de s'occuper de cette pauvre femme ?

*Parce que tu as des domaines près de la mer,* suggéra Fleurétoile.

Formidable. Faucon prit une grande respiration qui lui fit prendre conscience de l'odeur de l'Exotique. Oui, elle avait une odeur, pas désagréable, mais...curieuse. Elle sentait l'eau de mer, la femme, l'Exotique. Faucon relâcha sa prise sur elle. Elle était malade, c'était certain. La frinkose ? Cette idée lui coupa le souffle.

*Les Ténèbres ne l'ont pas touchée,* assura Fleurétoile.

Faucon regarda avec insistance le volaran qui fit un pas de côté.

*Je le saurais. Nous l'avons tous su quand Bri avait le mal des Chevaliers.*

– Mmm, fit Faucon, dubitatif.

La femme près de lui gémit et se mit à frissonner. Elle n'avait pas grand-chose sur les os, ni en chair ni en vêtements. Il voyait même l'ombre de ses côtes par les déchirures de sa chemise. Dans quel état se trouvait-elle !

– Par le Chant! s'exclama Faucon.

L'Exotique sursauta, prit une inspiration brusque et tenta de le frapper, peut-être à l'œil. Il détourna la tête ; elle lui toucha l'oreille. C'était douloureux. Elle voulut lui porter un autre coup.

– Ça suffit!

Elle ne l'écouta pas, lui griffa la joue de ses ongles courts, brisés, encroûtés du Chant savait quoi. Il la fit pivoter face à lui, lui coinça les deux bras.

– Allons, dit-il d'une voix apaisante.

Il essayait de cacher son exaspération. Il lui fallait surveiller son propre Chant, ne pas lui faire peur. Il ne l'avait pas abordée comme il fallait, elle était malade et effrayée ! Et d'abord, par la noirceur des Ténèbres, qu'est-ce qui l'avait mise dans un tel état?

Les Patrons Pêcheurs avaient bâclé leur fameux Appel au cours du solstice d'hiver, mais ne s'étaient pas rendu compte qu'ils étaient parvenus à faire venir une Exotique sur Lladrana.

Quand Faucon avait entendu parler de cet Appel hors procédure, il aurait dû organiser des missions de recherche autour du Marché des Patrons Pêcheurs ! Il n'y avait pas pensé. Personne n'y avait pensé; tout le monde avait pris pour argent comptant la déclaration d'échec des Patrons

Pêcheurs.

Quelle accumulation navrante d'erreurs, de bévues !

La femme resta tranquille un moment, puis se tortilla sous la poigne de Faucon. Elle le frappa du pied, mais il portait des bottes épaisses qui amortirent les faibles coups.

Il la libéra. Elle s'écarta en titubant, sans le regarder, évitant même Fleurétoile.

Il la suivit.

– Je m'appelle Faucon Creusse. Je suis un noble Chevalier.

Elle ne dit rien, s'éloigna un peu plus. Ses gestes étaient gauches, elle ne possédait rien de la grâce commune à toutes les Exotiques.

– Je veux vous aider, insista-t-il.

Elle persista à s'écarter de lui.

*Vous mentez.*

Faucon sursauta de l'avoir entendue en esprit.

– Vous mentez tous! ajouta la femme à haute voix.

Il se concentra sur le Chant de cette étrangère. Là, oui, il entendait de la force, du Pouvoir...des rythmes évocateurs du ressac marin. Mais sa mélodie était incomplète, ou bien il y avait dedans des notes si étouffées qu'il ne pouvait les entendre. Il sentit son cœur se serrer pour elle. Ah, c'était toujours au cœur qu'elles le touchaient, malheur!

Il continua à la suivre, furieux contre son devoir :

– Je me dois de vous aider. Je vous dis la vérité. Je ne m'en irai pas, *Exotique*.

Elle poussa un cri aigu, serra ses bras croisés sur sa poitrine et se remit en route de son pas lamentable.

– Vous allez me tuer! Vous êtes comme tous les autres qui me détestent et veulent me tuer...

Faucon s'arrêta. Oui, sans aucun doute, une Exotique. Donc certains hommes éprouveraient pour elle une répulsion viscérale, pendant de l'attraction viscérale que lui ressentait pour ces femmes. Il n'y avait pas beaucoup réfléchi : Luthan, le seul qu'il connaissait à souffrir de cette disgrâce, était l'homme le plus respectable de toute Amée !

Il sentit la colère l'envahir en se rappelant les ecchymoses sur le visage de cette femme. Elle n'avait sûrement pas mérité cela ! Il la rejoignit facilement, mit les mains dans ses poches, accorda son pas au sien. Il était à sa droite, la mer à leur gauche. Comme toutes les Exotiques, elle était plus petite que lui. Dans quel état se retrouvait-elle ! Elle n'avait plus que la peau sur les os.

– Je m'appelle Faucon Creusse, je suis Chevalier, répéta-t-il d'une voix plus douce.

Il désigna Fleurétoile qui broutait les quelques herbes éparses à côté.

– Ne savez-vous rien des Chevaliers ?

– Pas grand-chose.

– Vous êtes arrivée l'hiver dernier, appelée par les Patrons Pêcheurs, expliqua Faucon. Ils ne voulaient pas déboursier le zhiv qu'auraient réclamé les Maréchaux pour vous faire traverser

correctement le couloir transdimensionnel. Ils ont cru avoir échoué et n'en ont parlé à personne...

La femme marchait sans rien dire, mais Faucon sentait qu'elle l'écoutait.

– J'ai raison, non? insista-t-il. Depuis combien de temps êtes-vous ici? Comment vous êtes-vous retrouvée à Lladrana ?

Elle fit la grimace. Faucon eut un soupir résigné.

– Nous marchons vers le nord. Dites-moi où vous voulez aller au juste et je vous y mènerai.

Elle courba les doigts, lui présenta ses mains comme des griffes. Faucon s'écarta un peu, lui laissa davantage d'espace pour qu'elle se sente moins menacée. Ils marchèrent quelques instants en silence. Elle lui jetait des regards de biais sous son casque de cheveux emmêlés. Faucon gardait les mains dans les poches.

– Je suis tombée à travers un miroir, marmonna-t-elle enfin.

Cela rappelait la Prêtresse...d'une certaine manière. Koz lui avait dit qu'elle pratiquait la magie des miroirs.

– Venez avec moi, reprit-il d'une voix enjôleuse. Je vous promets de la nourriture, un lit bien chaud... vous serez en sécurité.

Les larmes ruisselaient sur le visage de la femme.

– Je ne peux pas ! sanglota-t-elle. Je ne peux pas m'éloigner de la mer.

– J'ai une maison sur la jetée.

Un caprice qu'il avait fait construire pour pouvoir garder son yacht à l'œil.

– Vous pouvez même dormir sur le yacht...

– Le yacht?

– C'est un grand bateau en...

– Je sais ce qu'est un yacht, l'interrompit-elle. Je dessine des navires !

Tout se mit soudain en place dans la tête de Faucon, comme des carillons résonnent ensemble pour former un accord. L'expédition contre les Ténèbres allait nécessiter un vaisseau très spécial, capable de transporter les Maréchaux, les Chevaliers, les volarans. Amée avait prévu la chose ; c'est elle qui avait titillé la fierté des Patrons Pêcheurs sans qu'ils s'en rendent compte, les avait poussés à appeler cette femme !

Il secoua la tête. Toutes ces considérations ne pesaient guère devant le simple fait que Lladrana avait besoin de cette Exotique et qu'il en était de fait responsable. Il sentit une fois de plus une pointe d'attrance pour la femme.

Mais cette fois il n'y céderait pas !

Il lui fallut longtemps, presque jusqu'au coucher de la lune à l'horizon, pour convaincre Rainy – elle s'appelait Rainy Lindley – de monter sur le volaran avec lui.

Il essaya de projeter des pensées de confiance au cours du vol, de paraître à l'aise, mais il se dit sincèrement qu'il ferait jusqu'à sa mort des cauchemars de ce vol au-dessus de la mer, à cru sur un volaran avec une femme qui n'avait jamais volé.

Des frissons parcouraient l'échine de Rainy tandis qu'elle admirait les vagues sous eux, les vagues qu'ils survolaient si aisément au cours de ce merveilleux vol marin ! Le volaran sous elle était bien solide, réconfortant. C'était comme s'il fredonnait dans l'esprit de Rainy. Ou s'agissait-il du Chant propre de l'animal qu'elle ressentait ? Cela lui arrivait de temps en temps, d'entendre les Chants des autres.

Elle avait l'impression que cela arrivait plus souvent aux Lladraniens, et que sa semi-inaptitude en ce domaine était une autre raison pour eux de la considérer comme débile.

Ce noble et beau Chevalier ne l'aimait pas. Cela convenait parfaitement à Rainy ; au moins, pendant le peu de temps qu'elle avait passé en sa compagnie morose, irritable, il n'avait pas tenté de lui faire du mal. Il n'était pas comme Travys.

Elle ne savait pas jusqu'à quel point elle pouvait lui faire confiance, mais le fait qu'il veuille l'aider alors qu'elle l'agaçait tant était sûrement de bon augure. Il paraissait être un homme respectable. Respectable, voilà un mot qu'elle n'aurait pas utilisé sur Terre ; elle aurait plutôt dit : « Quelqu'un de bien ».

On changeait sa manière de voir avec les événements.

Un homme respectable, c'était un vrai trésor.

La grosse lune à son coucher répandait une lueur orange, illuminait la mer. Rainy s'endormit à moitié et vit en esprit un navire sur l'océan. Il faudrait qu'il soit énorme, pensa-t-elle vaguement, pour pouvoir transporter...

Le petit choc à l'atterrissage la réveilla. Les bras de l'homme derrière elle la lâchèrent ; il descendit du volaran.

Rainy caressa de haut en bas le cou du cheval ailé.

– Merci, Corolle.

– Corolle ? marmonna le Chevalier.

Il prit Rainy par la taille et l'installa dans ses bras d'une manière très prosaïque qui éliminait toute idée romantique. Il fit demi-tour et Rainy eut le souffle coupé à la vue du superbe yacht amarré au bout d'une jetée bien entretenue, robuste. Il était peint tout en blanc, impeccable, élégant, de toute évidence très bien profilé. Elle pouvait imaginer une ou deux modifications qui le rendraient plus rapide...

Faucon grogna un peu.

– Poussez la porte, s'il vous plaît, demanda-t-il.

Rainy avait la tête tournée pour ne pas quitter le bateau des yeux. Il y avait la porte d'une petite maison juste devant eux. Elle tendit la main et en tourna la poignée. Quand ils entrèrent, des lumières s'allumèrent toutes seules et l'éblouirent.

– Comment est-ce possible ? s'enquit-elle.

Faucon, l'air un peu étonné, montra à sa tempe une mèche blanche.

– Le Pouvoir, dit-il comme si c’était évident, et elle comprit que par ce mot il entendait : « la magie ».

Elle avala sa salive. Faucon était vraiment d’une autre trempe que les pêcheurs qu’elle avait vus jusque-là. Des expressions qu’elle avait surprises plusieurs fois – « des traits de Pouvoir », « celui-là a du Pouvoir sur les deux tempes », « à peine quelques brins de Pouvoir » – devenaient d’un coup sensées...

Faucon, l’œil fixé sur Rainy, déclara :

– Il y a une salle de bains avec eau courante à côté. J’espère que ceci vous convient, ajouta-t-il avec un geste vers la droite.

Rainy était ébahie. Le plancher de bois, bien ciré, luisait de propreté. Il y avait des chaises rembourrées ! Un canapé avec dessus des napperons tricotés ; des tapis rustiques...

– Merci !

– Je m’occupe de Fleurétoile, l’informa Faucon.

– Qui ça ?

*Moi, hennit Corolle un peu plus loin. Ils m’appelaient comme ça avant.*

– Oh ! comprit Rainy. Voyons, Corolle qui Accueille Le Vent D’Eté : Corolle !

– Vii, répondit sèchement Faucon.

Il s’inclina tout aussi brusquement.

– Tâchez de bien vous reposer, on dirait que vous en avez besoin. Dormez aussi longtemps qu’il le faudra, c’est mon intention aussi !

Compris : elle avait l’air de sortir d’une poubelle et il ne voulait pas qu’elle le dérange le lendemain matin.

– Il y a peut-être déjà de quoi manger dans la cuisine, poursuivit-il. Je verrai avec l’intendante dès ce soir et vous ferai envoyer des vivres supplémentaires.

Il réitéra son signe de tête désagréable.

– Ah oui, et des vêtements. Nous avons sûrement quelque chose pour vous. Vous devriez trouver des peignoirs dans l’armoire. Bonne nuit.

Sur ce il disparut très vite de la vue de Rainy.

Elle revint au seuil de la maison et regarda à sa droite vers l’intérieur des terres. Le yacht se trouvait à sa gauche, à l’autre bout de la jetée. Elle vit les lumières des innombrables fenêtres d’un immense Château dont la silhouette occultait une bonne partie du ciel nocturne et resta bouche bée.

Elle rentra dans la maison et ferma la porte. Il n’y avait qu’un petit verrou. Ce noble n’imaginait pas qu’on puisse violer sa propriété ! Rainy haussa les épaules, puis se dirigea vers la salle de bains.

Une gigantesque baignoire rectangulaire, turquoise, à rebords de bois, s’enfonçait dans le sol. Rainy se rappela une phrase entendue quelquefois à la taverne : « Ces nobles, là, ils plaisantent pas avec leurs bains ». En effet. Et elle s’en voyait ravie.

Elle fit tourner les robinets de cuivre et gémit en sentant l’eau bien chaude qui s’en écoulait. Des

larmes perlèrent à ses paupières. Elle s'essuya le nez sur son tablier qu'elle arracha ensuite avec dégoût de son corps. Le tissu de tous ses vêtements – ses haillons ! – se déchira complaisamment. Elle n'aurait plus jamais à porter ces saletés !

Elle se lava, secouée de sanglots. L'espoir la ravageait.

Faucon retourna sans hâte à son château, marmonnant de vagues imprécations contre toutes ces femmes étranges, jusqu'au moment où il prit la peine de vraiment s'écouter. Il cessa de grommeler, serra les dents. Il n'aimait pas du tout se retrouver avec une Exotique malade et en pleine confusion sur les bras. Il n'aimait pas sentir qu'il commençait à éprouver bien autre chose que de la pitié pour elle.

Mais il la respectait pour sa capacité de survie ; elle devait être solide pour avoir survécu pendant des mois à l'existence pénible d'une étrangère sans appui dans les villages côtiers.

Une fois chez lui, il laissa des instructions au chef de la garde de nuit pour qu'il dise à l'intendante de fournir de la nourriture et des vêtements à l'Exotique dès le lendemain. Son guérisseur personnel devrait lui aussi la voir. Ou peut-être devrait-il demander cela à Bri... Il se mit à l'écoute des Chants.

Jaquar n'était pas au Château. Sevoir... parle Chant, sa lâcheté le désolait, mais il n'avait vraiment pas envie de contacter Sevoir ou Bri cette nuit.

Il verrait cela le lendemain.

Il s'écroula dans une chaise longue bien rembourrée en cuir et se passa la main sur le visage. Il avait beaucoup de choses à faire. Informer toutes les personnes concernées de l'existence d'une nouvelle Exotique signifiait voir les Maréchaux et les Chevaliers au cours d'une réunion exceptionnelle du Conseil. C'était encore le mieux. Les autres Exotiques réagiraient violemment quand elles sauraient qu'une des leurs avait été maltraitée. Il valait mieux qu'elles l'apprennent dans le cadre solennel d'un Conseil où on pourrait les calmer en discutant.

Et il faudrait bien parler aux Patrons Pêcheurs de cet Appel qui avait si mal tourné ! Que savaient-ils au juste de cette Exotique « égarée » ? Revendiqueraient-ils la responsabilité de sa présence ? Voudraient-ils lui faire du mal ? Ils n'avaient en tout cas rien fait jusqu'ici pour la protéger...

Enfin il y avait cette femme malade. Oui, il devrait parler à Bri au plus tôt le lendemain, faire appel à ses capacités de guérisseuse.

Ce qui rappela à Faucon la tâche de Rainy : construire un navire. Il écrivit une note à l'intendante pour qu'elle prévoie une table à dessin, le matériel qui allait avec, du papier, du parchemin. Il faudrait envoyer tout cela à la maison sur la jetée.

L'épuisement le frappa; bonne nouvelle ! Il ne dormait pas bien ces temps-ci. Il espérait que cette nuit, à l'issue d'événements si riches en surprises, serait meilleure. Il sentit ses paupières s'alourdir et ses muscles se relâcher, se laissa glisser dans un sommeil oublieux.

\*\*\*

Travys se mit à quatre pattes, secoua sa tête lourde et douloureuse. La pluie martelait le bois de la jetée au-dessus de lui et, ballottée par la brise nocturne, lui envoyait quelques gouttes froides. Titubant, il s'appuya contre un pilier de la jetée et se toucha la tête. Elle saignait.

La fureur l'envahit et le fit trembler. Il eut une grimace de bête enragée. Cette maudite chienne avait essayé de le tuer! Puis sa colère se mua en joie mauvaise car maintenant *lui* pourrait la tuer. Personne ne le lui reprocherait ! Il ferma les poings et les relâcha.

Il anticipait le plaisir qu'il ressentirait à la battre à mort. Elle allait payer pour ce qu'elle lui avait fait ! Quoi, cette métisse idiote ! Il lui arracherait la vie d'entre les lèvres, ferait enfin taire ce Chant si bizarre, atonal, qui le rendait à moitié fou. L'étrangler serait trop bref, ne la ferait pas suffisamment souffrir...

Non, il briserait plutôt tous les os de son misérable corps et se réjouirait de la douleur qu'il lirait dans ses yeux, l'écouterait le supplier longuement. *Vii!*

Il leva la tête et renifla l'air. Il avait la taverne au-dessus de lui, mais la souillon ne s'y trouvait pas. Il tourna lentement sur lui-même. Ah. Il sentait sa trace dans cette direction.

Le nord. Elle était allée au nord. Peut-être même par-dessus la baie...Bizarre. Il haussa ses épaules crispées. Il savait à qui emprunter une barque pour traverser l'étendue marine jusqu'à sa proie. Quand il sortit de sous la jetée, la pluie s'arrêta. Tout s'annonçait très bien!

\*\*\*

Rainy s'éveilla dans la lumière grise de l'aube et sut tout de suite où elle se trouvait; dans la maison de ce noble, sur la jetée. Son corps se prélassait dans un lit douillet de plume, sous un édredon de duvet d'une soie si fine qu'elle s'accrochait aux crevasses de ses mains abîmées par les mois passés comme souillon. Les draps sentaient bon, elle aussi, enfin !

Elle avait pris un bain, s'était séchée avec des serviettes bien moelleuses et s'était écroulée dans ce lit prodigieusement confortable. Elle s'étira avec un immense plaisir. Enfin, enfin elle avait chaud!

Elle était sur terre, mais tout près de la mer, à peine malade. Tout allait bien.

Comparé à ce qu'elle avait connu ces six derniers mois, sa situation était franchement fabuleuse ! Elle ressentait encore la douleur d'innombrables ecchymoses et les courbatures dues à cette longue marche de la veille – sans parler du vol à dos de volaran – mais pour une fois elle ne s'éveillait pas épuisée par les durs travaux, recroquevillée sous une couverture déchirée dans un coin de la taverne Au Poisson Gueule ouverte. Et on n'allait pas lui demander de se lever tout de suite pour nettoyer une fois de plus la cuisine et les éviers. Rien que cela constituait un luxe fou !

Elle laissa ses muscles se relâcher et ne se réveilla qu'au coup respectueusement frappé sur la porte de la chambre. Cette fois elle mit un peu plus de temps à se rappeler les événements survenus ; peut-être avait-elle dormi trop bien et trop longtemps...Elle avait perdu l'habitude de l'intimité et du silence.



Une femme solide d'âge mûr entra. Elle portait une pile de vêtements pliés. Les yeux de Rainy s'écarquillèrent. Elle savait que les Lladraniens aimaient bien les atours colorés, mais les gens parmi lesquels elle avait vécu jusqu'à présent ne se les permettaient qu'aux grandes occasions. Les habits qu'on lui présentait avaient des teintes vives, et la femme devant elle portait une robe d'un rouge aveuglant relevée sur un jupon orange d'une texture que Rainy n'avait encore jamais vue.

– Salutations, dit-elle avec une révérence. Je m'appelle Lydia, je suis l'intendante du domaine Creusse. Apportez le repas de l'Exotique, ajouta-t-elle par-dessus son épaule.

– Salutations, répondit Rainy d'une voix un peu croassante, je m'appelle Rainy Lindley.

L'intendante acquiesça, les yeux étincelants de curiosité.

– Nous n'allons pas vous déranger longtemps, reprit-elle. Voici quelques vêtements. Nous avons déjà ravitaillé la cuisine et les hommes ont installé dans le salon votre table à dessin avec tout le matériel. Cela vous convient-il?

Elle sortit de la pile de vêtements une tunique et une jupe bleues, assorties, plaça le reste dans une grande armoire.

– Gargl, émit Rainy en se reculant pour s'adosser à la tête de lit et en remontant les couvertures jusqu'à son cou.

Elle devait se concentrer pour comprendre cette femme qui parlait lladranien très vite, avec un accent inhabituel. Ah, les gens plus au sud lui avaient sans doute parlé lentement, à cause de sa réputation d'idiote. Eh bien maintenant il lui faudrait faire un effort !

– Ma table à dessin? murmura-t-elle.

– Pour le vaisseau.

L'intendante crispa les lèvres, l'air un peu offensé.

– On n'a pas voulu m'en dire davantage ! Seulement que vous étiez là et dessineriez le Vaisseau qui transportera la force d'invasion jusque dans l'antre des Ténèbres...

Elle en savait nettement plus que Rainy elle-même. Elle rencontrait certains de ces concepts pour la première fois. Force d'invasion, antre des Ténèbres...

– Heu, Faucon..., suggéra-t-elle d'une voix mal assurée.

Le visage de l'intendante s'adoucit.

– Il a connu des moments difficiles ces temps-ci, confia-t-elle à Rainy. Cette Elizabeth, le Sursaut vers votre Terre... Tout cela lui a fait bien du mal.

Elle avait pris une voix accusatrice, son Chant était devenu un peu strident.

Elle eut un geste et deux autres femmes entrèrent dans la chambre. Des femmes de chambre, se dit Rainy, des domestiques, mais d'une autre classe que la souillon qu'elle avait été, aussi loin de la condition misérable qu'elle avait connu que la lune l'était de la terre : bien habillées, la démarche gracieuse, de beaux cheveux, une peau et des mains soignées. L'une portait un plateau avec des œufs sur des toasts et des tranches de bacon qui firent tout de suite saliver Rainy, l'autre trois livres.

– Voilà, annonça Lydia en dépliant ce qui avait tout l'air d'une robe de chambre comme celle que portait Fran, la grand-mère de Rainy.

Elle parvint à en envelopper cette dernière en quelques mouvements assurés qui épargnèrent même la pudeur de la jeune femme. Une belle efficacité !

– Votre petit déjeuner, reprit-elle en posant le plateau garni sur les genoux de Rainy. Nous allons vous laisser maintenant. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, utilisez la corne.

Lydia sortit sans s'attarder, suivie des deux domestiques aux yeux agrandis de curiosité. Rainy n'eut pas le temps de placer un mot, mais son estomac se chargea de manifester son intérêt en gargouillant.

– Bon appétit ! pépia Lydia à la porte.

L'instant suivant tout le monde était parti. Rainy sentait qu'elle était seule dans toute la maison.

Elle fixa la nourriture, les vêtements, l'ameublement de la pièce. Quelle opulence ! Enfin elle se retrouvait quelque part où on allait lui laisser une chance de se retourner...

Un petit déjeuner au lit? Non. Rainy se leva et emporta le plateau jusque dans la cuisine. La table à dessin qu'elle aperçut dans un coin du salon semblait très bien, mais elle avait d'abord besoin de manger!

Elle dévora son repas. Des saveurs que depuis des mois elle ne se rappelait qu'en rêve explosèrent sur ses papilles. Elle gémit rien qu'en faisant craquer sous ses dents les tranches bien grillées de bacon. Elle avait lu un jour que, à peu près partout sur Terre, on associait l'odeur du bacon frit à l'aisance matérielle. Elle comprenait à présent pourquoi ! En fait cela faisait six mois qu'elle n'avait plus vu de viande de porc. Elle se demanda un moment comment son estomac allait supporter ce fardeau soudain, mais cela ne l'empêcha pas de fourrer un toast abondamment beurré dans sa bouche.

Ensuite, par habitude, elle fit la vaisselle, en remarquant que le savon n'avait pas du tout la même odeur que celui de la taverne. Il n'était pas grossier comme l'autre et ne lui abîmait pas les mains. Puis elle retourna à la chambre, ouvrit le tiroir où elle avait vu l'intendante placer des sous-vêtements. Elle choisit une espèce de caleçon long avec une sous-chemise, puis enfila l'ensemble bleu. Il lui allait très bien.

Rainy retourna dans le salon, examina la table à dessin dont le cadre était fait de bois et non en métal, ajusta ses réglages jusqu'à ce que la position lui convienne parfaitement. On avait apporté un nouveau meuble, un bureau avec dans ses tiroirs des plumes pour écrire, de l'encre, des règles et des équerres, des rapporteurs, etc. Des feuilles de papier et des parchemins étaient posés sur le bureau. Décidément son sauveteur semblait avoir quelque chose de précis en vue.

Enfin, d'après ce qu'elle avait entendu dire à propos des autres Appels, toute cette fichue planète semblait avoir des projets bien précis. Elle retourna dans la chambre en se mordillant la lèvre, regarda les livres qu'on lui avait apportés.

Ils n'étaient pas écrits en anglais et elle ne connaissait pas l'alphabet lladranien. Comment l'aurait-elle pu ! Elle en ouvrit tout de même un au hasard, vit l'image tridimensionnelle d'une blonde aux yeux bleus. Certainement pas une Lladranienne ! Elle feuilleta le tome, regarda les images qu'il contenait d'un château et de volarans. D'autres encore apparurent. Quand une représentation en trois dimensions d'un monstre cracheur de feu surgit soudain devant ses yeux, elle laissa tomber le livre par terre et ne chercha pas à le ramasser.

Sa respiration s'était de nouveau accélérée sous la crainte, elle regardait les autres volumes avec suspicion. Oh oui, on voulait sans aucun doute quelque chose d'elle, et elle avait l'impression que concevoir et construire un vaisseau n'en était que le début ! Mais en ce qui la concernait, elle avait déjà beaucoup payé de sa personne ici...

Ne pas penser à cela, ne pas ressasser le passé. Elle ferait mieux d'aller prendre un peu le soleil, sa bonne chaleur, d'aller le savourer quelques minutes. Elle n'avait guère eu de loisirs ces six derniers mois.

Elle alla tranquillement à la porte en remarquant qu'elle se tenait déjà plus droite; elle avait cessé de marcher comme si elle s'attendait à tout moment à recevoir un coup.

Elle laissa entrer le soleil du matin, sortit avec l'idée de faire quelques pas sur la jetée.

C'est à ce moment que Travys se jeta sur elle.

Il fit irruption de la droite et la prit à bras-le-corps. Elle se baissa, accompagna le mouvement, ils tombèrent tous les deux par terre. Elle le frappa de toutes ses forces à coups de pied, se libéra, se releva d'un bond, clopina, toutes ses ecchymoses réveillées, jusqu'à la maison.

Mais il était rapide : elle ne parvint pas à refermer la porte. Elle battit en retraite et chercha des yeux une arme.

Cet homme voulait la tuer. Elle n'avait pas l'intention de se laisser faire !

Faucon s'éveilla et à la ruée de chagrin habituelle se mêla cette fois l'irritation qu'il éprouvait à la pensée de cette nouvelle Exotique chez lui. Quel progrès ! Il se doucha, avala le petit déjeuner gardé au chaud dans son petit salon, puis finit par décider à contrecœur qu'il ne pouvait pas différer davantage de faire son devoir. Il alla à son bureau.

Il ne voulait appeler ni Alexa ni Marian, et surtout pas Bri. Rien que l'idée lui transperçait le cœur. Mais c'était elle la meilleure guérisseuse de tout Lladrana, et lui se trouvait avec une Exotique malade sur les bras. Il tapota sa boule de cristal.

Le visage de Bri l'emplit.

– Faucon? dit-elle, l'air étonné.

Il remarqua pour la première fois qu'elle ne semblait pas si joyeuse elle non plus ; il y avait des ombres sous ses yeux...en eux aussi. Elle se retrouvait irrémédiablement loin de sa sœur, de toute sa famille. Mais Faucon n'avait pas envie de penser au malheur d'autres que lui.

– J'ai du neuf, annonça-t-il rudement. Assieds-toi.

Elle sembla inquiète.

– Tu n'es pas malade, au moins ?

– Non.

Il se frotta la mâchoire. Il ne s'y prenait pas bien ! Peut-être aurait-il dû rassembler ses idées avant d'appeler. Mais il avait l'impression, sans pouvoir s'expliquer pourquoi, que le temps pressait...

– Bon, je t'écoute, déclara Bri.

– J'ai chez moi une femme vraiment très affaiblie. Une autre Exotique qu'on a appelée il y a des mois. Je soupçonne les Patrons Pêcheurs de l'avoir fait. Ils ont avoué avoir tenté un Appel qu'ils croyaient non abouti, mais ils semblent s'être trompés.

La bouche de Bri s'ouvrit et se referma. Des émotions trop complexes à lire, trop exotiques, passèrent sur son visage.

– A-t-elle la frinkose ? demanda-t-elle d'un ton concentré, assez sec, de guérisseur professionnel.

– Non. Elle souffre de malnutrition, on l'a maltraitée. Elle ne supporte pas, physiquement, de s'éloigner du bord de mer.

– Je demande tout de suite aux guérisseurs du Château si cela leur dit quelque chose, et j'appelle Alexa et Marian. Nous devrions arriver d'ici une heure !

Un peu rapide, même avec la Distance Magique, mais Faucon acquiesça. Il voyait que Bri avait déjà commencé à se déplacer et à appeler Sevoir, l'oiseau roc, des volarans !

– Si tu veux, j'avertis Alexa et Marian, proposa-t-il.

– Inutile, je suis déjà en contact télépathique avec elles.

Soudain un hurlement résonna dans l'esprit de Faucon. *Rainy!* Il reconnaissait déjà son ton

propre. Elle luttait pour défendre sa vie. Faucon jura et se précipita vers la petite maison. Il ne valait pas mieux que les Patrons Pêcheurs pour l'avoir laissée ainsi sans protection! Il pria pour ne pas arriver trop tard.

Il entendait le cri de Rainy dans sa tête, qui dominait le battement de tambour de son propre cœur ou la respiration sifflante dans ses poumons. Le Pouvoir et l'épouvante le propulsaient au point que ses pieds touchaient à peine le sol. Il *ressentit* un poing qui s'écrasait sur le visage de l'Exotique, eut le goût du sang dans la bouche, hurla à son tour.

La porte de la maison était défoncée, à moitié dégoncée. Maintenant il entendait des sanglots, des cris, les bruits de bête qui accompagnent un combat à mort, le rugissement d'un homme blessé.

La voix masculine se tut abruptement.

Faucon se précipita à l'intérieur et vit Rainy qui martelait avec un pied de table la tête de son agresseur inconscient. Le visage aux traits brutaux de l'homme montrait de profondes griffures causées par les ongles de celle dont il avait voulu faire sa proie. Rainy vit Faucon et se jeta sur lui telle une bête sauvage poussée à bout.

Il la saisit, lui prit les mains. Elle se débattit, ils tombèrent tous deux sur l'homme à terre. Faucon roula pour s'en écarter et grimaça quand des fragments de porcelaine lui coupèrent le dos à travers sa chemise.

– Tout va bien, arrêtez! s'écria-t-il.

– Lâchez-moi !

– Si vous promettez de ne pas me frapper.

Une lueur de raison finit par réapparaître dans les yeux de Rainy. Elle fit un bruit étranglé et cessa de se débattre. Faucon la lâcha, se releva. Elle rampa très vite le plus loin possible de son agresseur, jusque dans un coin de la pièce.

Cette réaction d'animal traqué fit mal à Faucon.

Ensuite, recroquevillée, elle ne lâcha plus le Chevalier de son regard vert comme l'océan profond : une couleur sombre, mouvante, fascinante.

Faucon réprima son admiration, reporta son attention sur l'autre homme. Il avait deux blessures à la tête.

– Est-ce qu'il vit ? demanda Rainy d'une petite voix. Qu'allez-vous faire de moi s'il meurt?

Faucon brossa de la main son pantalon en peau d'écorcheur, sentit une douleur dans son dos, le sang poisseux sur sa chemise, et regretta de n'avoir pas porté une tunique de la même matière.

– Oui, il est vivant, l'ordure ! lui apprit-il. Il s'agit d'un de ceux qui éprouvent une répugnance viscérale pour les Exotiques. Un Lladranien sur cinquante environ a la même caractéristique...

Faucon *senta* le Pouvoir de l'Exotique, comme s'il lui effleurait la peau. Il entendait les notes envoûtantes de son Chant incomplet... Il la regarda dans les yeux.

– Certains, comme moi, poursuivit-il, ressentent au contraire une attraction irrésistible pour elles. Mais je me soigne, conclut-il railleusement.

Rainy se recula un peu plus dans son coin.

– C’est sûr, j’ai tout de suite senti votre tendresse !

– Comme je vous ai dit, je me soigne, répliqua Faucon avec irritation. Quant à lui, reprit-il en touchant du bout du pied l’homme inerte, il a tenté de tuer une Exotique, une personne dont notre pays et même toute la planète ont grand besoin ! Il recevra un châtement exemplaire.

– C’est ça, je vous crois, répondit Rainy, un rictus amer sur les lèvres.

Faucon chercha de nouveau son regard, montra toute sa sincérité.

– Je m’en assurerai, vous pouvez compter sur moi ! Si les autres Exotiques lui mettent la main dessus, ajouta-t-il avec un sourire froid, sa vie ne vaudra plus guère la peine d’être vécue. Il a tout intérêt à passer en jugement devant la cour des Patrons Pêcheurs !

– Il travaille pour eux, remarqua-t-elle. Travys. C’est lui qui s’occupe de leur champ de foire, le Marché des Patrons Pêcheurs.

– Ah.

Tout cela se tenait fort bien.

– Vous savez quelque chose, affirma Rainy.

Faucon lui offrit un sourire charmant, parfaitement superficiel.

– Je sais beaucoup de choses. Nous en reparlerons.

Il poussa du pied l’homme par terre, qui ne réagit pas.

– Mais d’abord je vais faire débarrasser la pièce de ce déchet.

Faucon retourna à la porte où son intendante et plusieurs de ses Chevaliers attendaient.

– Dites à la Maîtresse charpentier de venir réparer la porte, ordonna-t-il.

Il s’écarta pour permettre à trois de ses hommes d’évacuer le misérable jusqu’à un cachot sous la grande tour de son château, et donna l’ordre à trois de ses Chevaliers femmes de monter la garde devant la maison.

Quand il voulut s’occuper de Rainy, elle s’était barricadée dans la cuisine. La table retournée en barrait l’ouverture. Elle avait un grand couteau pointu à la main. Faucon soupira.

– Je ne vous ferai aucun mal.

Il s’inclina de manière très protocolaire, distante.

– Je n’ai pas assuré votre protection comme j’aurais dû. Je vous présente tous mes regrets et mes excuses. Beaucoup de mes meilleurs Chevaliers sont des femmes, ajouta-t-il avec un geste en direction de la porte d’entrée. Souhaitez-vous une garde rapprochée à l’intérieur même de la maison?

– Ttho, répondit Rainy sans le quitter des yeux.

– Très bien. J’ai discuté avec Bri, la guérisseuse exotique qui se trouve à Castleton, et elle a informé de votre existence les autres Exotiques, leurs époux, et sans doute tous les personnages importants du Château. Une délégation arrivera bientôt. Voulez-vous que je les attende avec vous ?

– Ttho.

– Avez-vous des questions à me poser?

– Ttho.

Faucon la considéra, le sourcil froncé. Elle lui restait indéchiffrable. Était-elle aussi dure qu'elle en avait l'air? Il n'avait pas l'impression qu'elle allait entrer en état de choc, mais...Il secoua la tête. Elle ne tenait pas à ce qu'il reste près d'elle et il n'en avait pas envie non plus.

Il s'inclina encore.

– Je vais aller attendre les Exotiques, et m'informer pour savoir comment il a été possible de vous appeler sur Lladrana sans que personne ne l'apprenne.

– Vous n'aurez qu'à mettre vos idées en ordre, remarqua Rainy. Vous le savez déjà...

Probablement, mais il voulait connaître tous les détails. Il jeta à l'Exotique un dernier regard qui, espérait-il, ne trahissait pas sa méfiance, puis la laissa.

Les jambes de Rainy se déroberent sous elle, elle dut s'asseoir par terre. C'était terrible de penser qu'elle arrivait au bout de ses forces alors qu'elle se trouvait à la merci de ce noble qui pourrait lui faire impunément subir tout ce qu'il voudrait!

Et à quoi rimait cette histoire délirante d'attraction viscérale qu'il éprouvait pour elle ? Elle avait rarement entendu mensonge aussi éhonté !

Rainy mit sa tête sur ses genoux relevés et essaya de se convaincre qu'elle n'était pas prise au piège.

Bri était là un quart d'heure plus tard, grâce à la Distance Magique de Nuaré. Faucon ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'elle frappa brièvement à la porte de son bureau et entra. Il laissa tomber sa plume.

Bri portait un sac fait de la peau de l'écorcheur qu'elle avait aidé à tuer. Faucon sentit la douleur le parcourir. C'était Elizabeth qui avait dessiné ce sac ; elle avait dit qu'il faisait partie de l'équipement ordinaire des guérisseurs sur la Terre exotique. Il lui en avait offert un qu'elle n'avait jamais utilisé et n'avait pas rapporté chez elle. Faucon sentit un goût de cendres amères dans sa bouche.

– Je t'emmène la voir, dit-il à Bri.

Il marchait très vite, poussé par un peu de Pouvoir.

– Plus vite tu la soigneras et organiseras son transport au Château, plus vite vous serez toutes parties.

– Eh bien, Faucon, je te remercie pour ton aimable accueil!

Il se sentit rougir jusqu'au cou. Il n'avait jamais de toute sa vie fait preuve d'une telle impolitesse sur son domaine !

– Excuse-moi, prononça-t-il avec raideur. Par ici.

– Je suis désolée, je sais que tu souffres beaucoup. Moi aussi, tu sais.

Elle avait le ton assez sec.

– Les Exotiques m’ont apporté plus de douleur que de plaisir, c’est certain, remarqua-t-il. J’aimerais beaucoup que tu la ramènes au Château le plus vite possible.

– Enfin, comment s’appelle-t-elle ? Tu n’as...

Bri s’arrêta brusquement. Manifestement il finissait par lui porter sur les nerfs. Ou bien avait-elle d’autres soucis ? Ce n’était pas son problème.

Il ne voulait plus que ce soit son problème, il voulait oublier qu’à un moment il tenait à Bri comme à la sœur qu’il n’avait jamais eue... Mais c’était fini. Il essaya de revenir à un minimum de civilité et tenta un sourire qu’il sut tout de suite faux.

– Elle s’appelle Rainy Lindley, apprit-il à Bri.

*Rainy Lindley*, entendit-il en esprit. Il lui fallut un petit moment pour comprendre que Bri avait relayé télépathiquement l’information aux autres Exotiques.

– Tout le monde arrive, l’informa-t-elle. Nous tiendrons conseil ici puis nous emmènerons Rainy au Château.

– Merci, répondit-il en s’inclinant dans un geste aussi faux que son sourire.

Ils débouchèrent à l’extérieur.

– Comment ! Tu ne l’as pas logée chez toi ? s’étonna Bri.

Faucon lui adressa un regard froid.

– Je t’ai dit qu’elle ne supportait pas de s’éloigner de la côte.

– Je ne pensais pas que tu parlais au sens propre.

– Mais si. Elle se trouve dans la maison près de la jetée.

Il reprit son pas rapide, Bri à sa suite. Ils descendirent par le chemin empierré jusqu’à la jetée et la petite villa de plain-pied juste à côté. Des charpentiers remplaçaient déjà la porte devant laquelle des Chevaliers montaient la garde.

– Que s’est-il passé ? demanda Bri.

– L’un de ceux que les Exotiques répugnent la traquait. Il la suivie à la trace jusqu’ici.

– Mais tu...

Faucon l’interrompit du geste.

– Je n’en savais rien ! Je l’ai découverte la nuit dernière et elle m’a à peine parlé. Pouvons-nous discuter de cela plus tard ? Elle a besoin de tes soins...

Il fit signe sèchement à Bri d’entrer dans la maison.

Rainy n’avait pas bougé de son poste retranché dans la cuisine, derrière la table. Elle les fixait avec de grands yeux effrayés, son couteau à la main.

– Bon sang ! s’exclama Bri en anglais.

Rainy baissa son couteau.

– Pleine lumière, dit Bri.

Les cristaux situés dans les poutres s’illuminèrent et Rainy cligna les paupières, éblouie. Elle



avait l'air dans un état lamentable : maigre, le visage et les bras complètement tuméfiés, les vêtements déchirés... Bri la regarda, stupéfaite, puis jeta un coup d'œil à Faucon qui les gratifia d'une nouvelle inclination à peine courtoise.

– Je vous laisse, annonça-t-il.

Et il s'en trouvait ravi. Il tourna les talons.

Bri s'était déjà occupée de victimes de maltraitance. Elle s'assit près d'une table dans le salon et s'adressa en anglais à Rainy :

– Je m'appelle Bri Drystan, originaire de Denver. Je suis ici depuis quelques semaines. Je soigne les gens.

– Vous êtes l'une d'elles, les *autres* !

– On nous appelle les Exotiques.

Rainy laissa tomber son couteau et se mit à pleurer.

Bri s'approcha doucement sans que Rainy prenne garde à elle. Elle redressa la table mise en travers, replaça le couteau et prit dans ses bras l'Exotique tout juste découverte qui sanglotait sans retenue.

Il y eut un coup bref à la porte d'entrée. Une femme les regardait avec sympathie.

– Je voulais juste faire savoir à ces dames, dit-elle, que la porte est réparée, bien solide. Son Altesse Creusse vous a laissé des gardes.

– Merci, répondit Bri.

Le charpentier ferma la porte et s'en alla.

Bri revint à Rainy :

– Vas-y, laisse-toi aller. Je ne peux même pas imaginer tout ce que tu as dû subir.

Rainy parut se reprendre, se leva, alla près de la porte de la cuisine.

– Oh non, tu ne peux pas, assura-t-elle amèrement.

– Je t'en prie, ne me déteste pas parce que ç'a été plus facile pour moi... Nous ne sommes que cinq ici, nous devons nous soutenir.

– Alors pourquoi n'êtes-vous pas venues me chercher *plus tôt* ?

– Nous ignorions ta présence! s'écria Bri. Nous avons toutes été appelées sur Lladrana au cours d'une grande cérémonie menée par les Maréchaux, un rituel préparé des semaines à l'avance. Nous n'avons aucune idée de la manière dont tu as pu te retrouver ici.

– A Lladrana, précisa froidement Rainy.

– Vii.

– Lui sait, affirma Rainy d'un ton venimeux, ce Faucon.

– Il a une hypothèse, il est en train de la vérifier. Mais je t'assure, il ne savait pas que tu étais là.

– Admettons. En tout cas son « hypothèse » est exacte, je le sens *ici*, assura Rainy, la main sur le cœur.

– Ou *ici*? suggéra Bri avec un petit sourire en portant la main à son oreille. N'est-ce pas comme

si tu l'*entendais* ?

Cela parut bouleverser Rainy qui s'effondra sur une chaise. Bri s'approcha d'elle.

– Laisse-moi t'aider, lui dit-elle, émue, en lui tendant des mouchoirs pris dans son sac.

Rainy s'essuya les yeux.

– Si je t'examinais, maintenant? proposa Bri. Où as-tu le plus mal ?

Rainy lui montra son torse et Bri eut le souffle coupé devant les énormes taches mauve foncé qui marquaient ses côtes. Il y en avait sûrement de fêlées.

– Tu es dure à la douleur, on dirait, remarqua-t-elle.

– Bien obligée, ici !

Bri se crispa. Il fallait avancer pas à pas. Elle tendit la main à Rainy.

– Je me présente de nouveau : Bri Drysten, je viens du Colorado.

– Rainy Lindley de Best Haven , dans le Connecticut.

Rainy hésita avant de serrer la main offerte de Bri qui entendit son Chant, une longue mélodie mélancolique, très douce, qui évoquait l'eau, le vent, le reflet du soleil sur les vagues de l'océan.

– Tu es l'Eau, remarqua Bri.

– Comment?

– Le Pouvoir que nous possédons entre en résonance avec un élément particulier, selon les personnes, expliqua Bri en souriant. Toi tu es l'Eau.

– Il y a une logique, approuva Rainy. Je dessine des bateaux.

– Moi aussi je suis l'Eau.

Bri posa les mains sur les bleus de Rainy, puisa un peu dans le fleuve-vie. Sa patiente poussa un petit cri.

– Ça va mieux?

Rainy regardait sa poitrine.

– Il n'y a plus rien !

– C'est mon travail, je soigne les gens, répéta Bri. Toi... tu dessines des bateaux. C'est pour cela que tu te retrouves ici.

– Ce type, Faucon, m'a dit la même chose.

– Je suis du Colorado, poursuivit Bri, comme toutes les autres.

Elle toucha la joue de Rainy, vit les flammes vertes danser sur sa main qui en effaçait les ecchymoses.

– Au Colorado, on ne pense guère à la construction navale...

– C'est une tradition dans ma famille, précisa Rainy. Moi je voulais moderniser tout ça, employer des alliages pour les coques, utiliser la technologie de pointe ! Ça semble mal parti, conclut-elle avec un sourire triste.

Quelques heures plus tard, Rainy, entourée des autres Exotiques, se prélassait dans une confortable chaise longue, sur une terrasse plantée d'herbe, tout près d'une falaise qui plongeait dans l'océan à côté de la jetée de Faucon.

Il y avait également quatre hommes qu'on lui avait présentés, mais dont elle n'avait pas retenu les noms.

Rainy se sentait mal à l'aise : ils étaient très nombreux. S'ils l'agressaient, elle ne pourrait pas se défendre ni s'enfuir.

Les femmes semblaient tenir pour acquis qu'elles allaient être d'emblée les meilleures amies du monde ! Aucun risque à cela.

Calli, la cavalière blonde (l'Exotique aux volarans), croisa le regard de Rainy.

– Tu sais, cela n'a pas toujours été si facile pour nous, assura-t-elle. Nous avons toutes affronté la mort pour accomplir notre tâche sur Lladrana.

– C'est vrai, confirma Marian, la rousse aux formes pleines, l'érudite.

Assise à côté de Rainy, elle attira son attention sur une pile de trois livres par terre. Ils ressemblaient à ceux qu'elle avait vus le matin même, mais la couverture de celui sur le sommet disait en anglais : « Livre de la Tradition de Calli Torcher Guardpont, Chevalier, Exotique aux volarans ».

– Nous t'aiderons du mieux que nous pourrons, reprit Calli.

– C'est terrible, ce que tu as vécu, intervint la troisième Exotique (Alexa), une expression dure sur le visage. J'ai dû moi-même me battre contre un de ceux qui nous rejettent, et le tuer. Dès mon arrivée ici, en fait.

Rainy la regarda sans savoir quoi répondre. Elle sentait qu'Alexa disait la vérité.

Faucon s'approcha du groupe avec un homme vêtu d'une tenue de Chevalier blanche et de deux autres hommes à la démarche chaloupée : des Patrons Pêcheurs. Alexa, la plus petite, celle qui avait les cheveux blancs, s'approcha de Rainy et lui mit la main sur l'épaule.

– D'ailleurs, déclara-t-elle, Luthan – celui en blanc, délégué de la Prêtresse et mon beau-frère – éprouve cette répulsion. Cela l'ennuie énormément. Regarde comment un homme digne de ce nom gère la situation ! ajouta-t-elle avec une pression amicale sur l'épaule crispée de Rainy.

L'homme en blanc s'inclina poliment à quelques pas d'elle, s'approcha. Rainy le vit frissonner. Il s'arrêta un instant puis vint plus près pour être officiellement présenté. Il prit la main de Rainy brièvement et repartit quelques pas plus loin.

– Voilà tout ce qu'il manifesterà jamais à ton égard, chuchota Alexa à l'adresse de Rainy. D'ici un mois ou deux il te connaîtra mieux et ce sentiment viscéral s'effacera de lui-même.

Rainy regarda le beau visage de Luthan avec la marque argentée du Pouvoir à ses tempes, nota son expression impassible, *ressentit* son retrait émotionnel. Malgré son Chant un peu strident, il ne laissait rien transparaître dans sa posture...

– Un homme respectable, c'est un vrai trésor, lui dit-elle les yeux dans les yeux.

– Merci, répondit-il, un petit sourire aux lèvres. Il était sincère. Rainy se rendit compte qu'elle entendait bien mieux les Chants individuels, sans doute parce que tous ces gens avaient beaucoup de Pouvoir.

La délégation des Patrons Pêcheurs avait salué les hommes en jetant des regards de biais aux Exotiques. Il y avait un petit homme sec et un gros trapu, tous deux tannés par leur vie rude sur les bateaux.

Marian se leva et demanda l'attention générale. Les Exotiques encore assises firent de même, sauf Rainy. Elles ne formaient pas un cercle tangible, pourtant Bri ressentait l'énergie et l'émotion qui circulaient entre elles, les unissaient. La fureur d'Alexa en était l'élément moteur.

*Ne les attaque pas de front, nous ne devons pas nous les aliéner*, la prévint Marian.

Mais Alexa avait déjà sorti son bâton de son fourreau, et les flammes y brûlaient haut et clair!

*Trop tard*, remarqua Calli.

Rainy se sentit un peu rassurée : les *autres* semblaient vraiment prendre son parti !

– Asseyons-nous, proposa Faucon d'une voix aimable.

Alexa regagna son siège à contrecœur en fusillant du regard les deux Patrons Pêcheurs.

– On va nous apporter des rafraîchissements, reprit l'hôte. Je connais vos goûts à tous et toutes, sauf pour Rainy. Que désirez-vous, madame ? Thé, bière, whisky, brandy ?

Rainy ne pensait pas pouvoir supporter l'alcool avant longtemps, après avoir subi pendant des semaines l'odeur de tord-boyaux qui imprégnait tout au Poisson Gueule ouverte...Bri vint à son secours :

– Du jus d'orange pour Rainy.

– Très bien.

Faucon prit à sa ceinture un machin en forme de corne et se mit à parler dedans.

Tout le monde s'assit, mais chacun semblait tendu. Alexa se pencha en avant, un œil furieux rivé aux Patrons Pêcheurs :

– Si vous nous parliez de cet Appel avorté au dernier solstice d'hiver?

Les yeux de l'homme trapu s'écarquillèrent.

– Quoi, vous savez que cela s'est passé au solstice ?

– A la foire du Marché des Patrons Pêcheurs, précisa Faucon. La femme de mon cousin accouchait justement à ce moment, ce qui vous arrangeait bien puisque vous saviez qu'il me rendrait compte de tout événement sortant de l'ordinaire et qu'à mon tour j'informerai sûrement les Maréchaux de cet Appel que vous vouliez accomplir.

– Si nous avions réussi, la présence de votre cousin ne nous aurait pas gênés, grommela le trapu. Nous ne faisons pas vraiment les choses dans votre dos !

Le mince tordit le nez en regardant Rainy.

– Il faut voir ce que nous avons appelé ! Une pauvre chose...

– Peut-être bien parce que vous avez mal accompli le rituel, remarqua Marian.

Elle irradiait l'agressivité, mais Rainy ne savait pas si c'était par compassion pour elle ou par irritation devant un travail mal fait.

– Pour pouvoir s'acclimater à Lladrana, il faut accorder le Chant des Exotiques à celui d'Amée pendant des semaines au moyen du gong et des carillons, intervint Alexa. C'est pourquoi on fait toujours appel aux Maréchaux.

– Ils se sont bien gardés de nous informer de cette nécessité ! cracha le mince avec mépris.

Calli se redressa soudain sur son siège.

– En fait vous ne vouliez pas lâcher l'argent, c'est bien ça ?

Alexa ne quittait pas le mince de son regard froid.

– De toute évidence vous autres Patrons Pêcheurs n'avez décidé de vous livrer à un Appel qu'après avoir constaté que cela fonctionnait. J'étais déjà là, ainsi que Marian et sans doute Calli. Il vous suffisait de *demander* l'information nécessaire ! Nous, les Maréchaux, et les Chevaliers, vous aurions permis d'utiliser le grand temple du Château. Nous vous aurions aidés ! Nous aurions pu discuter du prix... Mais vous avez voulu faire cavalier seul et avez échoué. Et vous osez traiter Rainy de « pauvre chose » !

Rainy fit la grimace parce qu'elle savait que tous la considéraient ainsi, et cela atteignait son amour-propre qui, ces temps-ci, n'avait pas besoin de ça.

– Vous avez raison, poursuivit Calli, parce qu'il n'y a eu personne pour l'aider, la protéger. On dirait que votre cercle d'Appel formait une bien pauvre équipe ! Certains d'entre vous devaient être réticents, vous ne l'avez même pas cherchée !

– Mais elle n'est pas apparue dans le cercle ! protesta l'homme trapu. Comment pouvions-nous savoir qu'elle avait traversé ?

– C'est à ça que servent les carillons, à faire venir l'appelée dans le cercle, observa Marian. Mais vous n'en saviez rien ! J'imagine la scène : un Appel fait à la va-vite, ensuite vous êtes restés plantés quelques minutes avant d'aller à votre foire ? Il faut au moins trois heures pour un Appel digne de ce nom. Imbéciles !

– Vous ne l'avez même pas cherchée..., répéta Calli.

– Et ensuite vous avez gardé le secret, ajouta Marian.

– Vous ne nous avez rien dit avant qu'on vienne vous interroger, intervint Alexa. Alors vous ne nous avez donné aucun détail et vous avez affirmé que l'Appel avait échoué ! Nous n'avons jamais pensé que Rainy se trouvait peut-être là.

Elle lança un regard dur aux deux hommes assis, tout raides et conclut :

– Je ne sais pas si je pourrai vous pardonner ça. En tout cas, comme vous n'attachez aucune valeur à elle et nous si, nous prendrons soin d'elle. Elle n'aura pas affaire à vous. Tout ce que nous vous demandons c'est l'information qui nous permettra de la guérir.

L'homme plus petit se leva. Petit pour un Lladranien, il n'en dominait pas moins Alexa de toute sa hauteur.

– Mais oui, prenez-la, bon débarras ! cracha-t-il en regardant Rainy avec dédain. Pour moi elle ne montre aucun signe de Pouvoir. Une nullité !

– On m’a dit ça au début, répliqua Alexa, un rictus menaçant aux lèvres.

Ah, le Patron Pêcheur avait eu un mot malheureux... Rainy commençait à s’amuser.

Faucon vint se placer entre l’Exotique et le Patron Pêcheur.

– Mesdames, dit-il, Messieurs ! Si les Patrons Pêcheurs et moi allions dans mon bureau? Ils me donneront tous les détails nécessaires...

– Je vous accompagne, annonça celui qui allait avec Marian. J’ai des questions précises à vous poser.

C’était un de ces Sorciers, un Maître. Rainy avait déjà entendu utiliser ce titre. Certainement qu’il avait beaucoup de questions à poser, cela semblait bien son genre.

– Je connais exactement les éléments nécessaires pour réaliser un Appel, ajouta l’homme. Je pourrai comprendre ce qui n’a pas fonctionné.

Le petit Patron Pêcheur commença à s’éloigner sans autre cérémonie vers le château de Faucon. Il croisa la servante qui arrivait avec un plateau et y prit vivement un verre de whisky.

– Désolé, dit l’autre à Rainy avant de suivre son compagnon.

– Désolé ! s’exclama Alexa d’un ton venimeux. Ils te font vivre l’enfer et c’est tout ce qu’ils trouvent à dire !

– Allons, Alexa, ton thé arrive, intervint doucement Faucon. Suis-moi, ajouta-t-il à l’adresse du conjoint de Marian.

Les deux hommes suivirent les Patrons Pêcheurs et prirent deux whiskys au passage.

Le conjoint d’Alexa se leva de sa chaise et s’approcha de Rainy.

– Je m’appelle Bastien Vauxveau, se présenta-t-il. Ravi de faire votre connaissance !

Il lui tendit une grande main. Rainy remarqua en la serrant que les cals qu’elle portait ne correspondaient pas à ceux qu’apporte le travail de la mer. Celui-là devait avoir l’habitude de porter une épée.

– Tout le plaisir est pour moi...

Elle ne vit pas arriver le coup au menton.

Ç’aurait pu se passer bien plus mal. Bri, le regard sur Rainy allongée par terre, sentait son cœur se tordre à ce spectacle. Elle était si maigre, on l’avait maltraitée, frappée !

Tout le monde entra en action autour d’elles, prépara une civière pour le transport de Rainy avant qu’elle se réveille du coup calculé porté par Bastien, renforcé d’un peu de sa Magie Sauvage. Ils avaient décidé de réduire au maximum l’usage du Pouvoir sur elle, dans l’incertitude de ce qui risquait de l’affecter. A présent il s’agissait de l’amener rapidement au temple du Château.

Bri resta près de Rainy pour vérifier son sommeil. Après les épreuves qu’elle avait subies, se dit-elle, sans parler de ce qu’il lui resterait à accomplir, il y aurait peu de chances qu’elle veuille rester à Lladrana au moment du Sursaut.

Marian les rejoignit et toucha les cheveux de Rainy.

– La pauvre petite ! soupira-t-elle.

– Il ne faudra pas trop la traiter ainsi, remarqua Bri. Personne n'aime être constamment pris en pitié.

– C'est vrai. Tout sera prêt dans deux minutes. On a amélioré le filet de transport qui avait servi pour Koz et Broullard après le combat...

Bri regarda l'objet moitié réel et moitié immatériel, magique, un peu plus loin par terre. Alexa et Calli s'affairaient dessus.

– Tu as l'air un peu triste, nota Marian.

– Je pensais à ce qu'a subi Rainy... à la tâche qui l'attend.

– Concevoir et construire un vaisseau ne devrait pas être trop dangereux.

– J'espère. Je me demandais si elle resterait après le Sursaut. J'ai du mal à l'imaginer pour l'instant.

– Nous ferons notre possible pour la persuader, assura Marian.

Elle hésita un moment avant de reprendre la parole.

– Si je ne me trompe, Rainy descend en ligne directe du dernier Exotique venu ici avant Alexa.

Bri chercha à se rappeler ce qu'on lui avait dit.

– Celui qui est venu apprendre l'anglais à la Prêtresse ?

– Vii , Thomas Lindley. Il était resté deux semaines.

– C'étaient la Prêtresse avec son groupe qui l'avaient appelé ?

– Grâce à la magie du miroir, confirma Marian.

– Ah... Ça fait penser à Koz. Tu crois qu'ils pourraient aller ensemble ?

– Qui sait ? Comme tu sais, l'amour tend à faire rester les Exotiques sur Lladrana, dit Marian avec un regard significatif à Bri.

Bri vit Sevoir s'approcher d'elles et sentit son cœur battre un peu plus vite. Oh oui, elle l'aimait ! Sa panique à l'idée de se retrouver piégée baissa d'un cran.

Sevoir sourit et tout le jour s'illumina.

– On m'a dit que je serais le mieux à même de la soulever, annonça-t-il, gonflé de fierté.

Il se réjouissait de trouver sa place parmi les conjoints des Exotiques.

Il s'accroupit et plaça ses mains près de Rainy, puis la souleva de quelques centimètres grâce à une petite poussée de Pouvoir afin de glisser les bras sous elle.

Ils formèrent ainsi une procession jusqu'au filet et aux deux volarans prévus pour le porter. Calli et Alexa étaient près d'eux.

– Et les Patrons Pêcheurs ? demanda Bri sans chercher à dissimuler sa colère.

– Ils sont toujours au Château, répondit Marian, à expliquer les choses à Faucon et Jaquar. Je pense que nous aurons besoin d'au moins l'un d'entre eux pour compléter le rituel de l'Appel au Château. Faucon s'emploie à les convaincre qu'ils doivent bien ça à Rainy.

– C’est le moins qu’on puisse dire !

– Nous ne devrions pas nous buter contre les Patrons Pêcheurs, remarqua Marian, toujours raisonnable. Mieux les intégrer dans la société Ildranienne fera certainement partie de la tâche de Rainy, elle aura besoin de notre aide pour cela, pas de notre désir de les mettre à l’écart.

– Ils se sont mis à l’écart tout seuls ! s’écria Alexa. Ils ont fait du mal à l’une d’entre nous...

Sur ce, elle enfourcha son volaran et fonça vers le nord-est, en direction du Château.



Rainy sentit à son réveil un millier d'épingles qui lui transperçaient la peau. Elle hurla. On lui prit les mains : à gauche Bri, à droite Alexa. La douleur diminua. On la remit sur pied et elle se rendit compte qu'auparavant elle était allongée sur une pierre froide et dure.

Marian prit la main d'Alexa et la douleur fut ainsi partagée encore une fois. Calli prit celle de Bri ; cette fois Rainy se sentit enfin la tête claire, suffisamment pour pouvoir se dominer et cesser de pousser les hurlements qui lui déchiraient la gorge. Elle se trouvait dans un énorme bâtiment circulaire avec de hautes fenêtres, certaines de verre coloré. Autour d'elle beaucoup de gens en cercle se tenaient les mains – les Maréchaux étaient ceux en couples porteurs de couleurs assorties, les Chevaliers portaient des tenues de cuir adaptées au vol. Il y avait aussi les notables de la ville, Rainy reconnut l'époux si sérieux de Bri. Des Maîtres aussi faisaient partie du cercle, avec leurs longues robes de velours, leurs bandeaux de métal précieux incrustés de pierres fines autour du front.

... Et d'autres avec des vêtements montrant leur qualité de travailleurs de la mer – des Patrons Pêcheurs ! Ceux qui l'avaient appelée à l'origine, l'avaient arrachée à son monde. Il y en avait quatre également répartis dans le cercle, peut-être un à chaque point cardinal. Ils avaient l'air sinistre.

Le petit qu'elle avait déjà vu ne semblait pas se trouver là, mais le trapu croisa le regard de Rainy et la salua de la tête. Ensuite il y avait un homme qui ressemblait un peu à Faucon (son cousin peut-être), un troisième plus âgé, voûté, l'œil vif et l'expression déterminée. Le quatrième, plus jeune, avait un crochet à la place d'une main.

Rainy ne voyait pas Faucon mais ressentait sa présence.

L'homme vêtu de cuir blanc qui avait frissonné de dégoût quand il lui avait été présenté Chantait dans le cercle, comme tous les autres, y compris les Exotiques et leurs conjoints.

*Que se passe-t-il ?* demanda Rainy aux autres femmes de la Terre, avec un tressaillement quand elle se rendit compte qu'elle leur avait parlé avec son *esprit*.

*On ne t'a pas appelée correctement,* répondit Marian par le même moyen, son ton mental chargé de désapprobation. *Nous devons t'accorder à Amée grâce au gong et aux carillons. Ainsi tu disposeras de ton véritable Pouvoir.*

*Et tu ne souffriras plus,* intervint Bri.

*Tu pourras aller où tu veux sur Lladrana,* ajouta Calli. *Corolle souhaite voler avec toi.*

Rainy jeta un coup d'œil à Bri, vit une goutte de sueur se former sur sa tempe et descendre sur sa joue. Elle portait une ample robe d'un bleu-vert profond, davantage saphir qu'émeraude. Toutes les autres avaient le même genre de tenue – rouge feu pour Marian, brun humus pour Alexa, bleu azur pour Calli.

Rainy pour sa part était vêtue d'un tissu blanc moiré de plusieurs couleurs hésitantes, comme des potentialités.

*Prépare-toi,* lui dit Alexa. *Nous arrivons à la fin du premier couplet. Nous allons devoir te lâcher un vers avant la fin, et tu supporteras seule la souffrance.*

*Mais nous resterons à l'intérieur du pentacle, près de toi,* lui assura Calli.

Cela n'enchantait guère Rainy, mais, s'il fallait en passer par là, elle ferait de son mieux.

Le Chant s'élevait, d'une beauté parfaite, en un rythme qui battait en même temps que son cœur.

Magie. Pouvoir!

Bri et Alexa la lâchèrent et les épingles revinrent en force. Elle s'écroula, couverte en un instant de sueur. Elle n'avait même plus l'énergie de hurler, la douleur torturante était tout son univers.

Des carillons résonnèrent et la calmèrent un peu. Le gong poussa son ample note qui se réverbéra en elle. Ses membres se tordaient sur le sol.

Elle sentit ses tympanes s'éclaircir quand le beau Chant sorti de nombreuses gorges la cerna de nouveau. Oui, elle souffrait moins. Bri et Alexa reprirent ses mains et la soulevèrent. Rainy remarqua la douceur de la pierre polie sous ses pieds, les murs de marbre, les poutres au-dessus avec leurs cristaux gorgés de Pouvoir, le soleil qui entrait par les fenêtres.

*C'est bientôt fini ?* demanda-t-elle aux femmes près d'elle, liées à elle, bientôt ses amies.

*Encore deux fois,* annonça Marian.

Les autres Exotiques lui transmirent leur sympathie ; elles souffraient avec elle. Rainy se concentra sur le Chant autour d'elle.

*C'est bientôt la fin du couplet,* la prévint Alexa.

Elle serra un instant plus fort la main de Rainy qui entraperçut un peu de sa mémoire : dès son Appel, Alexa s'était fait attaquer par un monstre et un homme qui éprouvait cette répulsion viscérale envers les Exotiques !

Puis Rainy se retrouva de nouveau isolée et se sentit écrasée par une énorme pression. Elle tomba à genoux. Encore la douleur. Les carillons montèrent la gamme, le gong résonna. Rainy haletait.

Mais cette fois, quand Bri et Alexa lui prirent les mains, elle se releva toute seule.

*Tu t'en sors très bien,* approuva chaleureusement Marian, ce qui apaisa un peu son humiliation.

Tout le monde voyait sa faiblesse !

*Oh non, tu n'es pas faible,* assura Calli, et Rainy comprit qu'elle aussi avait beaucoup souffert, avant d'être appelée sur Lladrana.

Le Chant se fit plus fort, non à cause du volume des voix, mais du Pouvoir qu'il portait, qui s'enflait en lui. Les notes, les accords s'entremêlaient en une étoffe complexe de mélodie et de magie. Rainy *entendait* le Pouvoir à présent, elle croyait presque le *voir* sous la forme de fils sombrement luisants.

Oui, le Chant se faisait profond, puissant comme une forte houle océane. Il envahissait Rainy, la préparait, l'*accordait* au Chant de ce monde, de la mer.

Les femmes autour d'elles étaient comme les pures notes d'un accord parfait. Bri lui indiqua de quoi il s'agissait : les tons des chakras incarnaient l'énergie, le Pouvoir des quatre éléments.

Mais il y avait une autre mélodie que Rainy ne pouvait s'empêcher de distinguer dans ce chœur fabuleux, une mélodie qui l'attirait irrésistiblement. Elle se concentra.

Derrière elle.

Elle se tourna doucement (les autres Exotiques suivirent le mouvement), et le vit, comprit d'où venait ce thème obsédant.

Faucon.

Leurs regards se croisèrent et restèrent rivés l'un à l'autre.

Oui ! C'était son Chant qu'elle voulait, qui la renforçait, l'émerveillait, la rassurait...

Quel homme fascinant!

Rainy se rendit compte que le couplet allait bientôt prendre fin et lâcha d'elle-même les mains de Bri et d'Alexa. Elle laissa la douleur passer sur elle comme celle d'une ecchymose déjà ancienne. Se tint bien droite.

Les carillons sonnèrent encore ; cette fois ils pétillaient jusque dans son sang, parcouraient tous ses nerfs. Elle trembla.

Le gong se fit entendre et elle sentit tout son esprit en accord parfait avec lui. Elle se cambra.

Elle ne quitta pas Faucon des yeux, eut un hoquet quand la Pouvoir la traversa et qu'elle le sentit s'étendre jusqu'au ciel et à la terre, au vent et à la vague.

Il n'y avait plus de douleur. Sa robe était désormais d'un émeraude profond moiré de bleu sombre.

Faucon restait les lèvres pincées. Il refusait de s'abandonner.

Aucune importance. Elle entendait son Chant fabuleux.

Pendant les jours qui suivirent, Bri passa davantage de temps au Château qu'en ville pour aider Rainy à s'installer dans l'ancienne suite d'Elizabeth, juste en dessous de celle d'Alexa.

Elle l'accompagna aussi à ses premières leçons de maîtrise du Pouvoir, qu'elle suivit brillamment et qui lui redonnèrent l'assurance qu'elle avait dû posséder sur Terre.

On présenta Rainy aux Maréchaux et aux Chevaliers, on l'inclut aux repas conviviaux du soir.

Faucon était retourné sur la côte. Il voulait, avait-il dit, s'entretenir avec chacun des Patrons Pêcheurs.

Koz et ses confrères en magie du miroir avaient appris que c'était justement un miroir qui avait servi sur Terre à l'Appel de Rainy. Elle était bien descendante de Thomas Lindley, celui que la Prêtresse avait autrefois appelé, qui avait été son professeur et son amant. Qui avait rapporté un miroir de Lladrana sur Terre...A moins que la Prêtresse ne le lui ait envoyé après son retour.

Cela ouvrait des perspectives sur le rôle de la Prêtresse : était-ce elle qui avait transformé la roche près de la maison de Calli pour lui donner dès son enfance des aperçus de Lladrana et ensuite la faire traverser? Tout le monde soupçonnait maintenant la Prêtresse de disposer d'aide sur Terre.

Sevoir et Bri passaient leurs nuits ensemble et faisaient délicieusement l'amour. Leurs conversations roulaient sur des sujets prosaïques : les rénovations additionnelles que Sevoir

voulait réaliser sur la tour de Ronteran, la famille à côté qu'on avait convaincue de déménager pour une maison plus neuve et plus belle au sud de la ville... On récupérerait leur vieille demeure à deux étages pour y installer la salle de consultation et d'opération de Bri. Ou bien ils parlaient de l'avenir, après la défaite des Ténèbres. Bri sentait que Sevaïr voulait doucement l'habituer à cette idée de la lutte ultime à laquelle elle n'était pas certaine de survivre ! Il ne touchait mot de cette histoire de lien du sang, mais Bri savait qu'il n'en avait pas du tout abandonné l'idée.

Un soir elle avait passé toute une heure à discuter à travers le miroir avec ses parents, Elizabeth et un Cassidy éberlué. Elle avait présenté Sevaïr qui s'était éclipsé au bout de quelques minutes.

Elizabeth rayonnait. Cassidy gardait toujours sa main dans la sienne, ou un bras possessif autour de sa taille. Il parla avec enthousiasme d'un mariage grandiose prévu pour l'équinoxe d'automne ! En l'observant, Bri acquit la certitude que désormais il resterait toujours près d'Elizabeth et la soutiendrait. Elle en était ravie.

A un moment elle eut l'impression qu'elle ne pourrait plus retenir ses larmes, aussi mit-elle fin à contrecœur à la conversation. Comme cela lui manquait de ne plus pouvoir être près de sa famille !

Elle se sentait toujours prise au piège.

Rainy n'aimait guère vivre au Château des Maréchaux. C'était une ville en soi, cerclée de hauts murs de pierre. Il y avait tout le temps quelqu'un pour venir frapper à sa porte, dans le but de la voir, lui parler, vérifier qu'elle allait bien. Beaucoup de gens venaient, les Exotiques, des Maîtres, des Chevaliers, des Maréchaux, même Luthan, sans doute pour s'habituer à elle et mieux surmonter sa répulsion instinctive...mais pas Faucon. Il était parti dès la fin du rituel d'Appel.

On l'avait fournie en abondance en papier, parchemin, outils et table à dessin, de quoi dessiner le Vaisseau. Quand les gens en parlaient, Rainy entendait la majuscule. Personne ne semblait douter de sa capacité à le concevoir et le construire. Mais elle avait toujours du mal à bien se rendre compte à *quoi* on allait l'utiliser. A transporter les Exotiques et des Maréchaux et Chevaliers triés sur le volet pour un assaut sur l'ancre des Ténèbres... Cette idée la faisait frissonner. Elle ne connaissait pas non plus le nombre de personnes concernées. Et puis il faudrait de l'espace pour la nourriture, les armes ; sans parler des volarans !

Elle avait des cartes, d'étranges dessins sur papier sortis tout droit de la tête de Calli et de son volaran. Mais, déjà, elle n'avait pas la moindre idée de la source de locomotion prévue pour le navire. Le Pouvoir? Ce n'était pas habituel pour les bateaux ici, elle en était sûre. Sinon elle en aurait entendu parler au Poisson Gueule ouverte.

Les Patrons Pêcheurs n'apportaient pas leur aide. Murés dans leur culpabilité et leur fierté blessée après leur échec, ils étaient partis eux aussi après le rituel au temple. Mais elle aurait besoin de leurs connaissances pour concevoir et bâtir un navire ! Donc c'était à elle de faire le premier pas, de leur accorder officiellement son pardon. Quant à la sincérité de ce pardon, c'était une autre affaire.

La réponse logique se trouvait chez Faucon : il en savait assez à la fois sur les Chevaliers, l'ancre des Ténèbres, la mer et les Patrons Pêcheurs pour aider Rainy. Mais elle avait le sentiment

qu'elle ne serait pas à l'aise dans ce Château pour travailler avec lui.

Elle entendit un son curieux à sa porte et hésita à l'ouvrir. Elle avait lu les Livres de la Tradition des autres Exotiques et en avait appris que le danger pouvait se tapir derrière une porte.

Ensuite la harpe d'entrée résonna, à la fois physiquement et dans son esprit. Elle s'éloigna de la porte. Où étaient passés ses visiteurs importuns quand elle avait besoin d'eux?

– Qui est là ?

*Sinafin et Tuckerin*, lui répondit-on mentalement.

Les Multiformes. Elle en avait entendu parler par les Livres de la Tradition des Exotiques, entre autres, mais ne leur avait jamais été présentée. On ne les avait plus vus ces derniers temps.

*Jamais nous ne te ferons du mal, Rainy Emma Lindley !*

Des êtres magiques qui en savaient beaucoup...

– Etiez-vous au courant de mon Appel? dit-elle avec hostilité.

*Ttho. Nous n'en savions rien. Nous voulons te présenter quelqu'un !*

Ils pouvaient changer de forme à volonté. Rainy ne pouvait s'empêcher de se demander laquelle ils avaient choisie pour la rencontrer!

Elle leur ouvrit la porte.

Deux cygnes et une petite boule de duvet pourvue de grands yeux, d'un bec pointu et de petites pattes levèrent le regard sur elle.

Ils ne semblaient pas menaçants. Rainy ressentait la force de leur Pouvoir et la beauté de leurs Chants. Elle hésita, finit par céder.

– Bon, entrez.

*Merci*, dirent à l'unisson deux voix fortes et une menue.

Ils s'envolèrent jusqu'à son lit.

*Je suis Sinafin*, annonça un des grands avec un bec orange plus sombre que l'autre.

*Et moi Tuckerin*, se présenta l'autre. *Voici notre petite, Enerin. Elle est belle, non ?*

*Sans aucun doute.*

*C'est ton Chant qu'elle préfère parmi tous ceux du Château.*

Rainy sentit sa gorge se serrer.

Le petit machin ébouriffa ses plumes et poussa un cri adorable.

*Elle aimerait bien devenir ta copine plus tard.*

– S'ils le disent, c'est que c'est vrai, intervint Bri depuis le seuil de la porte restée ouverte. Très mignonne, cette petite!

*Vii*, confirma Sinafin.

*Oui*, confirma Tuckerin.

*Vi-i*, confirma Enerin.

Elle laissa échapper un pépiement, battit des ailes. Rainy la ramassa sur le lit. Elle était toute

douce, duveteuse, les yeux bleu sombre. Rainy la regarda de plus près.

*Jo-li-Chant, Jo-li-Chant*, fredonna le bébé.

– Le tien aussi est beau, assura Rainy.

Et, tout d'un coup, la petite porta un fort coup de bec à la main de Rainy qui la laissa échapper.

– Aïe !

Enerin s'envola, les ailes vibrant comme celles d'un colibri. Elle plongea et aspira la goutte de sang apparue sur la peau de Rainy.

*C'est fait, c'est dit. Nous partons*, commenta simplement Sinafin. Elle vola hors de la pièce, suivie par Tuckerin et Enerin.

– Montre-moi ça, dit Bri après avoir refermé la porte derrière le trio d'êtres magiques. Ah, les Lladraniens et leurs liens de sang!

Rainy se rendit compte que Bri avait raison. La guérisseuse examina le petit point qui saignait et y appliqua un doigt. Un peu de chaleur verte s'en échappa : la plaie était refermée.

– Extraordinaire ! déclara Rainy, la gorge serrée.

– Oui, mais il te restera une cicatrice, remarqua Bri. Cela je n'y peux rien.

Bri était l'Exotique préférée de Rainy, notamment parce qu'elle était la dernière arrivée et avait encore beaucoup à apprendre sur ce monde et ses habitants, tout comme Rainy. Elle l'intimidait moins. En plus elles étaient toutes deux l'Eau...

– J'ai une proposition à te faire, annonça Bri en s'asseyant. Les Maîtres de la Ville avaient préparé une maison de fond en comble avant notre Appel, à Elizabeth et moi. Pour leur guérisseuse Exotique. Mais Sevair et moi vivons finalement dans une tour qui fait partie du mur d'enceinte du Château. Personne n'habite la maison. Elle n'est pas vraiment mon style, mais j'ai l'impression qu'elle te conviendrait très bien... Les Lladraniens ne te laisseront pas démunie ! Ils te donneront un terrain de grande valeur, à ton choix. Tu préféreras peut-être quelque chose sur la côte. Mais je possède la maison de Castleton et ça me ferait vraiment plaisir que tu l'aies. Ou bien que tu y vives jusqu'à en avoir trouvé une qui te plaise davantage. Cela dit, celle-ci devrait t'aller; elle est très élégante !

– Merci, répondit Rainy, émue.

– Je pourrais te la montrer demain matin.

Rainy faillit objecter que c'était justement le moment prévu pour sa cérémonie de lien par le sang avec Sevair, mais elle se rappela à temps qu'apparemment tout le monde trouvait très bien de ne rien dire à Bri là-dessus... Un peu comme si on craignait que trop de pression ne la fasse fuir!

– D'accord, dit finalement Rainy. Je serai là à l'aube.

– Comment! Pourquoi si tôt ?

– Je compte faire un survol de la côte demain, vers le nord, improvisa Rainy. Pour voir jusqu'où je peux aller à dos de volaran en une journée, essayer de repérer d'en haut les courants, les bancs de poissons... Je devrai partir tôt.

– Très bien, je dirai aux serviteurs rattachés à la maison en ville de préparer un solide petit

déjeuner. Ils se plaignent justement de ne pas avoir assez à faire ! Tu verras, tout est complètement meublé. Il y a même une chambre mauve !

Bri se leva et prit Rainy dans ses bras.

– Je suis si contente que tu sois là, enfin à ta place... Maudits Patrons Pêcheurs !

Elle se dirigea vers la porte.

– Ah oui, encore une chose, reprit-elle. Je ne pourrai pas venir à la petite soirée exotique entre filles. A demain, à l'heure indécente que tu voudras !

– Vii...

Après le départ de Bri, Rainy se dit que, pour une fois, elle ne serait pas le centre de l'attention générale. Bri allait se retrouver sur la sellette avec cette cérémonie qu'elle voulait ignorer!

Rainy se frotta les mains et éclata de rire.

Bri ne voulait pas se retrouver ce soir-là avec les autres Exotiques. Elle leur laissa une note comme quoi elle avait des recherches à faire.

En fait elle alla se promener en ville dans le soir tombant.

Elle vit Alexa, Calli et Marian converger sur elle dans un parc à côté de sa tour, et sut qu'elle n'avait aucune chance.

– Ma chérie ! s'exclama Calli en la prenant dans ses bras avec une extrême tendresse.

Bri faillit craquer, mais s'écarta d'un air crâne.

– Oui, j'ai eu des crises d'angoisse, admit-elle malgré tout.

– Tu crois peut-être qu'on ne s'en était pas rendu compte ? demanda Alexa en la serrant dans ses bras à son tour.

Marian, toute souriante, les mena toutes à un banc un peu plus loin. Bri s'assit entre Alexa et Calli. Marian resta debout devant elles trois, l'air professoral.

– On va étudier les facteurs de stress auxquels tu as été soumise ces derniers temps, point par point.

Premièrement, être appelée sur un autre monde.

Ensuite devoir soigner sans trêve depuis ton arrivée ici.

Etre seule au début pour sauver tout un peuple !

Avoir vu mourir des gens que tu aimais...

Avoir contracté un mal terrible qui a failli t'anéantir.

– Cela fait déjà cinq, Marian, une main complète, remarqua Alexa.

Marian vint s'asseoir entre Bri et Alexa, repoussant cette dernière de ses hanches solides, embrassa Bri sur la joue.

– Enfin, conclut-elle, et ce n'est pas rien, tu as renoncé au monde où vivent ta jumelle et tes parents !

Les larmes coulaient sur les joues de Bri sans qu'elle puisse les réprimer.

– Je sais, je sais, dit-elle, et je n'arrive pas à assimiler tout ça ! J'ai l'impression de ne plus pouvoir m'arrêter de pleurer ces temps-ci... Mais votre présence me fait du bien.

– Oui, et où se trouve notre toute dernière Exotique ? s'interrogea Calli. Nous avons besoin d'elle pour compléter le tableau !

– Me voilà, annonça timidement Rainy. J'étais avec Koz à dos de volaran, il m'a laissée et a fui à la vue de cette réunion entre filles !

– C'est bien un homme, commenta Alexa.

– En parlant des hommes, déclara Bri.

L'anxiété en arrière-plan ne l'avait pas entièrement quittée.

– ... Sevoir tient à préparer ce maudit *cœur-de-chain*, LE rituel cérémonie de lien et Dieu sait



quoi encore... Je sais qu'il s'y consacre à fond !

Personne n'essaya de démentir.

– Il n'est pas question de te *forcer* à faire quelque chose ! assura Calli. De même pour toi, ajouta-t-elle à l'adresse de Rainy. Et Bri, rappelle-toi que tu n'es pas piégée ici. Tu as choisi ! Choisi de combattre les Ténèbres...

– Et nous réussirons ! s'exclama Alexa.

Mais Bri nota qu'elle ne garantissait pas leur survie à toutes. Elle inspira profondément.

– D'accord. Pour l'instant je comprends tout cela intellectuellement, mais ce n'est pas encore arrivé jusqu'au cœur. J'ai tellement pris l'habitude de m'enfuir dès que les choses ne vont plus...

Tout d'un coup elles entendirent un bruit d'ailes et se retrouvèrent dans l'ombre. Nuaré atterrit devant les Exotiques et s'adressa à Bri.

*Je peux t'emmener où tu veux sur Amée.*

– Tu ne peux pas me changer de monde !

*Le monde est là où tu as choisi d'être. Tu ne le sens pas ? RESSENS les choses, c'est ce que tu dois faire. Ne pense plus, ÉCOUTE les choses.*

– Excellent conseil, murmura Marian.

Toutes les Exotiques entrèrent en communion silencieuse. Bri ressentit l'amour intense d'Alexa pour Bastien, les Maréchaux, sa détermination à faire ce qu'il fallait pour eux tous. Marian l'intellectuelle était elle aussi pétrie d'amour pour son époux, son frère, ses nouvelles amies ! Le Chant de Calli résonnait de tendresse et de dévotion pour son mari, ses enfants, les volarans.

Ces émotions submergeaient Bri, l'aidaient puissamment. Elle *entendit* ensuite le Chant de Sevoir en train de mettre la dernière touche à la salle de bains dans la tour. C'était un pilier, il ne lui ferait jamais défaut, l'aimerait de toutes ses forces !

Tout d'un coup elle eut envie de rentrer chez elle, dans sa tour. Sevoir venait de terminer les travaux et faisait couler un bain parfumé pour elle.

– Merci ! prononça-t-elle, des larmes dans la voix, avant de quitter ses amies.

Une fois dans la salle de bains magnifiquement restaurée par Sevoir, ils firent tous deux l'amour, puis il la porta jusqu'au grand lit où ils s'aimèrent de nouveau.

– Le rituel aura lieu demain..., lui chuchota-t-il, serré contre elle.

Le lit du côté de Sevoir était froid quand les coups frappés à la porte d'entrée réveillèrent Bri.

Le rituel du lien par le sang avait lieu aujourd'hui ! Elle avait envie de se cacher sous les couvertures.

Mais non. Sans aucun doute Rainy était venue pour l'emmener par surprise à la cérémonie... Bri s'habilla en toute hâte et dégringola l'escalier.

– Une petite seconde ! dit-elle en ouvrant la porte.

Nuaré était devant elle dans l'impasse, prête à l'emmener. Le volaran de Rainy, à côté, l'ignorait ostensiblement.

– J'ai hâte de voir la maison..., glissa Rainy.

– Je sais parfaitement que tu es venue me chercher pour ce rituel de lien du sang. Je suis prête.

Elle tenta d'ignorer le tas de rochers qu'elle sentait s'accumuler dans son estomac. Autant éviter le petit déjeuner.

– Très bien ! se réjouit Rainy. Tout le monde attend avec impatience le mariage...

Bri se sentit mieux. Elle ne serait pas seule ! Sevair et toutes les Exotiques l'attendaient.

Dès que Bri sur Nuaré et Rainy sur Corolle eurent atterri près du temple du Château, on fit prendre à Bri un bain rapide où avaient infusé des « herbes spéciales » ». Des herbes qui contenaient du Pouvoir, et qui en outre faciliteraient un échange des sangs sans risque d'infection !

Les Exotiques la soutinrent moralement tandis qu'elle revêtait un magnifique fourreau moiré sans manche, gris pâle avec des incrustations d'argent. Les couleurs de Sevair ! Bri se demanda si lui porterait une tenue rouge et blanche, aux couleurs des guérisseurs.

Ensuite elles se dirigèrent toutes vers le temple. Bri se sentait nerveuse. C'était son mariage ! Plus encore, puisque la mort de Sevair signerait la sienne, et vice versa.

Et elle sentait que, contrairement à ce qu'elle avait toujours cru, Sevair saurait l'aimer sans la faire entrer de force dans son moule, qu'il la respecterait toujours, infiniment. Elle avait toujours voulu cela, la stabilité, la tendresse, la force sereine !

A l'instant où elle entra dans le temple, son inquiétude s'évanouit, elle se laissa aller à l'émerveillement, se laissa porter par le Pouvoir, toujours présent dans ce lieu.

Il y avait un miroir dressé sur le grand autel, et Sevair devant.

Sevair.

Vii. Elle le voulait. A jamais.

Il lui souriait, de ce sourire spécial qu'il n'adressait qu'à elle. Elle sut, elle fut sûre, enfin. L'amour se tenait devant elle, un foyer, des amies et amis...

Elle regarda dans le miroir et vit sa famille lui faire signe. Elizabeth et sa mère pleuraient.

Puis on montra les couteaux du cérémonial et elle se sentit très calme. Elle ne quitta pas Sevair des yeux tandis que, lentement, avec sûreté et tendresse, ils prononçaient leurs vœux.

Ensuite ils furent liés par le sang et la magie, l'amour infailible.

Enfin Bri ne montra la maison de Castleton à Rainy que trois jours plus tard.

– C'est magnifique ! s'écria Rainy.

Elle ne se lassait pas d'admirer les meubles immaculés, la décoration, même la rampe d'escalier.

– Elle est à toi, l'assura Bri. J'ai la tour. Reste ici aussi longtemps que tu voudras – ou jusqu'au

Sursaut. Je vais te faire visiter.

– Coucou ! Nous avons bien deviné, mesdames... fit Marian depuis le seuil, à l'adresse d'Alexa et de Calli. Chacune de nous a eu son mot à dire dans la décoration, vous savez.

– Tout est superbe ! dit Rainy.

Après une visite en règle, tout le monde se retrouva sur le grand lit. Une affection toute naturelle circulait entre les Exotiques.

– Cette maison est à toi, répéta Bri à Rainy.

– Merci. J'accepte..., répondit doucement Rainy, très émue.

Sevair apparut à la porte de la chambre.

– Ah, tu es ici. Regarde, j'ai trouvé ce livre ce matin sur le petit meuble devant le miroir magique, dans la tour...

Il s'agissait d'un grand volume tout neuf relié de cuir rouge avec des incrustations dorées.

– Je ne peux pas lire ce qu'il y a d'écrit dessus, précisa Sevair.

Bri se leva, vint prendre le livre et le plaça de manière à ce que toutes puissent le voir. Son titre annonçait en anglais : *Livre de la Tradition de la Guérisseuse exotique Elizabeth Brigid Drystan.*

Bri sentit ses yeux se mouiller de larmes, accepta un mouchoir de Sevair, s'essuya et se moucha. Le regard rivé au regard tendre et fort de son mari, elle lui donna le titre de l'ouvrage, puis l'ouvrit.

Le livre, outre les explications d'Elizabeth, était plein de dessins, d'illustrations détaillées.

– Je pense que c'est Cassidy qui a fait les dessins, supposa Bri. Il a un côté artiste.

Tout était très soigné, on retrouvait le perfectionnisme d'Elizabeth et de son fiancé...

Finalement Bri arriva aux dernières pages et poussa un petit cri : son père, sa mère, et même Cassidy, lui avaient laissé chacun une lettre manuscrite !

Elle voulait les lire plus tard, à tête reposée, aussi passa-t-elle directement à la dernière page, réservée aux dédicaces.

« Nous sommes sûrs que tu vaincras les Ténèbres.

Avec tout mon amour, Elizabeth.

Tu vaincras, Bri ! Cassidy.

Tu vaincras. Je t'aime de tout mon cœur. Ton papa. Tu vaincras. Je t'aime! Maman. »

Les larmes ruisselaient de nouveau sur le visage de Bri.

Trois Multiformes sous forme de faucons entrèrent par la fenêtre ouverte, atterrirent sur le lit.

*Nous vaincrons*, pépièrent trois voix magiques.

Les femmes se prirent toutes par la main et ressentirent le Pouvoir prodigieux qui circulait entre elles.

– Nous vaincrons ! s'exclamèrent-elles à l'unisson.

Bri vit la fenêtre s'assombrir à cause des nuages qui passaient devant le soleil, sentit la pointe de fraîcheur d'un automne précoce. Elle regarda Sevair droit dans les yeux.

– Vainqueurs ou vaincus, nous serons pour toujours ensemble.

# DANS LA MÊME COLLECTION

*Par ordre alphabétique d'auteur*

CATHERINE ASARO	<i>La magicienne•</i>
CAITLIN BRENNAN	<i>La danse de l'équinoxe</i>
CAITLIN BRENNAN	<i>Le chant du solstice</i>
P.C. CAST	<i>La prophétie maudite</i>
P.C. CAST	<i>La chasseresse</i>
P.C. CAST	<i>L'élue d'Epona</i>
P.C. CAST	<i>La prêtresse de Partholon</i>
GAIL DAYTON	<i>La rose des vents</i>
GAIL DAYTON	<i>La Rose et la Ronce</i>
LAURA ANNE GILMAN	<i>La magie de l'orage</i>
LAURA ANNE GILMAN	<i>La malédiction de l'ombre</i>
LAURA ANNE GILMAN	<i>La prédiction des ombres</i>
LAURA ANNE GILMAN	<i>La magicienne du feu</i>
CHRISTIE GOLDEN	<i>La légende du dragon</i>
CHRISTIE GOLDEN	<i>La légende des glaces</i>
DEBORAH HALE	<i>La légende du royaume oublié</i>
DEBORAH HALE	<i>L'oracle de Margyle</i>
MICHELE HAUF	<i>La malédiction de l'ange noir</i>
MICHELE HAUF	<i>Gossamyr</i>
MICHELE HAUF	<i>Rhiana</i>
ANNE KELLEHER	<i>La dague d'argent</i>
ANNE KELLEHER	<i>L'amulette d'argent</i>
ANNE KELLEHER	<i>La nuit d'argent</i>
SUSAN KRINARD	<i>La malédiction du dieu de pierre</i>
SUSAN KRINARD	<i>La prophétie de Méroé</i>
MERCEDES LACKEY	<i>La magie de la Lune*</i>
MERCEDES LACKEY	<i>La chambre ensorcelée•</i>
RACHEL LEE	<i>Le secret de la rose blanche</i>
RACHEL LEE	<i>La prophétie de la Dame Blanche</i>
RACHEL LEE	<i>La clé de Morgania•</i>
RACHEL LEE	<i>L'ultime prophétie</i>
TANITH LEE	<i>La nuit des Sept Lunes*</i>
C.E. MURPHY	<i>Chamane</i>
C.E. MURPHY	<i>La lune rouge*</i>
C.E. MURPHY	<i>La magie de Siobhàn</i>
C.E. MURPHY	<i>A la porte des songes</i>
C.E. MURPHY	<i>La malédiction de l'aube</i>
* réunis dans le volume intitulé	<i>Cœurs de lune (Luna n° 16)</i>
• réunis dans le volume intitulé	<i>La légende des royaumes (Luna n° 19)</i>
ROBIN D. OWENS	<i>La prophétie de Lladrana</i>
ROBIN D. OWENS	<i>L'appel de la lune</i>
ROBIN D. OWENS	<i>La cavalière de cristal</i>
ROBIN D. OWENS	<i>Les magiciennes de Lladrana</i>
MICHELLE SAGARA	<i>Le secret d'Elantra</i>
MICHELLE SAGARA	<i>La cité d'Elantra</i>
MICHELLE SAGARA	<i>L'oracle d'Elantra</i>
JERI SMITH-READY	<i>La messagère des deux mondes</i>
JERI SMITH-READY	<i>L'enfant de la prophétie</i>

MARIA V. SNYDER *Le poison écarlate.*  
*L'apprentie magicienne*  
2 NOUVEAUTÉS À PARAÎTRE EN JANVIER 2009